LOCATELLI KOURNWSKY
& LE ROY



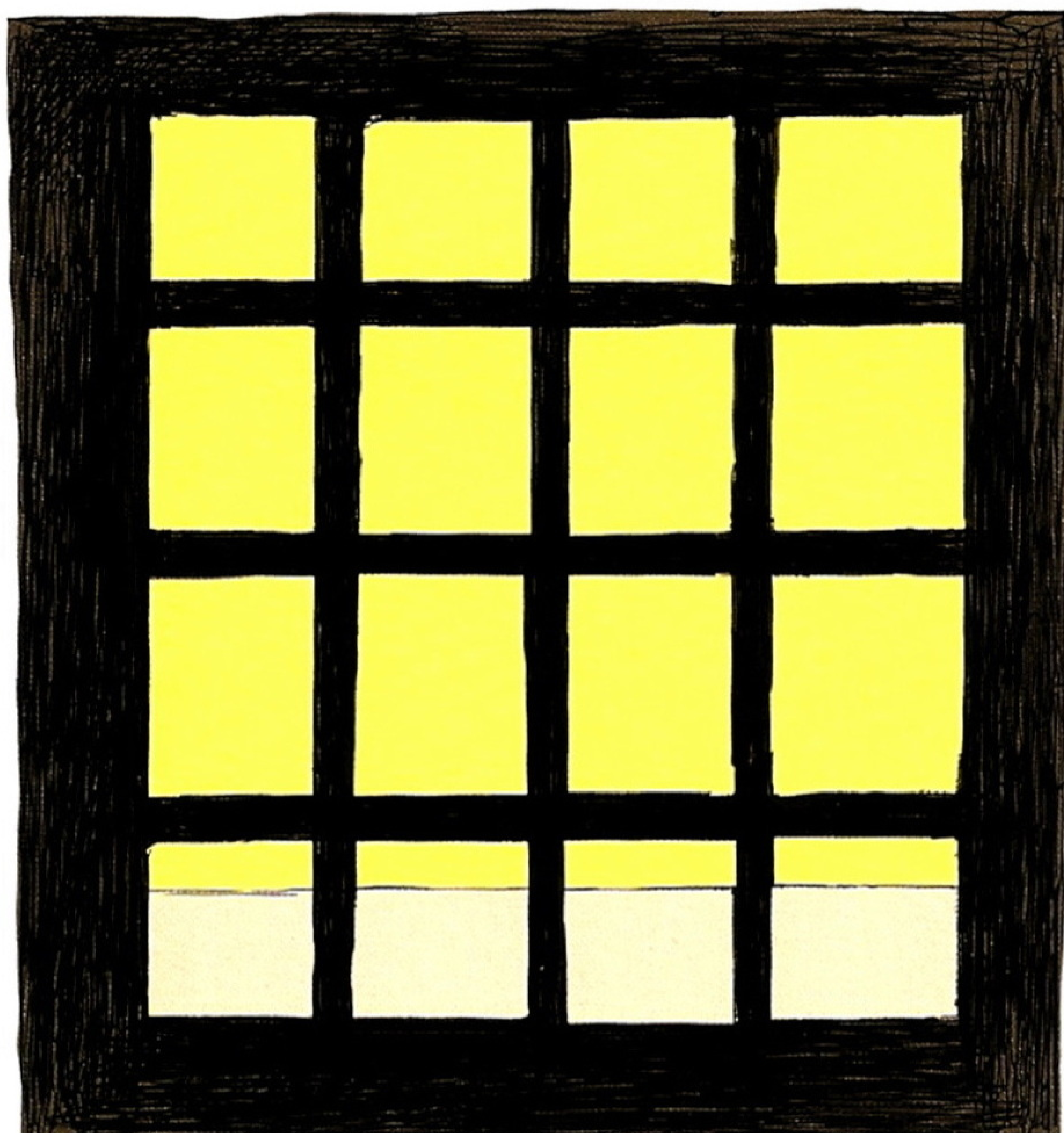
NI DIEU NI MAÎTRE

AUGUSTE BLANQUI, L'ENFERMÉ





LOCATELLI KOURNWSKY
& LE ROY



NI DIEU NI MAÎTRE

AUGUSTE BLANQUI, L'ENFERMÉ

casterman



Blanqui? Son nom, à défaut d'être entré dans la mémoire collective, figure au fronton de nombre de nos rues[1]. L'historien Alain Decaux publia en 1976 la biographie *Blanqui l'insurgé*, dans laquelle il écrivit : « *Et puis, peu à peu, l'oubli s'étendra sur son nom. L'auteur de ce livre en sait quelque chose. On lui demandait : - Qu'écrivez-vous ? - Un livre sur Blanqui. Éloquent, le silence plein d'interrogations qui suivait*[2]. »

La formule *Ni Dieu ni maître* a connu la postérité que l'on sait. On sait moins, en revanche, que Blanqui en est l'inventeur.

Je l'ai d'abord croisé, ça et là, au fil des livres : Karl Marx le désigna comme l'un des « véritables chefs du parti prolétarien[3] » ; Victor Serge, songeant à lui, reclus dans sa cellule, nota qu'il « est beau d'être un homme[4] » ; Rosa Luxembourg loua celui qu'elle surnommait « le lion », ainsi que « ses héroïques camarades [qui] ont fait des efforts surhumains pour amener la masse à la lutte de classe[5] » ; Daniel Bensaïd fit de lui une des « étoiles les plus visibles » d'un « courant souterrain, hérétique, marginalisé et refoulé[6] » du socialisme français ; Michel Onfray l'a décrit comme un « révolté permanent et [un] théoricien de l'insoumission généralisée » et a célébré, dans un texte émouvant, sa « volonté libertaire intégrale[7] » ; Régis Debray, enfin, l'a fait figurer au rang d'icône dans son « patchwork intérieur[8] »... L'ombre du défunt passait les pages du temps, discrètement, de mains en mains. Son souvenir conservait son éclat et ravitaillait, à la dérobée, les pensées et les espoirs d'une longue famille – celle, fût-ce-t-elle recomposée, du *socialisme*.

En juin 2009, je me suis rendu sur sa tombe, au cimetière du Père- Lachaise. Superbe gisant de bronze[9]. Barbe christique, nez d'oiseau de proie, corps noueux. Un marcheur avait déposé une rose rouge dans sa main droite.

L'homme a fasciné, dérangé, terrifié. « Démon sans âme », « tyran au sang de serpent », « forcené desséché », clamaient ses adversaires. « Rien dans ce coeur : pas un goût, pas une affection, pas un amour, pas un vice, pas une femme[10] », glosa l'auteur des *Misérables*. Les pouvoirs en place lui firent payer son inflexible insubordination : trente-trois ans et sept mois et demi de prison, six années d'exil ou de surveillance policière, deux ans et huit mois de résidence forcée – soit plus de quarante-trois années sur les soixante-quinze que vécut celui que l'on surnomma « L' Enfermé ». S'il n'a pas échafaudé de théorie politique à proprement parler – nulles doctrines dogmatiques ni Tables de la Loi chez lui – il s'est prononcé, en 1848, en faveur d'une *anarchie régulière*, avant de s'emparer du terme *communisme* – qu'il concevait comme une « sauvegarde

1 Paris, Bondy, Trappes, Marseille, Rennes, Nantes, Lorient, Saint-Étienne, Carcassonne, Saint-Ouen, Ivry-sur-Seine, Brest, Oullins, Avion, Châtenoy-le-Royal, Saint-Pol-sur-Mer, Château-Arnoux-Saint-Auban...
2 Librairie Académique Perrin, 1976, pp. 629-630.
3 Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte, GF Flammarion, 2007, p. 61.
4 Retour à l'Ouest, Agone, 2010, p. 305
5 Texte « Blanquisme et social-démocratie », juin 1906.
6 Une radicalité joyeusement mélancolique, Textuel, 2010, p.24.
7 Politique du rebelle, Le livre de poche, 2008, pp. 293, 314.
8 Loués soient nos seigneurs, Gallimard, 2000, p. 45.
9 Signé Jules Dalou.
10 Cité dans Maintenant, il faut des armes, La fabrique, 2008, p. 29.

de l'individu[11]» et comme un projet devant «se garder des allures de l'utopie et ne se séparer jamais de la politique[12]». Son *communisme* serait le fruit de décisions librement consenties et il n'avait nulle vocation à se figer dans un carcan: «Chaque nuance, chaque école a sa mission à remplir». La lumière, ajouta-t-il, «ne jaillit que de la discussion[13].»

Patriote et internationaliste – nulle contradiction –, anticolonialiste, laïc, féministe, écologiste avant que le mot n'existe[14], Blanqui n'a pas pour autant rallié les rangs du progrès: contrairement aux marxistes orthodoxes, harnachés à un socialisme supposément *scientifique*, il n'attendait pas de l'avenir qu'il soit, par quelque magie mécanique, un paradis sur terre.

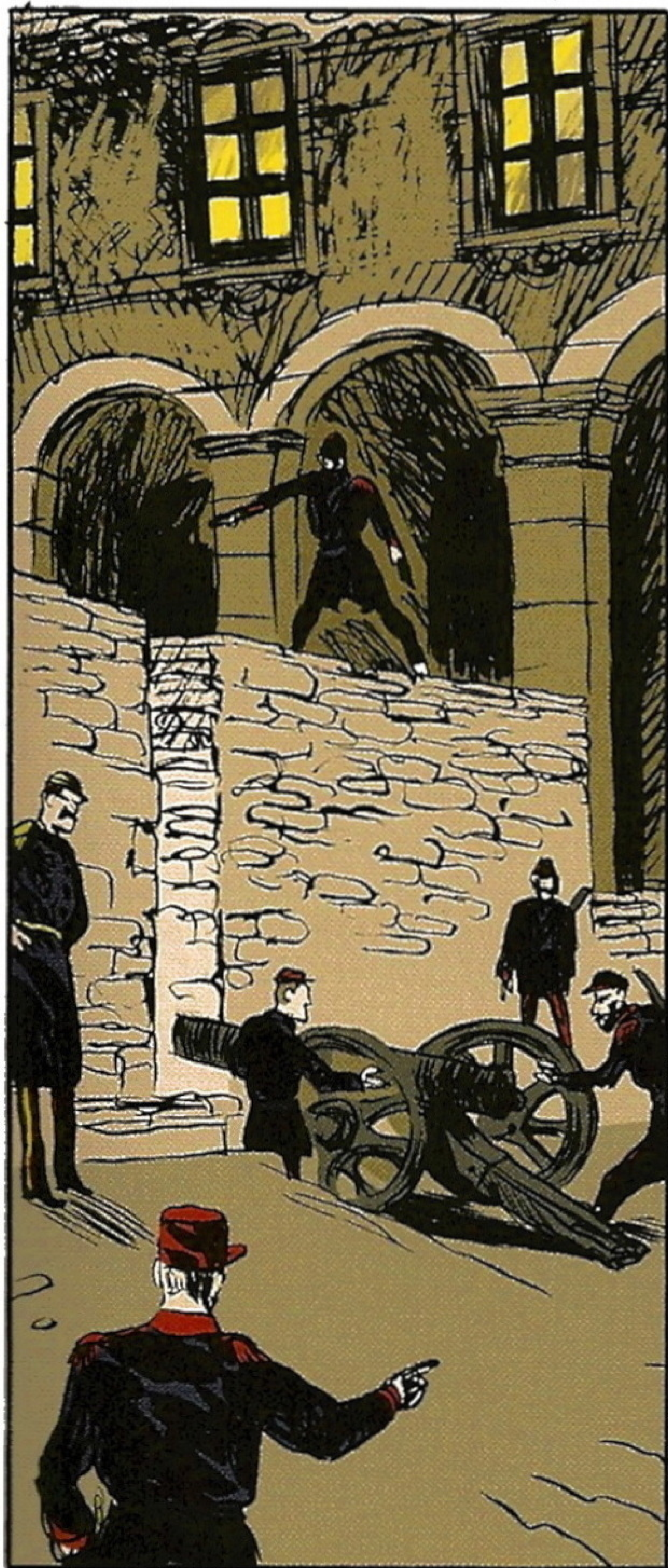
La pensée politique de Blanqui se construisit sur une éthique: «Ne fais à personne ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît... c'est la justice[15]». Le règne de cette sentence, précisa-t-il, sera «l'avènement de l'âge d'or[16]». *Les Notes inédites de Blanqui sur la Révolution française* offrent un éclairage supplémentaire: elles condamnent sans appel les politiques de terreur instiguées par les minorités révolutionnaires au pouvoir. «Un regard de travers lui suffisait pour envoyer à la guillotine son meilleur ami[17]», consigna-t-il à propos de Maximilien de Robespierre. Sa pensée et son action furent en outre à l'origine d'un mouvement, somme toute marginal: *le blanquisme* – que ses disciples portèrent jusqu'en Russie afin de combattre la tyrannie tsariste.

On ne songera pas, ici, à sculpter la statue d'un saint. Blanqui n'accéda jamais au pouvoir et nul ne peut dire ce qu'il en aurait fait. L' histoire opposa un démenti cinglant à son éloge de l'avant-garde et de la prise du pouvoir par des forces minoritaires: de Moscou à la Havane, les révolutionnaires professionnels n'ont jamais rendu les rennes de l'État dont ils prônaient pourtant, à terme, la disparition. Grande leçon libertaire s'il en est: le pouvoir dissout les meilleurs esprits dans le charme de ses acides. Les putschs et les sociétés secrètes ont fait leur temps. Le cri de Blanqui enjambe pourtant les siècles: sa témérité, son endurance et sa probité frappent aux portes de nos démocraties estropiées, de nos alternances de façade.

M. Le Roy

11 Maintenant, il faut des armes, op. cit., p. 207.
12 Ibid., p. 216.13 Ibid., p. 175.
14 «Depuis bientôt quatre siècles, notre détestable race détruit sans pitié tout ce qu'elle rencontre, hommes, animaux, végétaux, minéraux. La baleine va s'éteindre, anéantie par une poursuite aveugle. Les forêts de quinquina tombent l'une après l'autre. La hache abat, personne ne replante. On se soucie peu que l'avenir ait la fièvre. Les gisements de houille sont gaspillés avec une incurie sauvage.» (Ibid., p.191.)
15 Ibid., p. 249.
16 Ibid., p. 247.
17 Annales historiques de la Révolution française, n° 28, 1928, p. 309

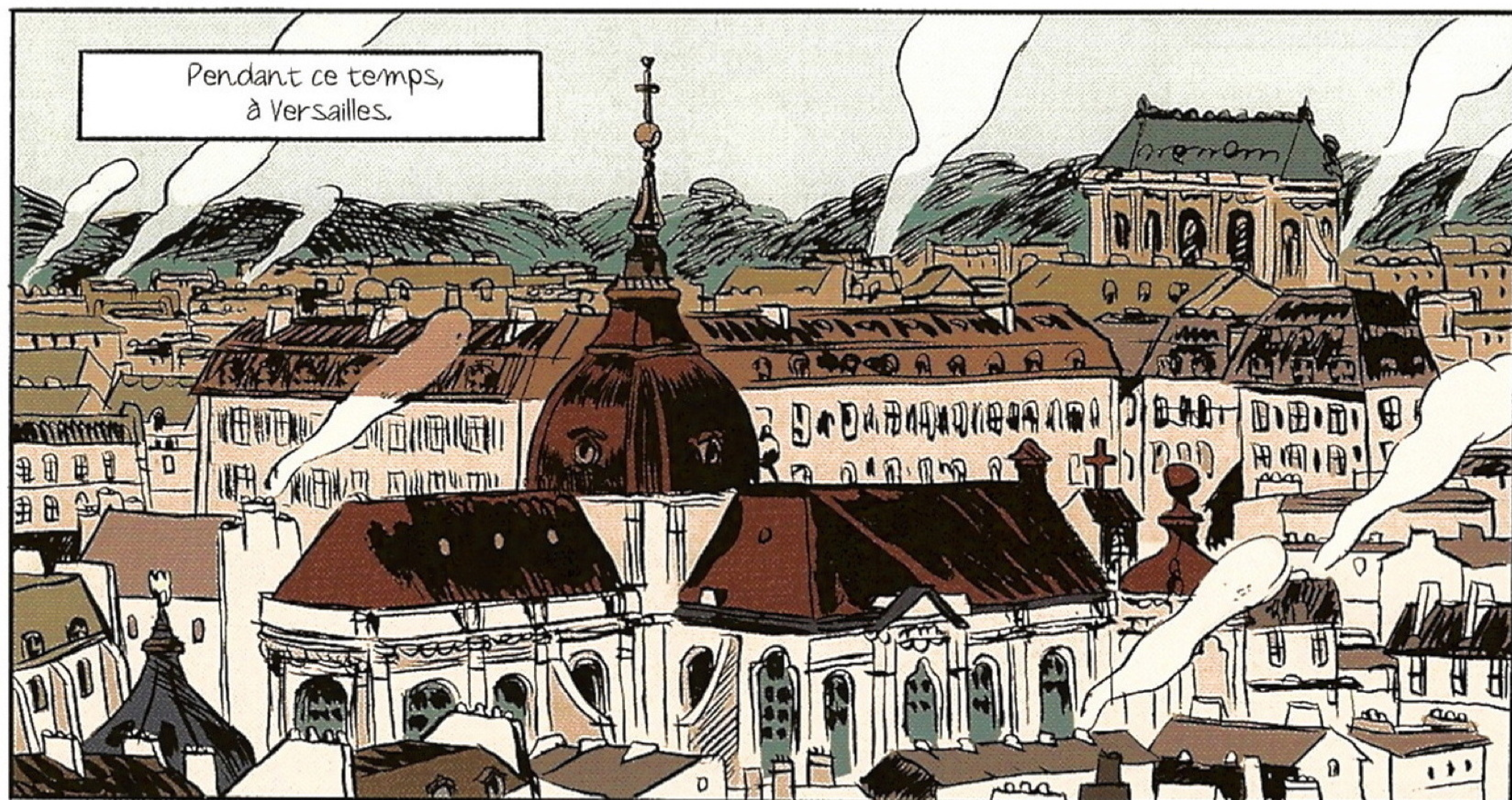

14 mai 1871,
Paris.



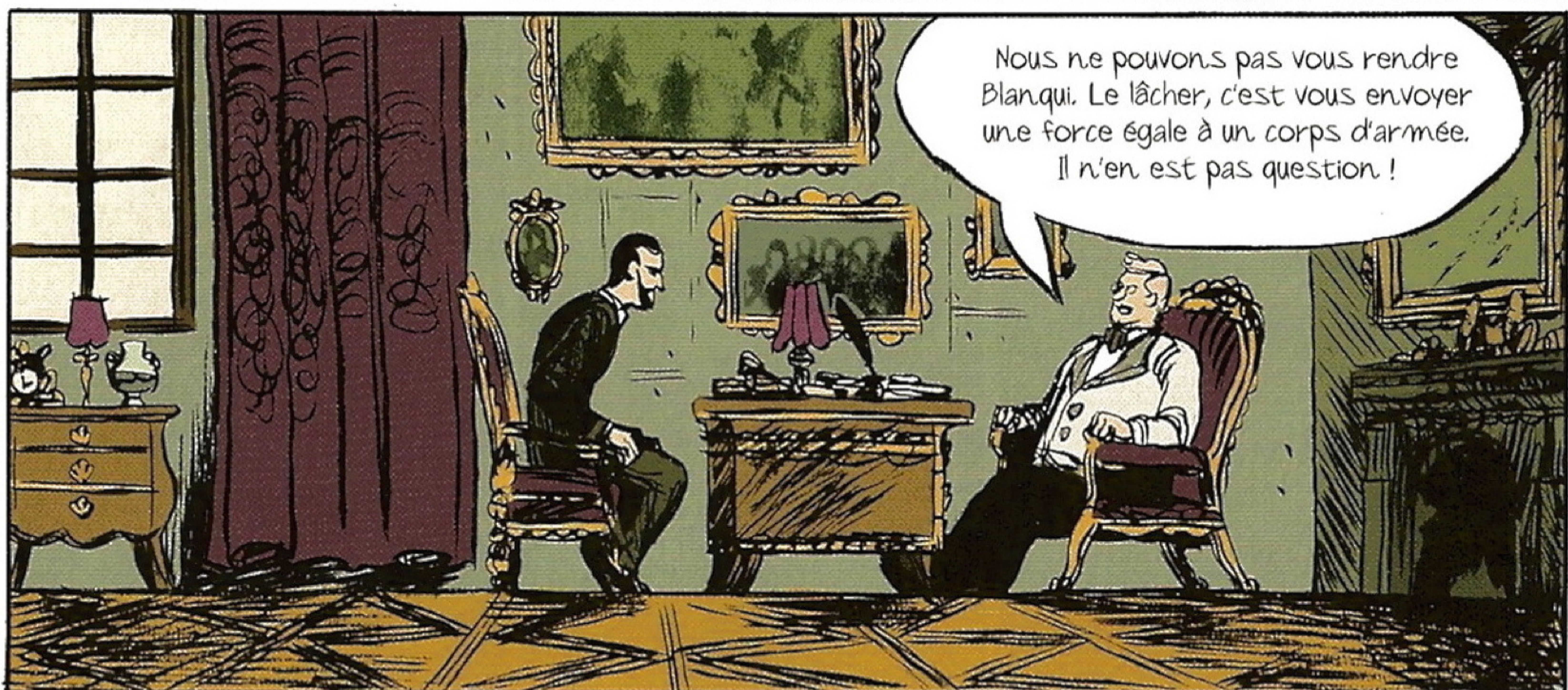

PHARMACIE
REPUBLICUE
COMMUNE D






Pendant ce temps,
à Versailles.


... Non, je vous le répète : ça ne sera pas possible !
Mais la commune tient ces 74 otages ! Ils vont être exécutés si...


Nous ne pouvons pas vous rendre Blanqui. Le lâcher, c'est vous envoyer une force égale à un corps d'armée. Il n'en est pas question !


... et l'archevêque de Paris, parmi eux ?

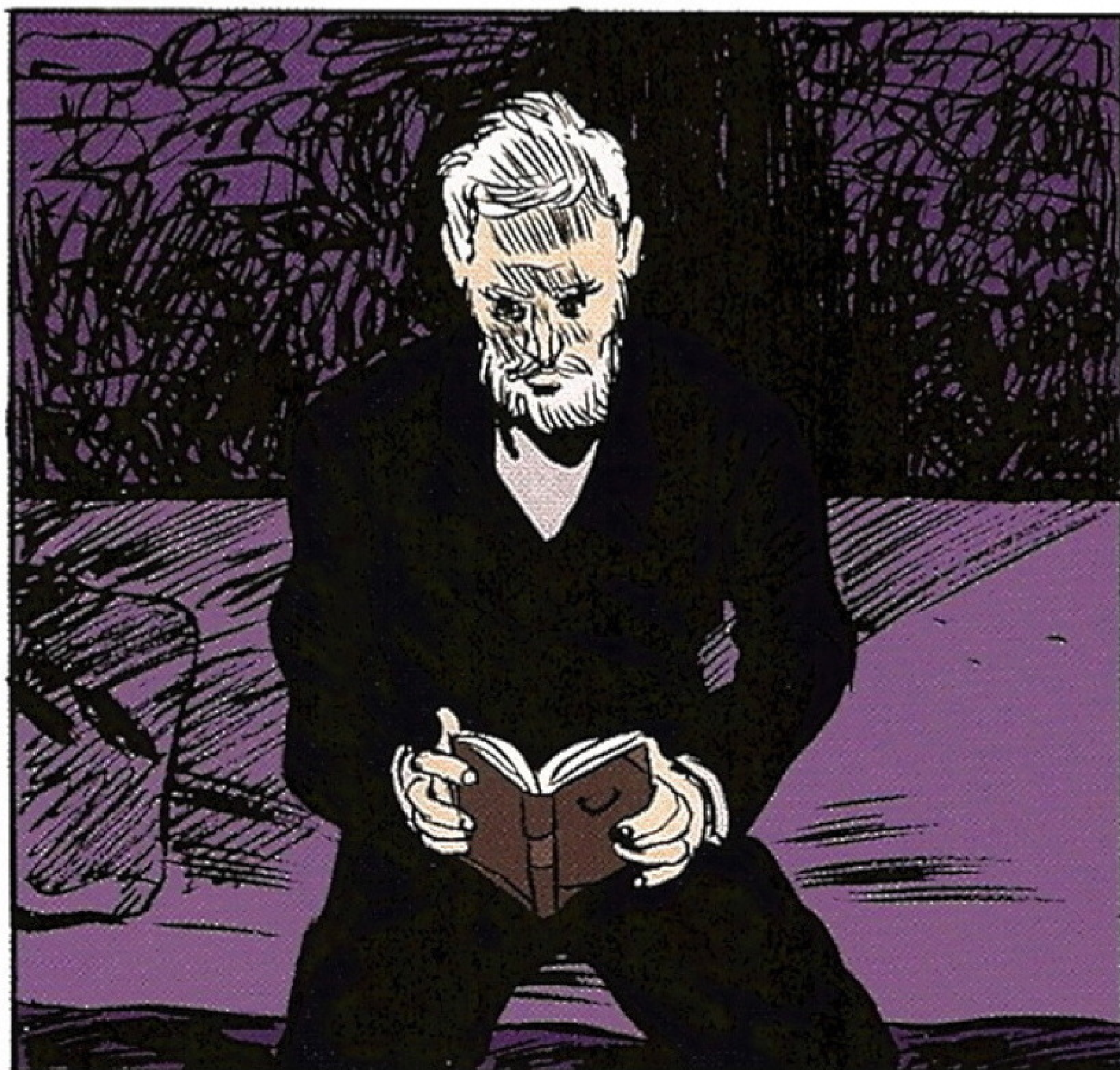

Faites-lui savoir que le gouvernement fera ce qu'il peut pour le tirer de la fâcheuse posture dans laquelle votre... votre commune l'a mis.


Vous l'en tirerez à la seule condition de faire sortir Blanqui ! 74 hommes en échange d'un seul autre ! Il vous suffit d'un mot, et je vous les amène tous...

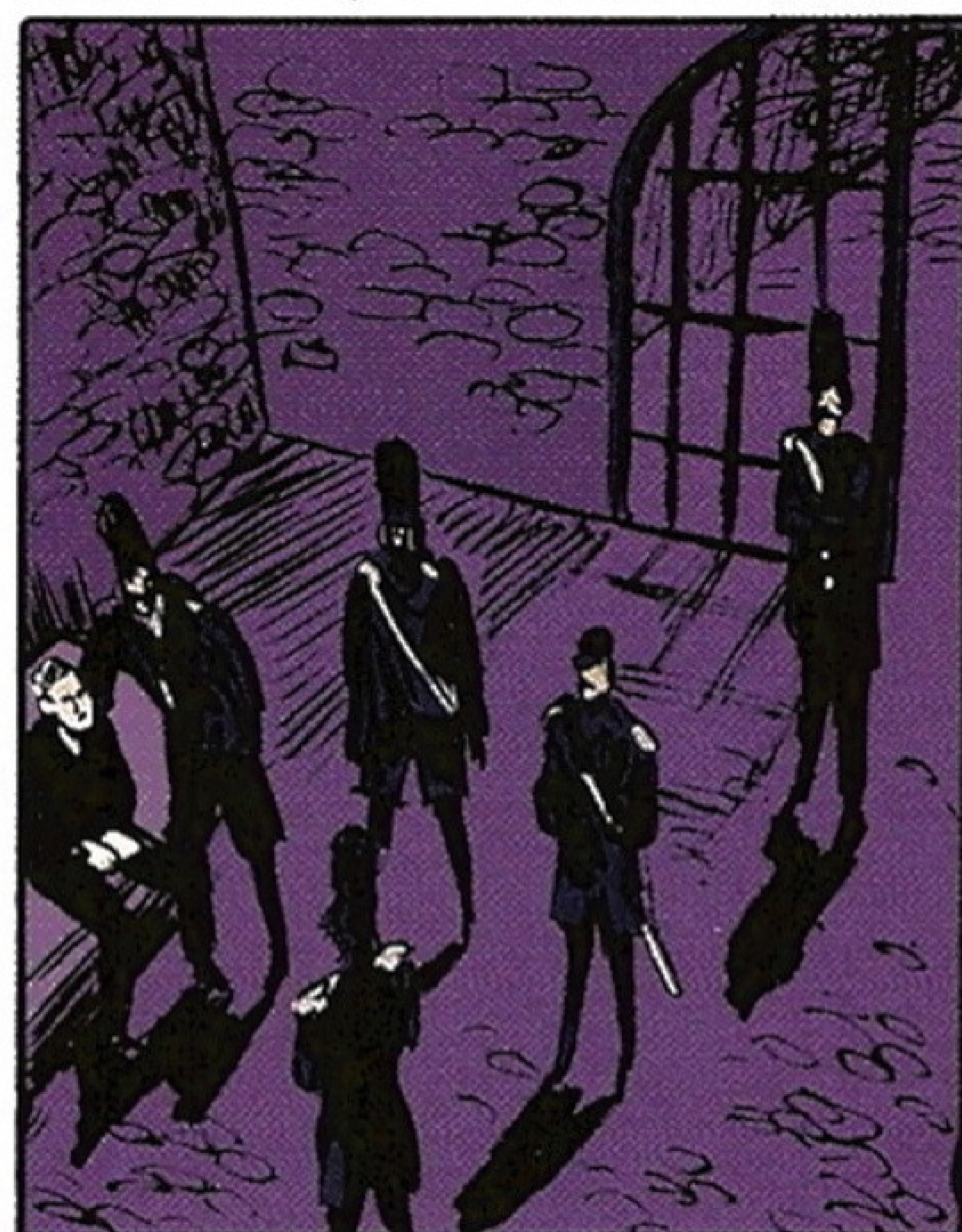

N'insistez pas, monsieur Flotte !

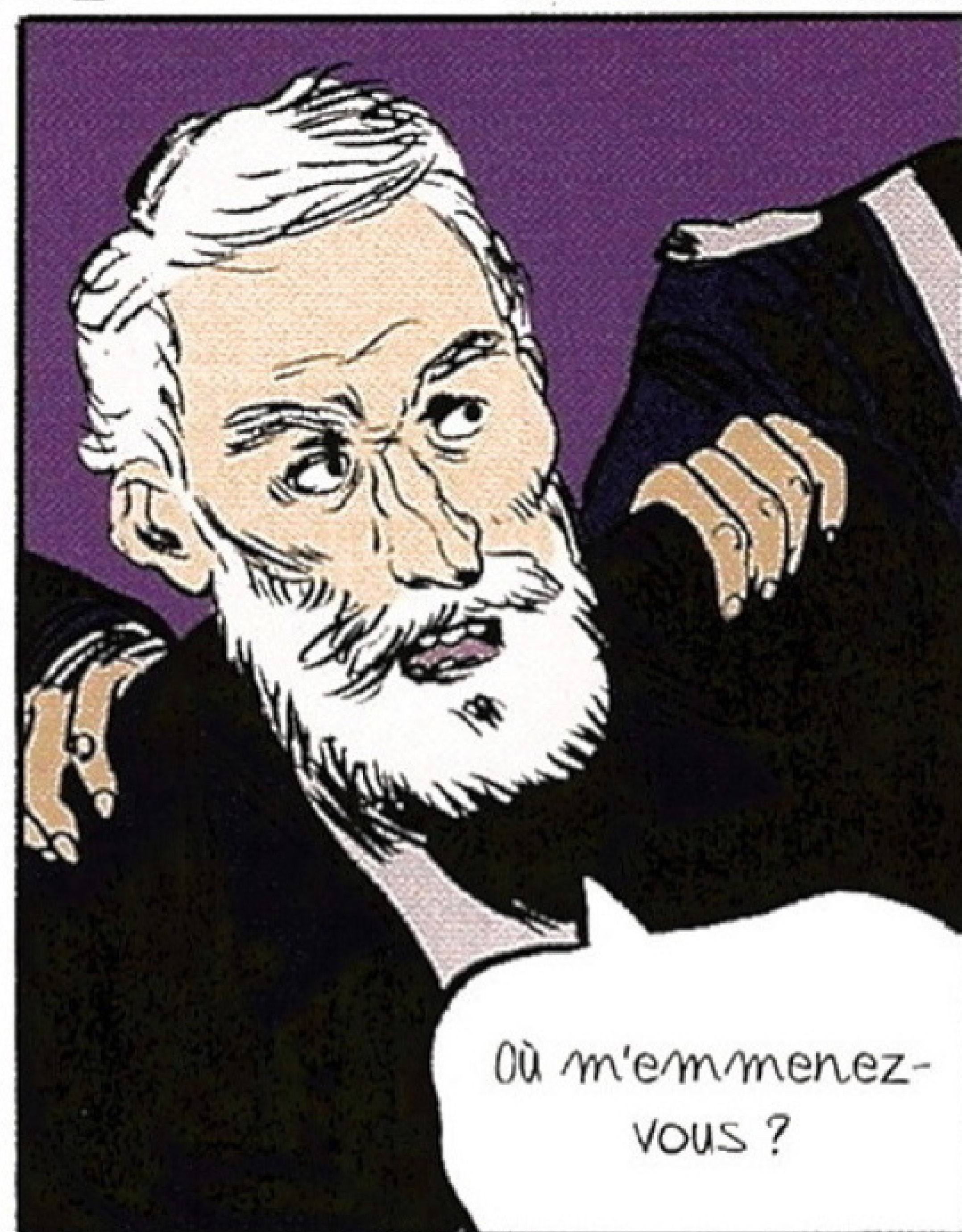

Très bien. Sachez alors que vous aurez ces morts sur la conscience, Thiers !

22 mai, prison de cahors.









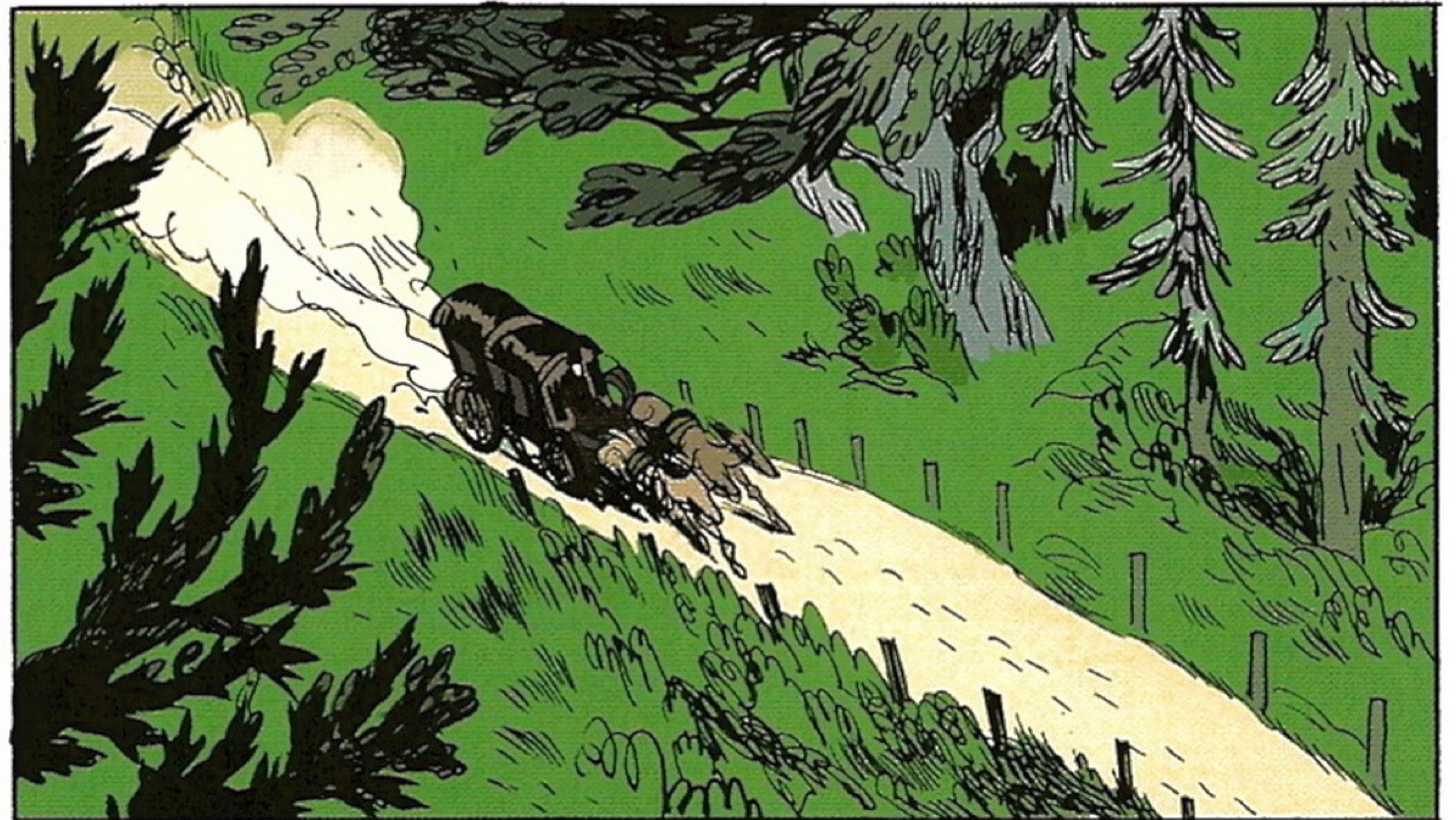




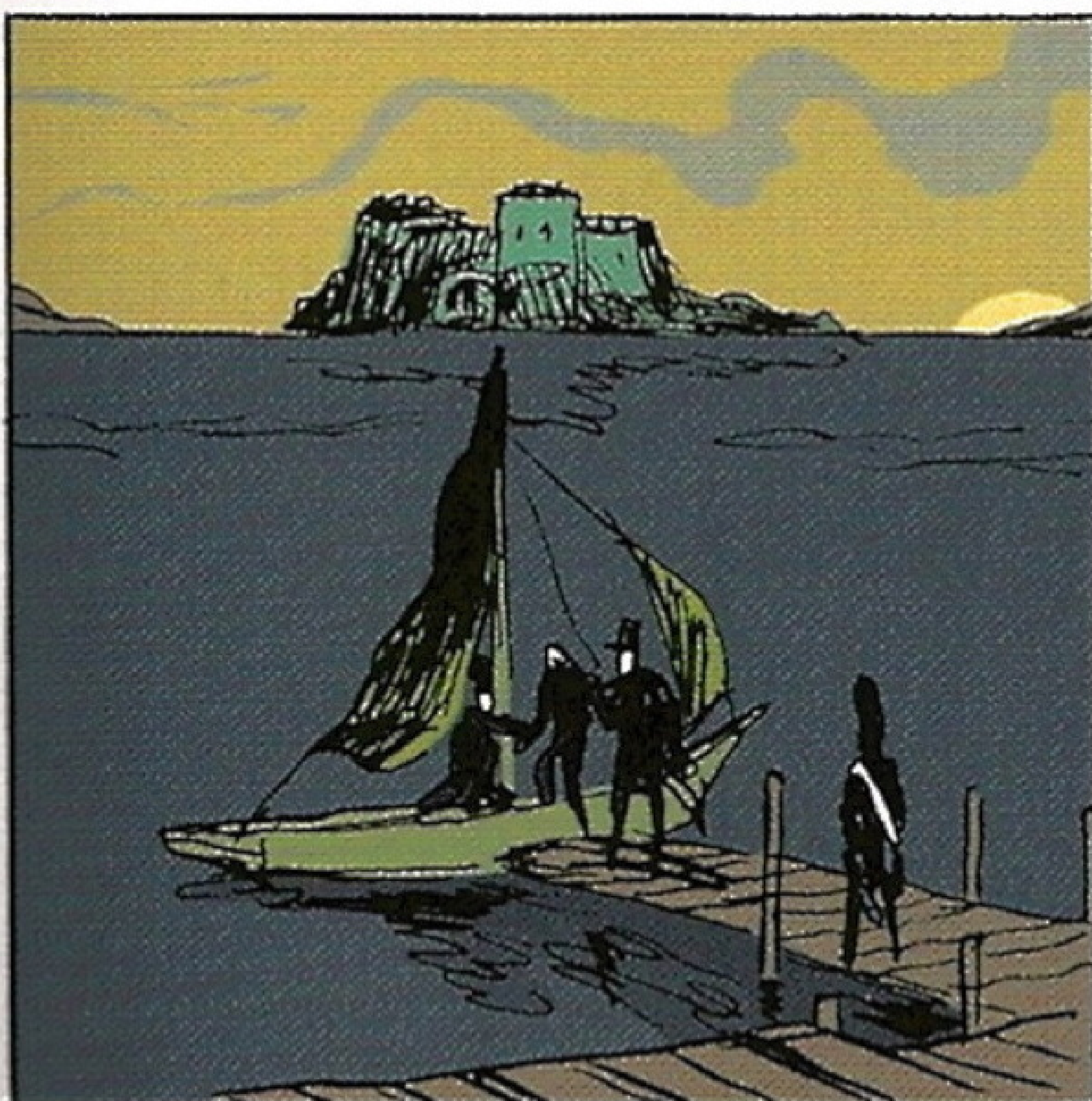



Terroriste !
À mort !

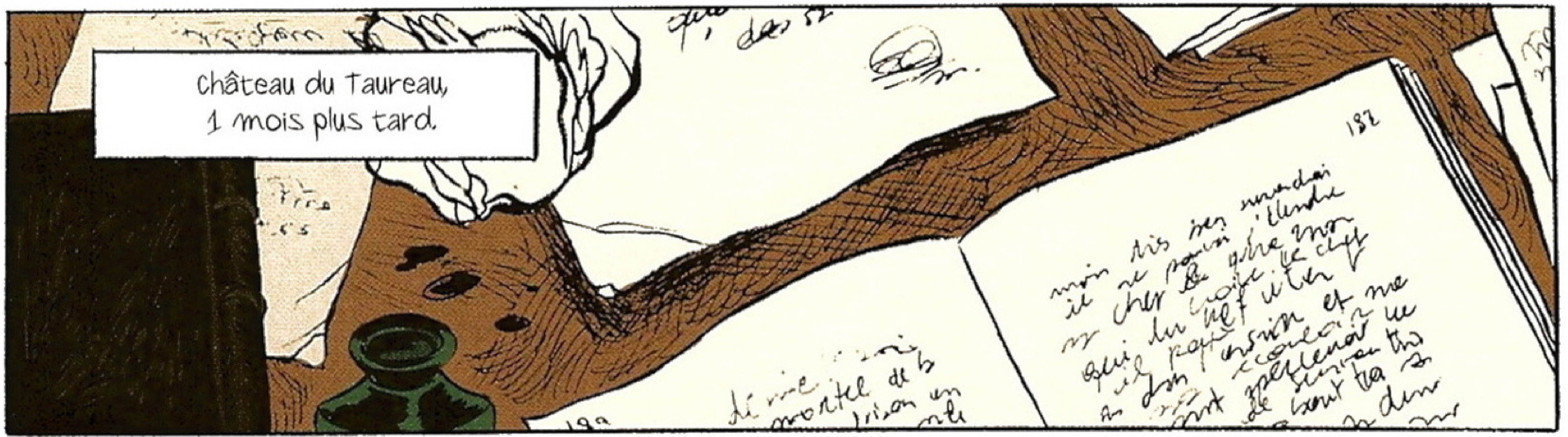





Plouezoc'h, Finistère.

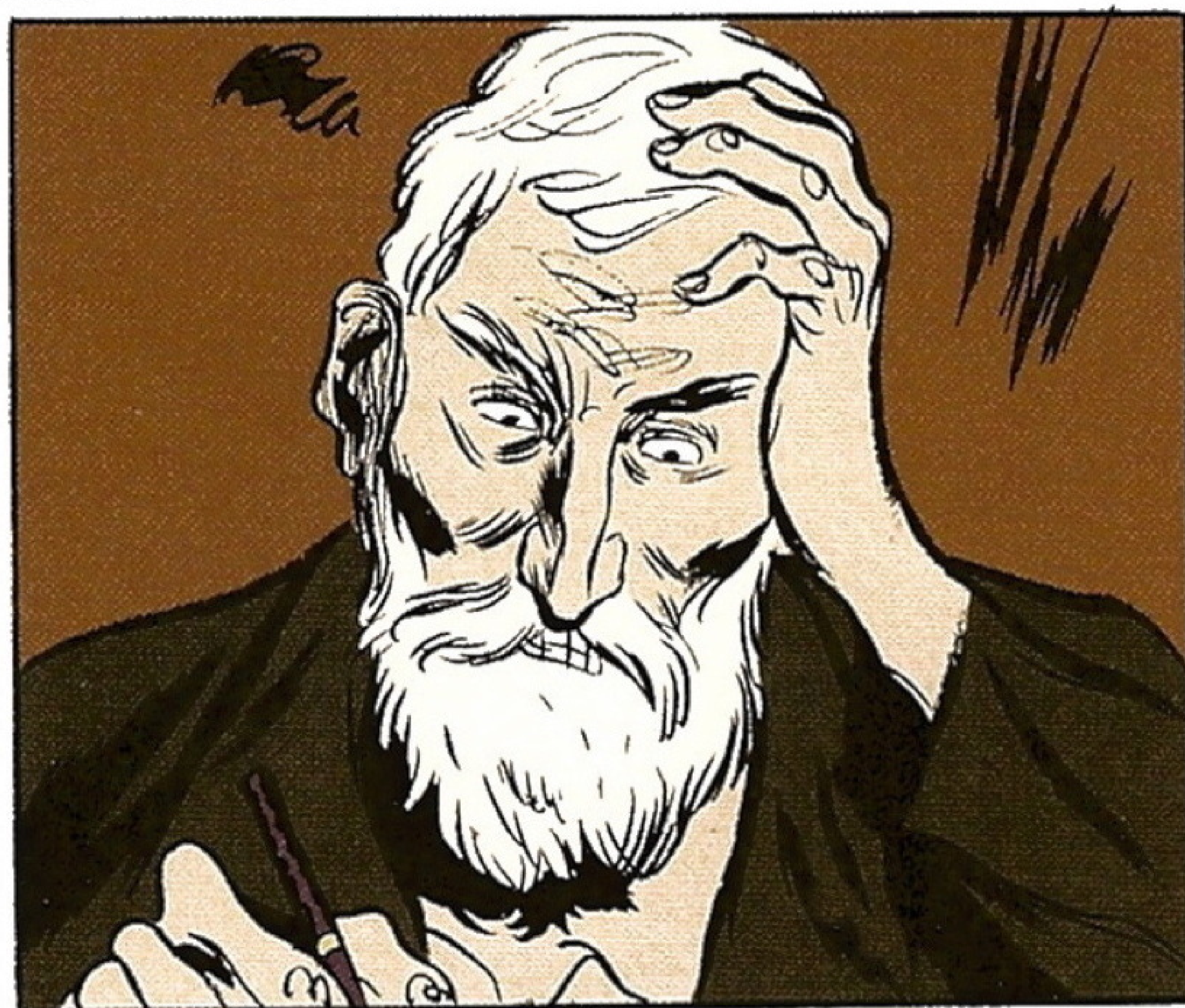


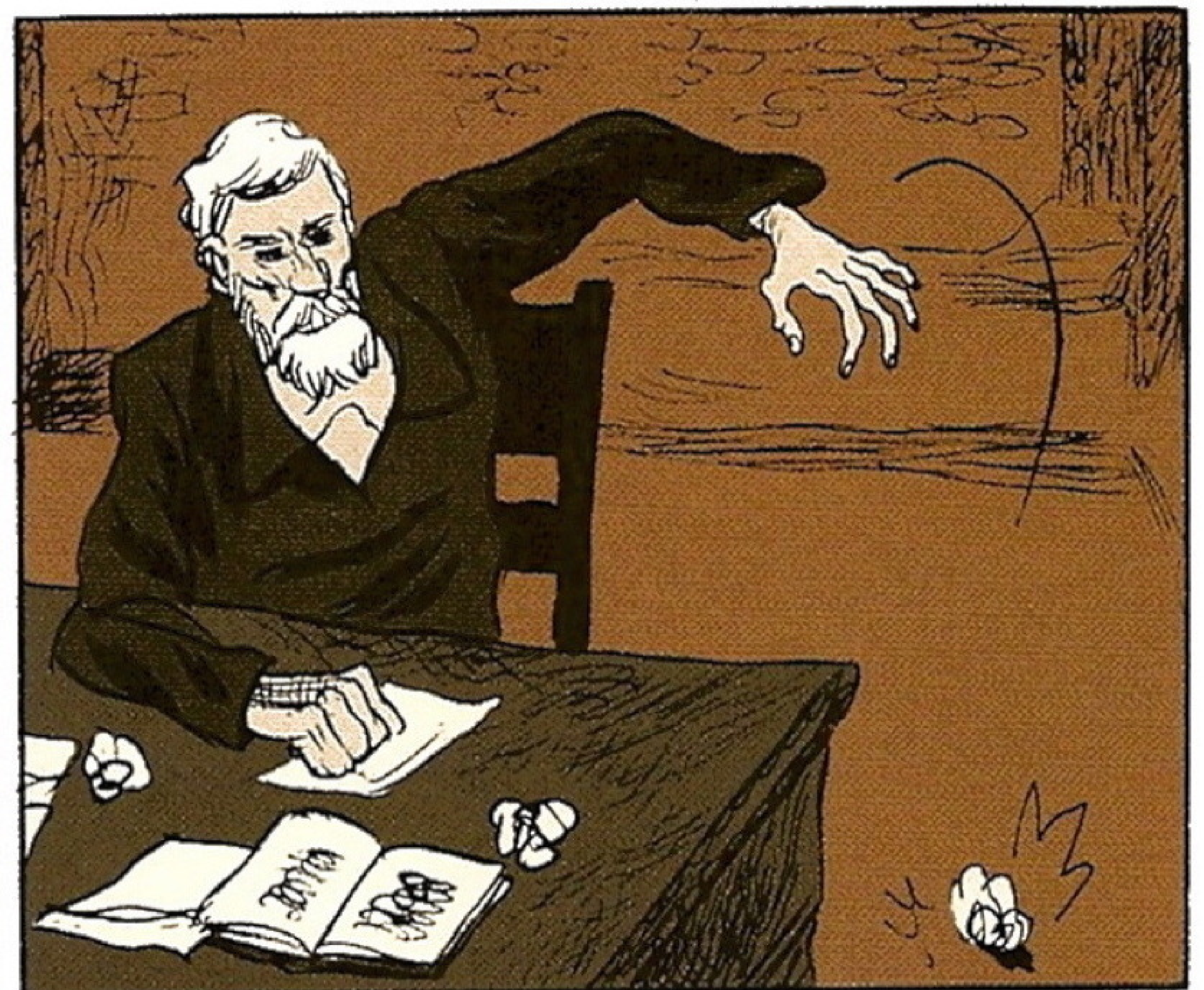



Château du Taureau,
1 mois plus tard.


Auprès de ma blonde, qu'il fait bon dormir !
... monde viennent y
leurs


La caille, la tourterelle et la jolie perdrix !
Et ma jolie colombe, qui chante jour et nuit !







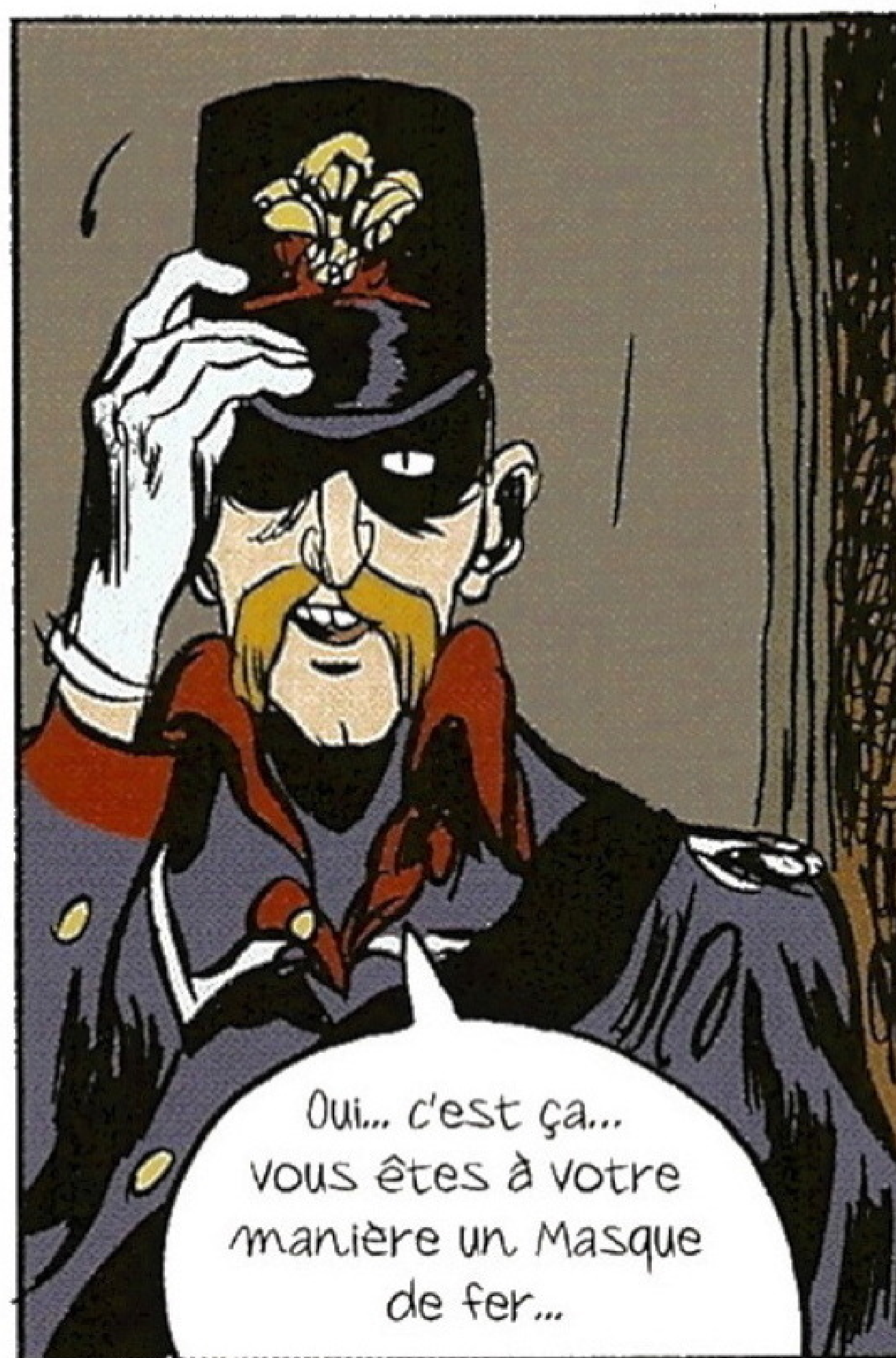

Vous m'avez enfermé dans un tombeau : vous me devez au moins la paix du tombeau !


Je ne peux pas empêcher de chanter des gens qui s'ennuient...


Le silence règne dans les maisons d'arrêt, dans les maisons centrales, partout où il y a des détenus ! il devrait régner aussi dans votre bastille !

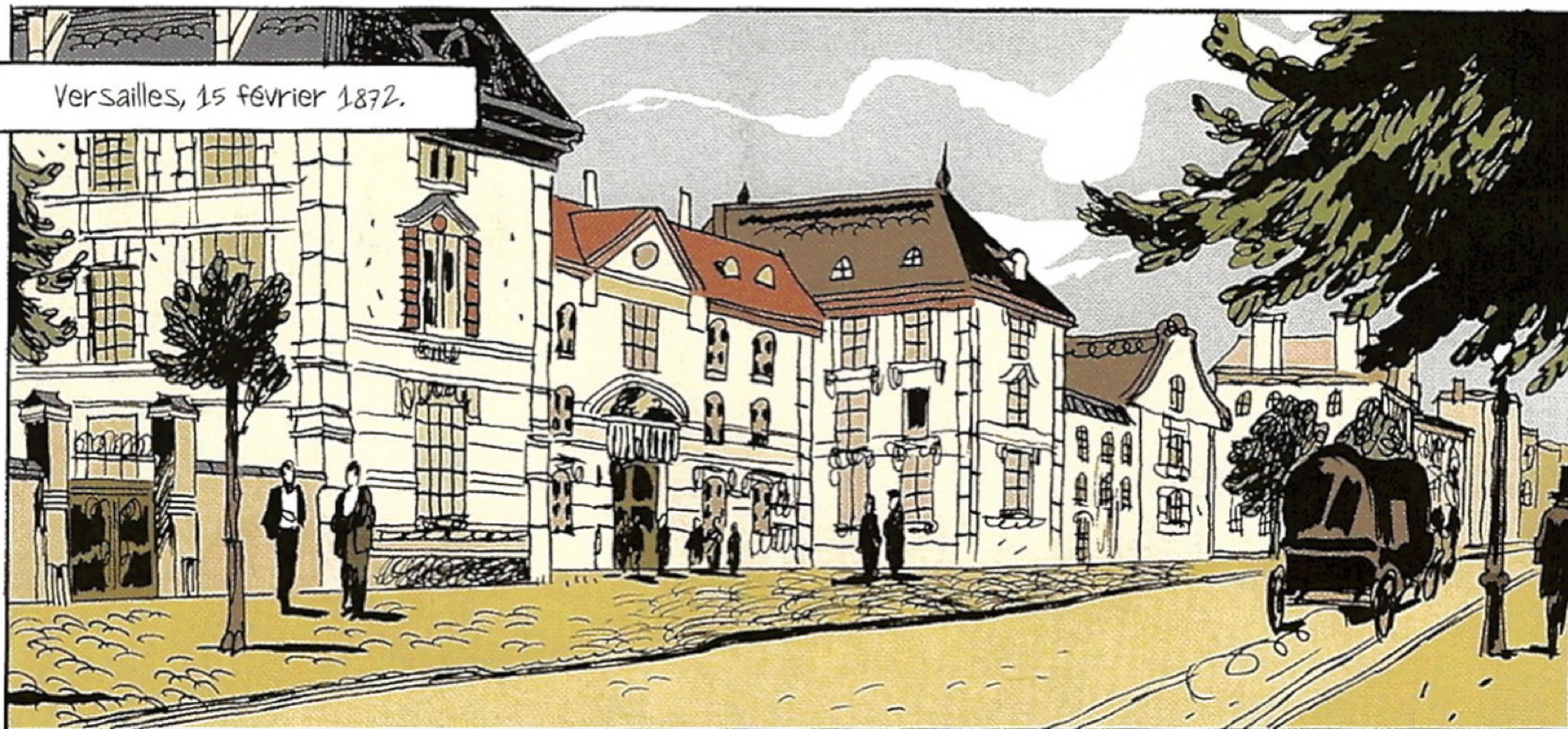

Ceci n'est ni une bastille, ni une prison, voyons ! Vous êtes dans une caserne.


... Une caserne n'enferme pas de prisonniers politiques, ni de Masques de fer, auxquels il est interdit de dire un seul mot !


Oui... c'est ça... vous êtes à votre manière un Masque de fer...



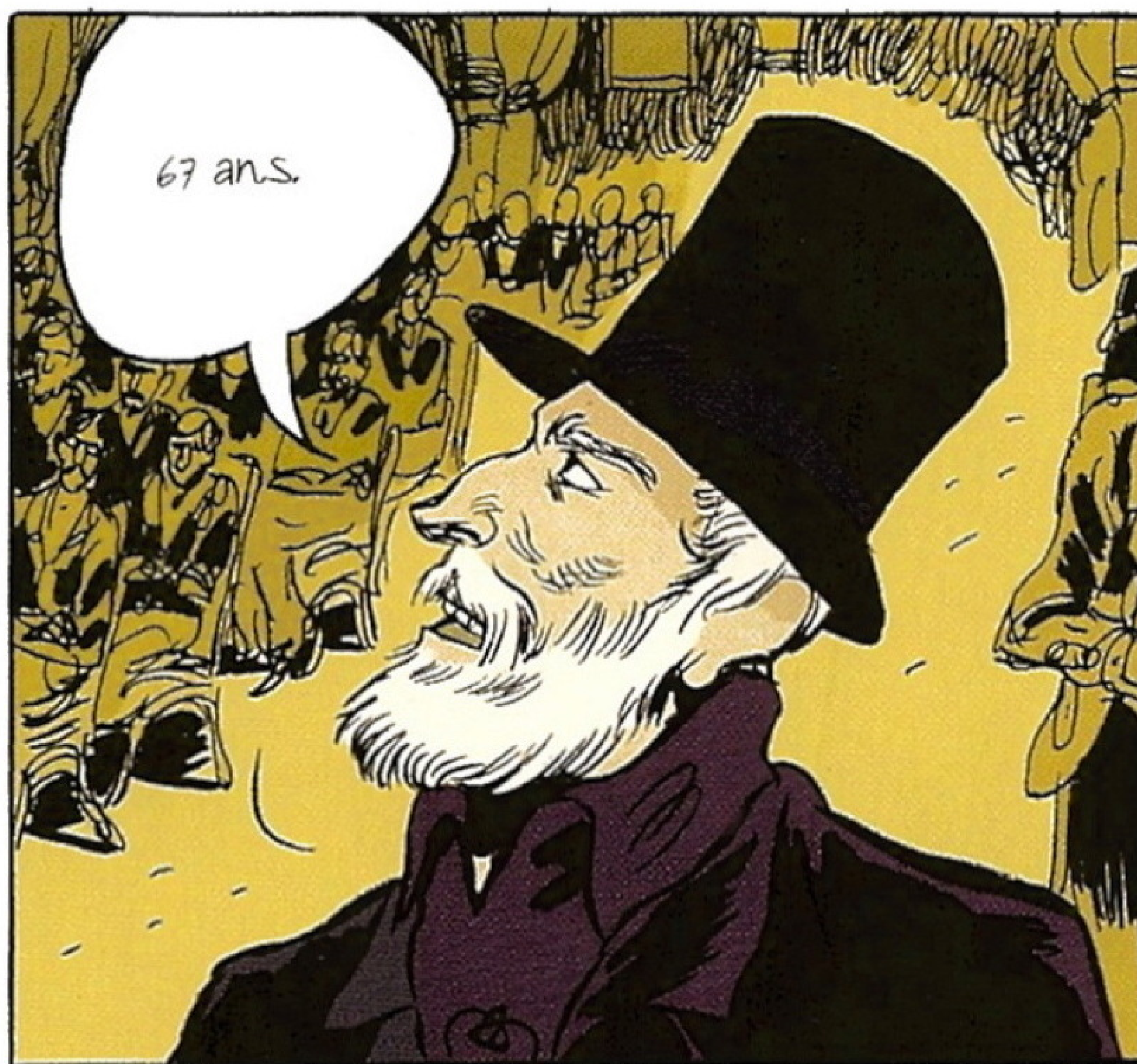
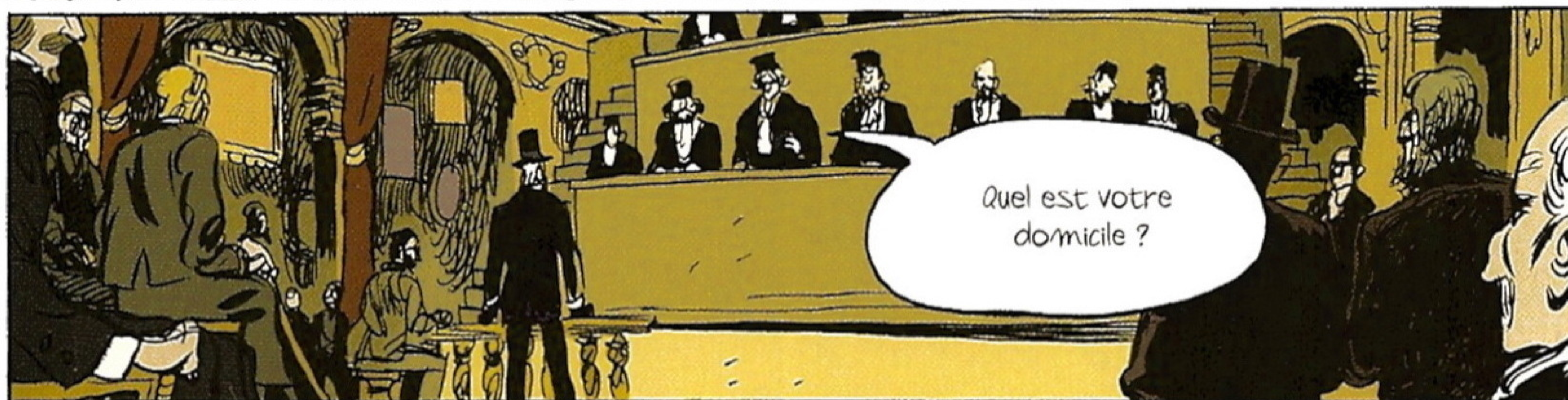



Versailles, 15 février 1872.




Accusez, levez-vous ! Comment vous appelez-vous ?


Louis-Auguste Blanqui.


Quel âge avez-vous ?

67 ans.

Quel est votre domicile ?

Je n'en ai pas. À moins que ce ne soit la prison.

Je veux que vous supprimiez cet homme de la société française ! C'est la condamnation à la déportation que vous allez prononcer contre lui !

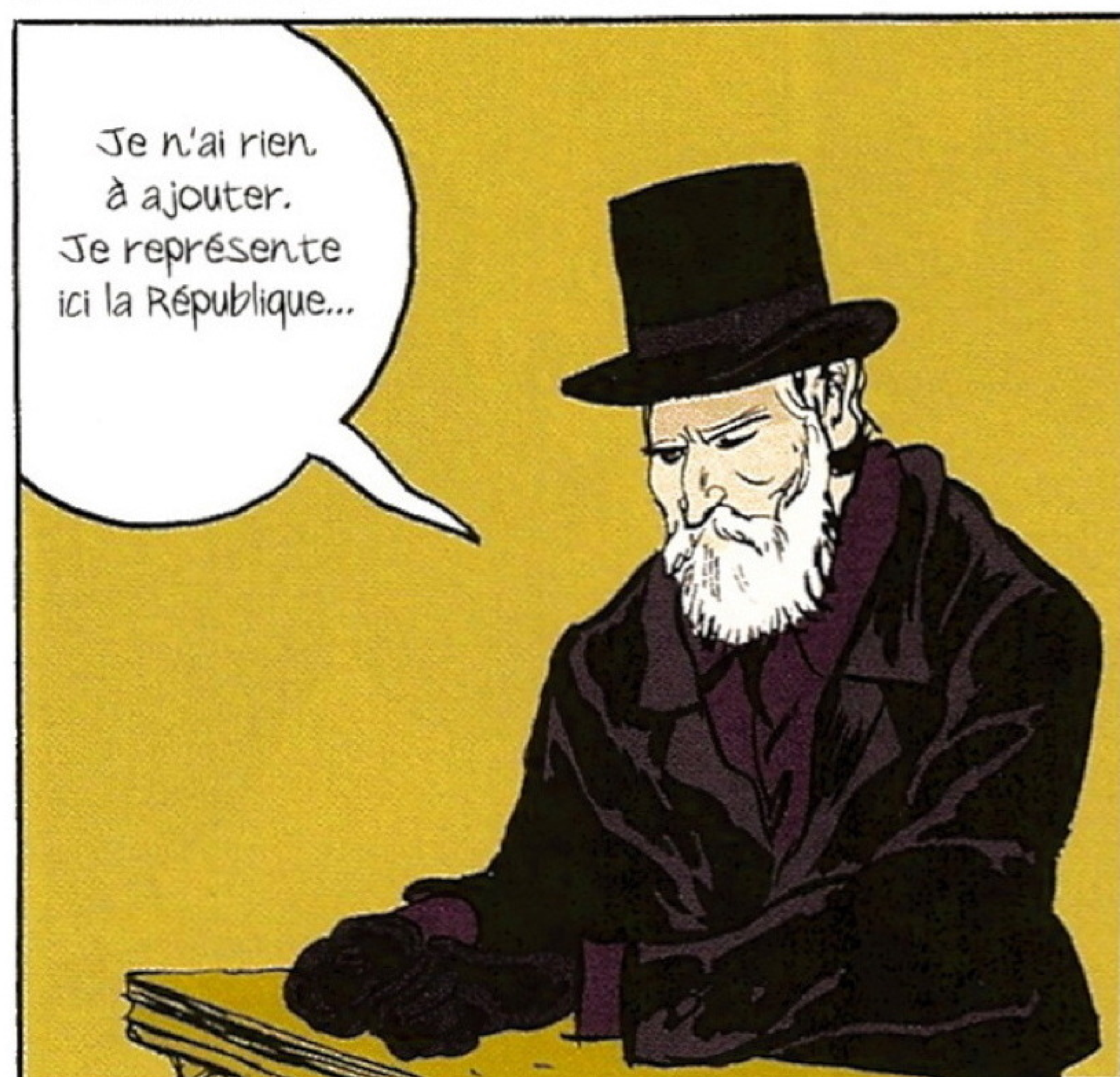
Je suis sûr que vous n'hésiterez pas !


La parole est à la défense.

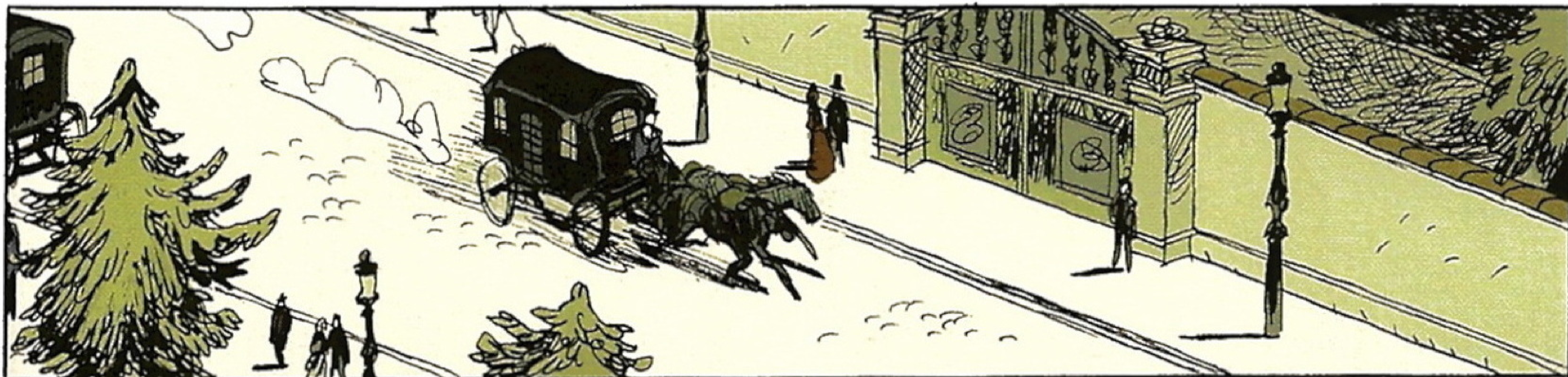
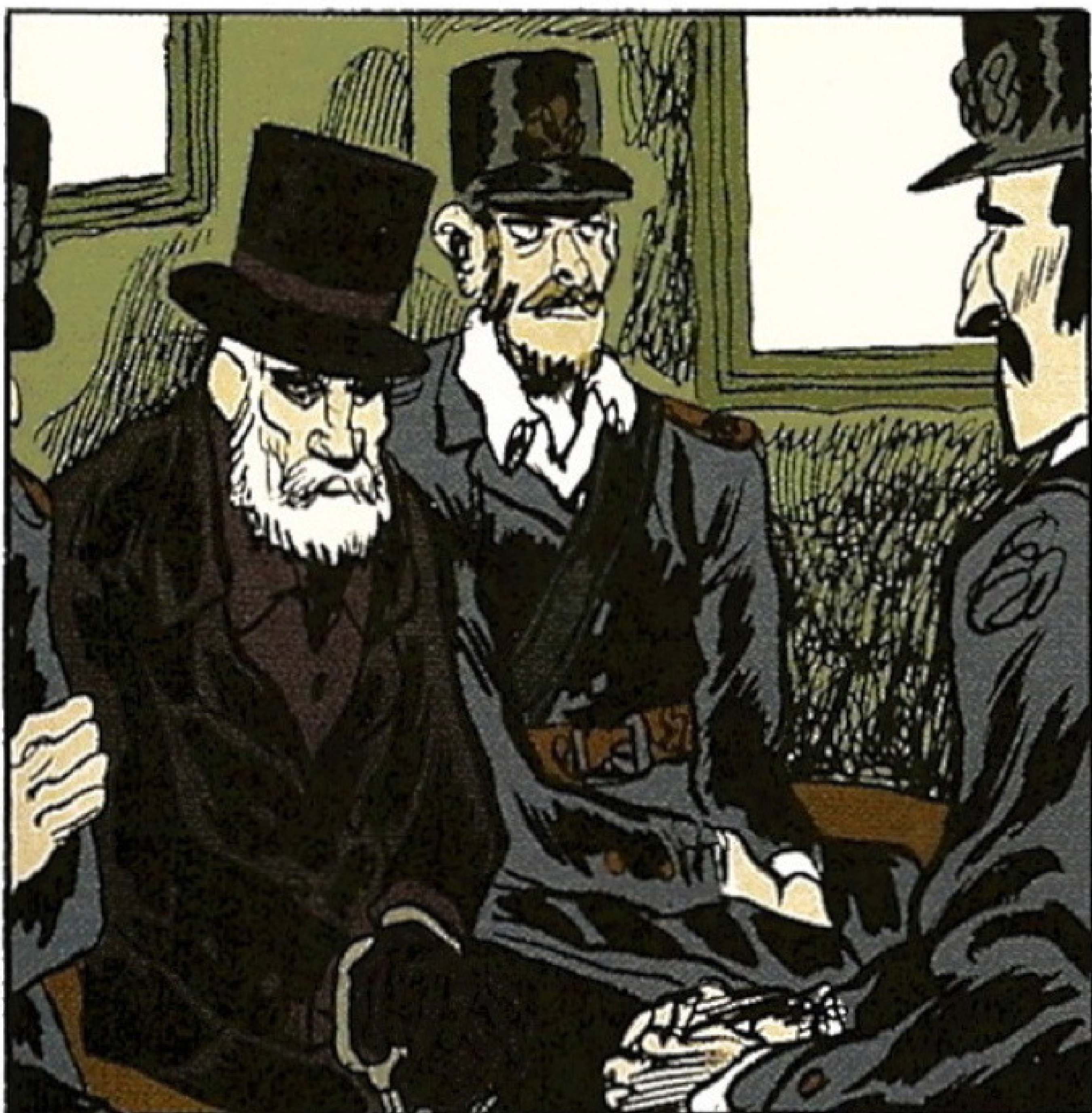
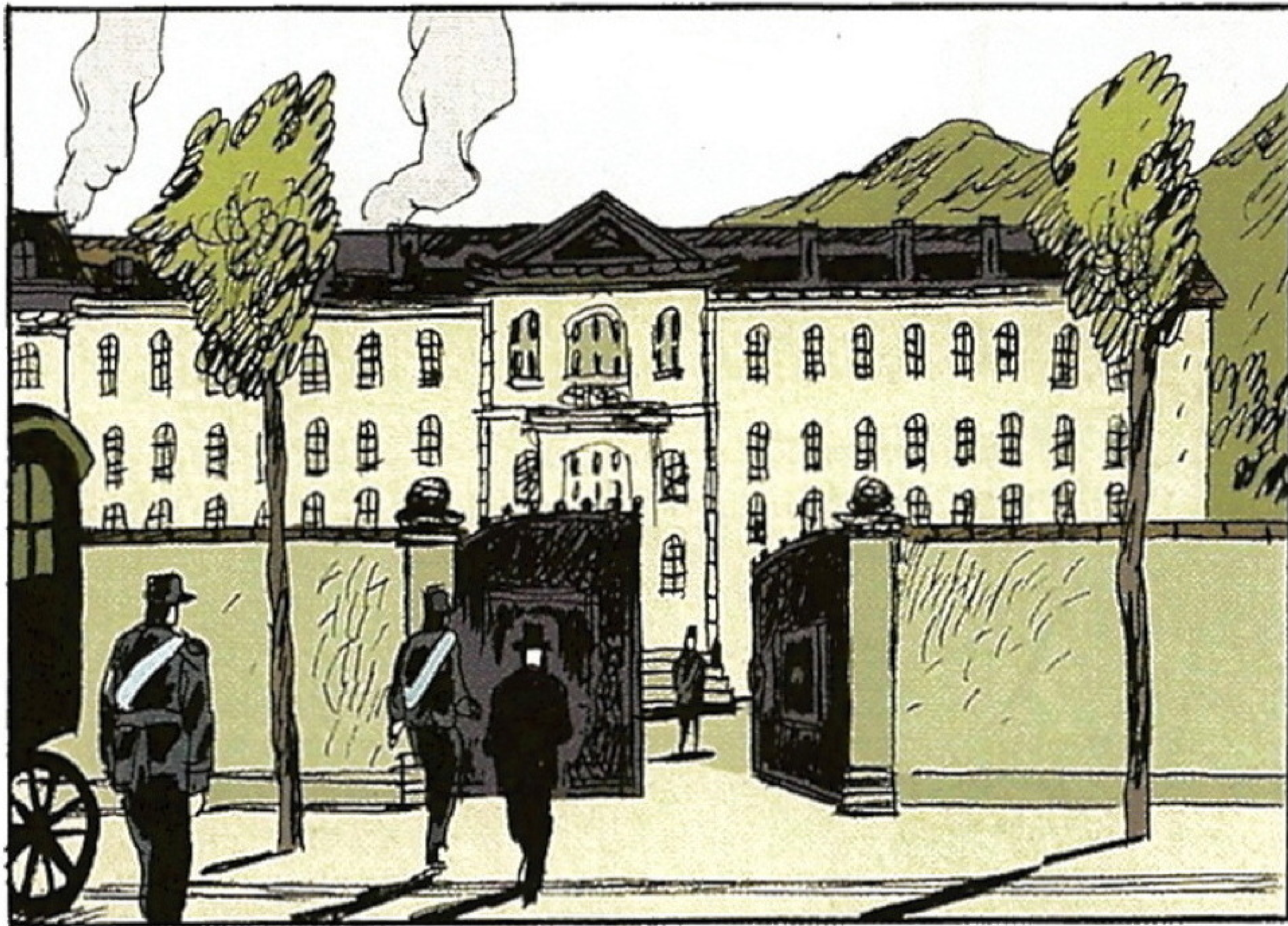

Sa vie privée a été de toute honnêteté et de pureté, sa vie publique toute d'honnêteté et de courage...

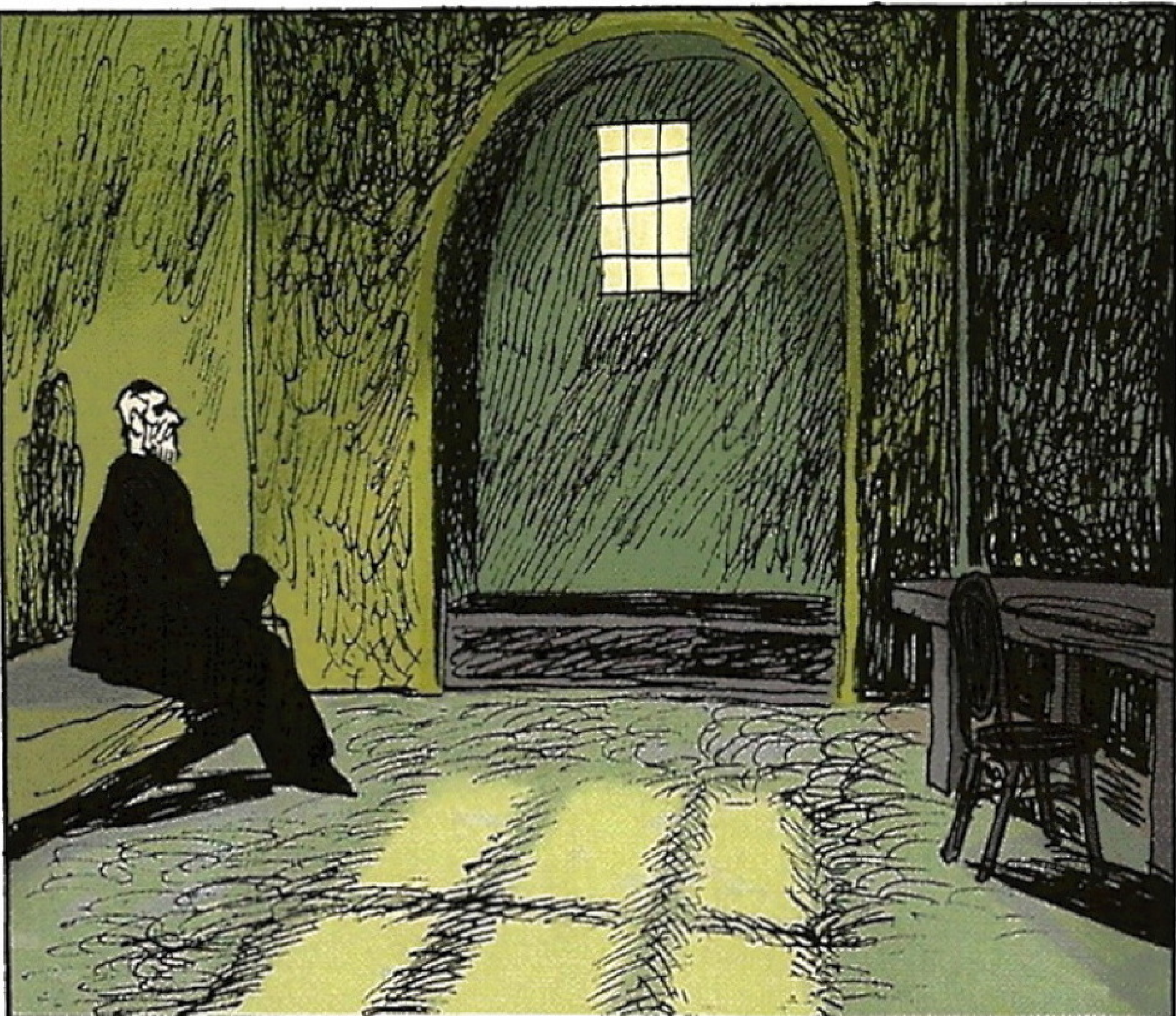

... on peut condamner ses idées, il en a que je ne partage pas moi-même...

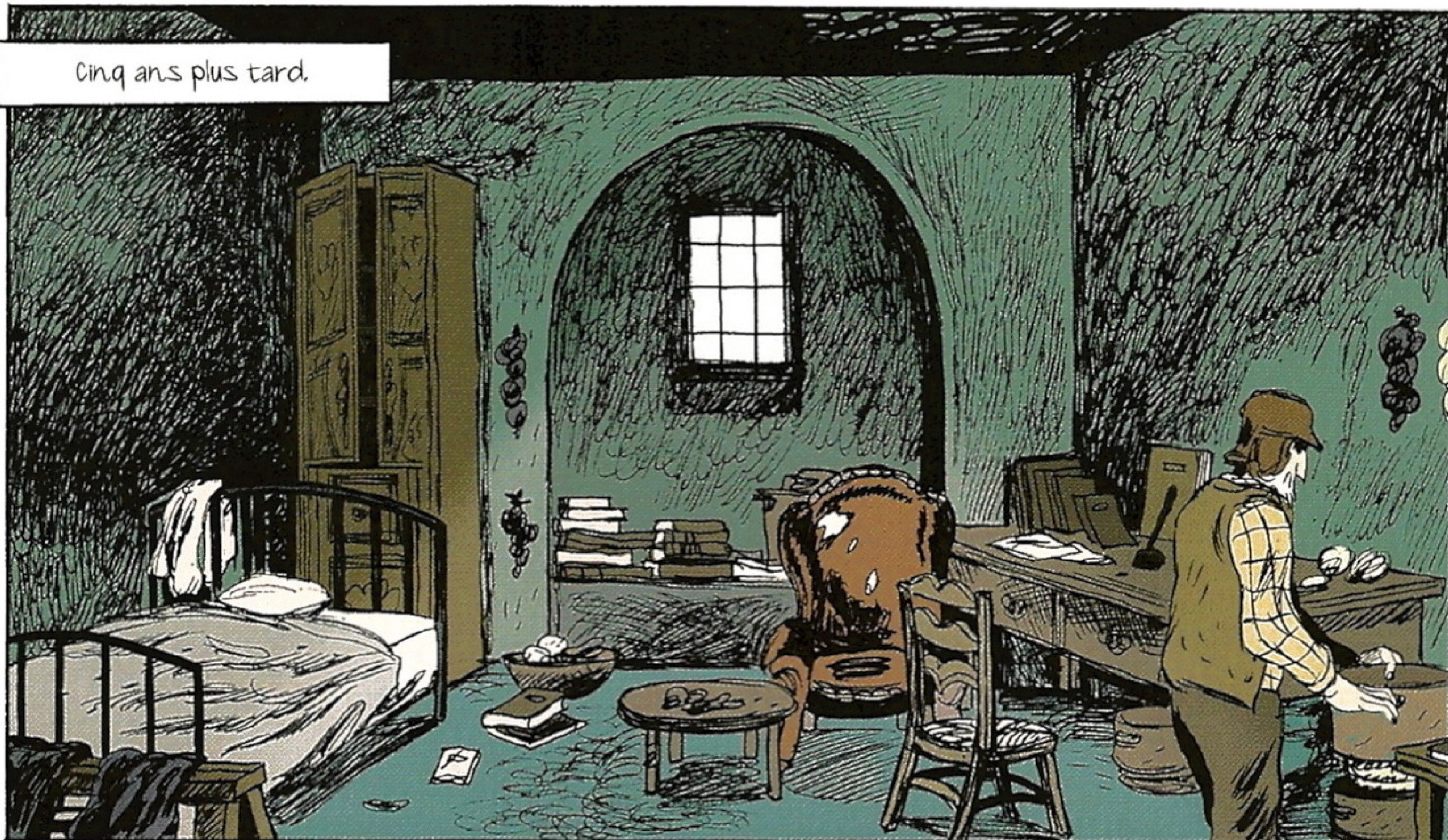

... mais on ne peut pas ne point l'estimer.


Je n'ai rien à ajouter. Je représente ici la République...


... traînée à la barre de votre tribunal par les idées monar-chiques !


Cinq ans plus tard.






TOC!
TOC!


Blanqui, visite !


Je n'attends personne !


Un journaliste, qu'il dit.


Et de Paris, j'crois bien !






Que me voulez-vous ?


Je prépare un papier... Enfin, disons un gros article... dans lequel je tenais à faire largement mention de vous...


J'ai demandé à la direction de m'accorder une visite pour...
... et moi, je vais vous demander de bien vouloir regagner...


... On m'avait prévenu que vous seriez peu réceptif à ma venue.


On vous a bien dit. Vous autres journalistes n'êtes que des pisse-copies !


C'est entendu... Je vous laisse ma carte... Je repasserai la semaine prochaine.


Vous n'écoutez donc rien ? Sortez !






THOF !
THOF !


AHRR !

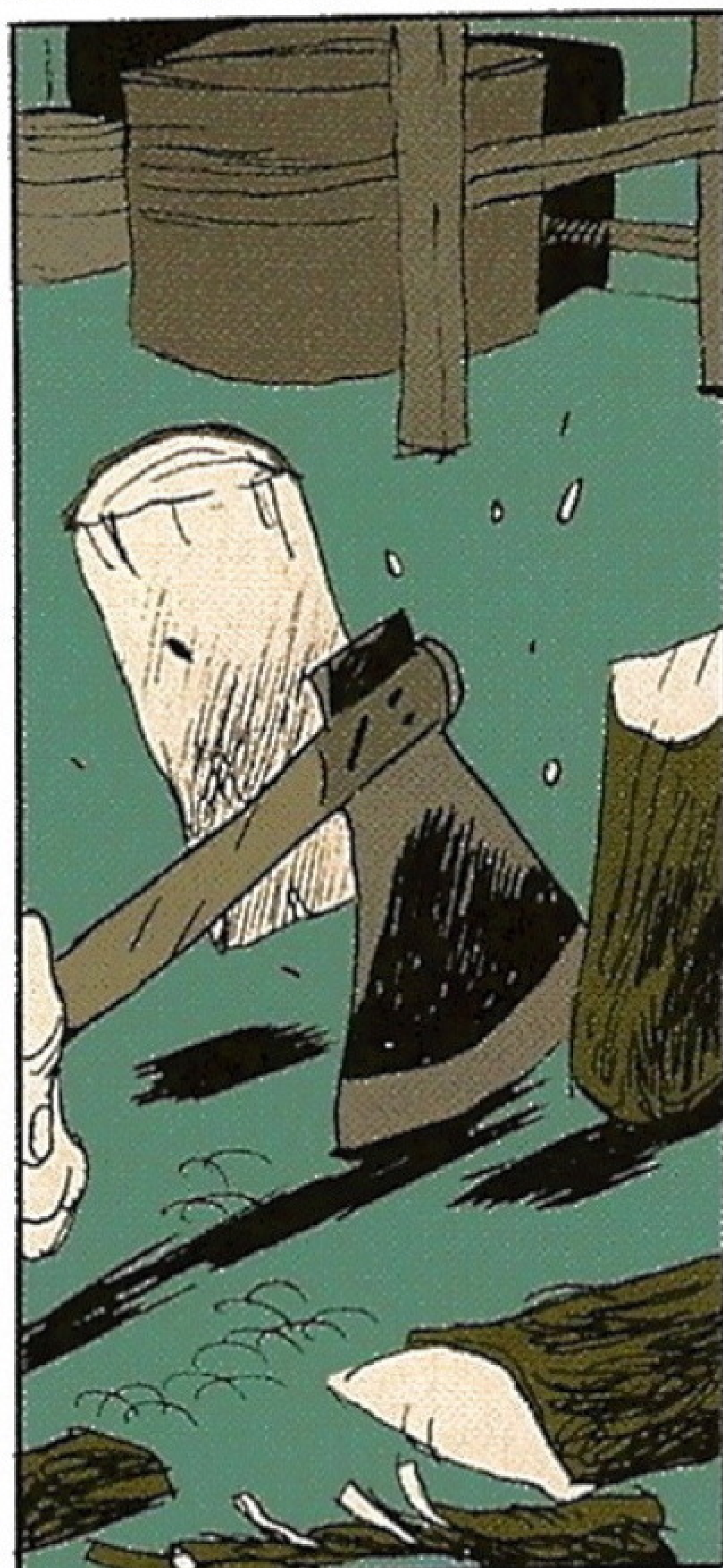










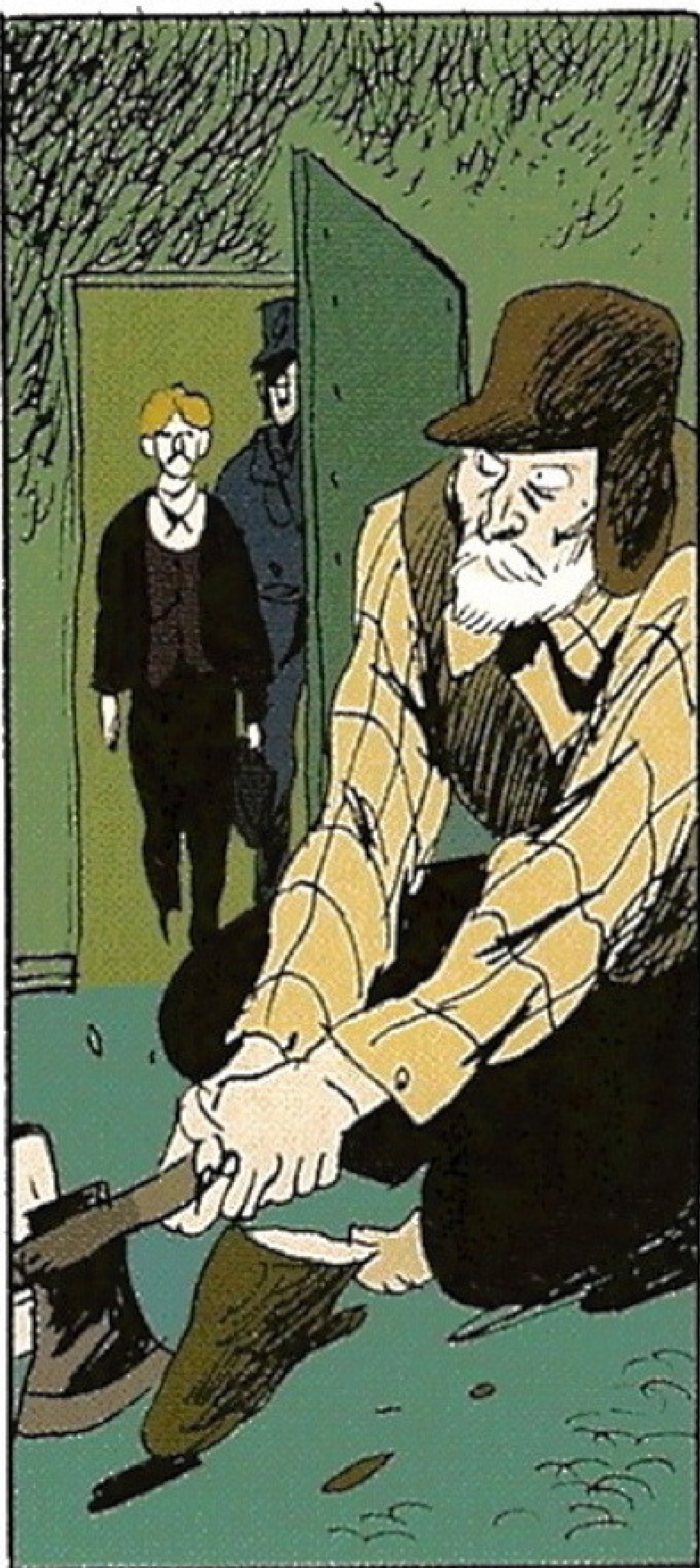



Monsieur Blanqui est-il dans sa cellule ?
Oui, oui. Venez avec moi.










Bonjour, monsieur Blanqui.
Encore vous ?!


Enchanté, également.
Je n'aime pas être dérangé.


Je vous ai apporté la presse de ces derniers jours.


J'évite de m'y salir les mains.


On y a parlé de vous à plusieurs reprises, notez bien...


On s'est ému de votre récente maladie, vous savez...
Tiens donc ?


Même la presse bourgeoise affiche quelque compassion. Votre nom vient de ressortir de l'oubli !




Je vous pose ça là ?




À la semaine prochaine ?


Au revoir, monsieur. Monsieur quoi déjà ?


Vous avez ma carte, non ?



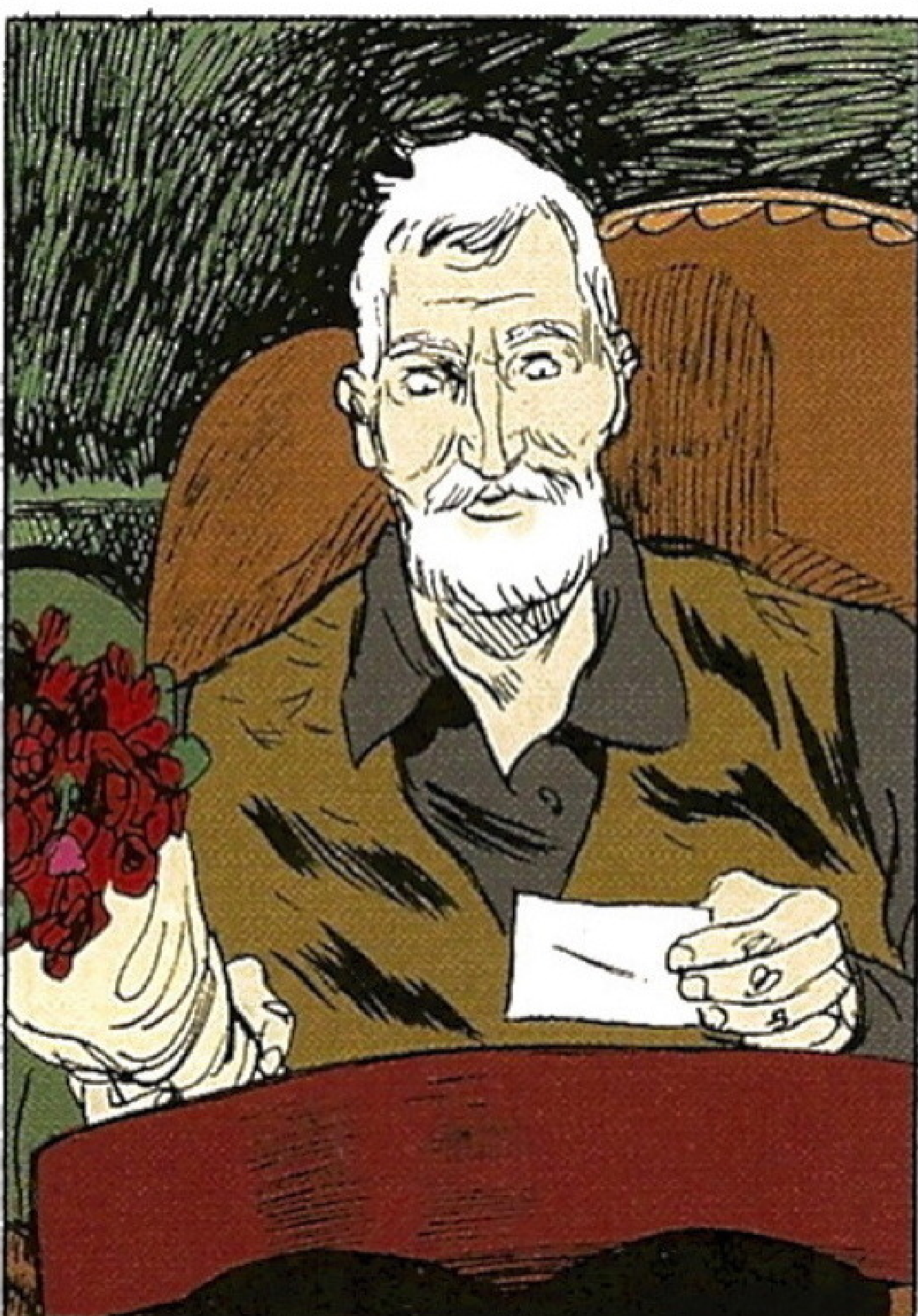


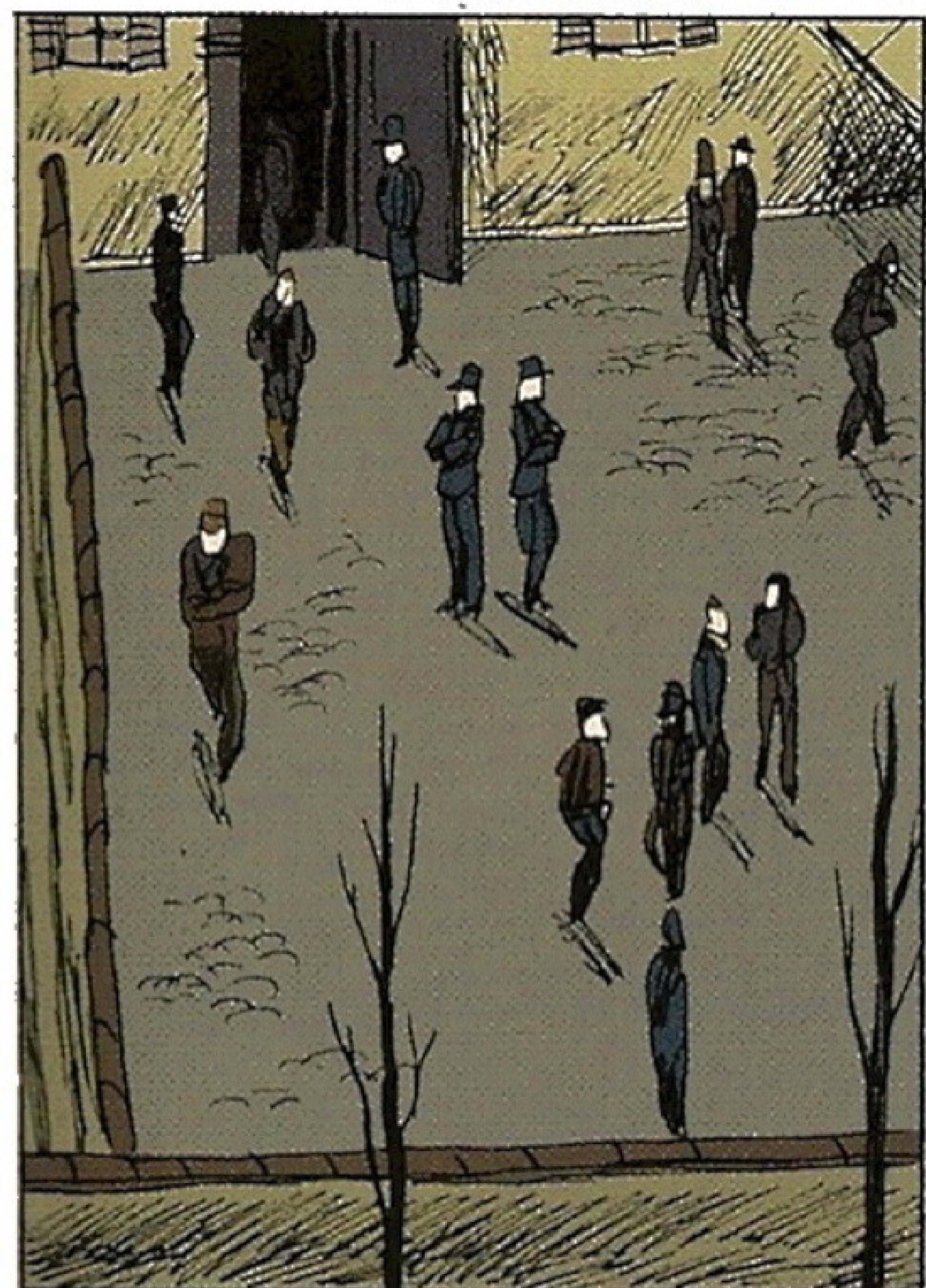
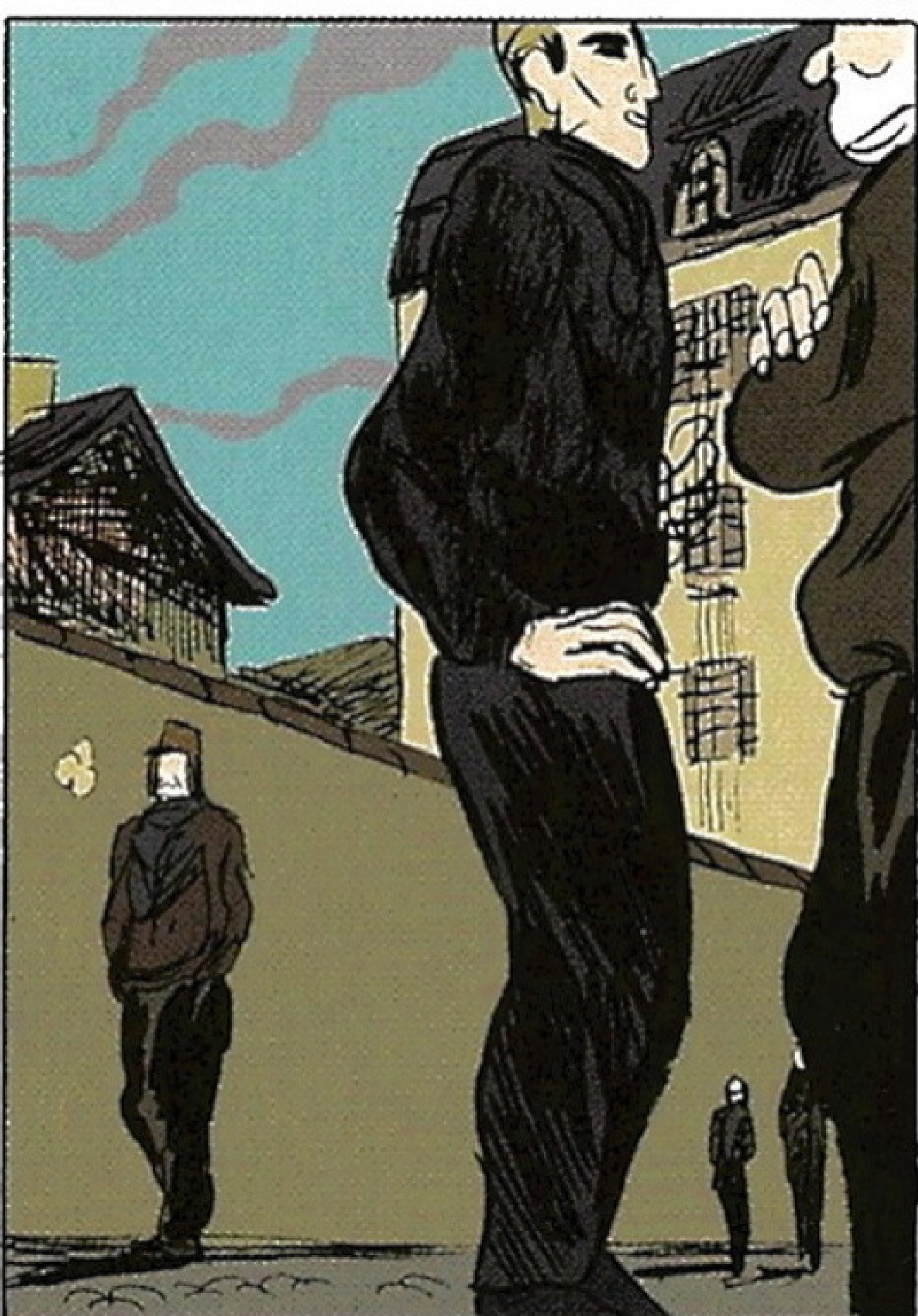


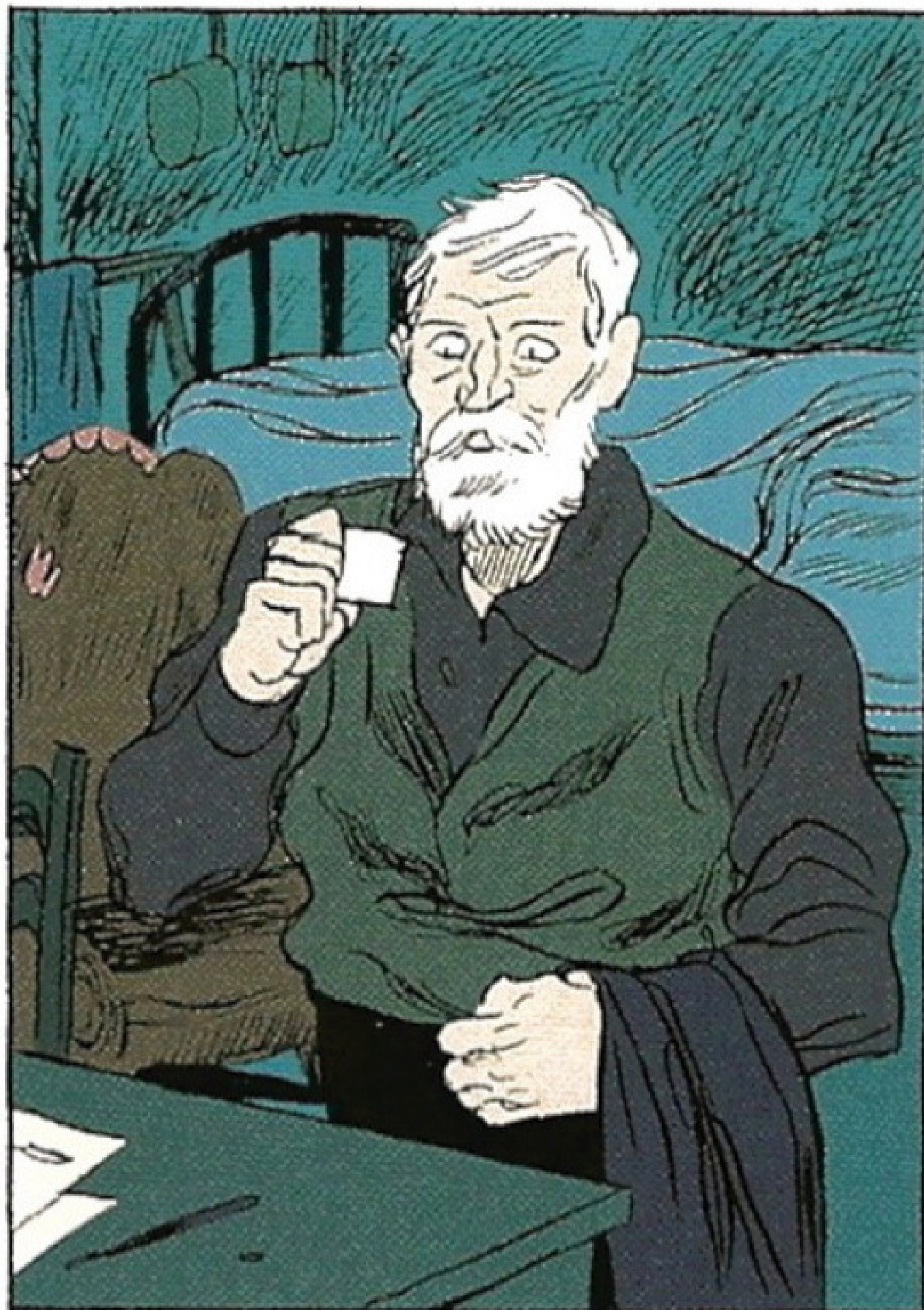


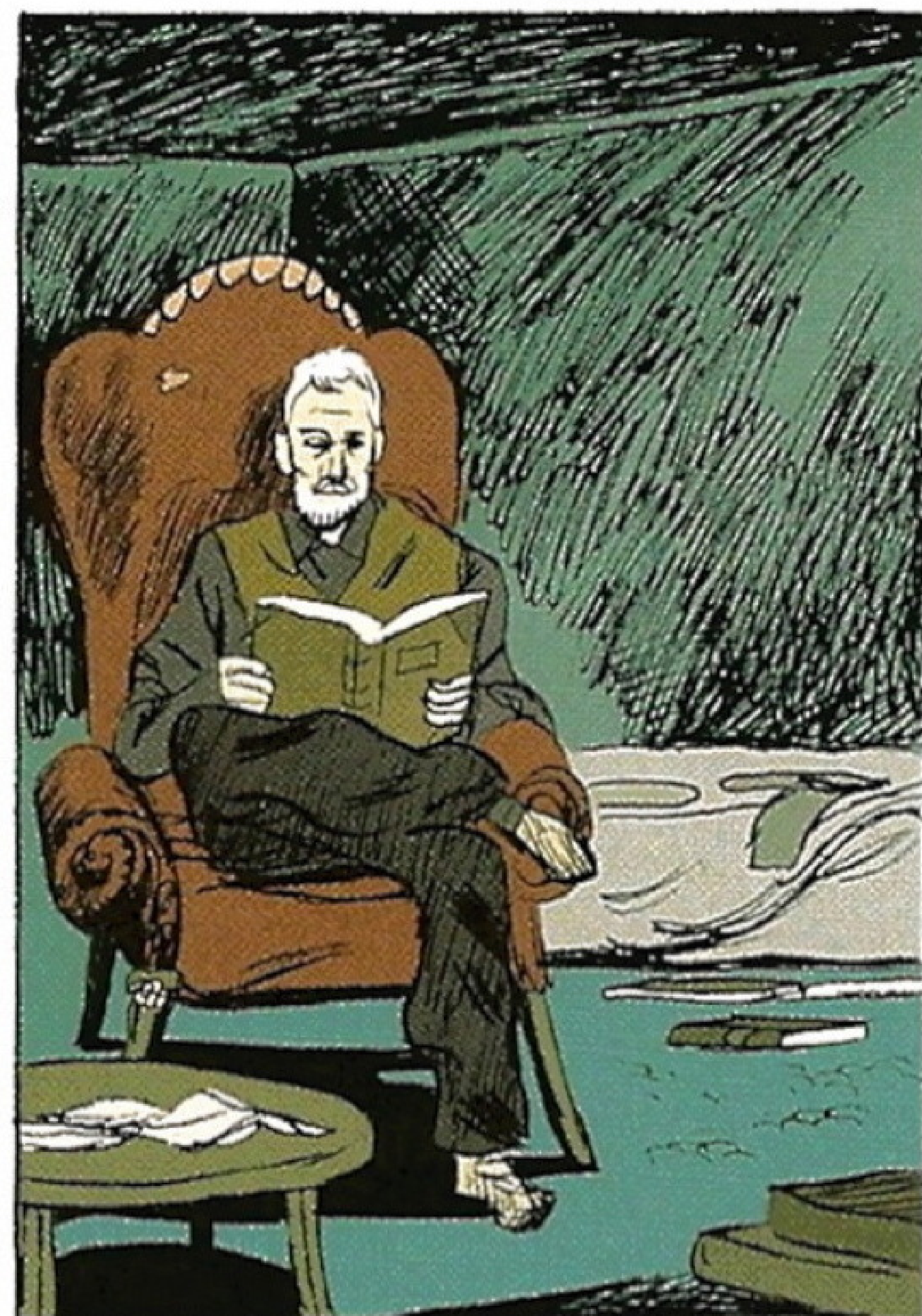




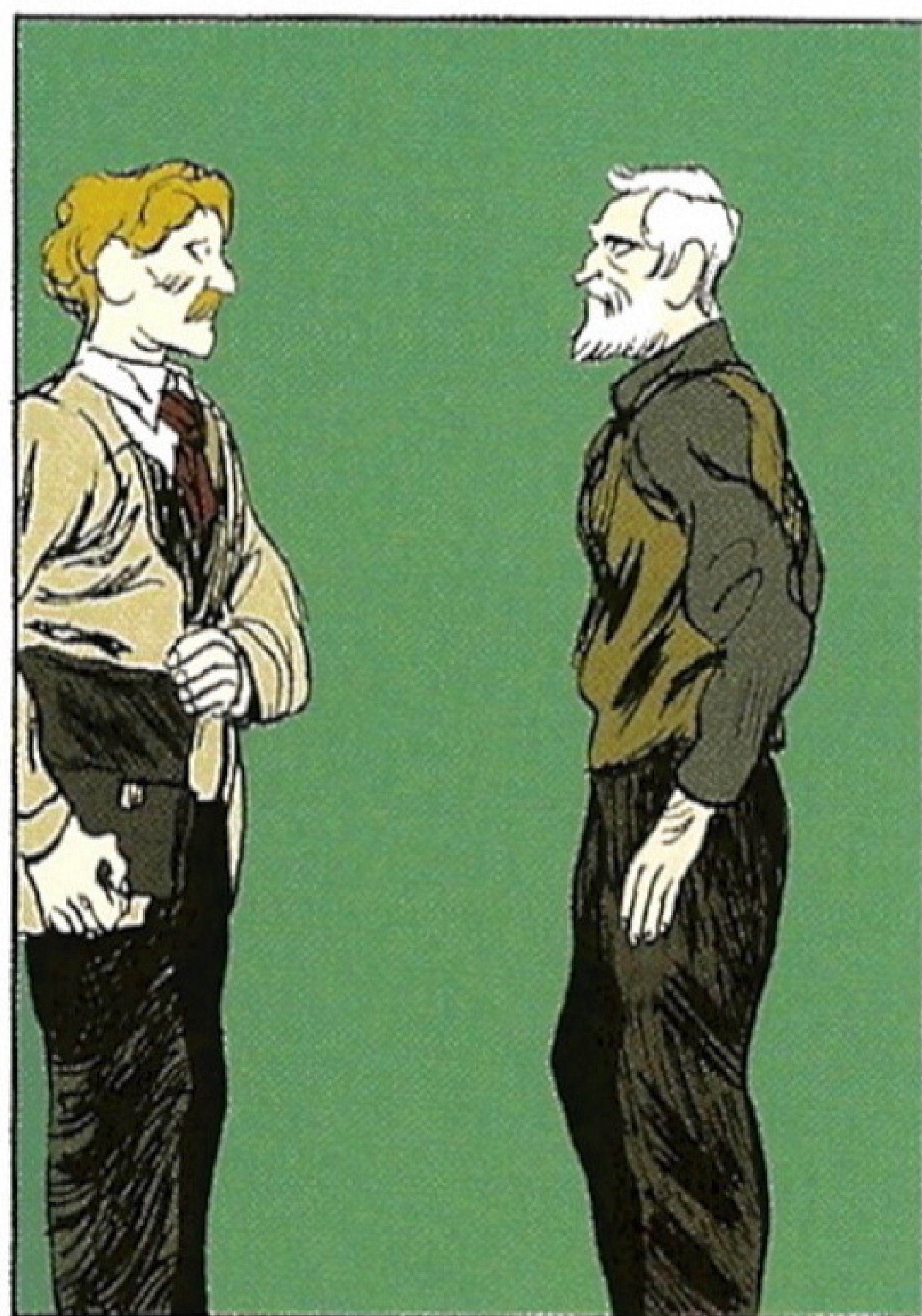
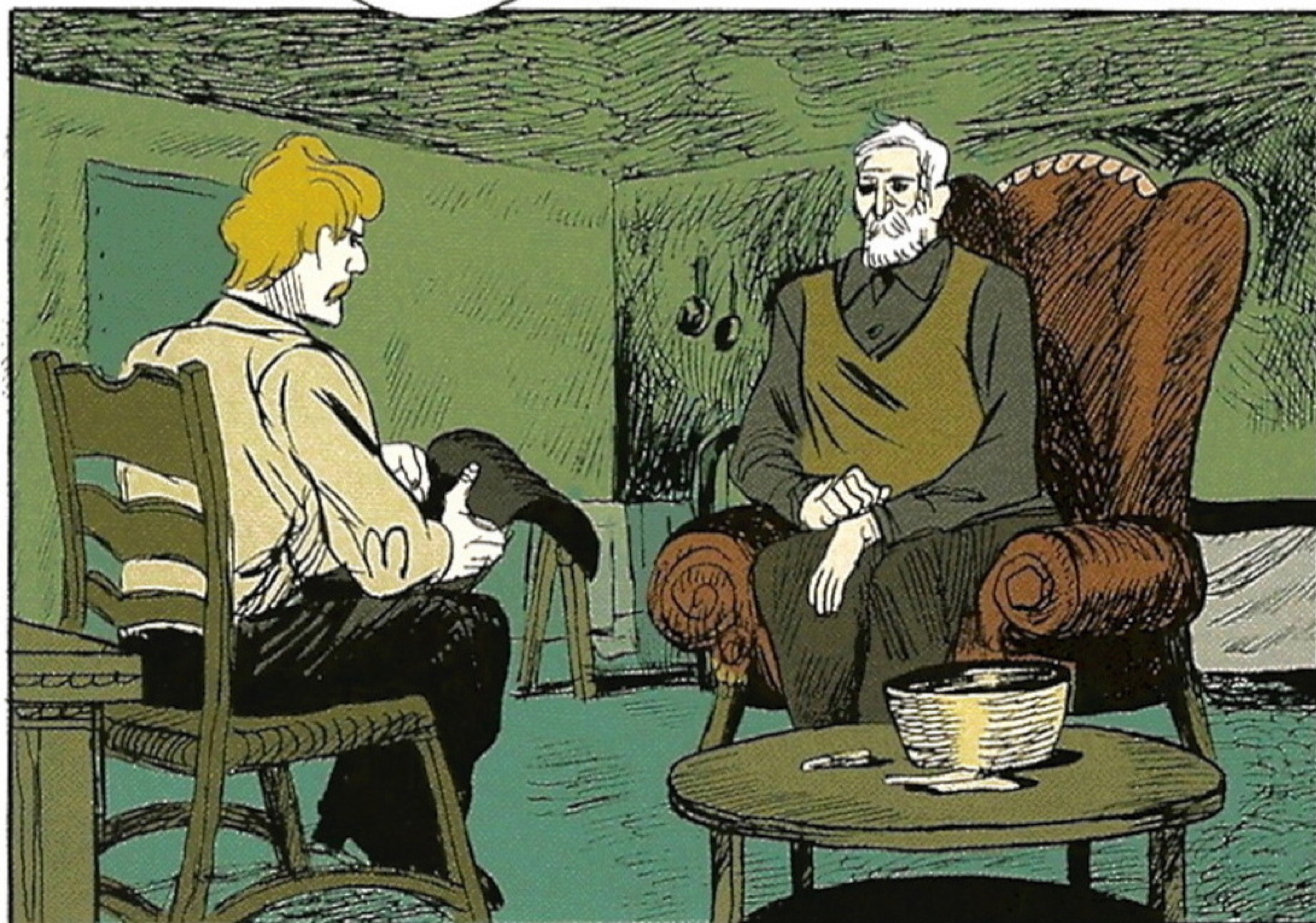


Pour
M. Auguste Blanqui,
de la part
d'une étrangère.



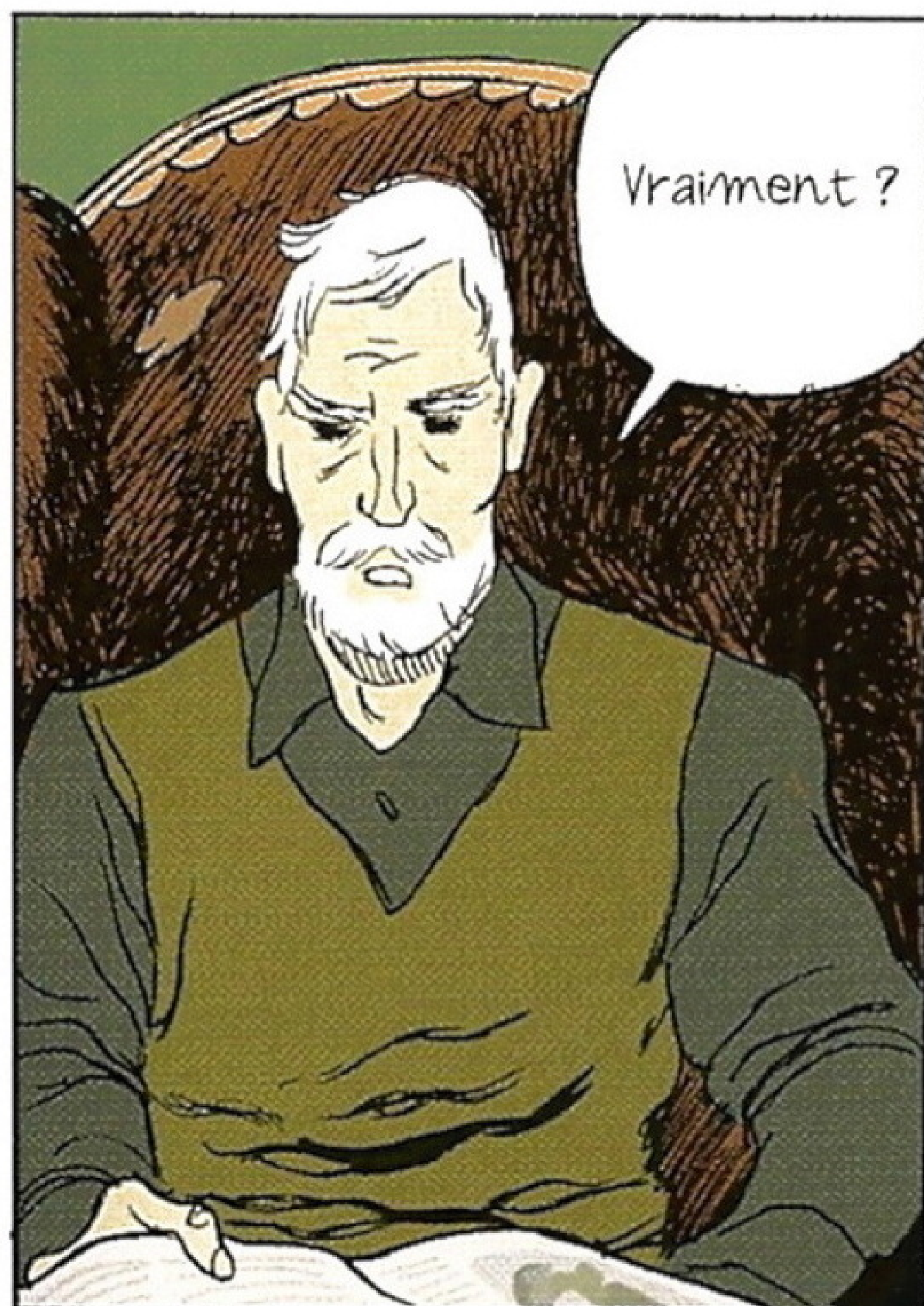



Aurélien Marcadet
Journaliste.
54, rue du Ra


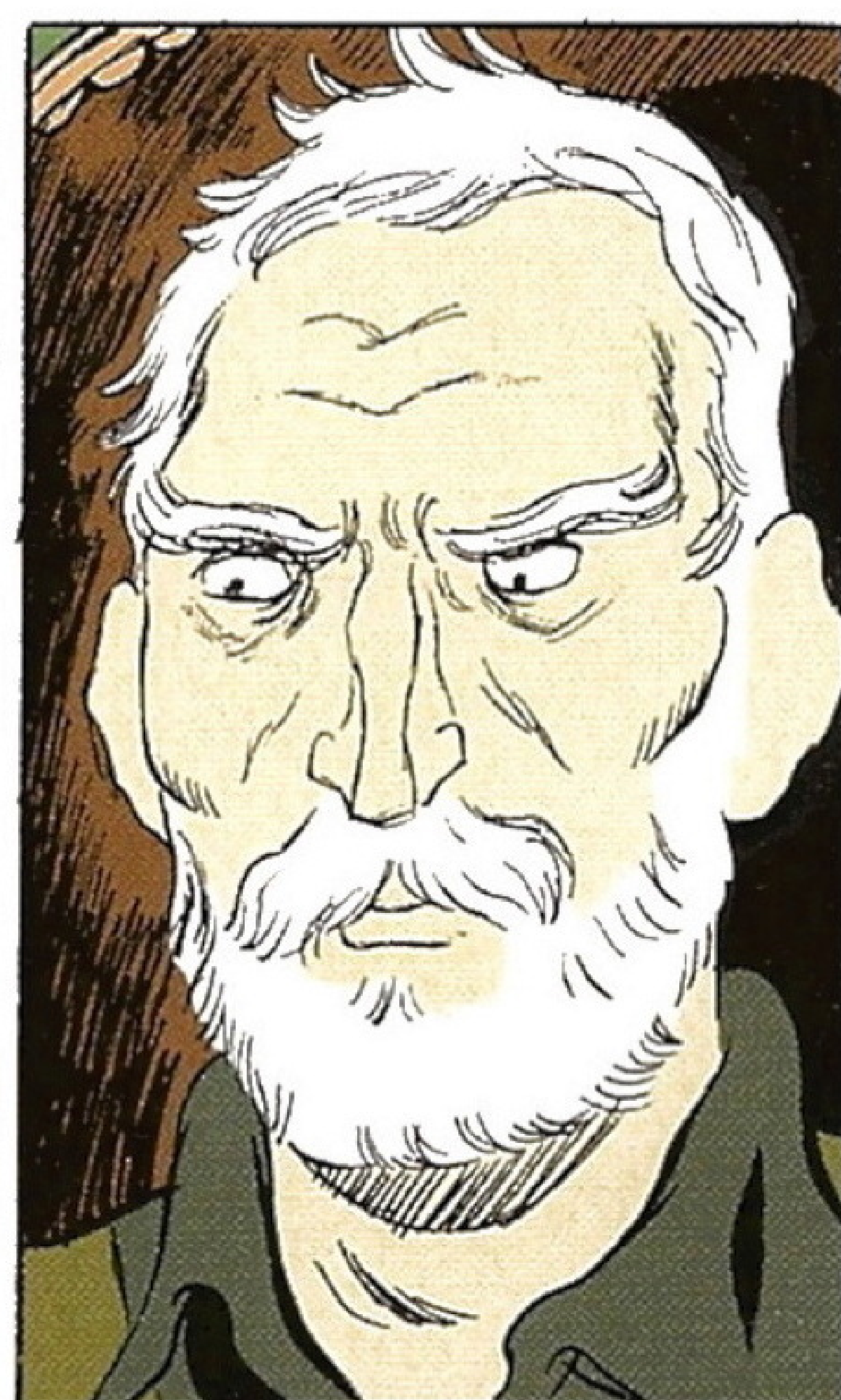
LES ASTRES
LES ASTRES
TOC TOC!

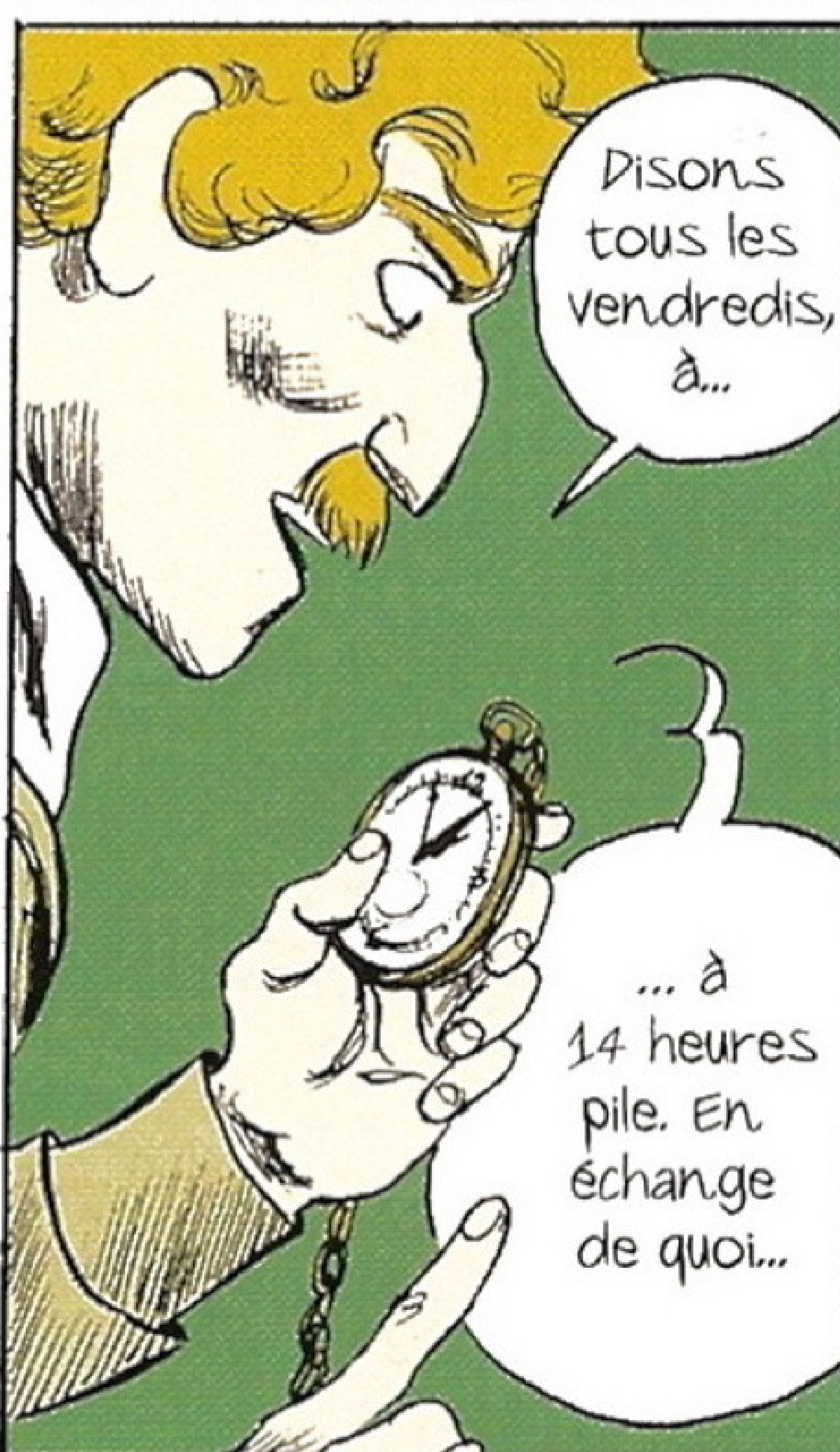
À Paris, une réunion vous a choisi comme président d'honneur.


Vraiment ?


Vraiment. Après tout ce temps, qui sait si la roue ne va pas tourner ?




Bon... Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Passons un marché tous les deux : je vous rapporte les nouvelles du pays à chaque fois que je viens.


Disons tous les vendredis, à...
... à 14 heures pile. En échange de quoi...


En échange de quoi ?


Vous me parlez de vous.


De moi ?!
De vous, oui. De votre vie, votre histoire...


Pour votre article ?


On ne peut rien vous cacher.


Fin de la visite, on remballe !

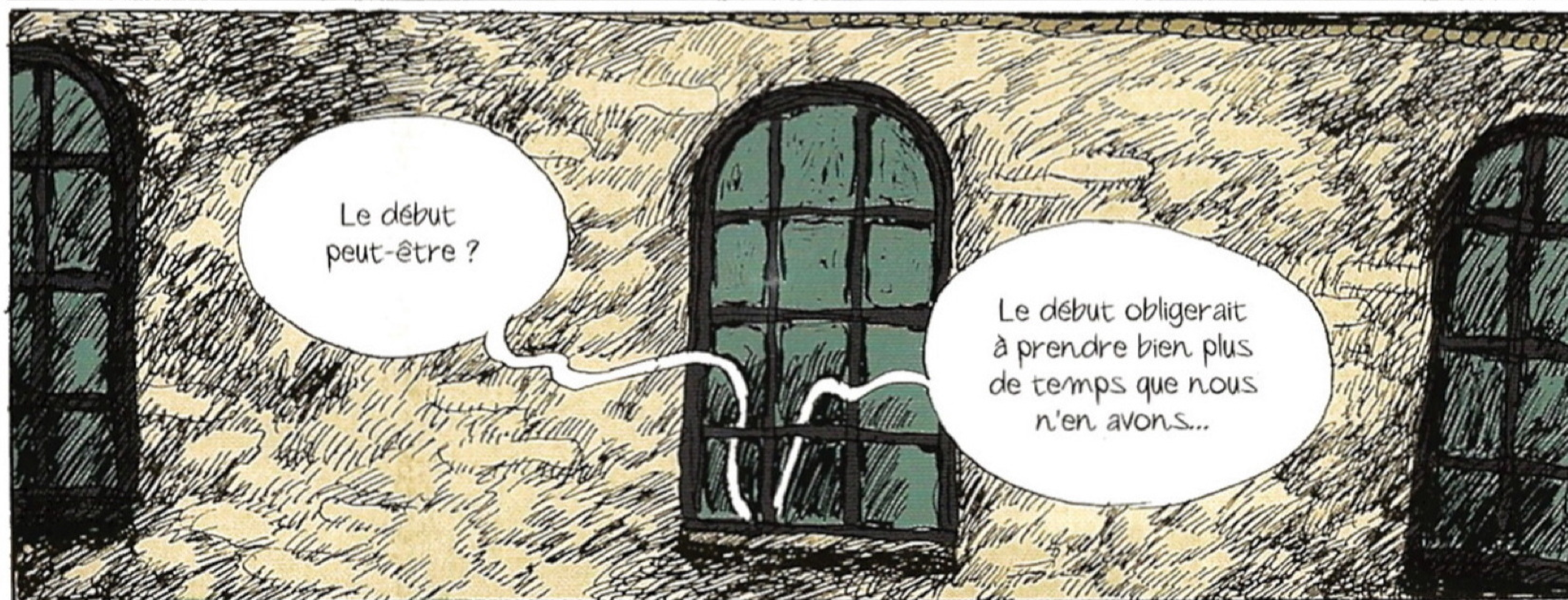

Qu'en dites-vous ?
Que je n'en sais rien.
Revenez vendredi prochain.


Bonne journée, monsieur Blanqui.






Par où commencer ?


Le début peut-être ?
Le début obligerait à prendre bien plus de temps que nous n'en avons...


Faites comme bon vous semblera.


17 ans.


Pardon ?


J'avais 17 ans lorsque j'ai appris à haïr cette société.


21 septembre 1822. Je n'oublierai jamais. Les Quatre soldats de La Rochelle attendaient...
Des femmes en grande toilette riaient aux fenêtres de l'Hôtel de Ville... Eux étaient calmes...


ils étaient accusés d'avoir voulu renverser la monarchie.


Vous voulez raconter à ma place ?


Excusez-moi...


Derrière le cordon des soldats, des jeunes filles pleuraient à chaudes larmes.

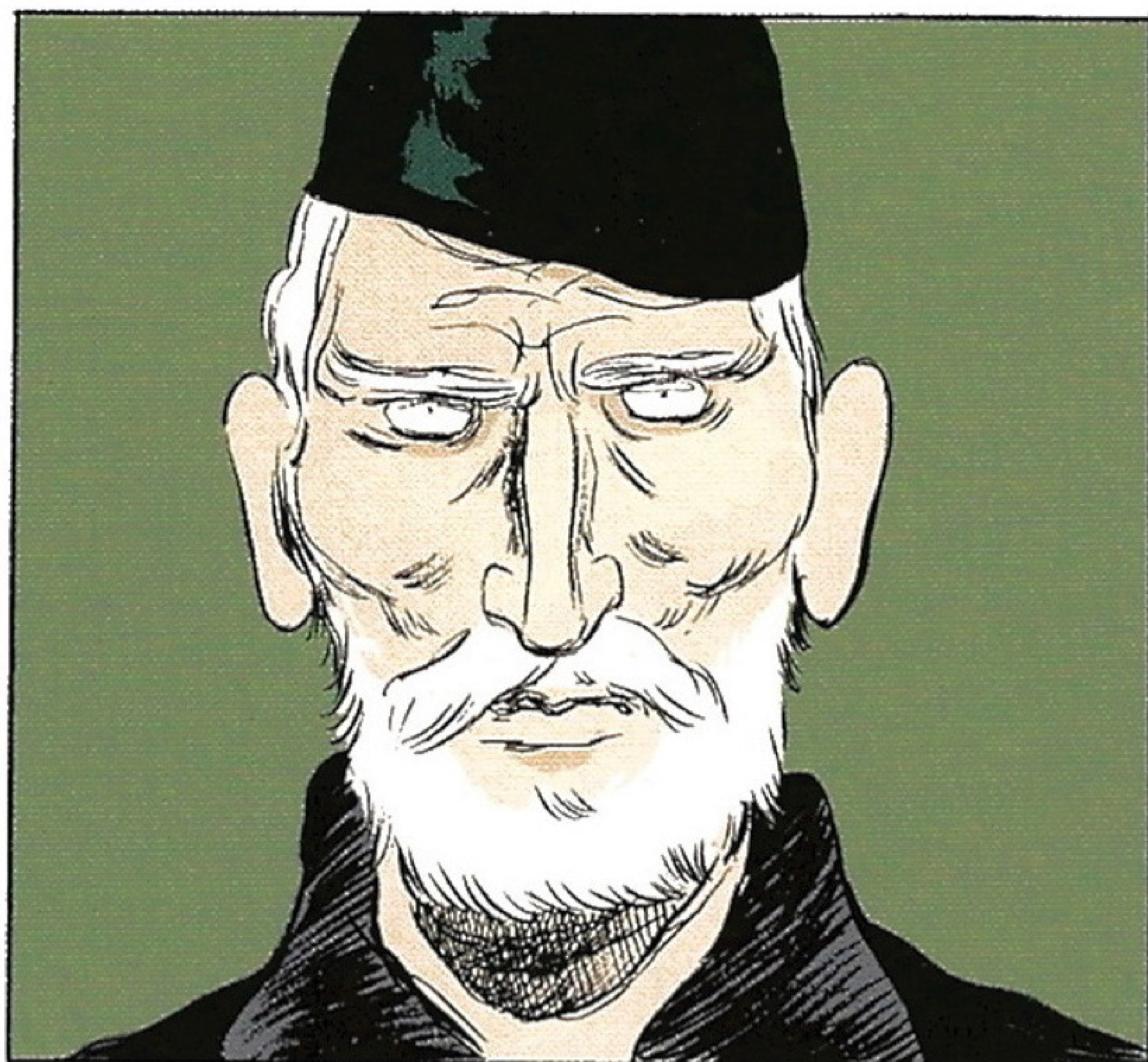



VIVE LA LIBERTÉ !


CLAC!


CLAC

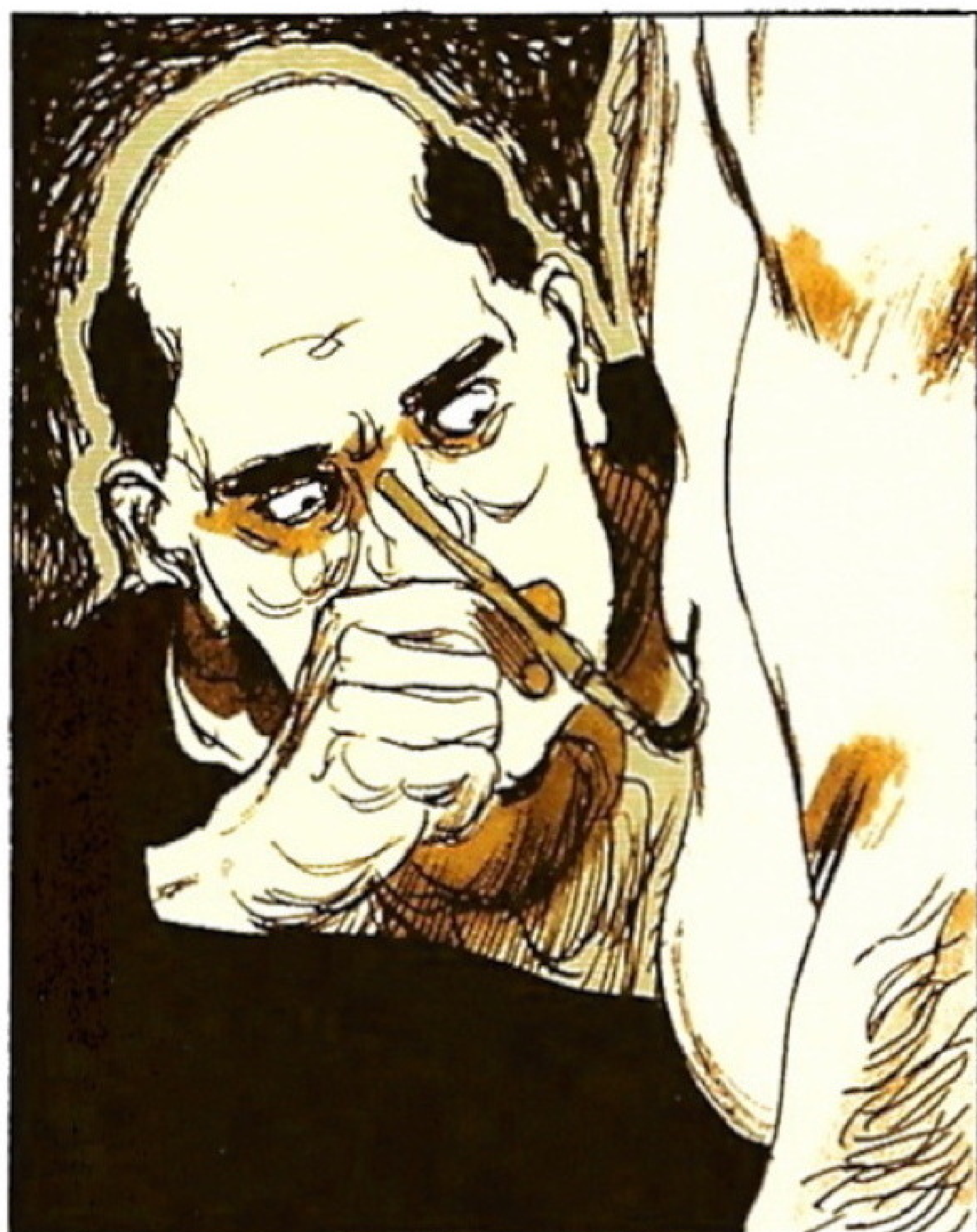

C'est ce jour que je me suis juré de vouer ma vie à la défaite de leurs bourreaux.






Je jure sur l'honneur et sur le fer vengeur du parjure de garder tous les secrets de la Charbonnerie.


Je jure d'associer mes efforts à ceux des amis de ma patrie pour lui rendre l'exercice de ses droits et la mettre en état de choisir un gouvernement fondé sur les principes de la souveraineté du peuple...




C'était une société secrète opposée à la Restauration. J'étais devenu l'un des siens, un "carbonaro", prêt à tout pour que renaisse la République...


Et combien étiez-vous, à peu près ?


Autour de huit mille, je dirais. Mais elle n'a pas fait long feu !


Je n'en ai gardé que ce que j'appelais mon "petit arsenal" : un fusil et 50 cartouches.


Mais de quoi viviez-vous alors ?

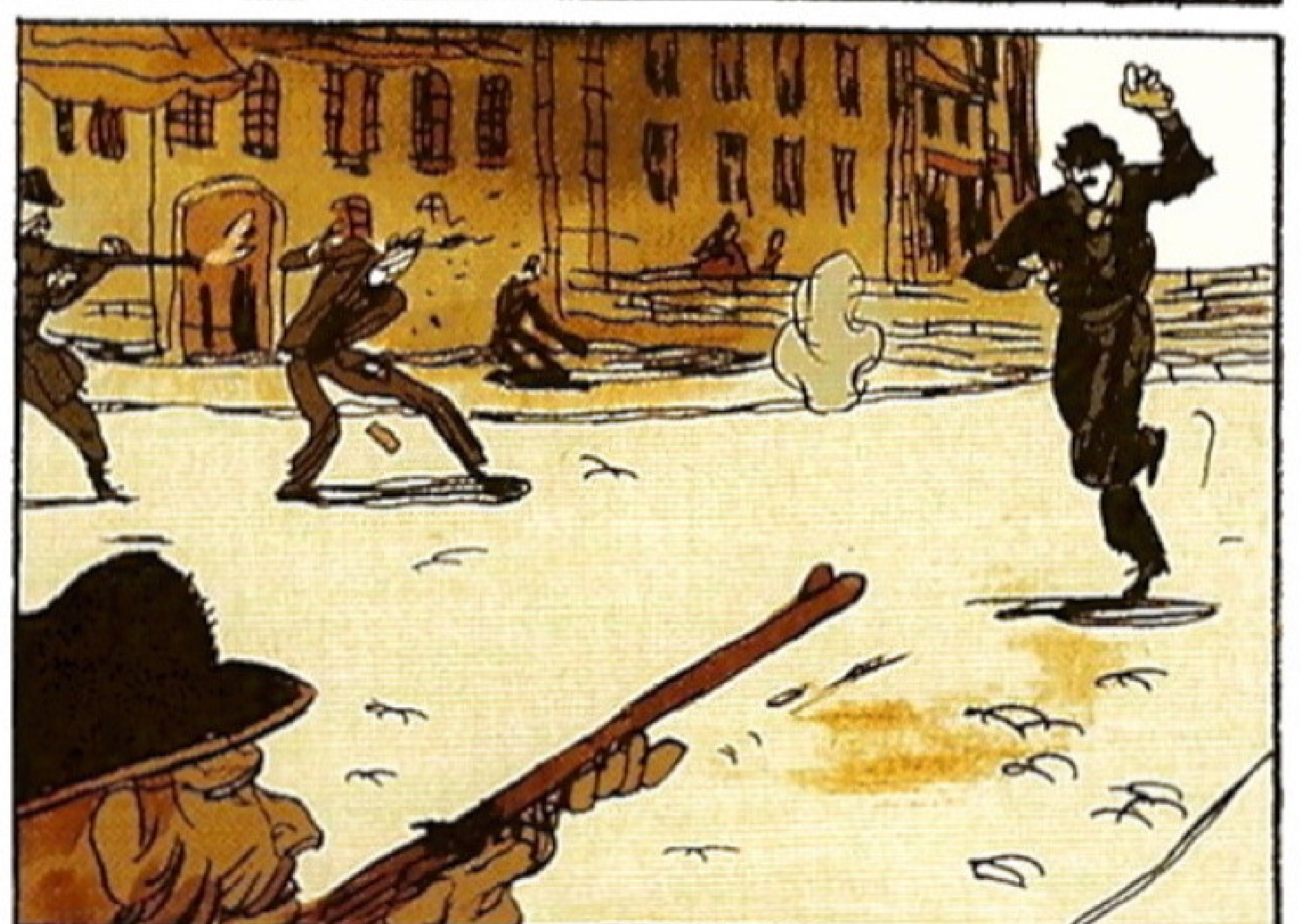

Je collaborais à un journal. Et puis je suis devenu professeur de lettres et d'histoire dans une pension de jeunes filles.
Ne souriez pas ! C'est vrai. Et, en parallèle, j'avançais mes études de droit.


Mais revenons
au pays, voulez-vous ?
Charles X le gouvernait.

Des manifestations étudiantes
et ouvrières éclatèrent...









La balle a atteint
le cou, mais je m'en
suis sorti...

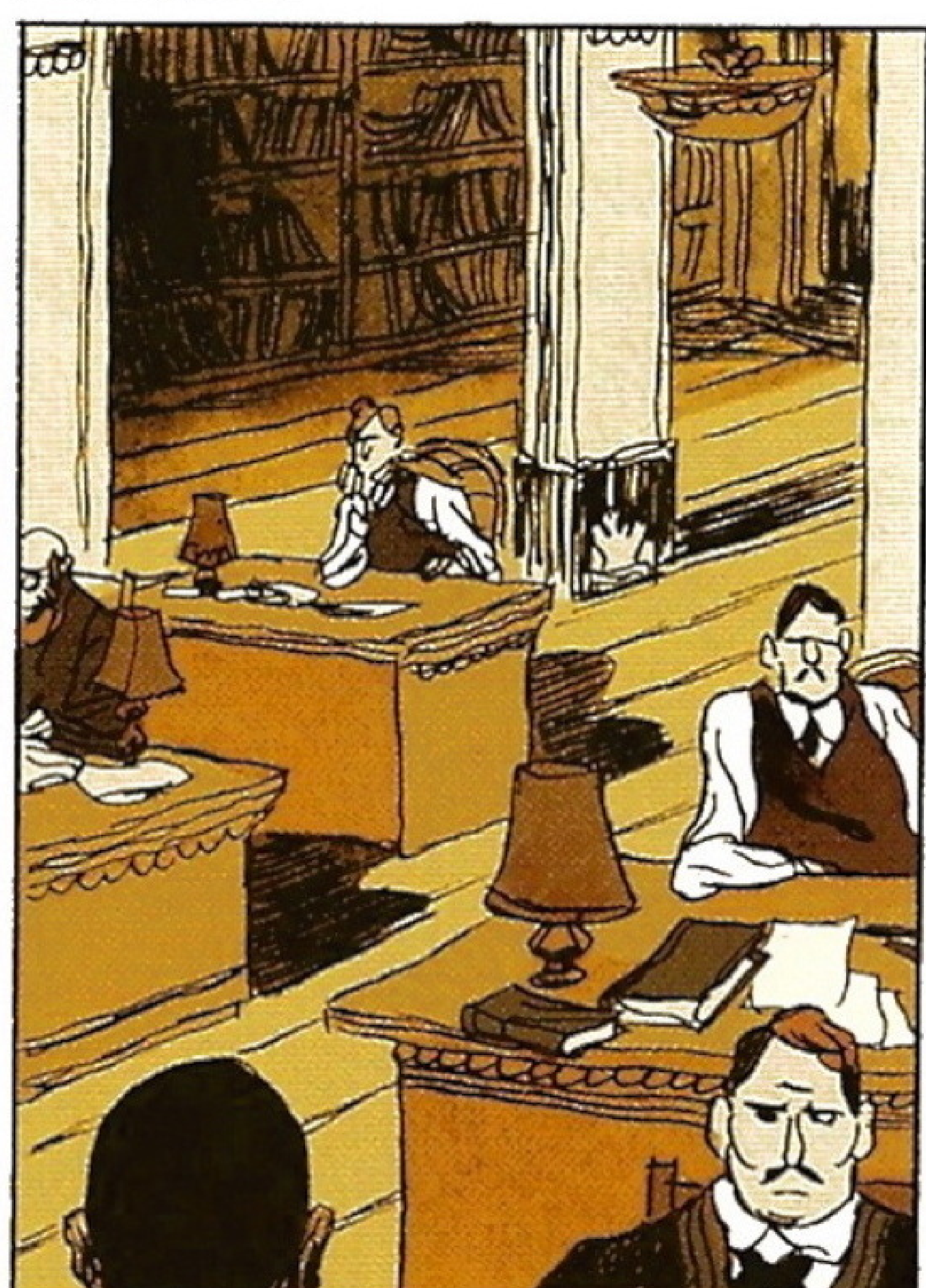

Peu après, je suis parti en voyage, en Espagne, avec un ami...
Ce pays sue l'Église de tous ses pores ! Mais passons... J'ai été engagé au journal "Le Globe".


À quel poste ?
Rédacteur.


Et en juillet 1830, pendant que les troupes coloniales massacraient à Alger ...
... Charles X a suspendu la liberté de la presse, dissous la Chambre des députés et modifié la loi électorale en faveur des propriétaires !


LE GLOBE






Avant la fin de la semaine, tout sera terminé à coups de fusil !


Et puis quoi encore ? Personne ne va tirer sur qui que ce soit !




Des journalistes, des avocats et des écrivains s'étaient aussitôt réunis pour rédiger un appel.

Puisque le régime légal venait d'être interrompu, disait-il, l'obéissance cessait d'être un devoir.

On distribuait l'appel partout. Des quotidiens ont imprimé leur exemplaire clandestinement dès le lendemain.

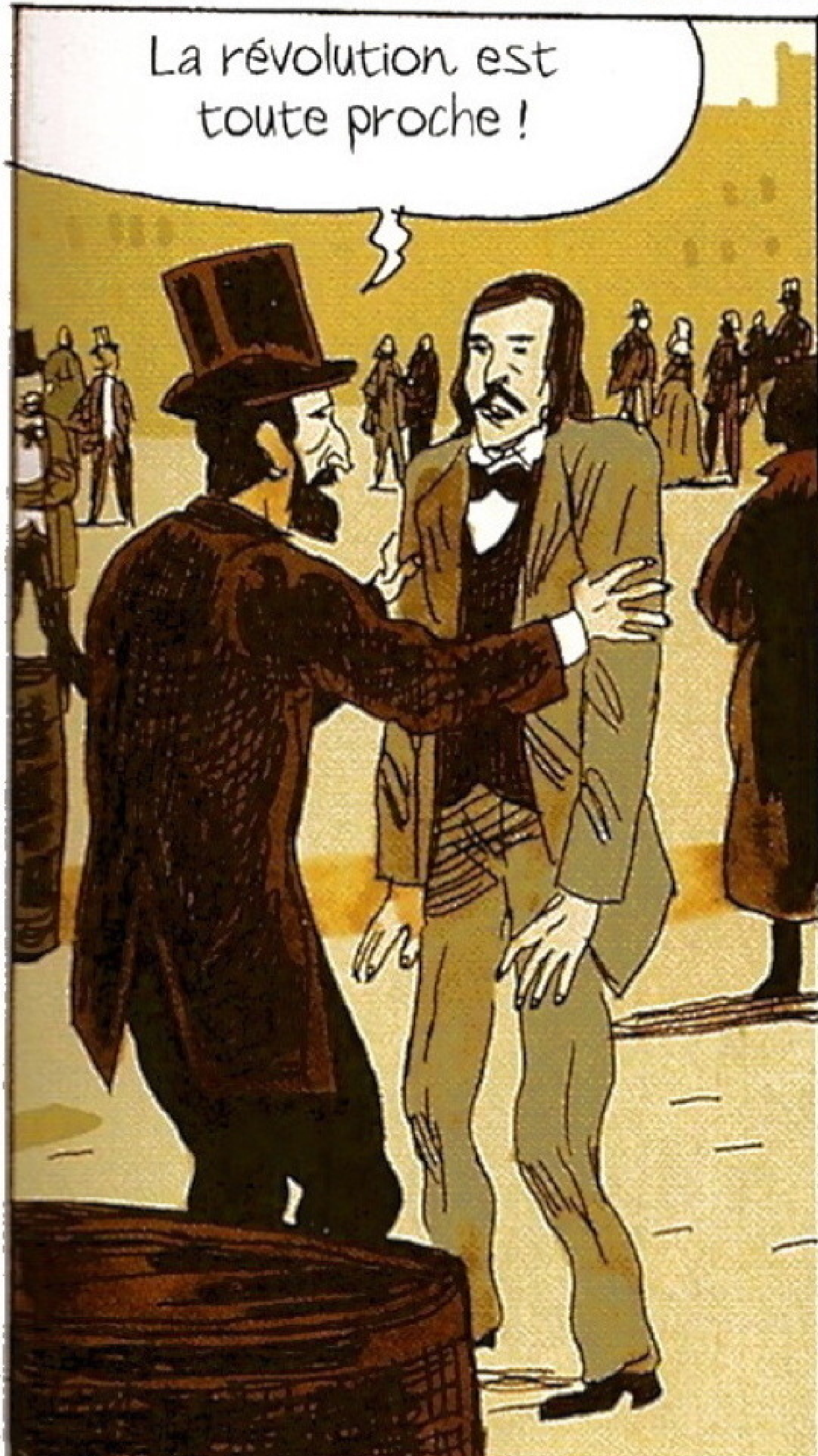
BRIQUE
J'ai même vu un manufacturier distribuer des fusils à ses ouvriers... et des négociants de Bercy inviter les tonneliers à s'insurger !


L'Ancien Régime est rétabli ! la France livrée pieds et poings liés aux nobles et aux prêtres !
Aux armes, citoyens !
DENTELLE

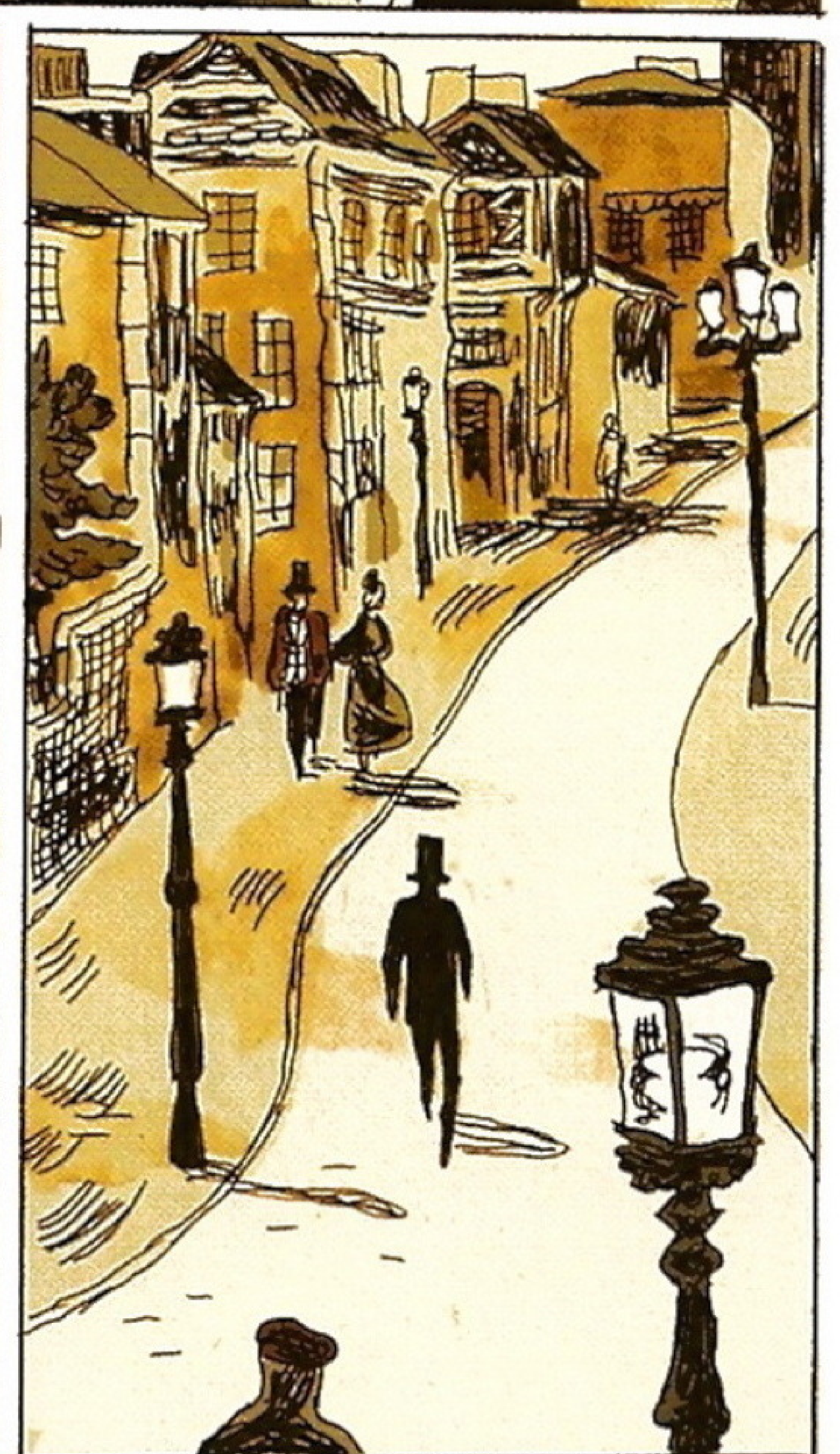

Aux armes, pour défendre la patrie et l'honneur !

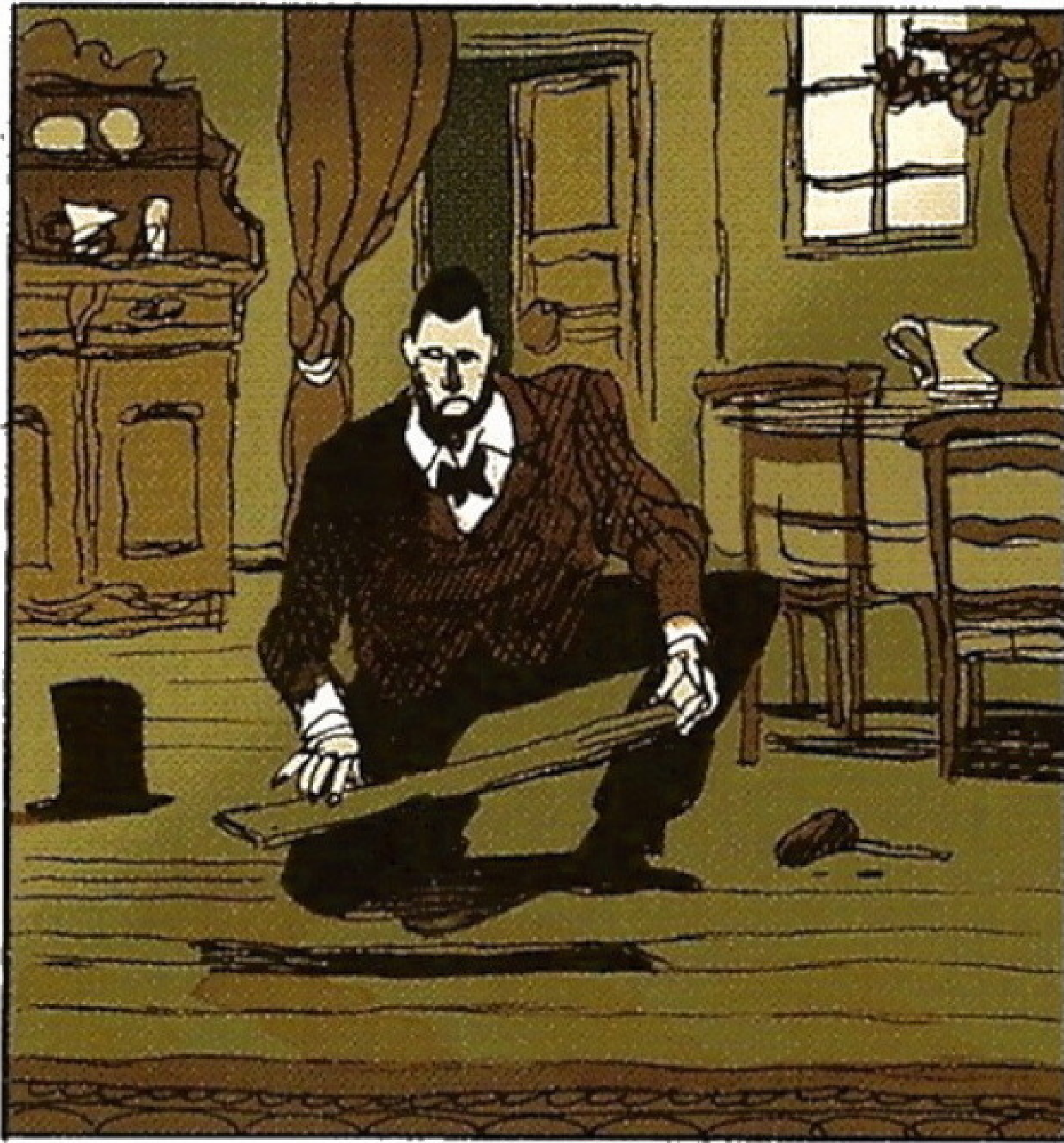

Debout ! debout !


Écrasons ces infâmes !

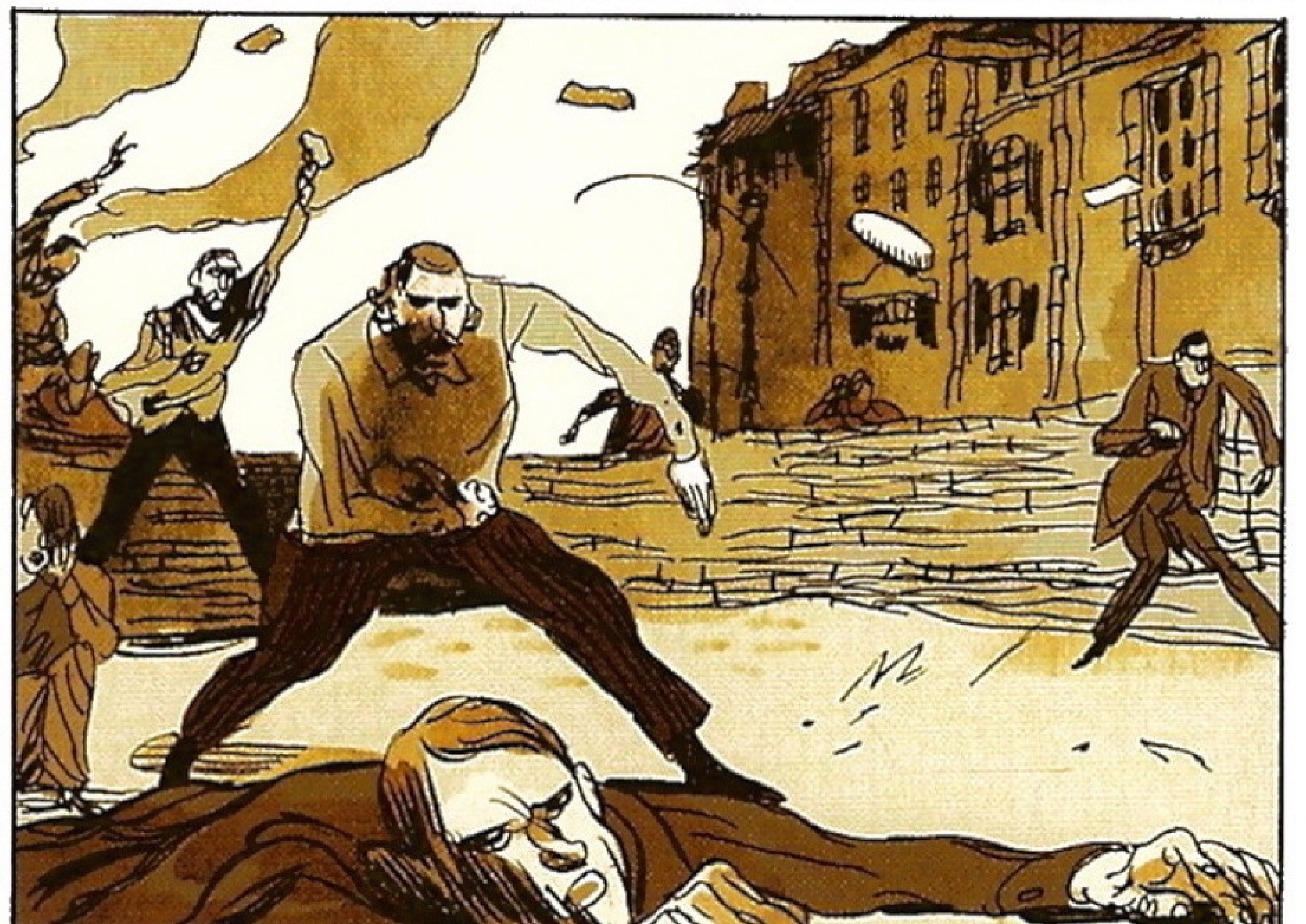
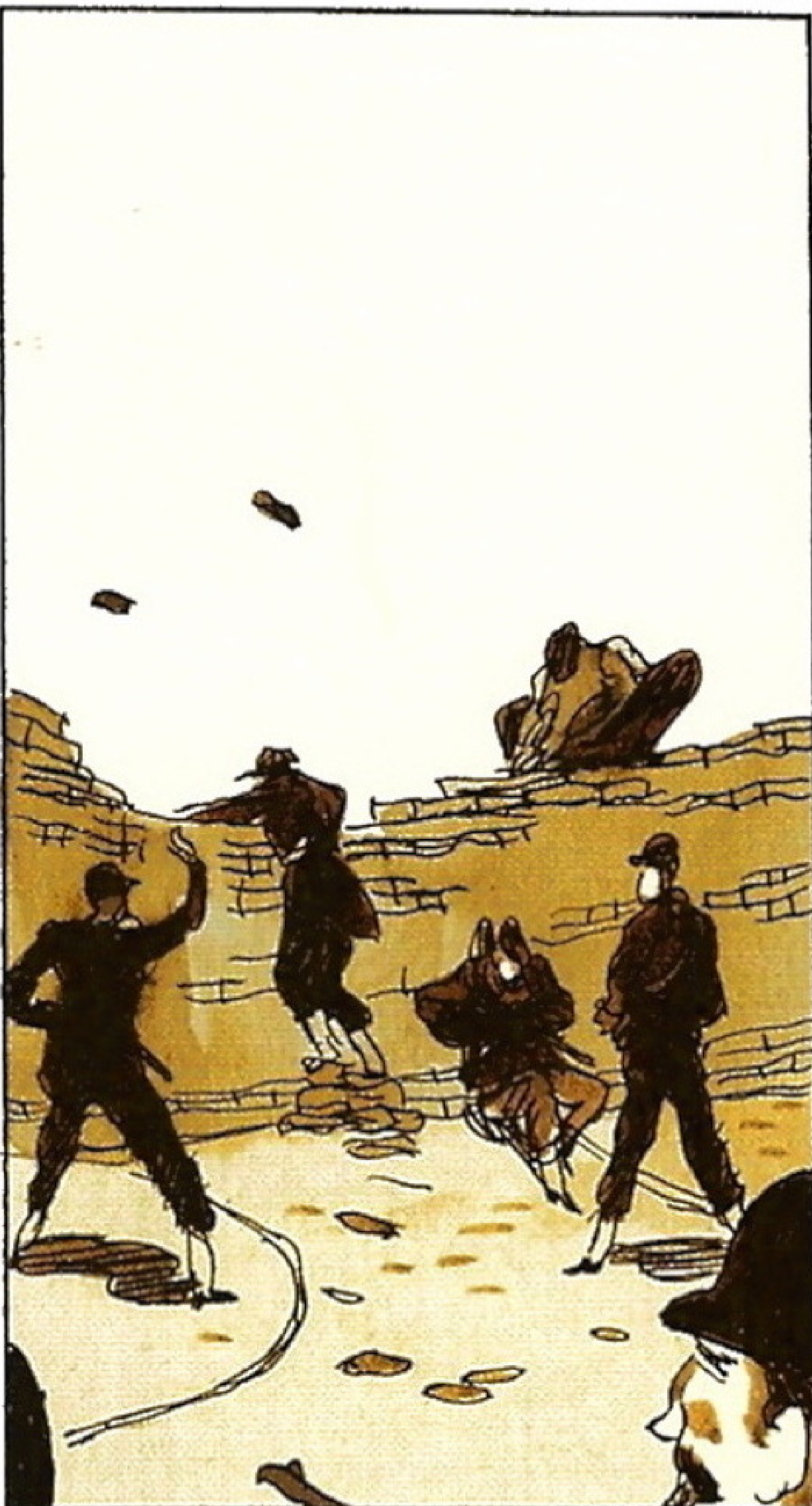
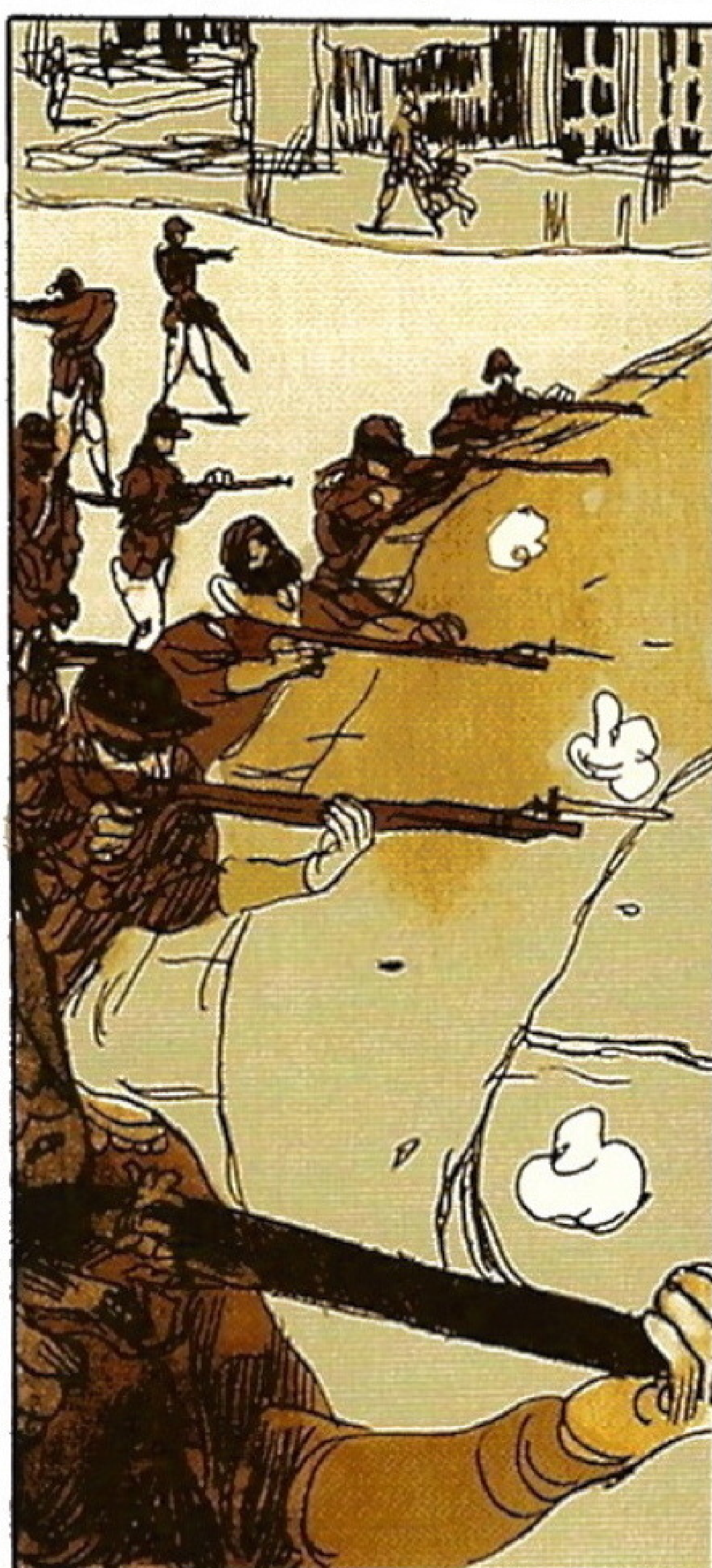
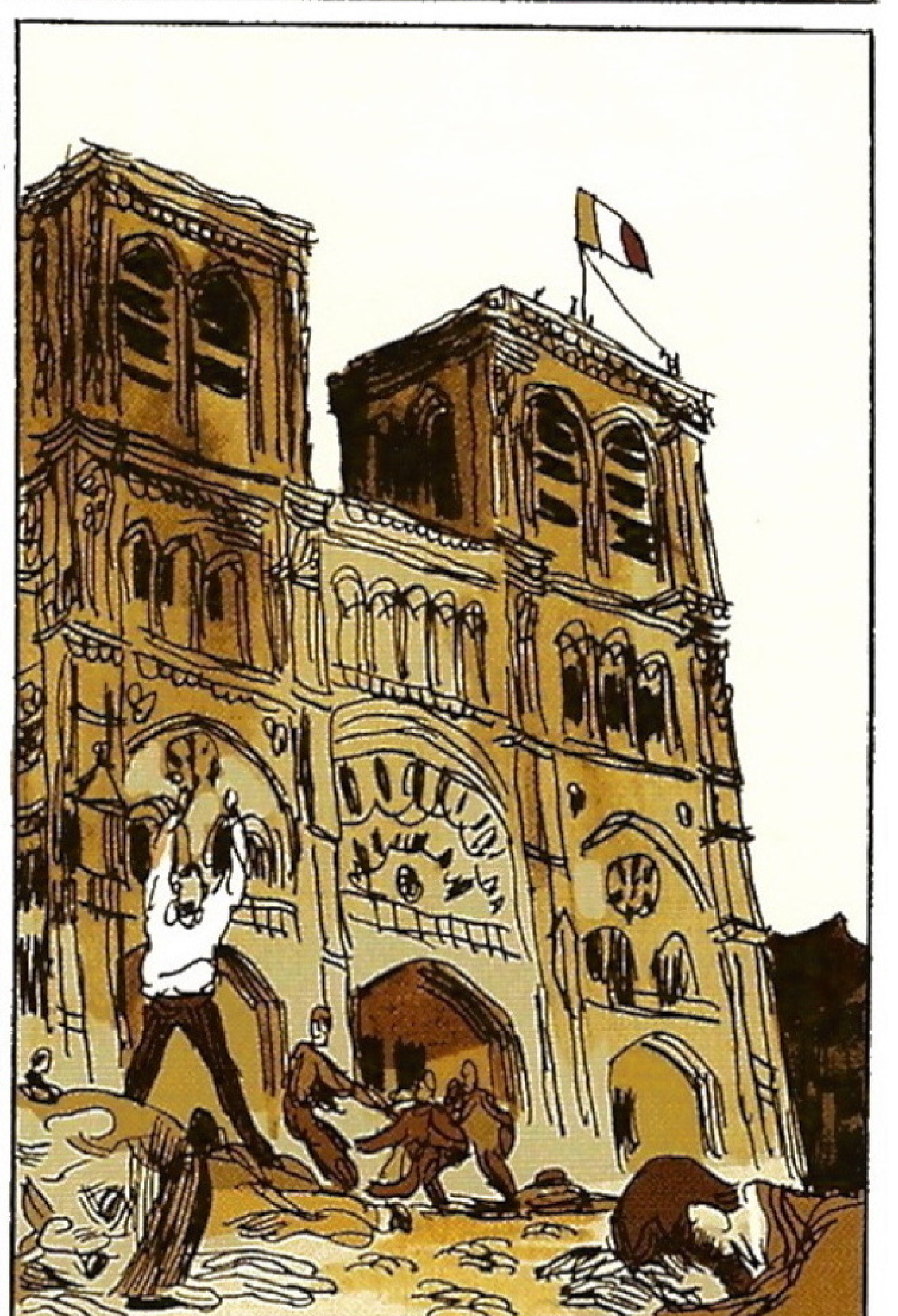

La révolution est toute proche !

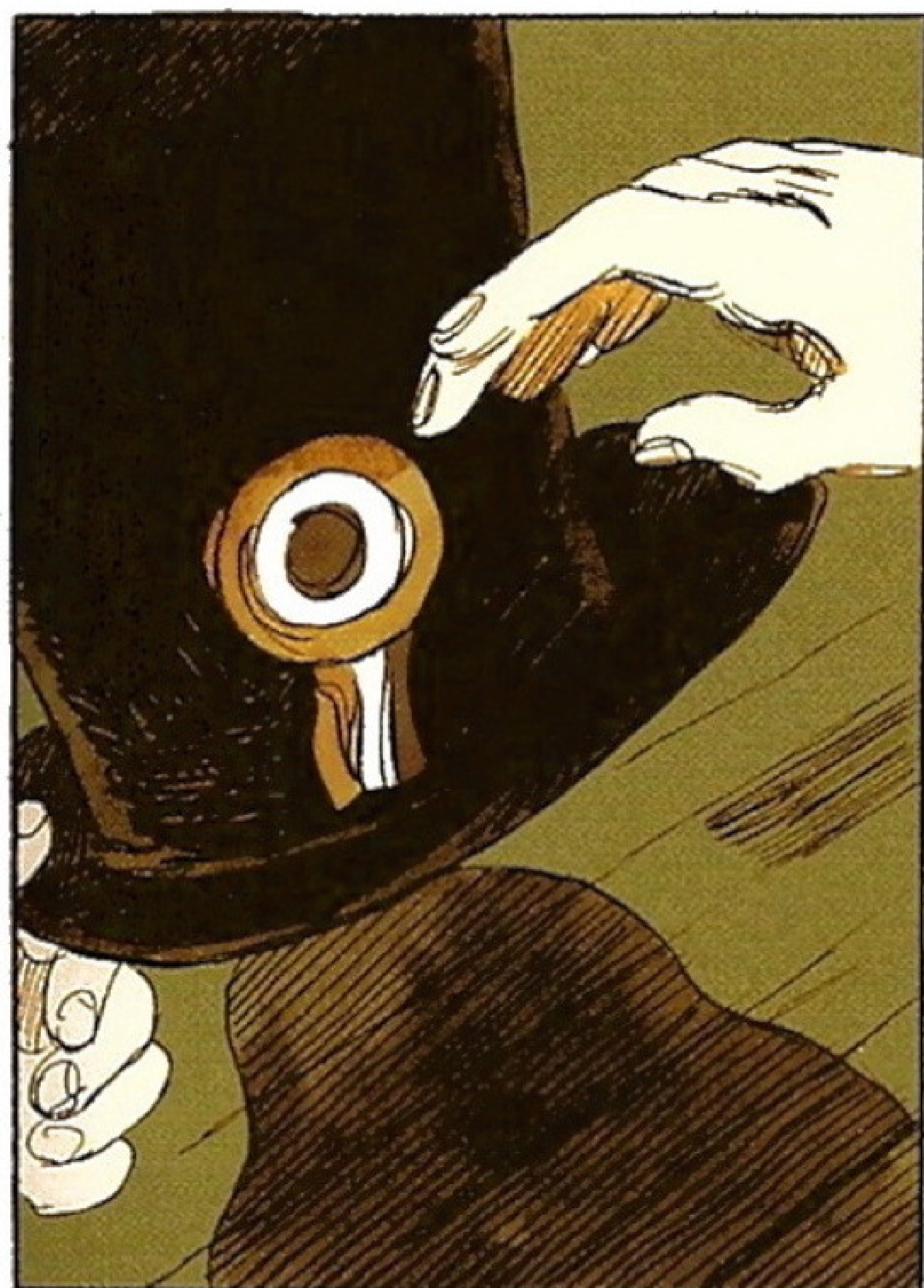

Le ciel t'est tombé sur la tête, ma parole !



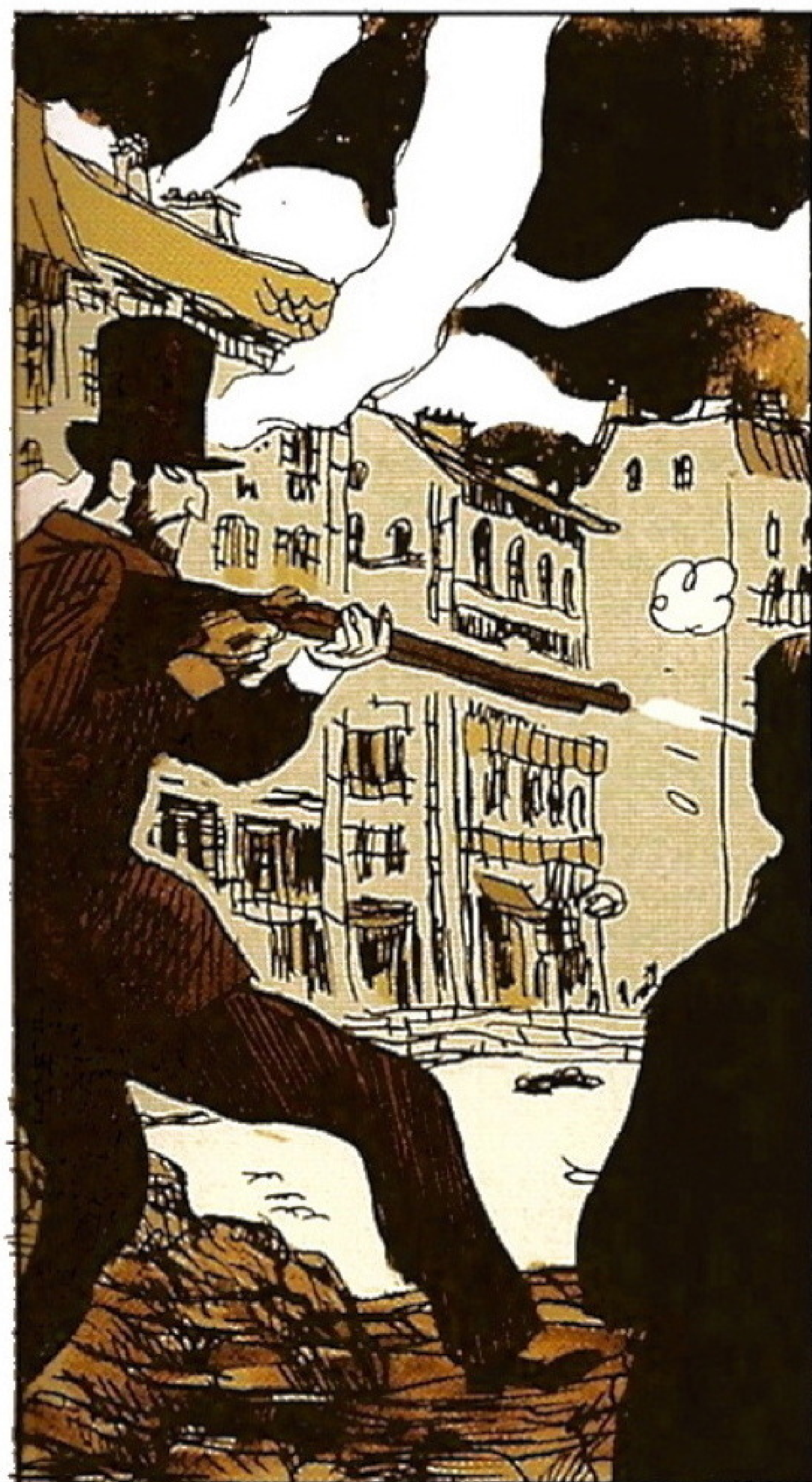










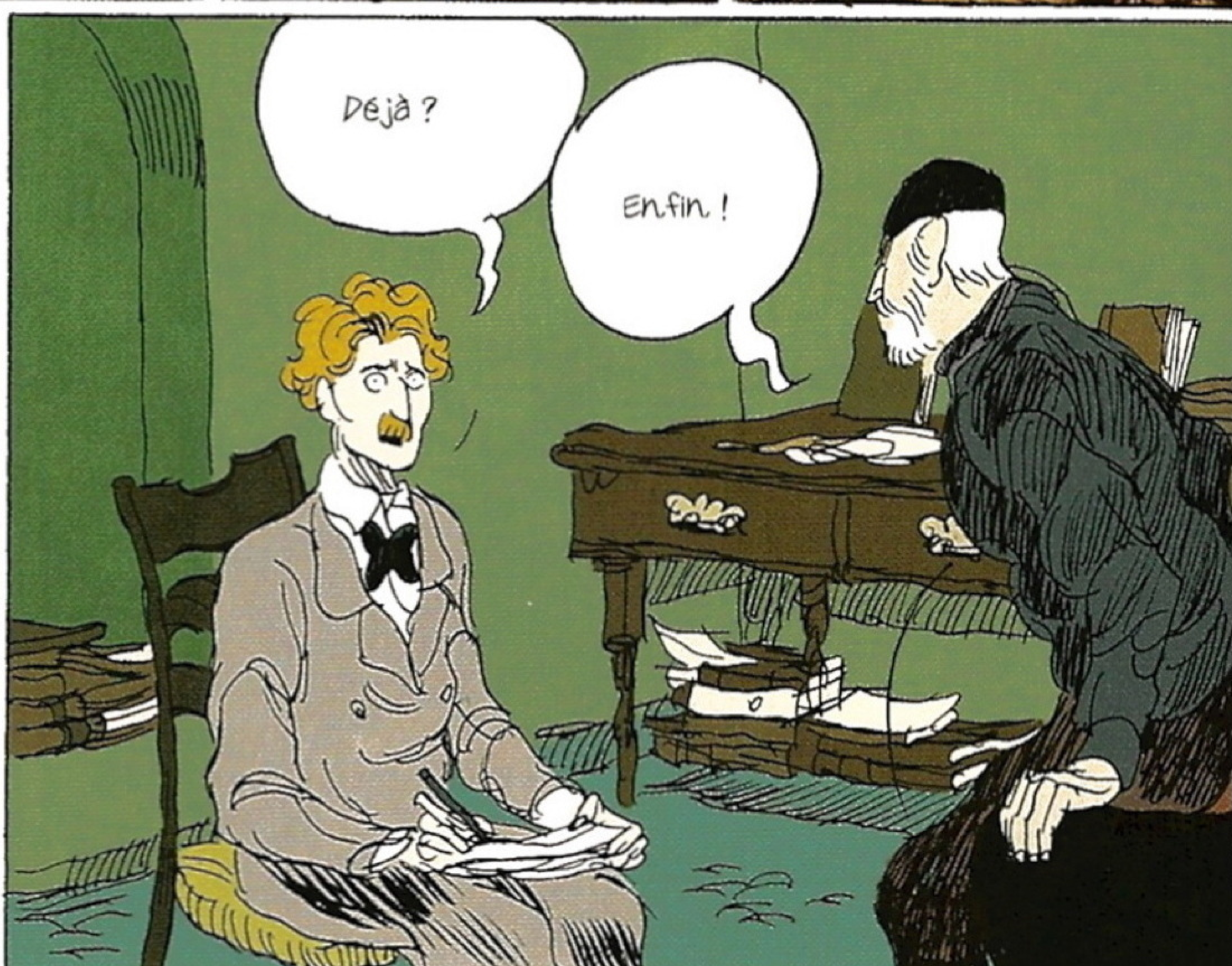
LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVÉ !

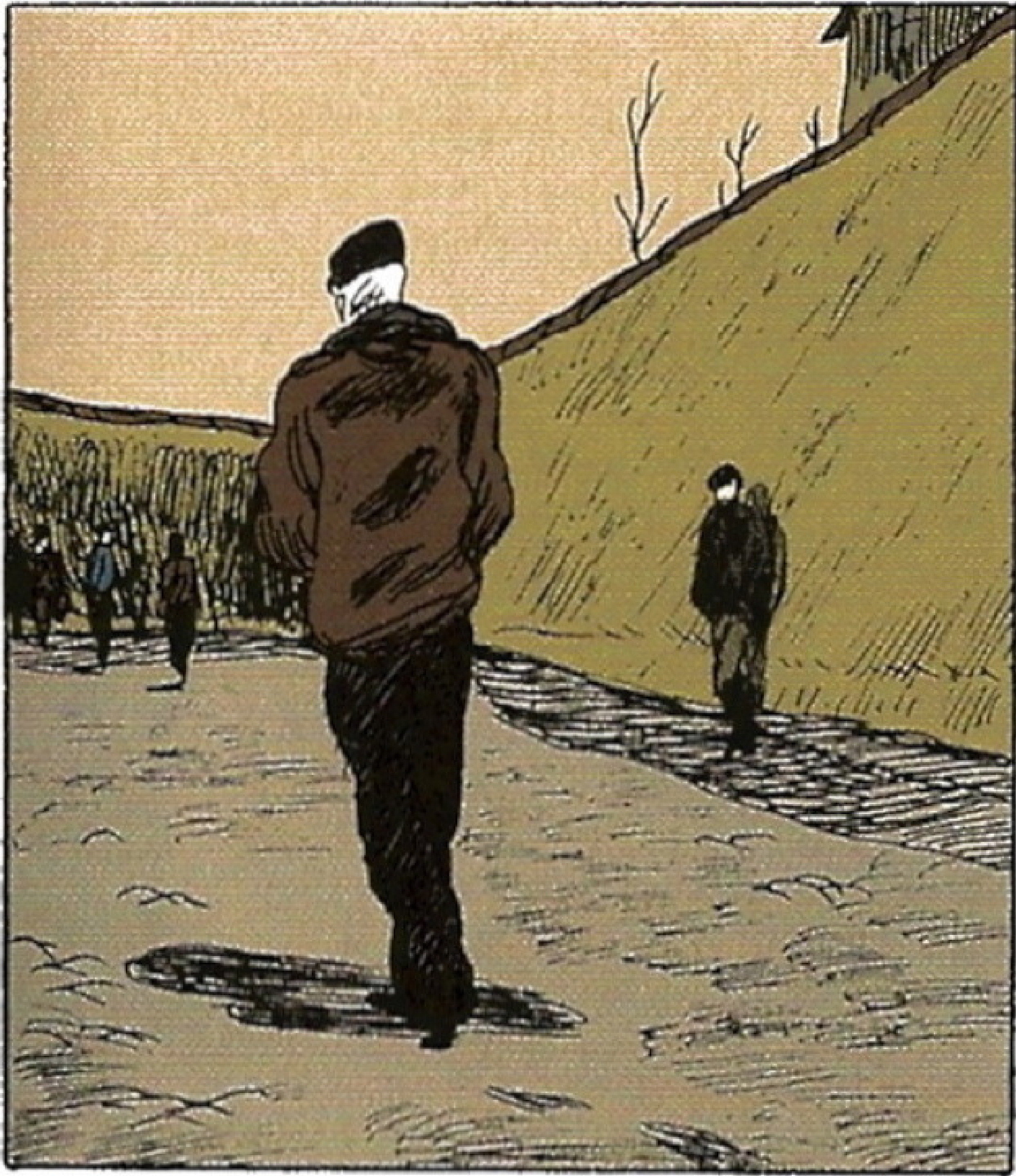


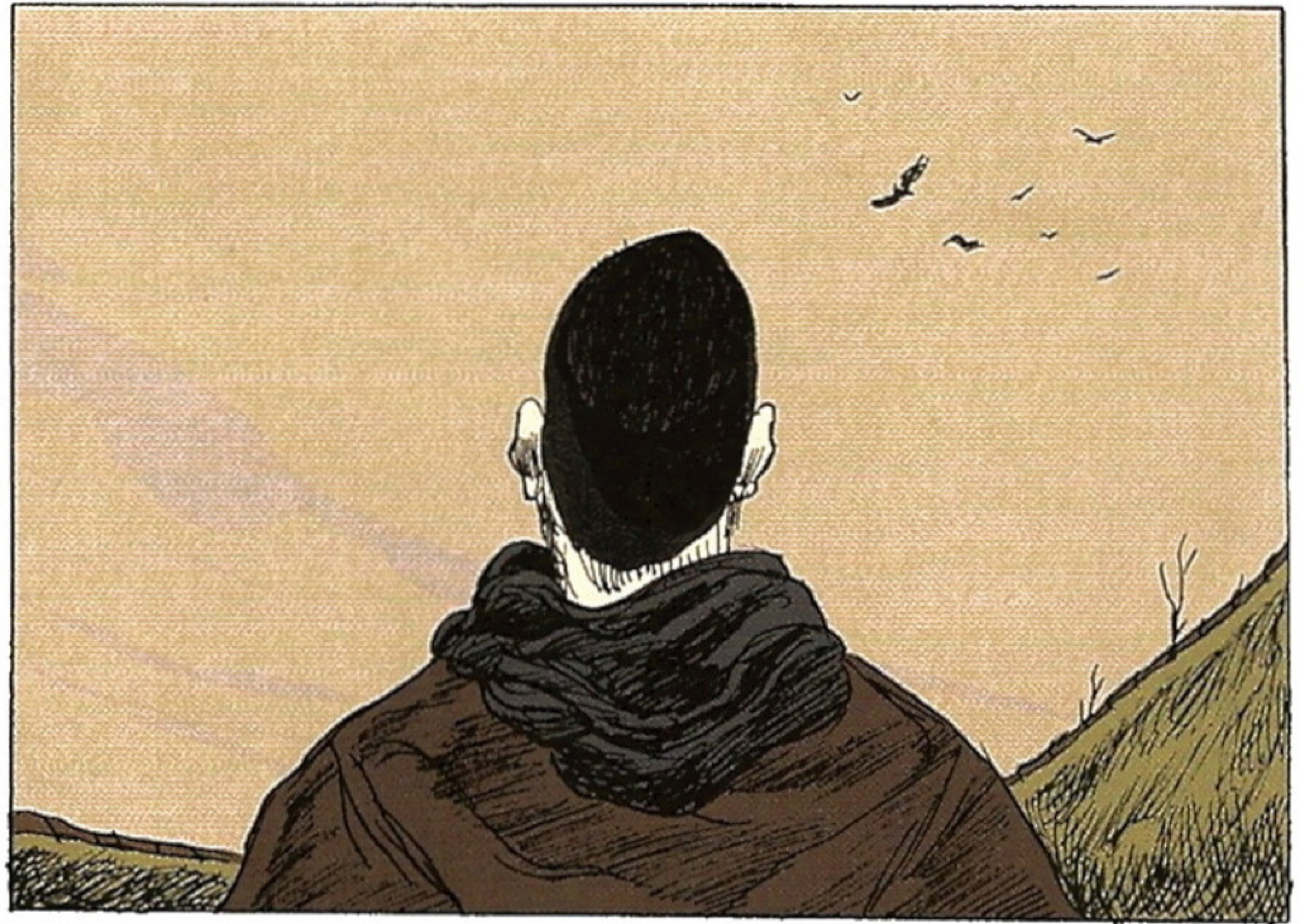


Le roi a filé vers l'Angleterre... Mais les députés l'ont simplement remplacé par un nouveau !

Notre république populaire nous a été volée par la bourgeoisie !

Fini ! On remballe !

Déjà ?
Enfin !





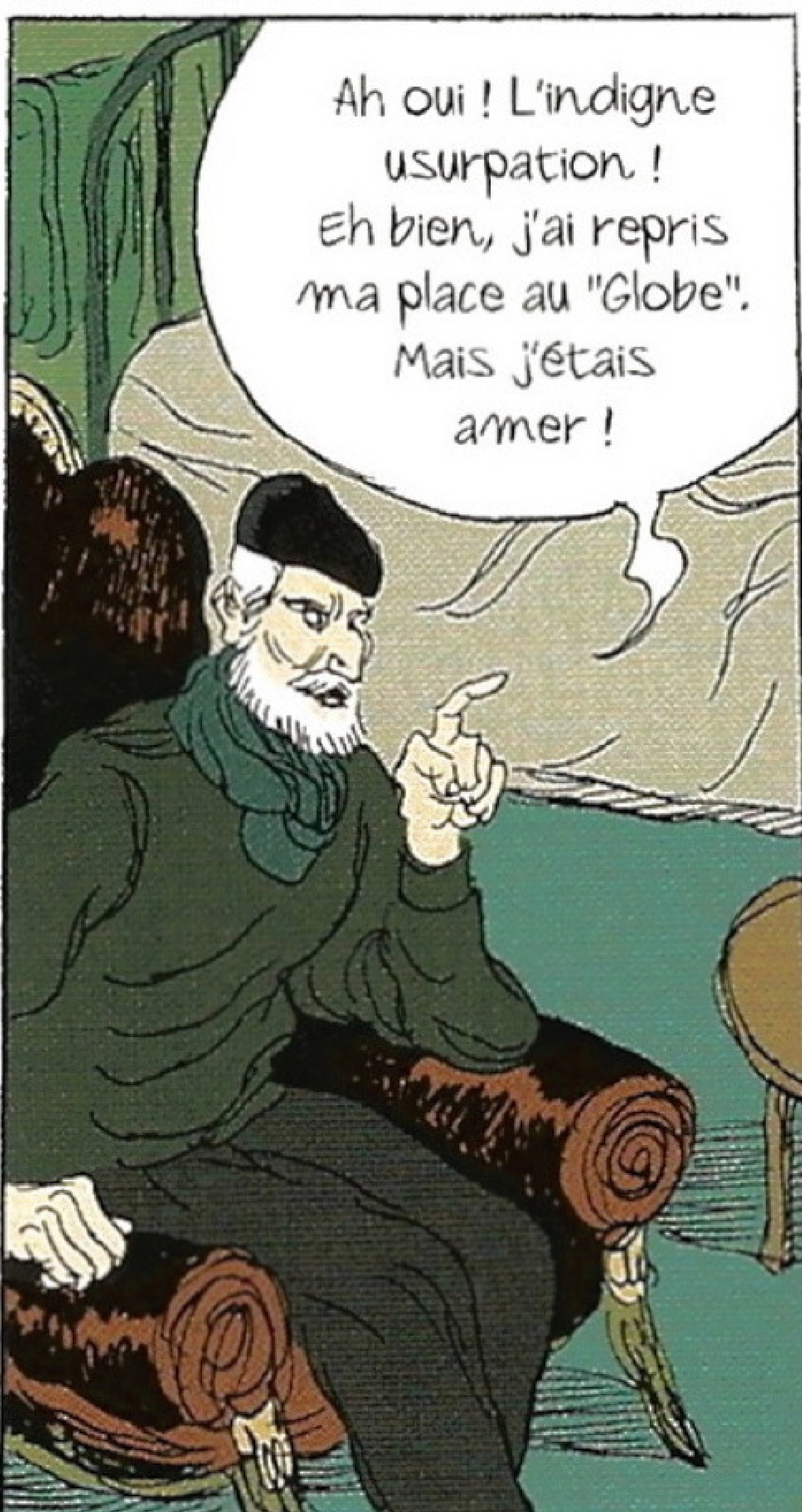



... le Conseil des ministres vient d'élaborer un projet d'amnistie partielle, mais qui exclut ceux qui s'autoproclament "ennemis de la société"...


Dont moi, j'imagine ?
Bien sûr.


D'ailleurs, Clemenceau a pris votre défense... Mais, si vous le voulez bien, reprenons où nous en étions...


Où donc ?
... Louis-Philippe... le nouveau roi...


Ah oui ! L'indigne usurpation ! Eh bien, j'ai repris ma place au "Globe". Mais j'étais amer !


Parmi les insurgés, beaucoup se ralliaient déjà à la nouvelle monarchie.

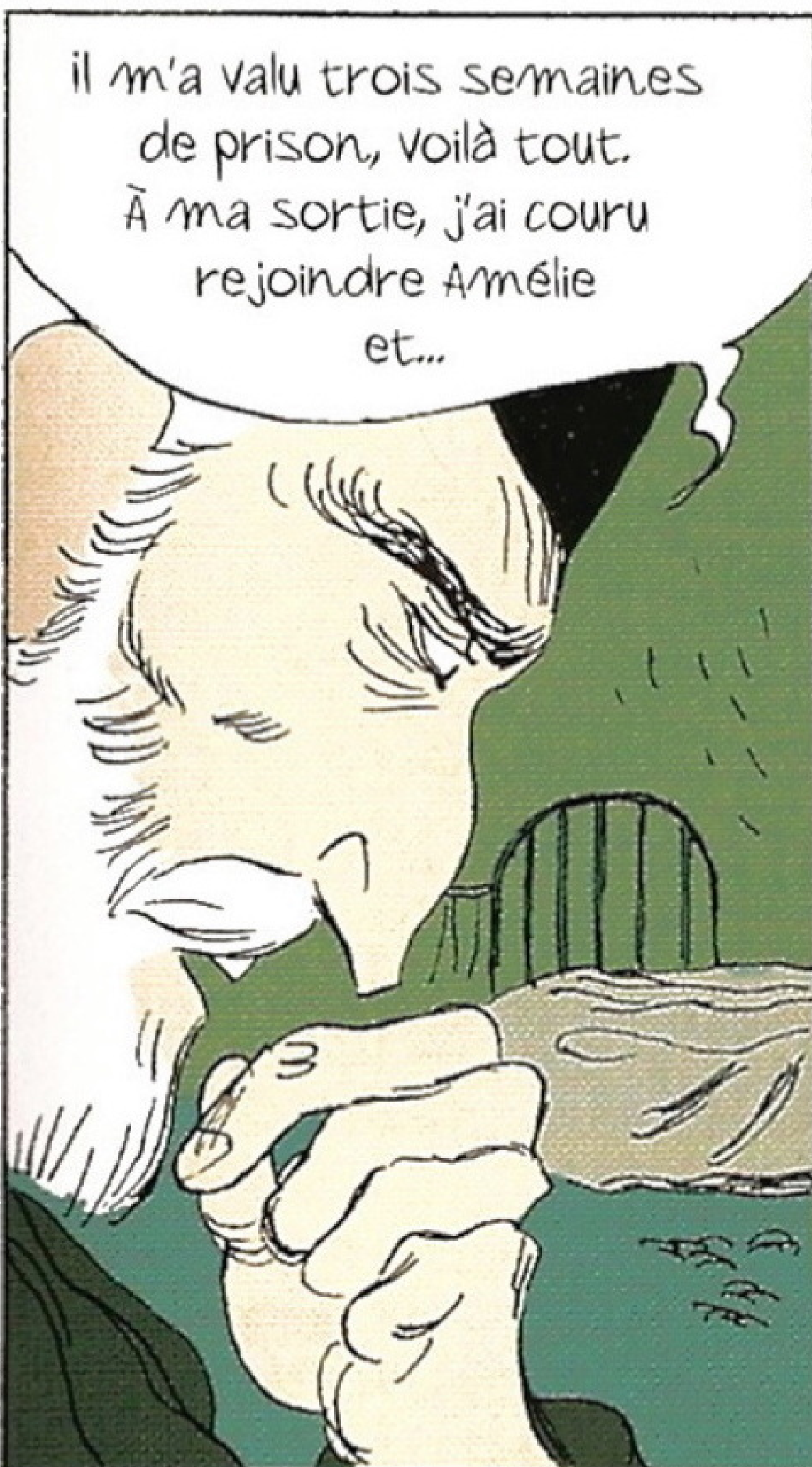

Moi j'ai rejoint la société des "Amis du peuple" et la presse a publié un de mes articles.
Héros de cabinets !


Vous rappelez-vous de ce qu'il disait ?


Hmm... Quelque chose comme : " Étudiants, joignez vos efforts aux nôtres...

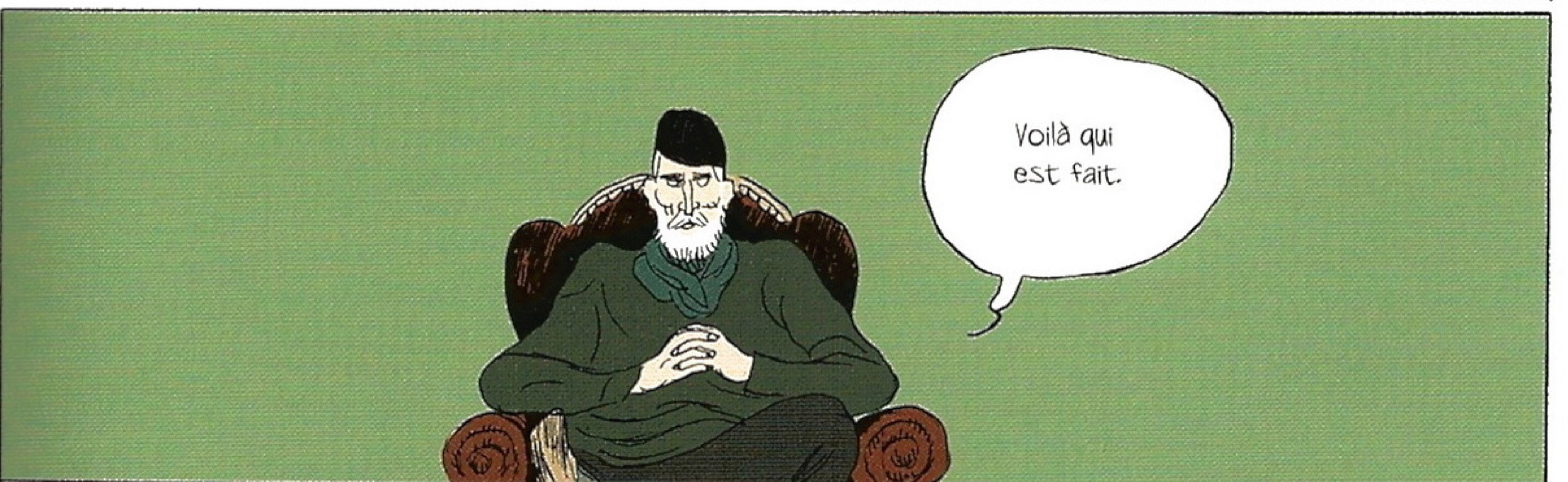

Nos cris isolés se perdraient dans le tumulte de la société...


... mais unis, ils formeront une grande voix qui fera taire ces charmeurs de la tyrannie. Rallions-nous à la devise immortelle : liberté ! Nous la voulons et nous l'aurons !"
Excellente mémoire, dites donc !


il m'a valu trois semaines de prison, voilà tout. À ma sortie, j'ai couru rejoindre Amélie et...


Amélie ?

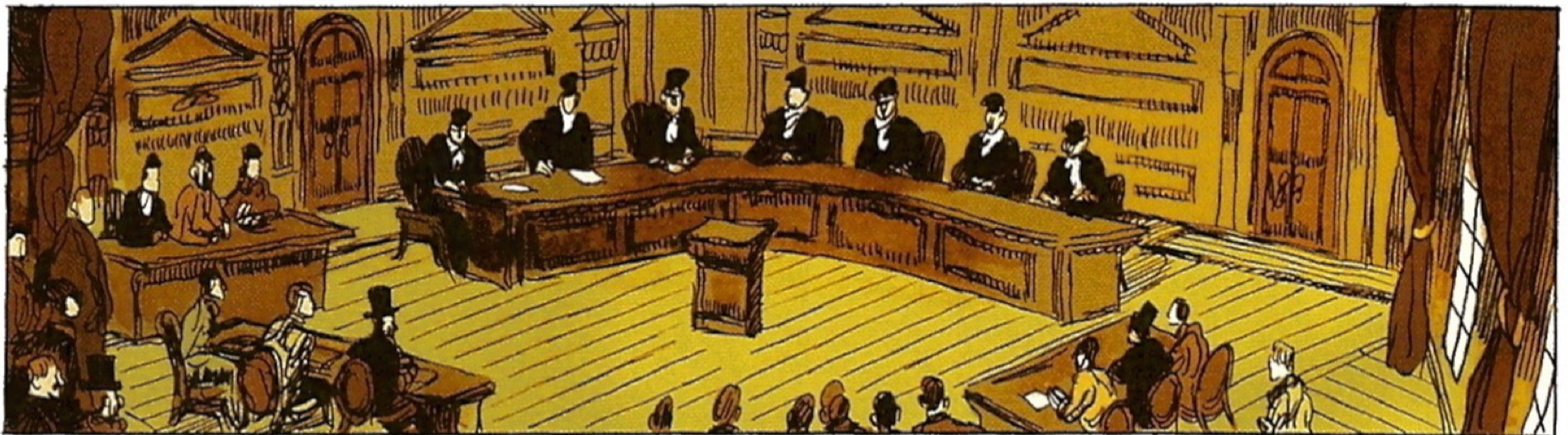

Ma femme. Enfin, elle allait le devenir.
Ah ! Vous ne me l'aviez pas dit.


Voilà qui est fait.



Nous vivions sous
le même toit,
place Royale.

Avec deux amis,
nous avons fondé
notre premier
journal.

"Au peuple" est sorti et deux semaines plus tard,
je vous le donne dans le mille : on nous arrêtait !


Accusé,
quel est votre
métier ?

Prolétaire.

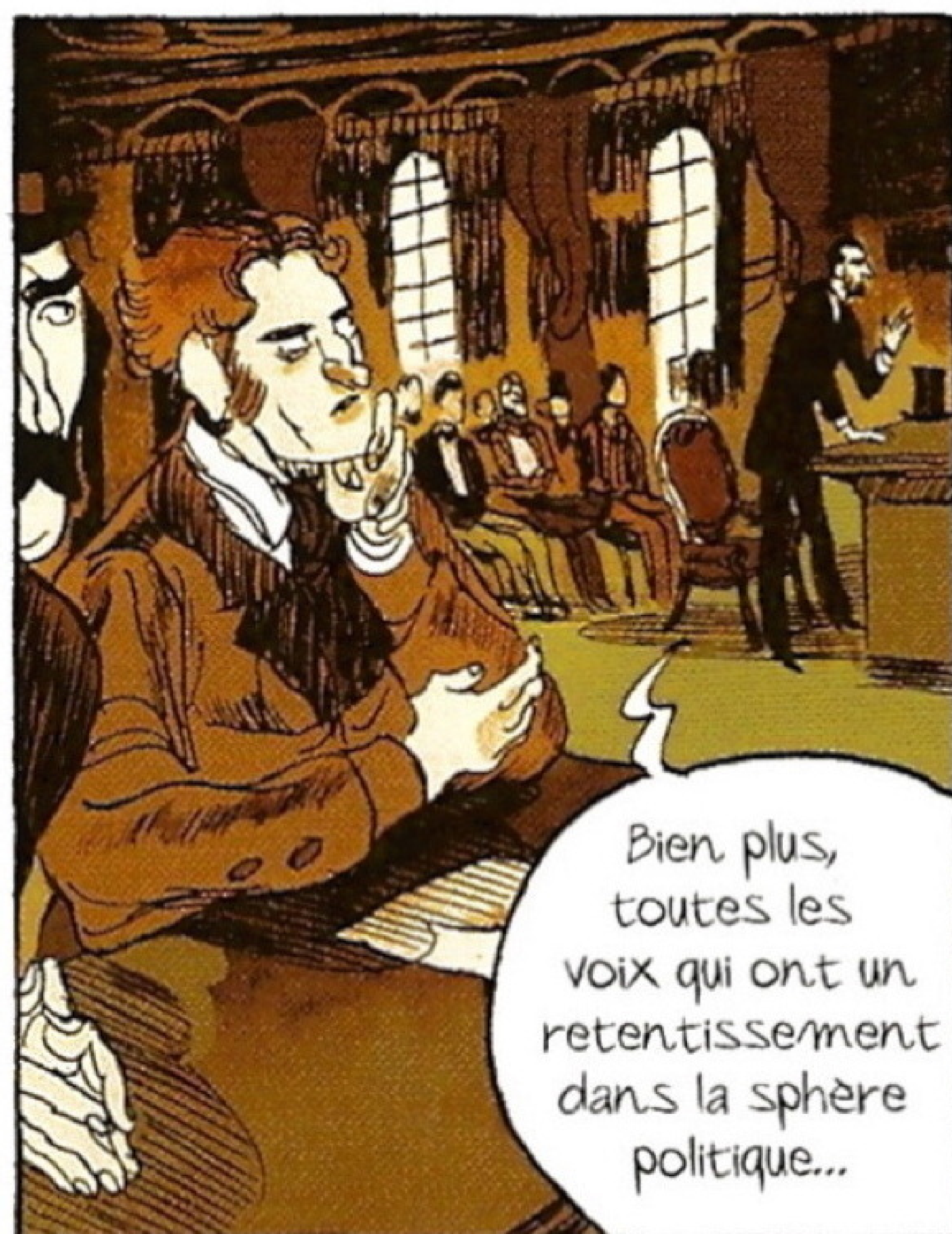

Ce n'est pas un métier !
Comment, ce n'est pas un métier ?!


C'est celui de trente millions de Français qui vivent de leur travail et qui sont privés de droits politiques !


Les organes ministériels répètent avec complaisance qu'il y a des voies ouvertes aux doléances des prolétaires, que les lois leur présentent des moyens réguliers d'obtenir place pour leurs intérêts.


C'est une dérision !


Le peuple n'écrit pas dans les journaux ; il n'envoie pas de pétition aux Chambres : ce serait temps perdu !


Bien plus, toutes les voix qui ont un retentissement dans la sphère politique...


... les voix des salons, celles des boutiques, des cafés...


... en un mot tous les lieux où se forme ce qu'on appelle l'opinion publique...


... ces voix sont celles des privilégiés ; pas une n'appartient au peuple !


Il est muet ! Il végète éloigné de ces hautes régions où se règlent ses destinées !


Lorsque, par hasard, la tribune ou la presse laissent échapper quelques paroles de pitié sur sa misère...


... on se hâte de leur imposer silence au nom de la sûreté publique, ou bien on crie à l'anarchie !




SILENCE DANS LA SALLE !


J'ai passé un an sous les barreaux. Et à ma sortie, j'ai épousé Amélie...

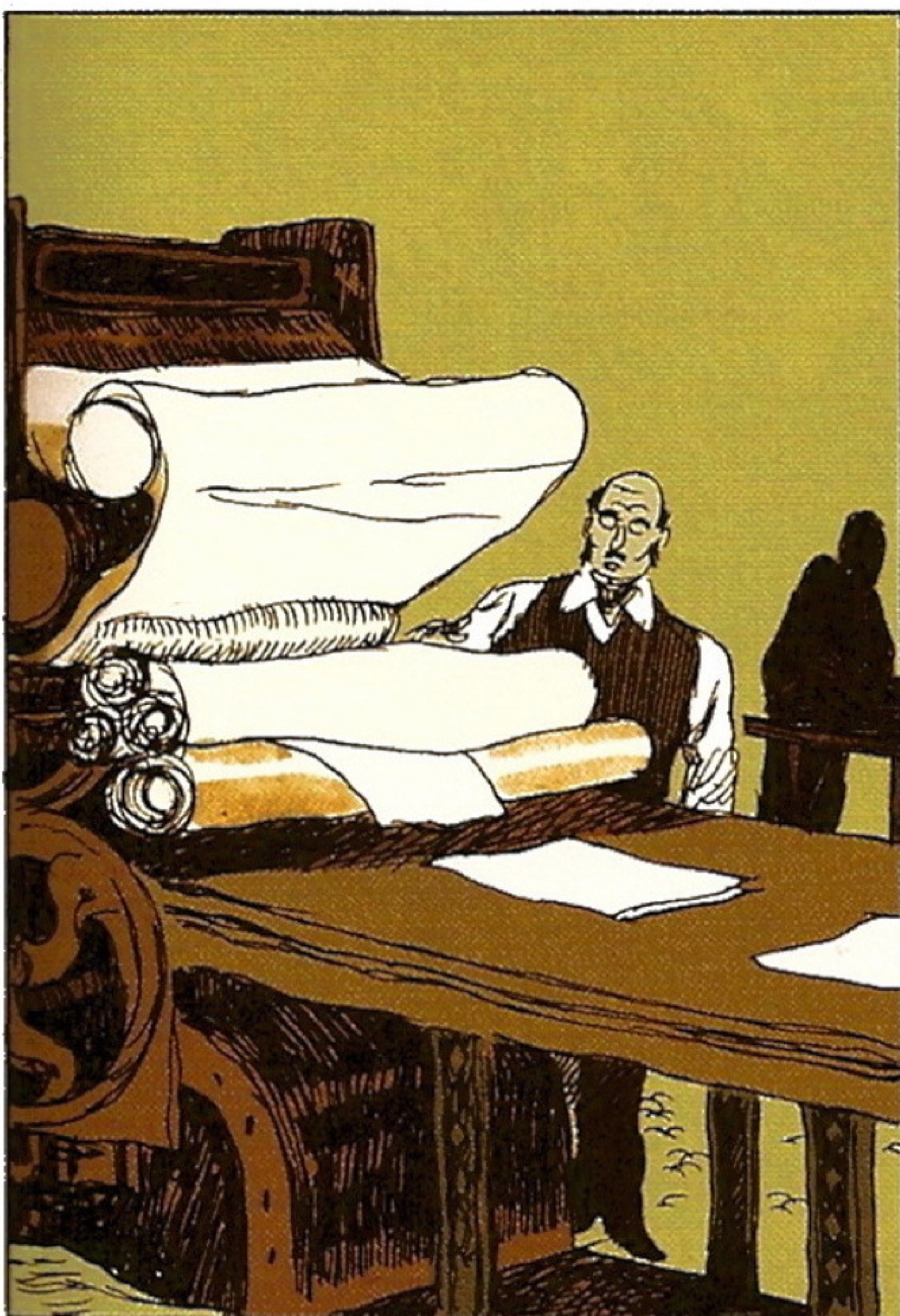


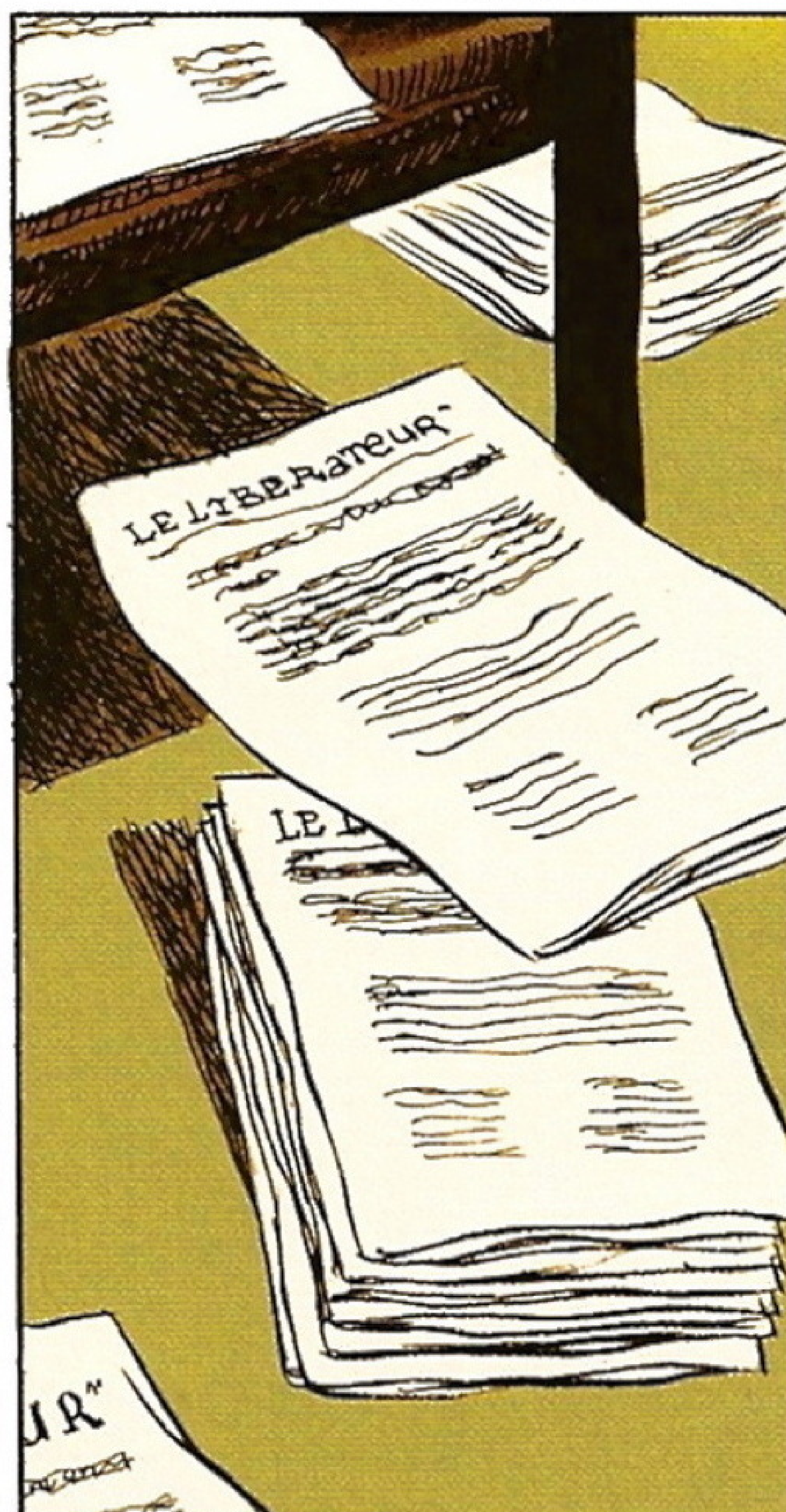






Le libérateur
Un citoyen seul, sans argent, sans un sou de première mise de fonds, entreprend de braver l'interdiction lancée par l'aristocratie des écus contre le pauvre qui ose penser.



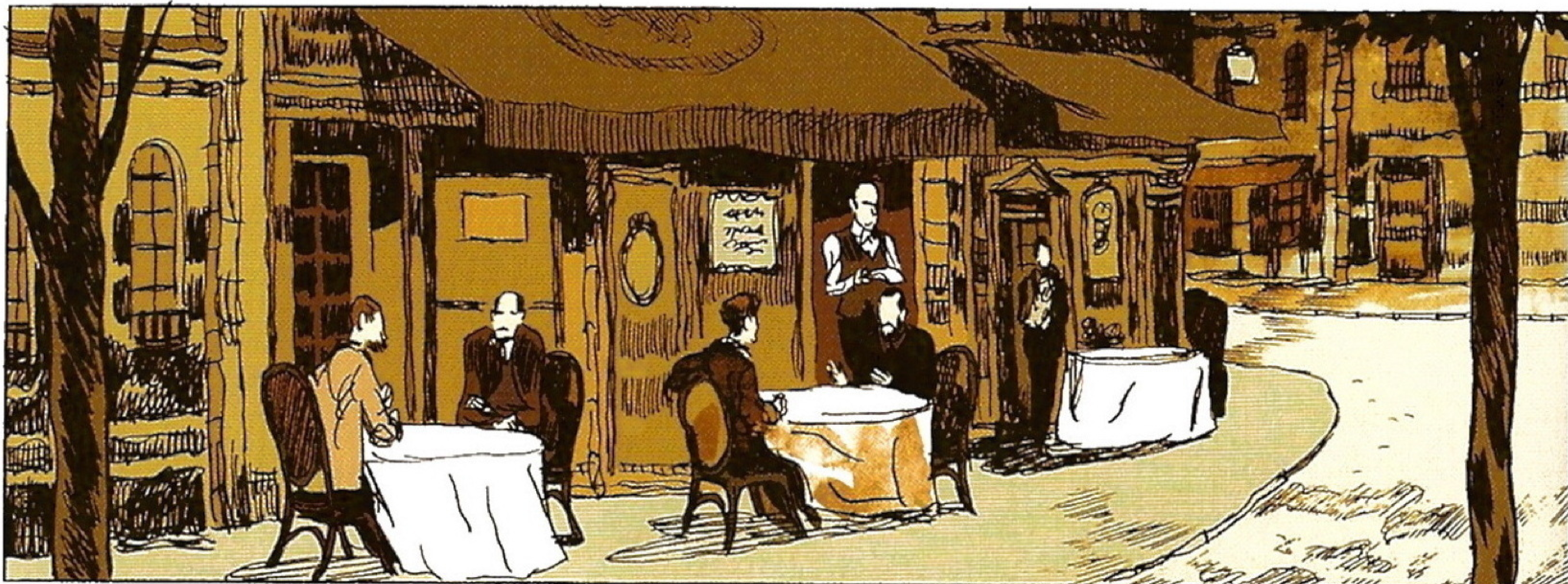


"LE LIBERATEUR"





ACHETEZ "LE LIBÉRATEUR", JOURNAL DES OPPRIMÉS ! DEUX SOUS !




... Tout réside dans l'opposition entre les exploités et les oisifs du capital. Ils se sont accaparé les biens, par ruse et par violence, et...
Et pour ces messieurs, ce sera ?


Quel est le plat du jour ?


Nous aurons une salade aux foies de volaille, puis une blanquette de veau aux champignons. Le tout servi avec une cuvée de Dordogne.


Parfait pour moi !


La même chose pour vous, monsieur ?


Non... pas de viande. Mettez-moi seulement la salade. Et des légumes avec ça, si vous avez.


Et puis un verre de lait. Pas de vin. Jamais de vin.

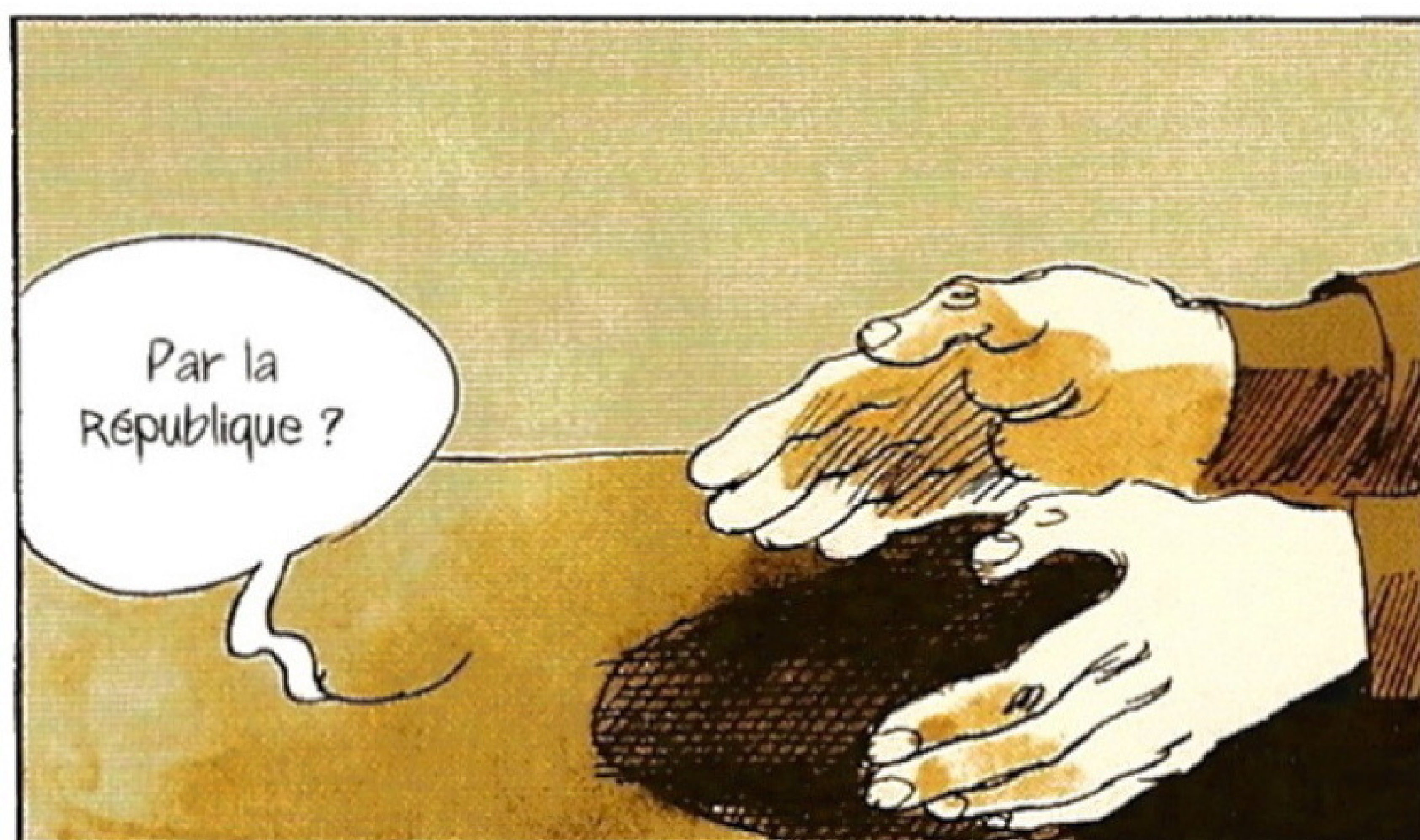

C'est comme si c'était fait !


... Oui, et donc... L'oligarchie des coffres-forts a réduit en esclavage la classe majoritaire qui, elle, ne vit que de son travail.


Si l'esclavage n'existe plus en droit, il subsiste en fait.


Je te rejoins là-dessus, Auguste. Mais comment veux-tu modifier un tel état des choses ?
Le combat est perdu d'avance... Les forces sont trop inégales... Et puis quoi ? Changer de gouvernement ? Amender la Constitution ?





Je suis républicain si la République permet une refonte sociale du pays. Mais une forme de gouvernement n'est pas un but en soi. C'est un moyen.

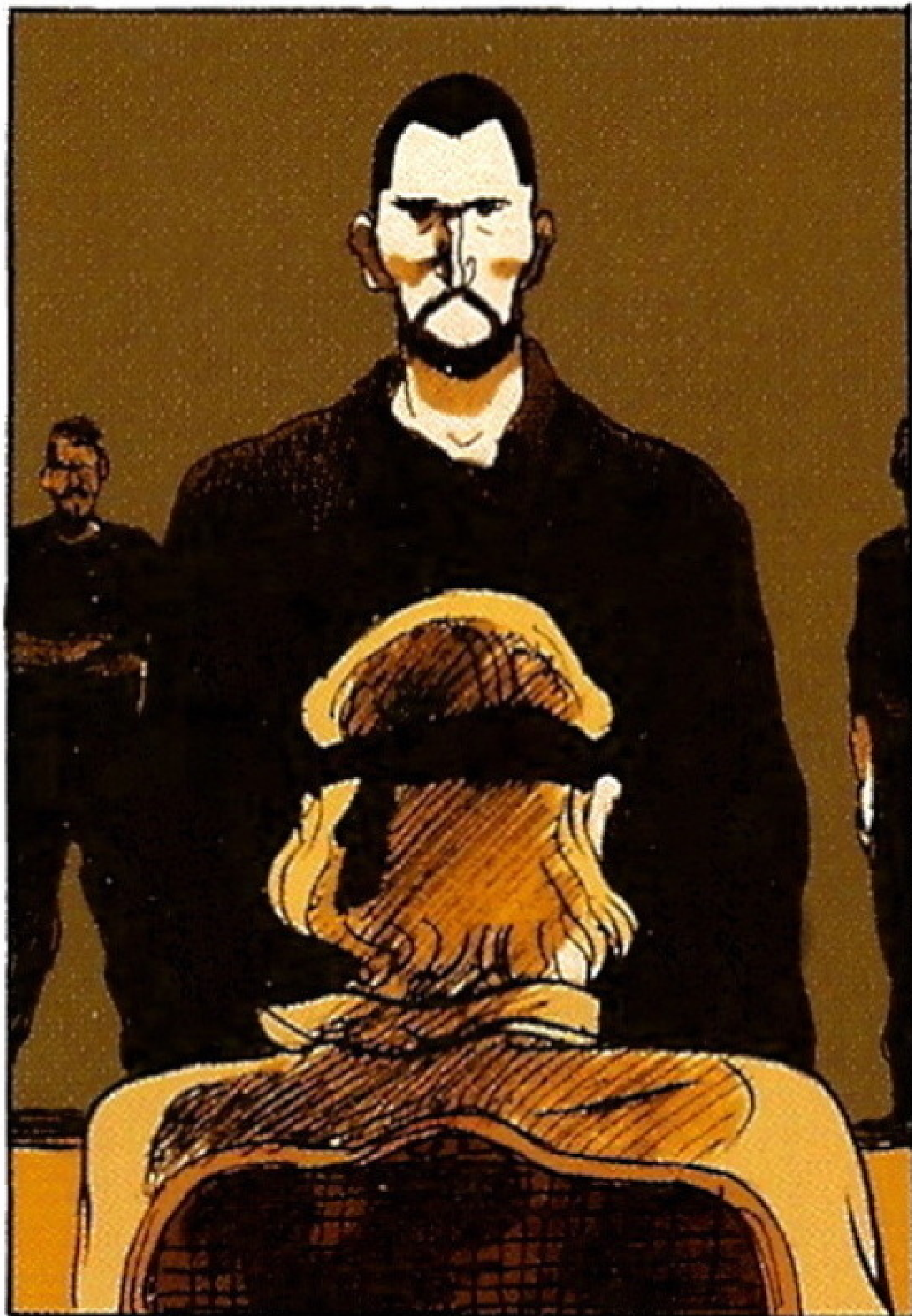



Tu parles... Je ne peux même pas sortir de second numéro tant les ventes ont été mauvaises !


Il faut dire que les rues sont calmes, ces temps-ci...


Ce silence est sinistre... Qu'une étincelle mette le feu aux poudres et quatre-vingt mille hommes paraîtront en armes sur la place publique !


Et par ici les petits plats de ces messieurs ! En vous souhaitant un bon appétit !



Citoyen, pour quel but nous réunissons-nous ?

Pour travailler à la délivrance du peuple et du genre humain.

Quelles sont les vertus d'un véritable républicain ?

La sobriété, le courage, la force, le dévouement.

Quelle peine méritent les traîtres ?
La mort.

Quand l'heure aura sonné, nous prendrons les armes pour renverser ce gouvernement traître à la patrie. Seras-tu avec nous ?

Réfléchis bien, c'est une entreprise périlleuse : nos ennemis sont puissants, ils ont une armée, des trésors, l'appui des rois étrangers, ils règnent par la terreur.

Es-tu résolu à mourir les armes à la main ?







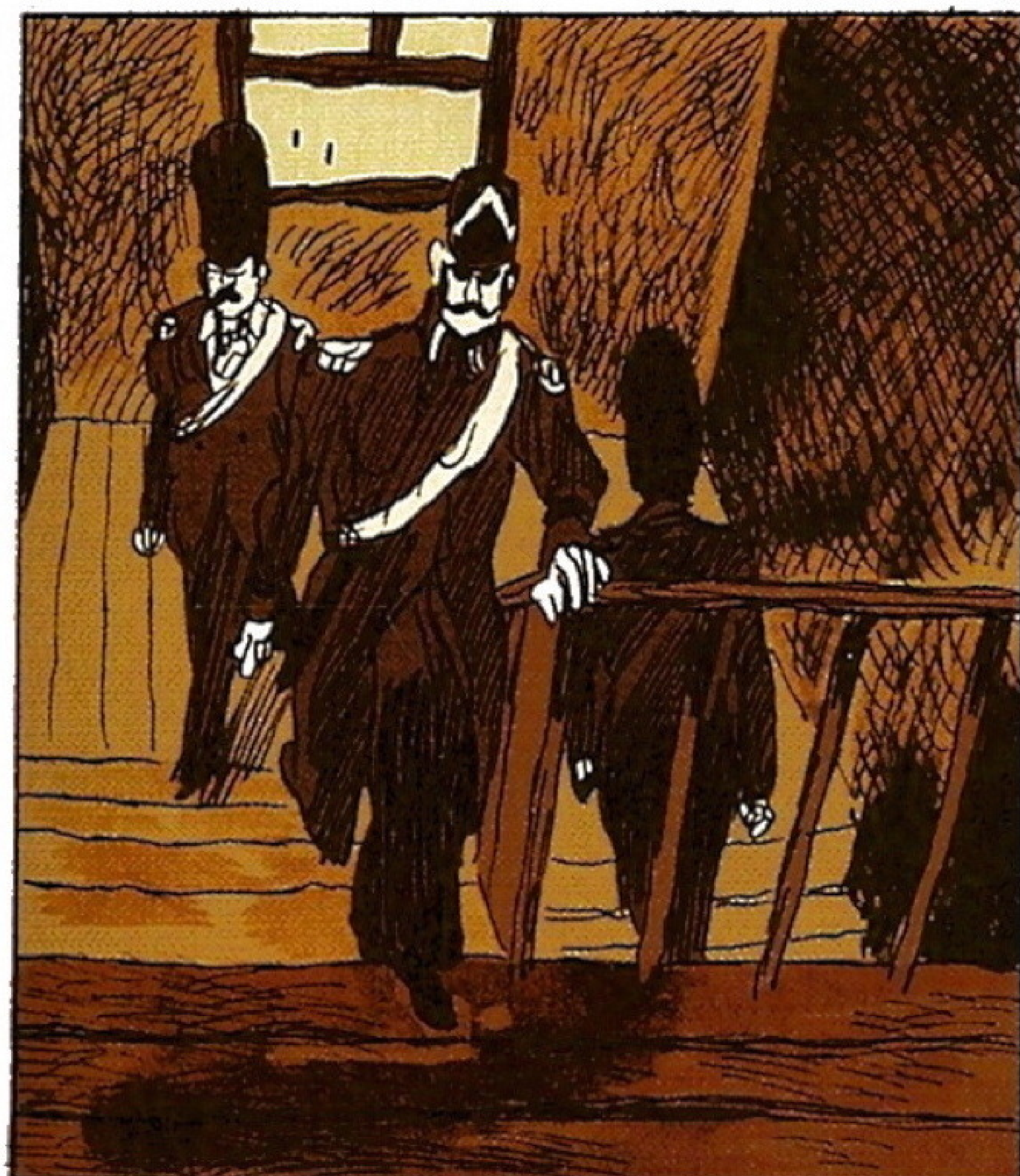

Et combien étiez-vous, dans votre "Société des familles" ?


Jusqu'à mille deux cents adhérents. Nous recrutions plus de deux cents membres par mois.


Des artisans, des ouvriers, des étudiants...
Mais aussi des négociants et des propriétaires. Tous ennemis farouches de Louis-Philippe...





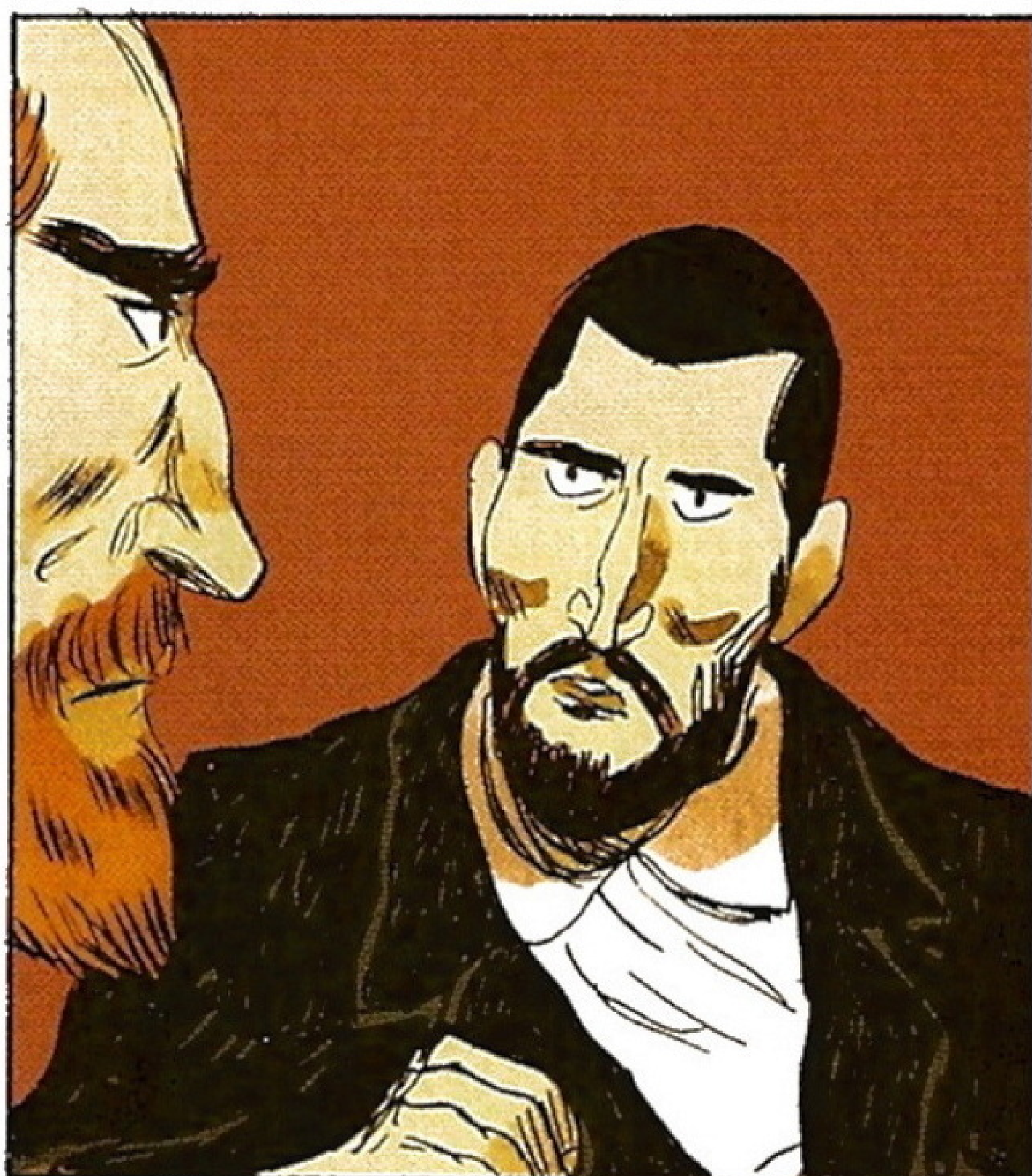

Police de Sa Majesté le roi. Allez chercher Auguste Blanqui.

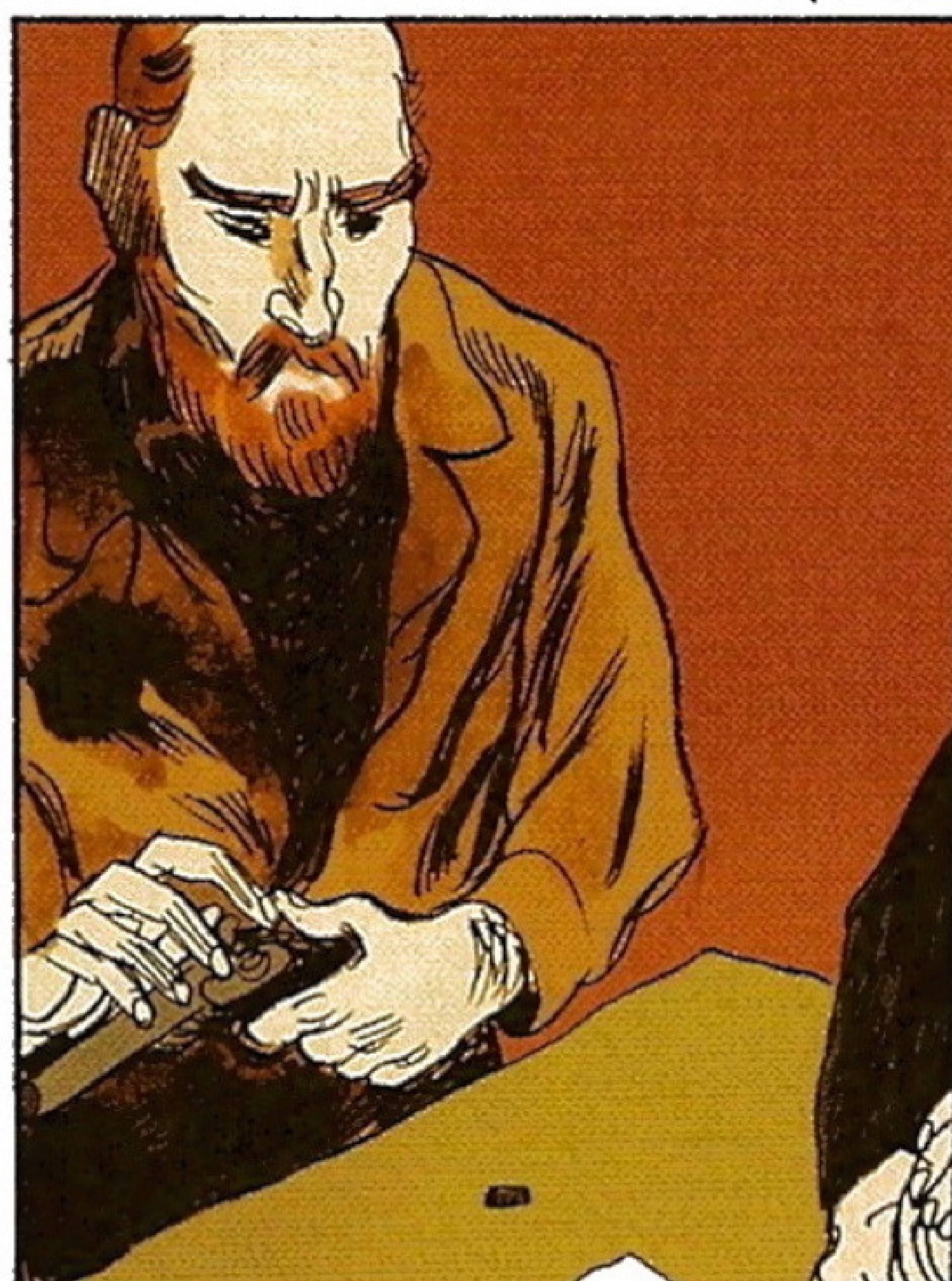
Ne me donnez pas d'ordre. Et puis, de toute façon, il n'est pas ici.

C'est ce que nous allons voir. Laissez-nous passer.
Après vous... messieurs !


10 mars 1836.
... Ils ont mis la main sur un dépôt de poudre avant-hier. Il faut que j'aille...

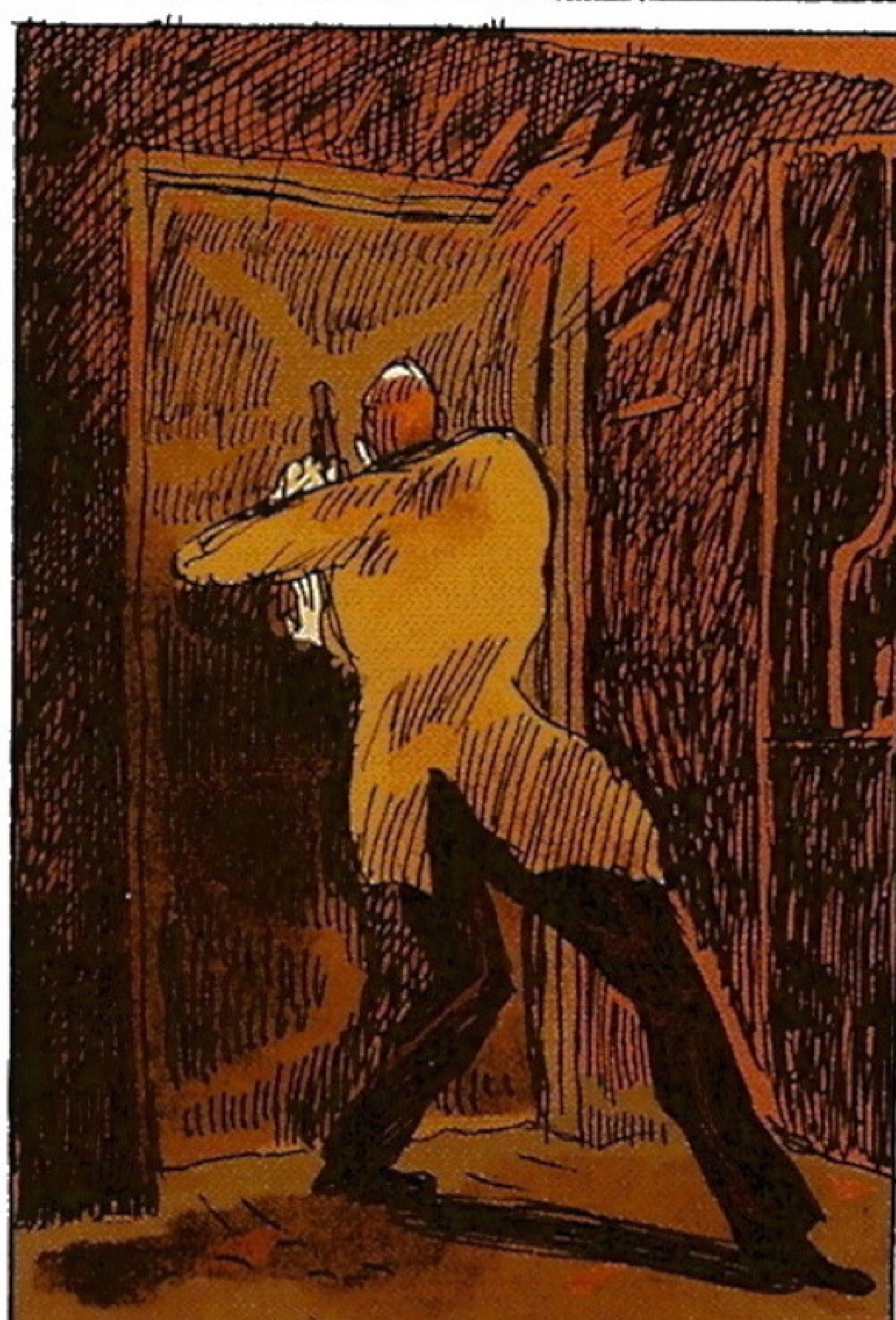

TOC TOC TOC

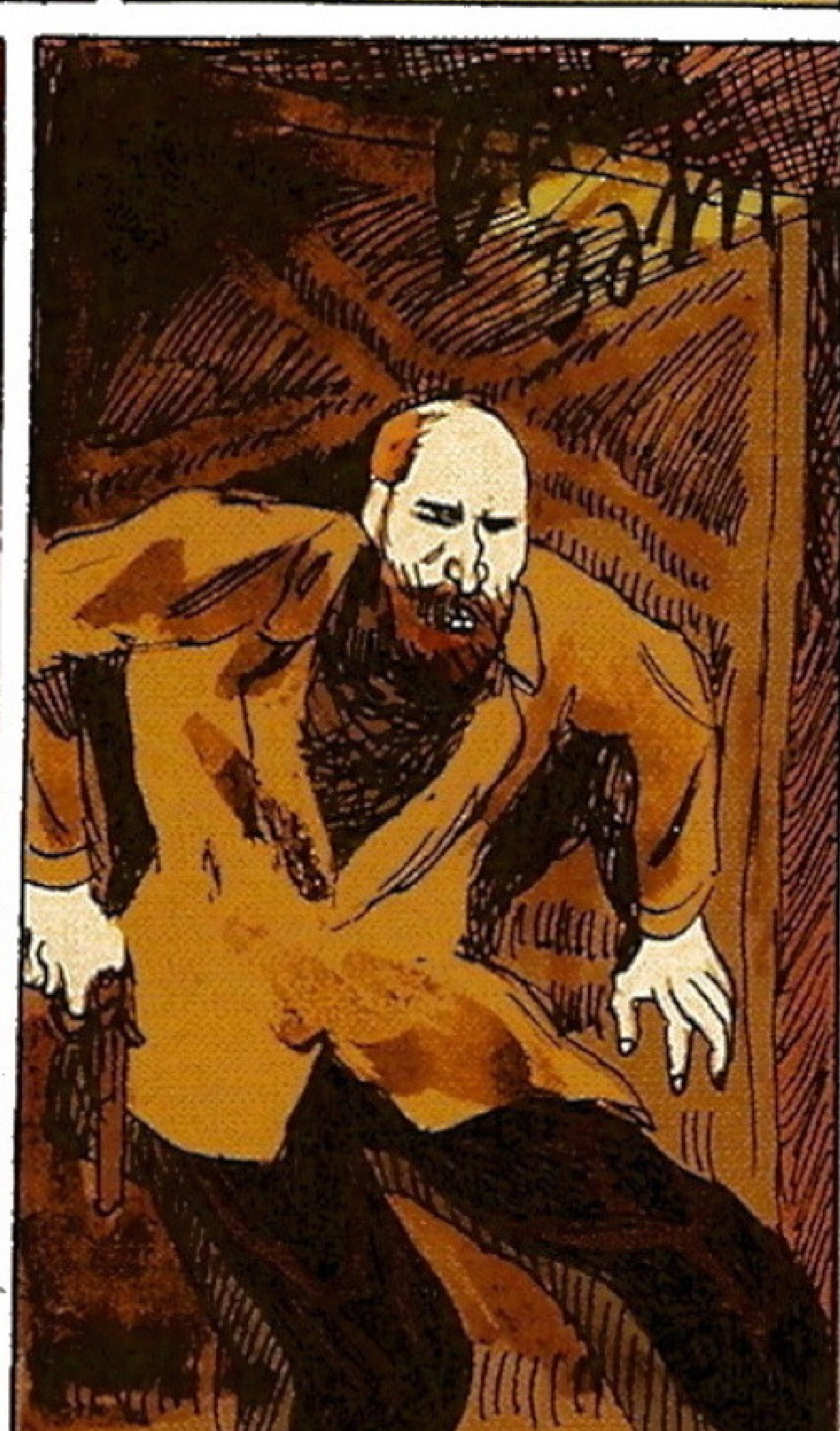


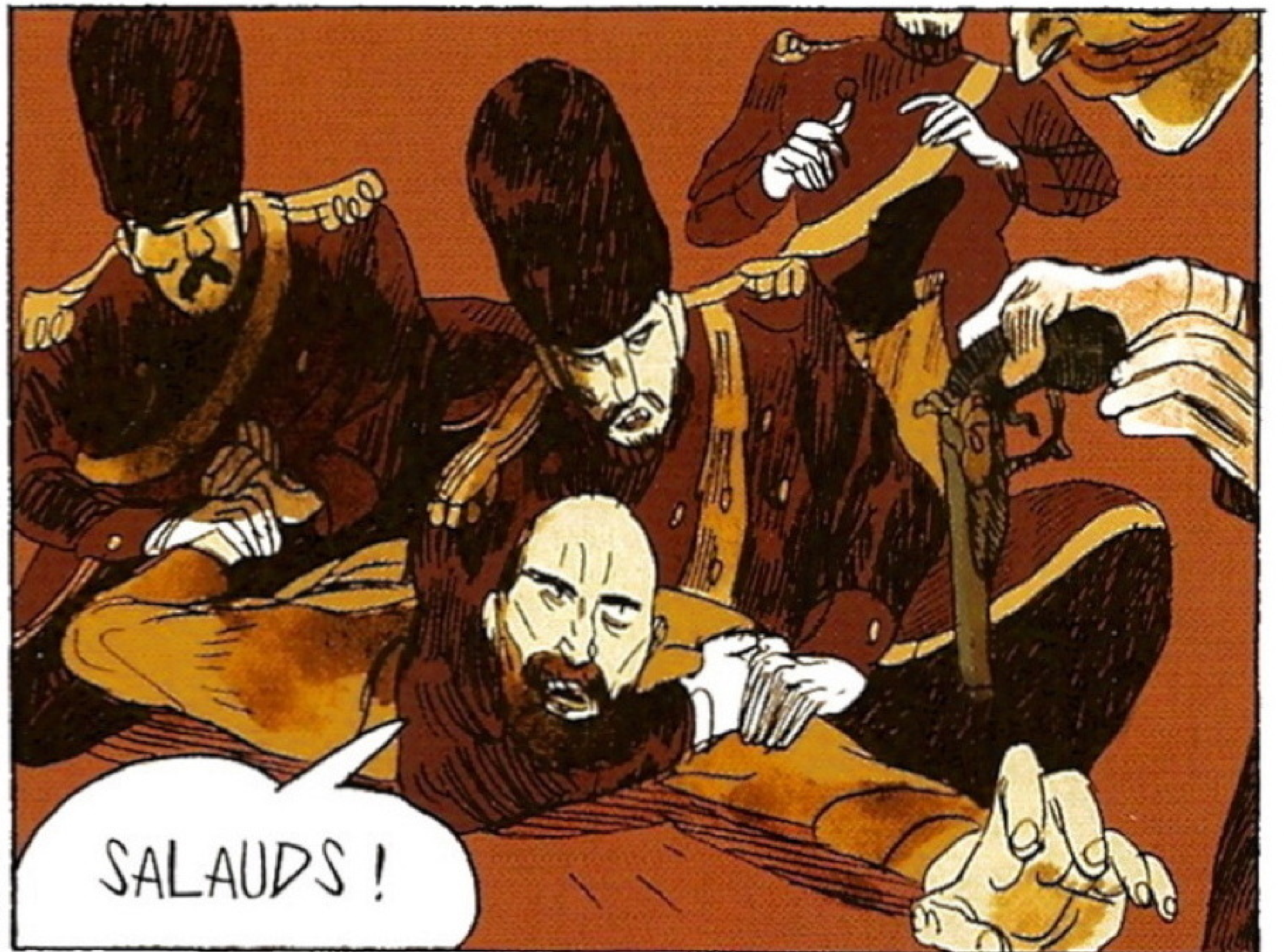




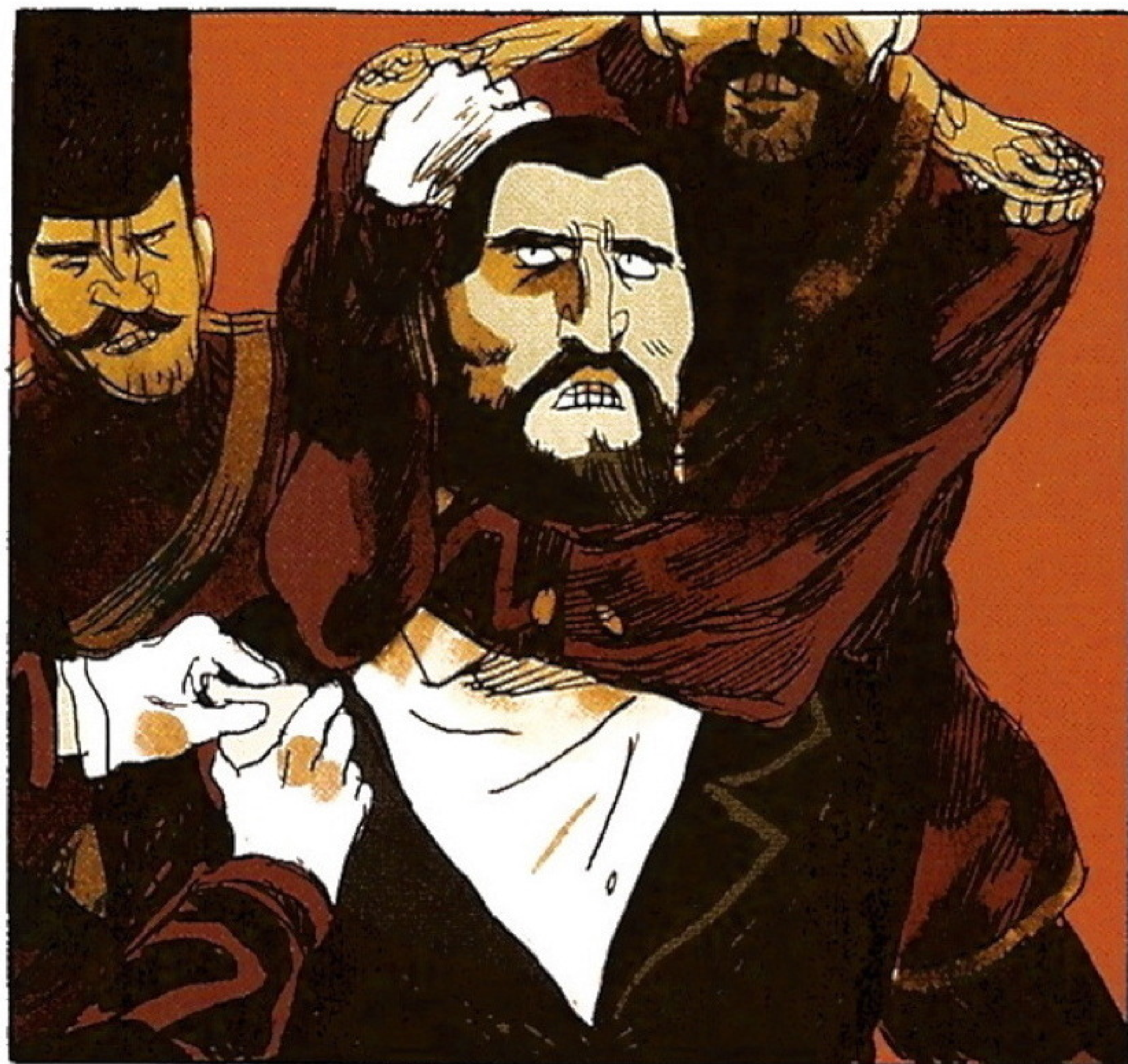

Commissaire Yvon ! Nous avons ordre de...







SALAUDS !







ALLEZ LES CHERCHER !

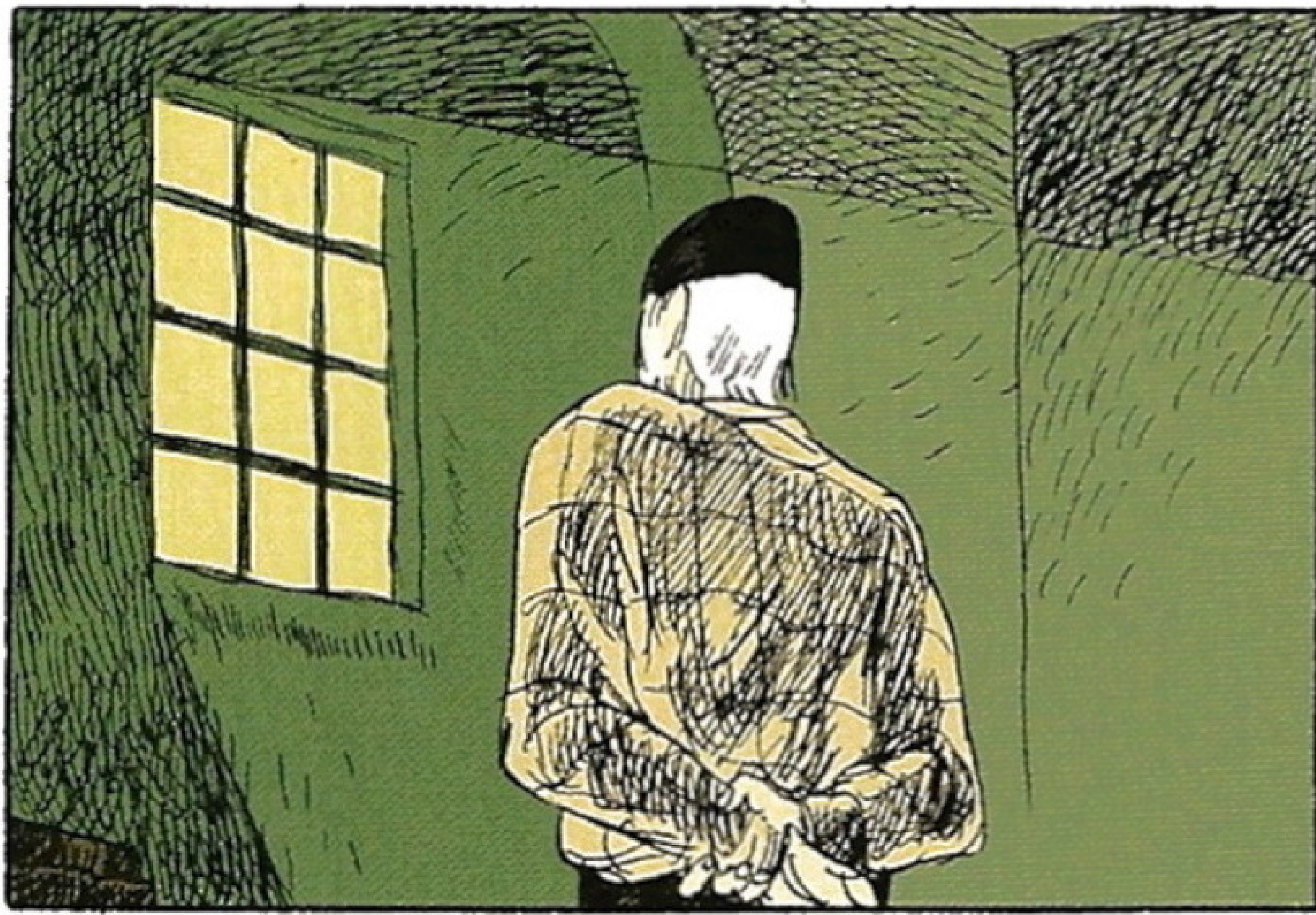

On m'a condamné à deux ans de prison. Mais une amnistie de tous les prisonniers politiques, suite à des épousailles royales, m'a fait sortir au cinquième mois.


Barbès, aussi, a été libéré.

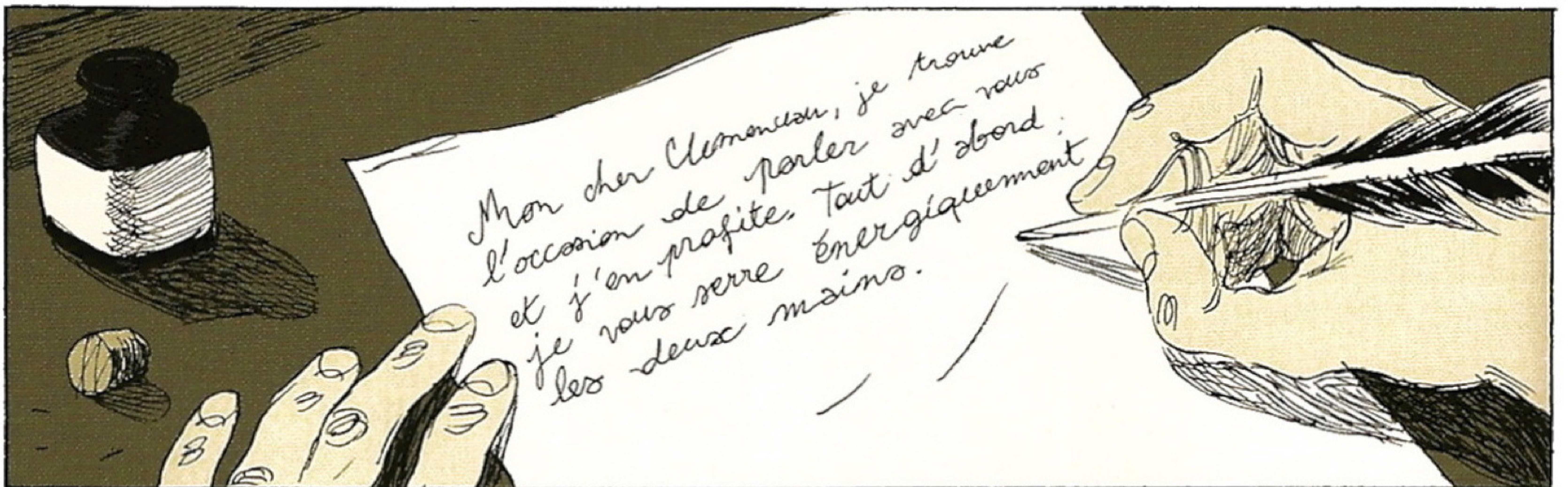

Puis ?


Minute, jeune homme ! il est parti vivre à Caracassonne, et moi...


... Allez, messieurs, on remballe !





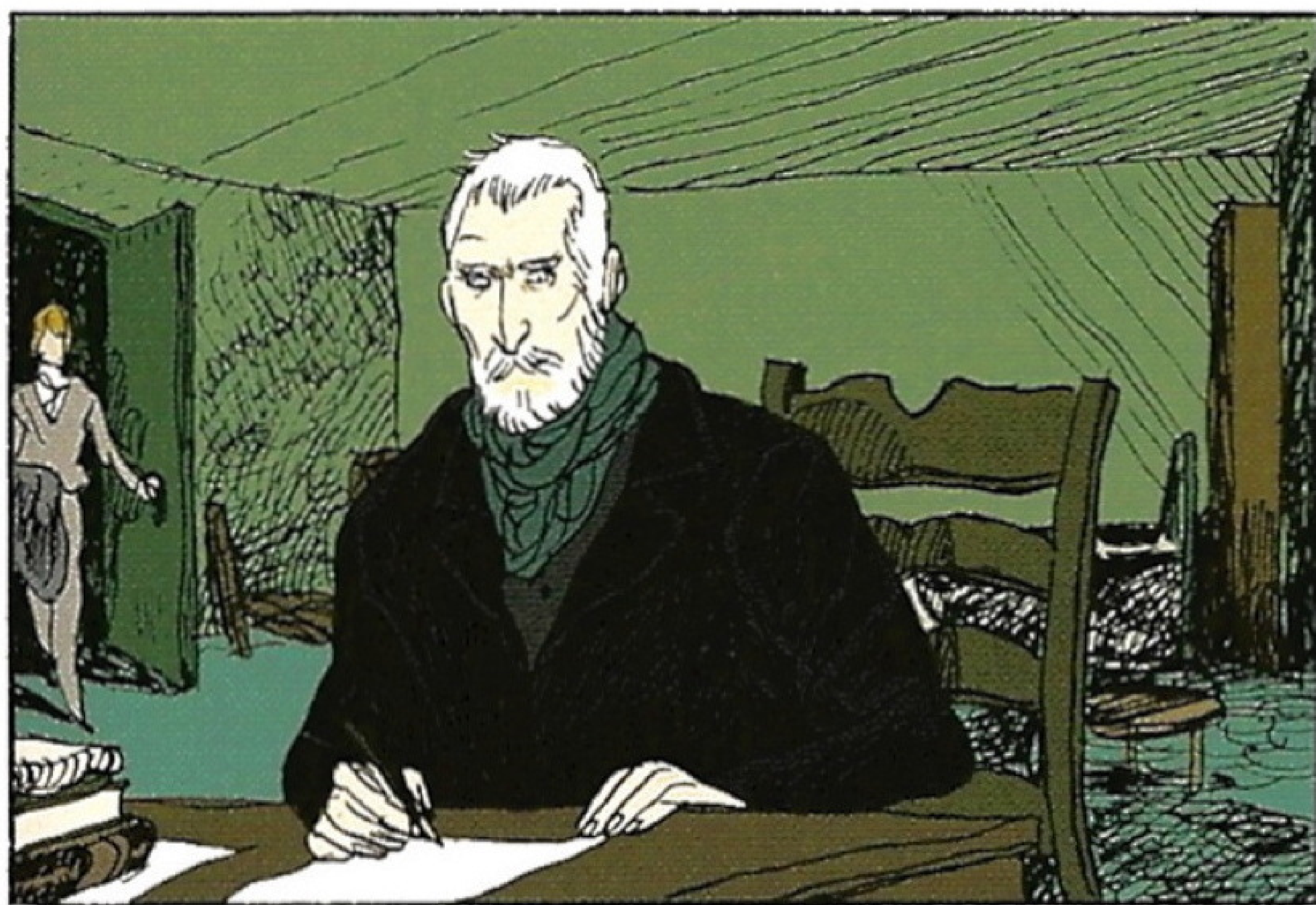

Mon cher Clemenceau, je trouve
l'occasion de parler avec vous
et j'en profite. Tout d'abord
je vous serre énergiquement
les deux mains.













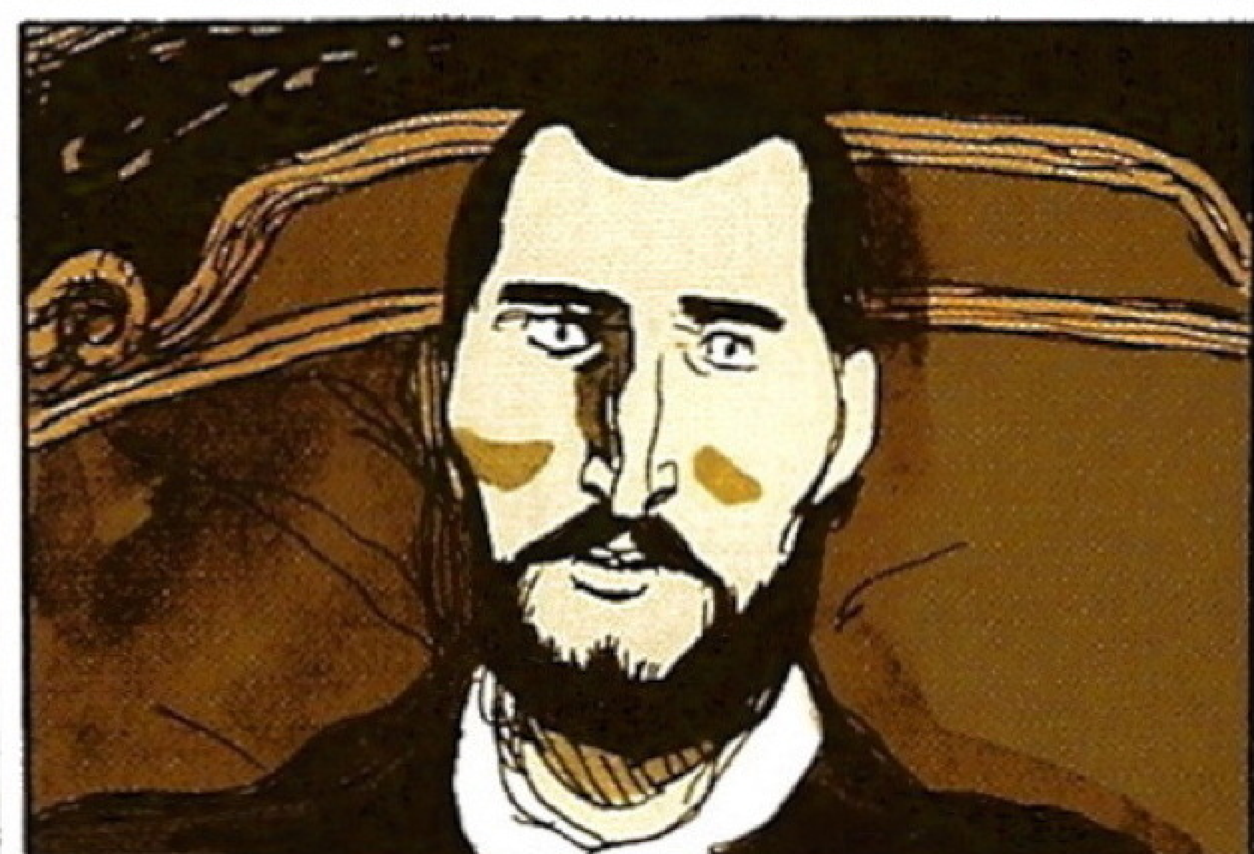

Vous n'êtes pas venu la semaine dernière...


Je m'excuse... Une violente fièvre m'a tenu au lit plusieurs jours.

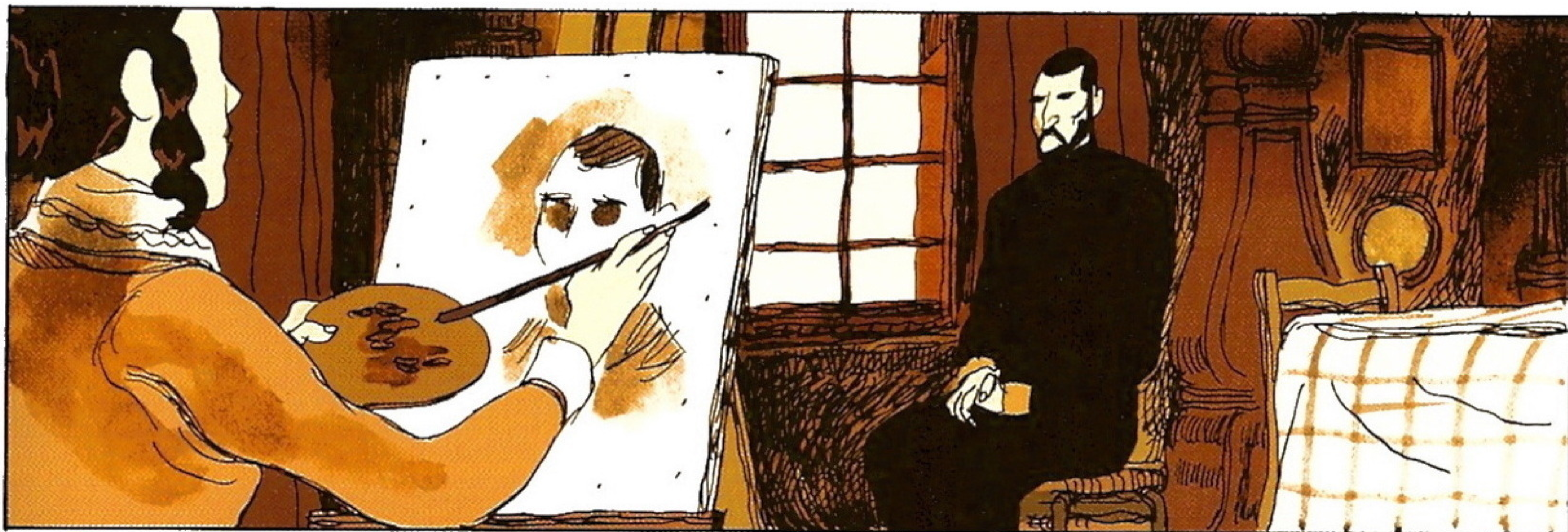
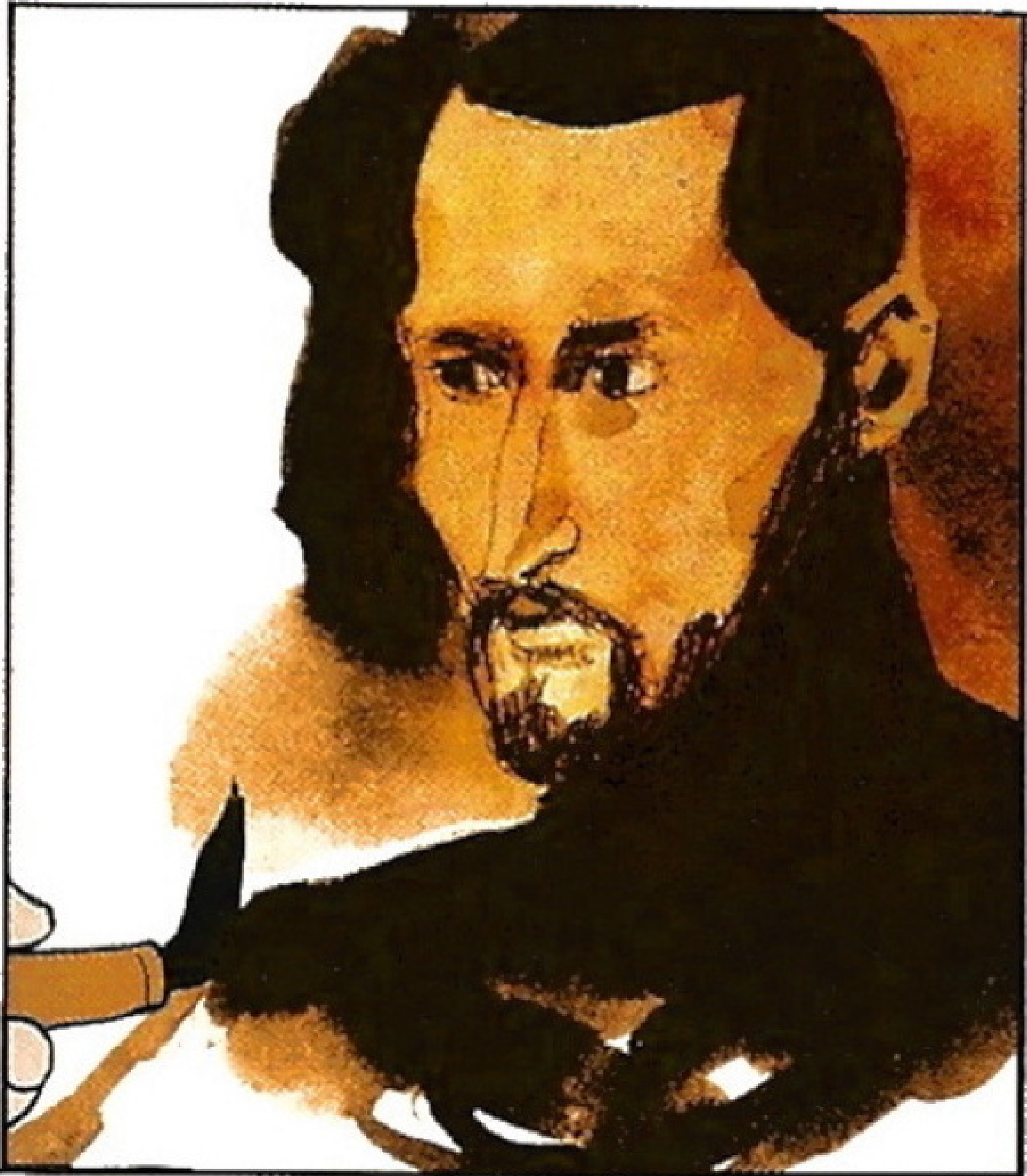

Et vous sortez tête nue !
La pluie est tombée d'un coup !


Gency.



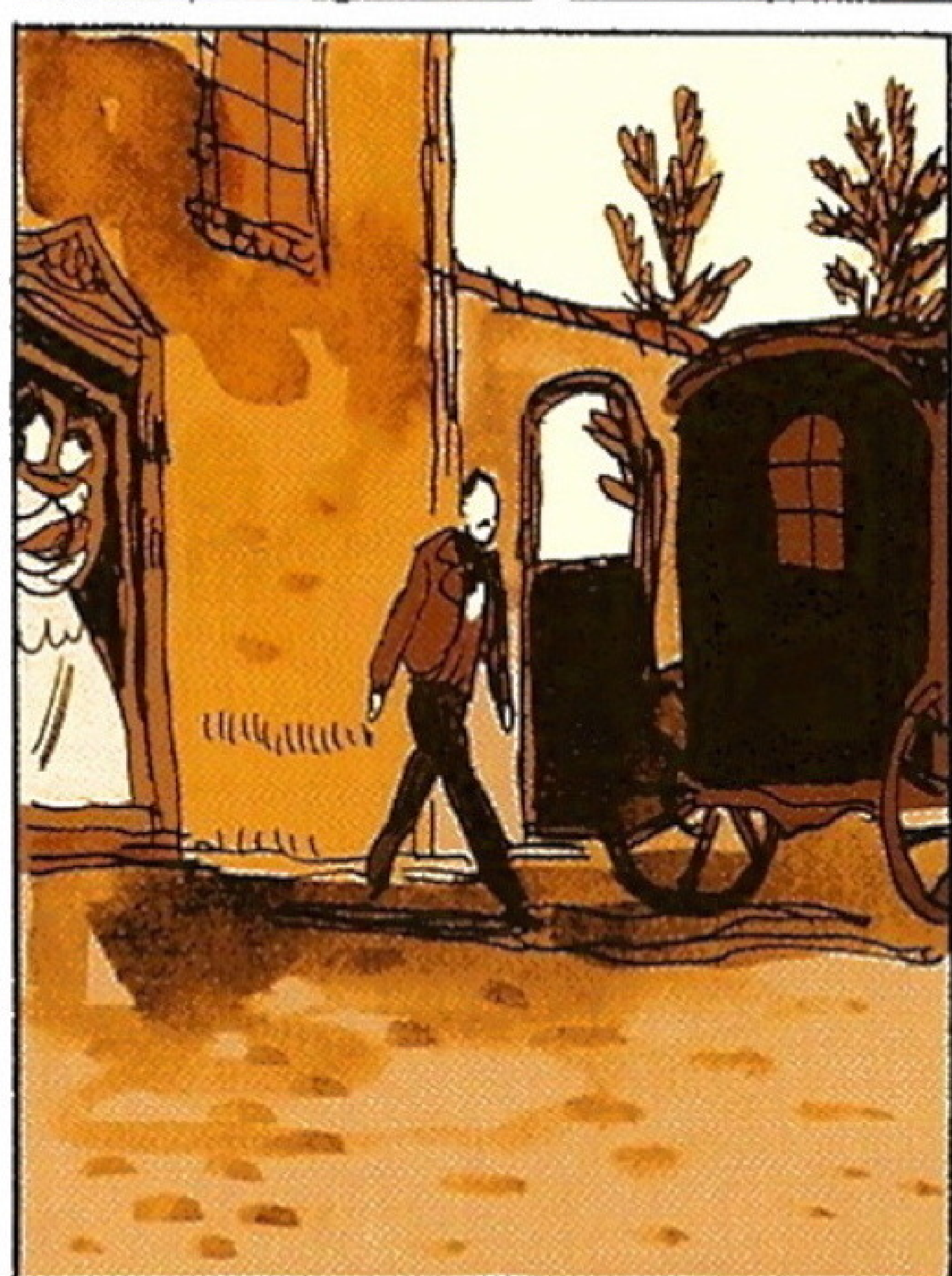





Arrête un peu de bouger, Gusto !

Dis, tu m'écoutes ?

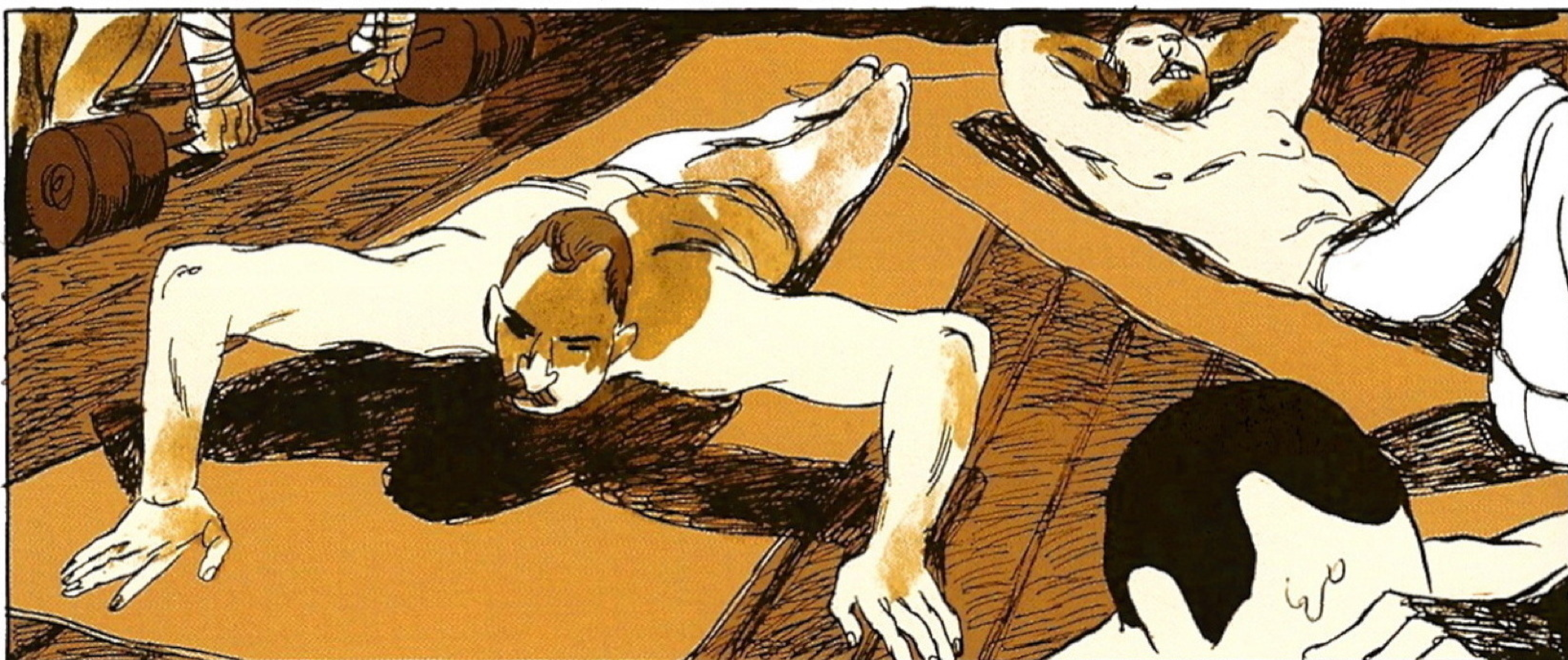



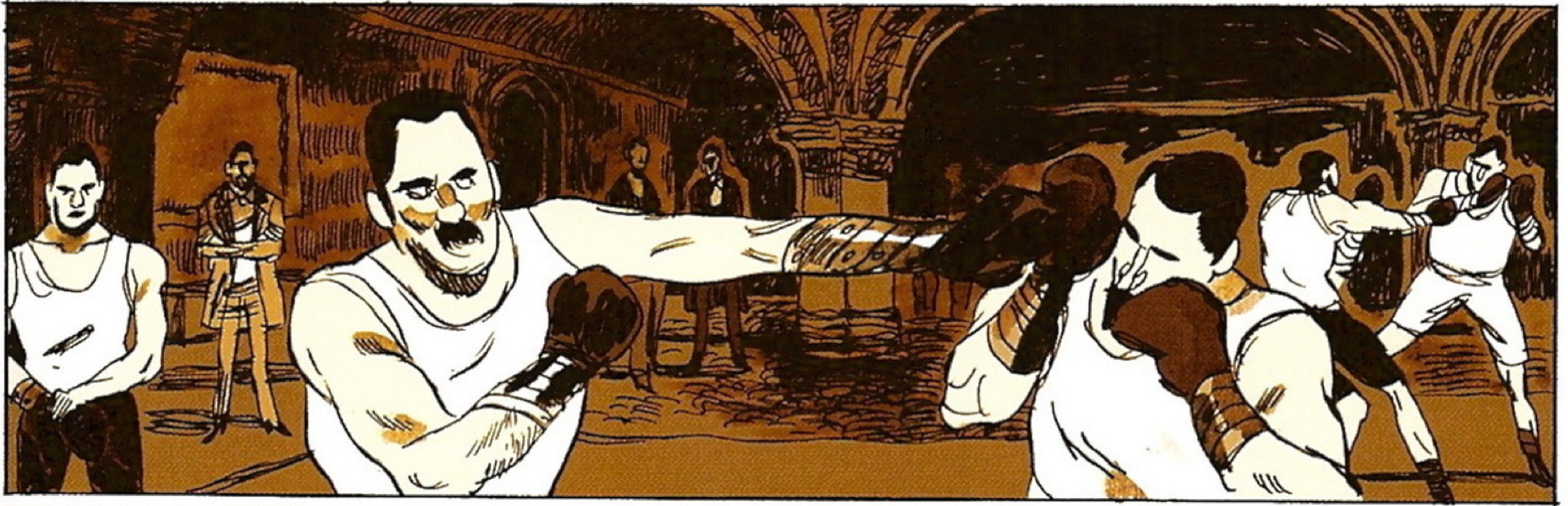
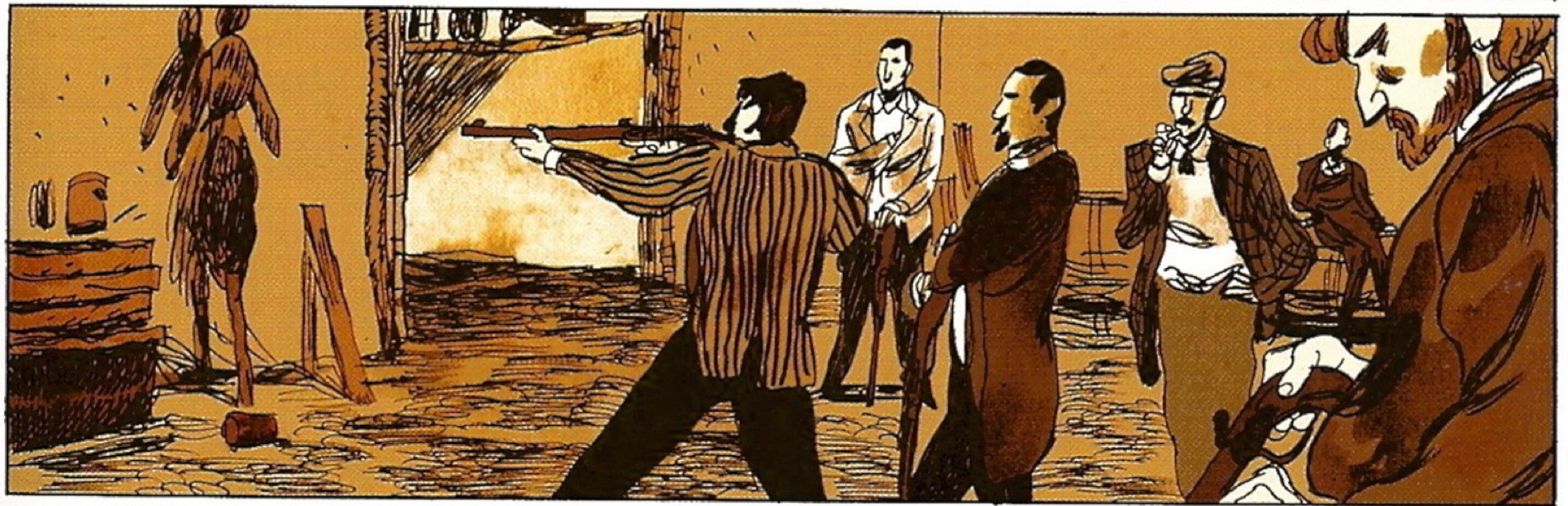
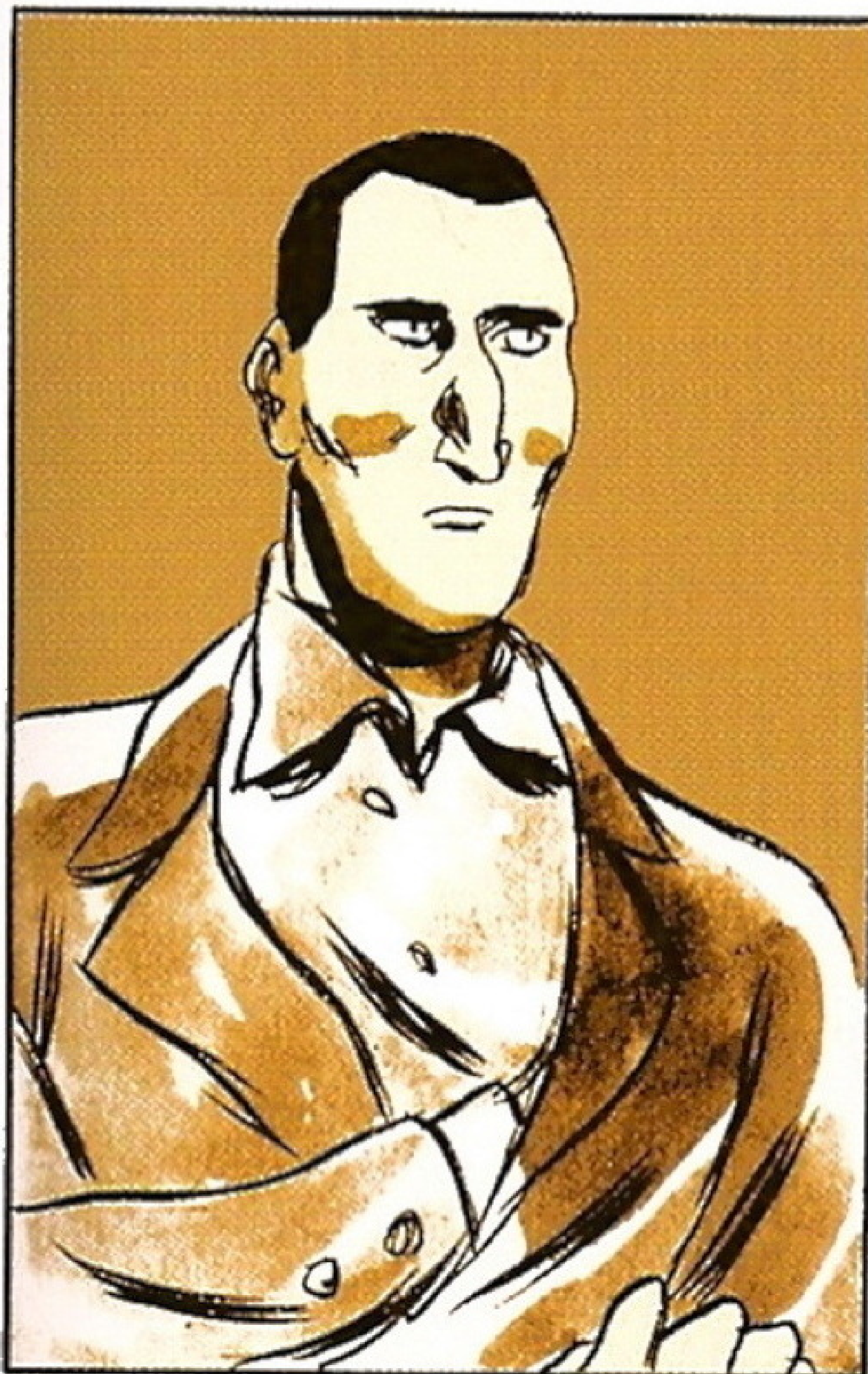
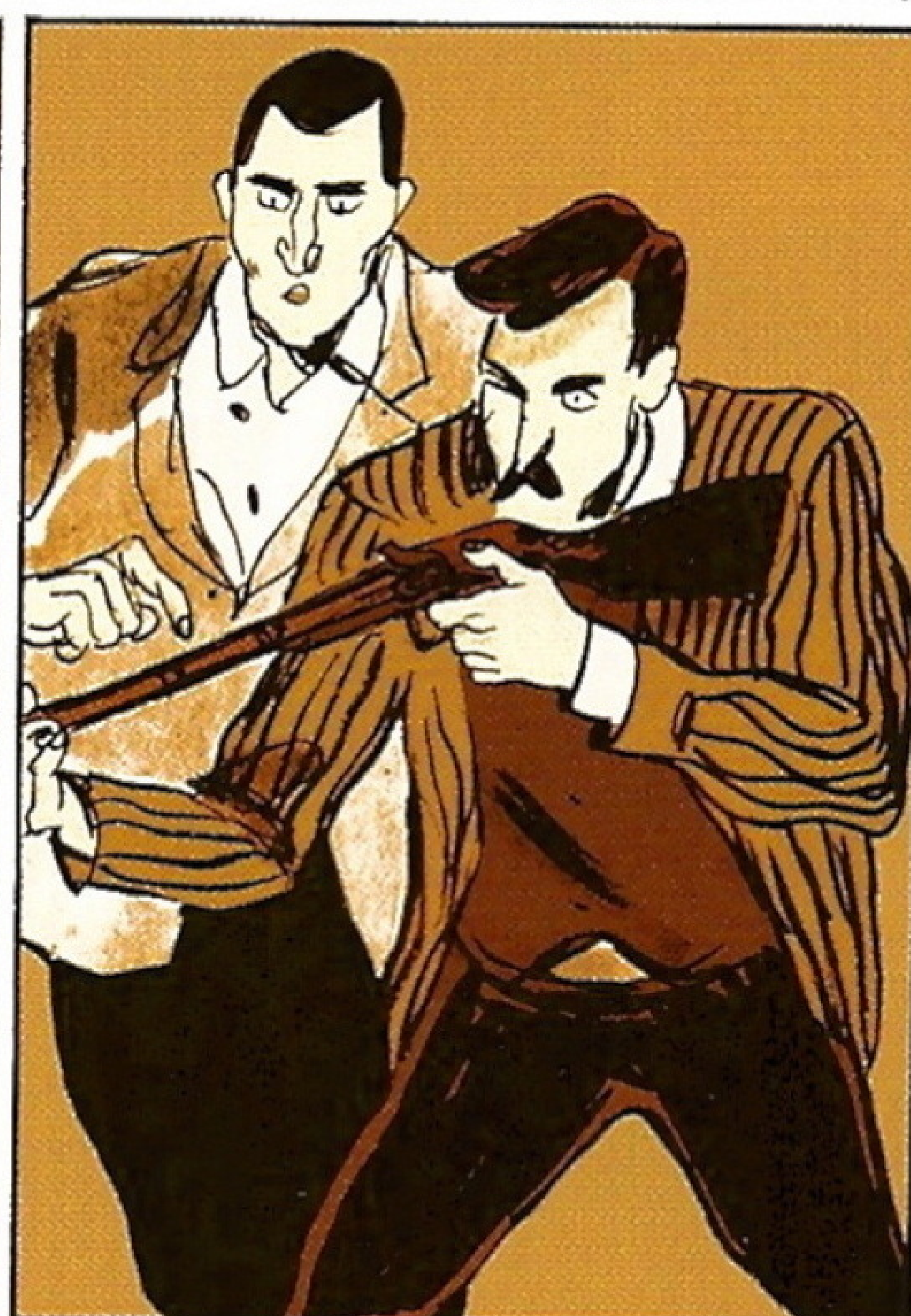
PARIS
Quelques mois après l'amnisitie, nous avons fondé, avec Barbès, notre "Société des saisons"...



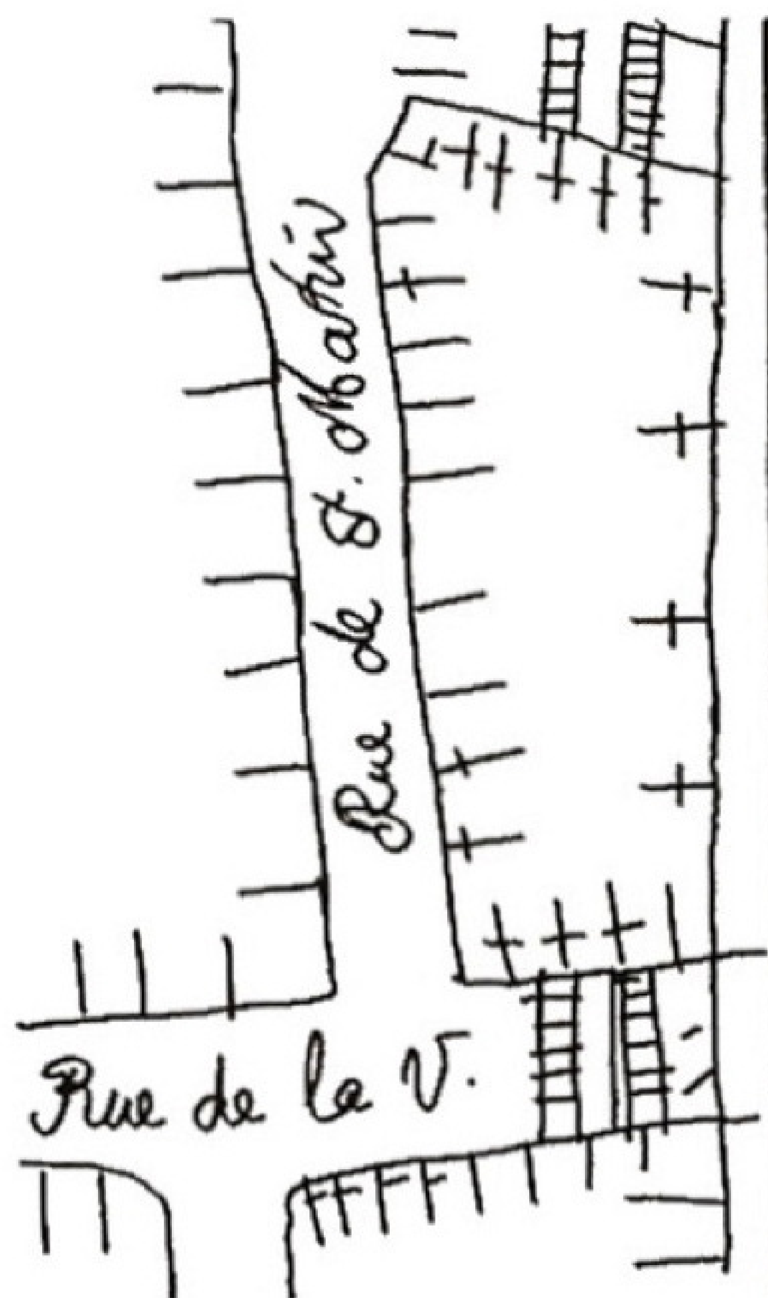

Au nom de la République, je jure haine éternelle à tous les rois, à tous les aristocrates, à tous les oppresseurs de l'humanité.








Rue de St Martin
Rue de la V.








Barbès va vous communiquer la liste des armureries que nous prendrons d'assaut.


Nous occuperons l'Hôtel de Ville, la préfecture de police et celle de la Seine. L'assaut aura lieu un dimanche : les ouvriers seront chez eux, prêts à nous rejoindre ! N'oubliez pas : qui tient l'Hôtel de Ville tient Paris !



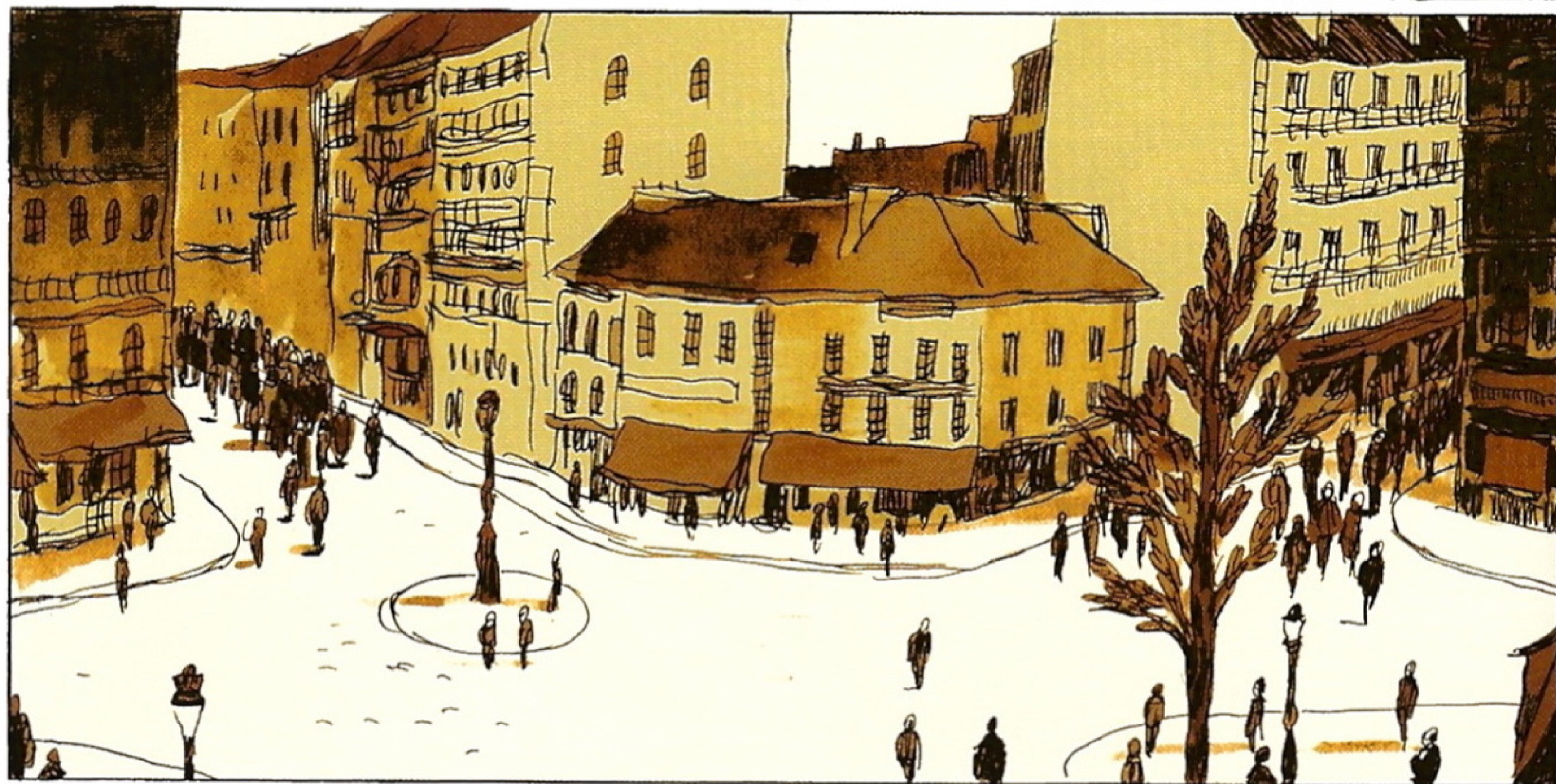
Ah, Gusto ! J'y pense : une lettre de ta mère vient d'arriver. Elle aimerait voir le petit...

Je veux bien m'en charger mais je crois que ça lui ferait plaisir que tu lui répondes...


Oui, oui... Le petit...



Dimanche 12 mai 1839.






VIVE LA RÉPUBLIQUE !


ARMES & MUNITIONS
PUHET ARMURERIE


ALLONS ENFANTS DE LA PATRIE ! LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVÉ !


CONTRE NOUS DE LA TYRANNIE, L'ÉTENDARD SANGLANT EST LEVÉ !


AUX ARMES, CITOYENS ! MARCHONS ! MARCHONS !






Nous avons pris l'Hôtel de Ville sans la moindre effusion de sang.


... Dix barricades sont dressées à Saint-Denis et à Saint-Martin. On occupe aussi la mairie du 7e. Et on a pris des nouvelles armes !

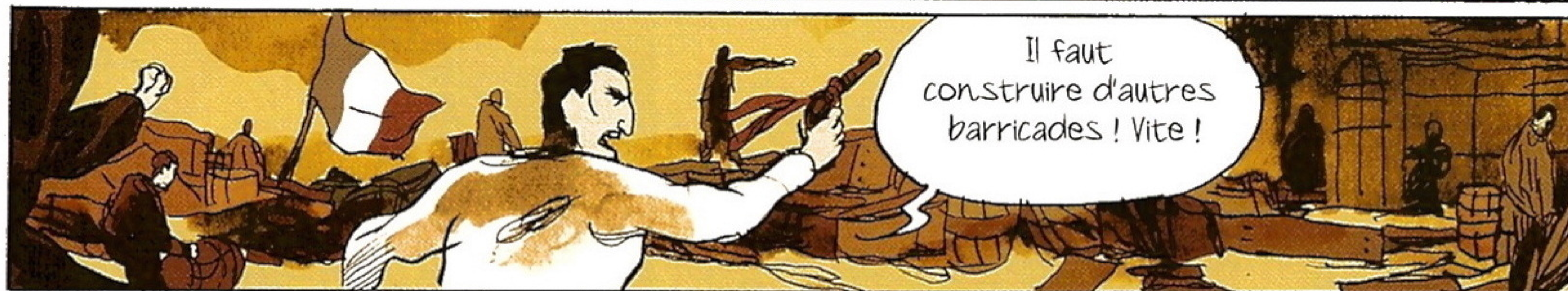

Bien, bien... Mais le peuple est-il là ? Les ouvriers nous ont rejoints ?
Quelques républicains sont venus à nos côtés... Mais c'est tout...


La garde nationale est arrivée ! ils sont partout !



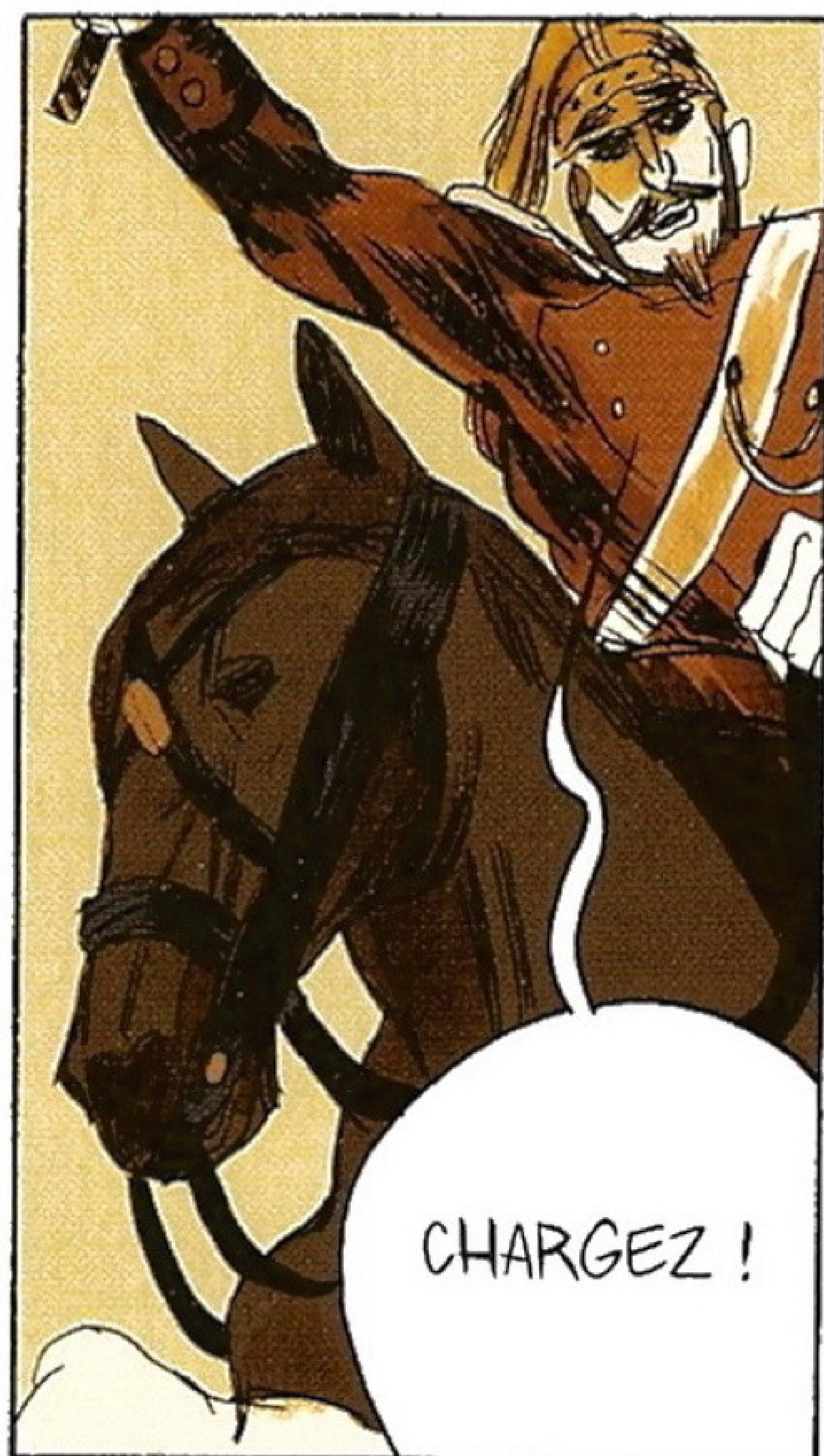

Merde ! Ils sont trop nombreux pour un affrontement. On doit sortir par l'arrière au plus vite !

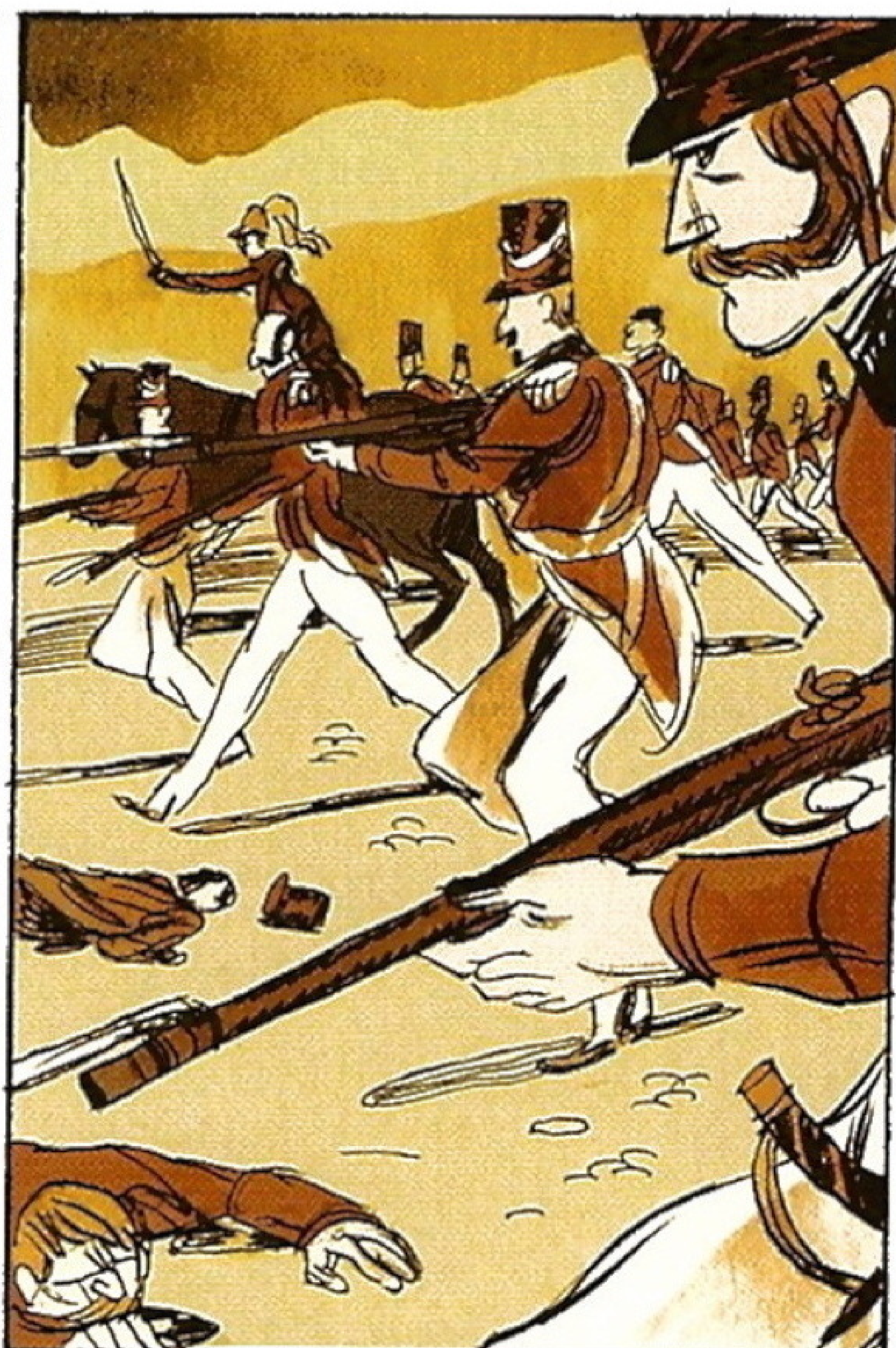


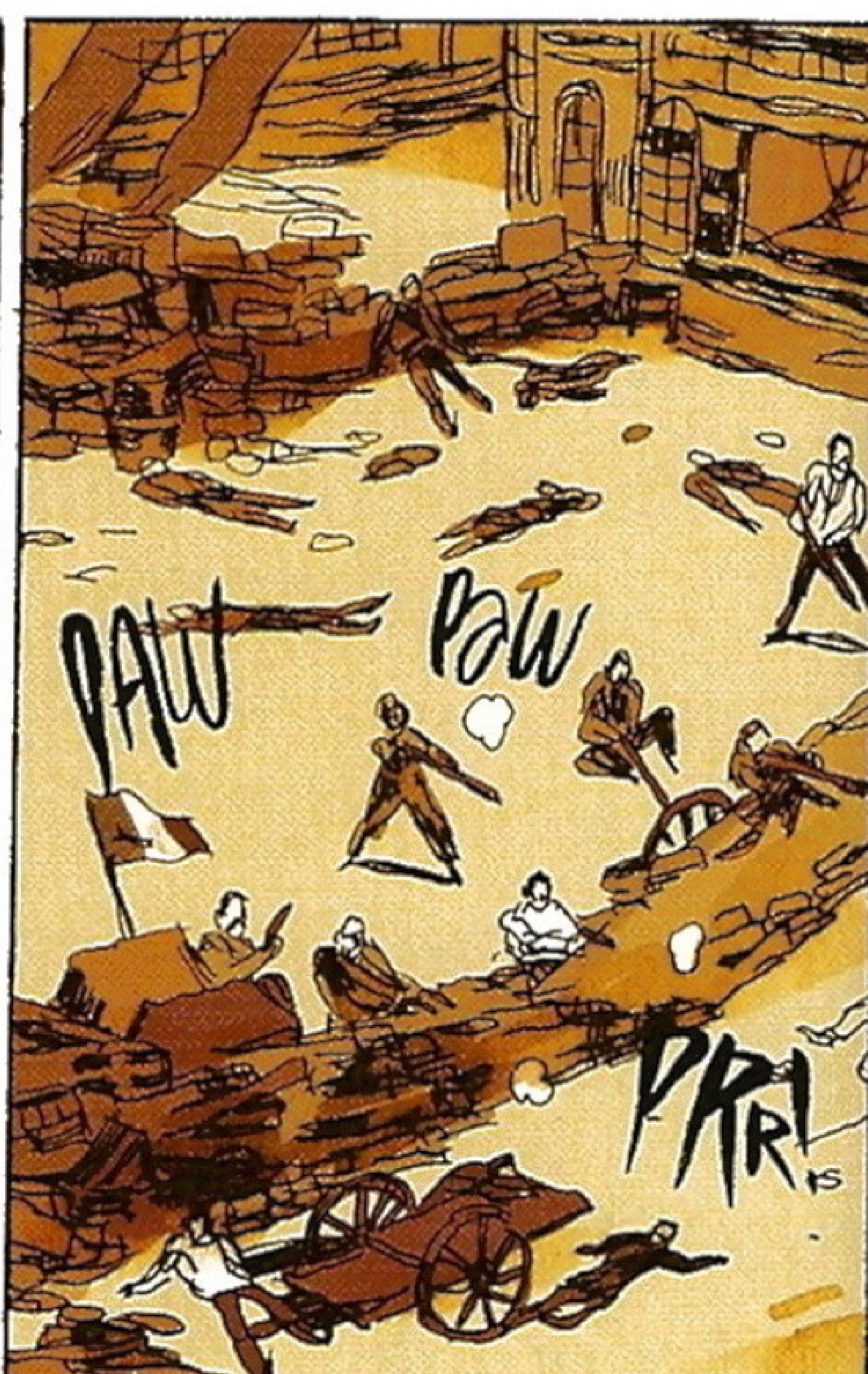


Il faut construire d'autres barricades ! Vite !

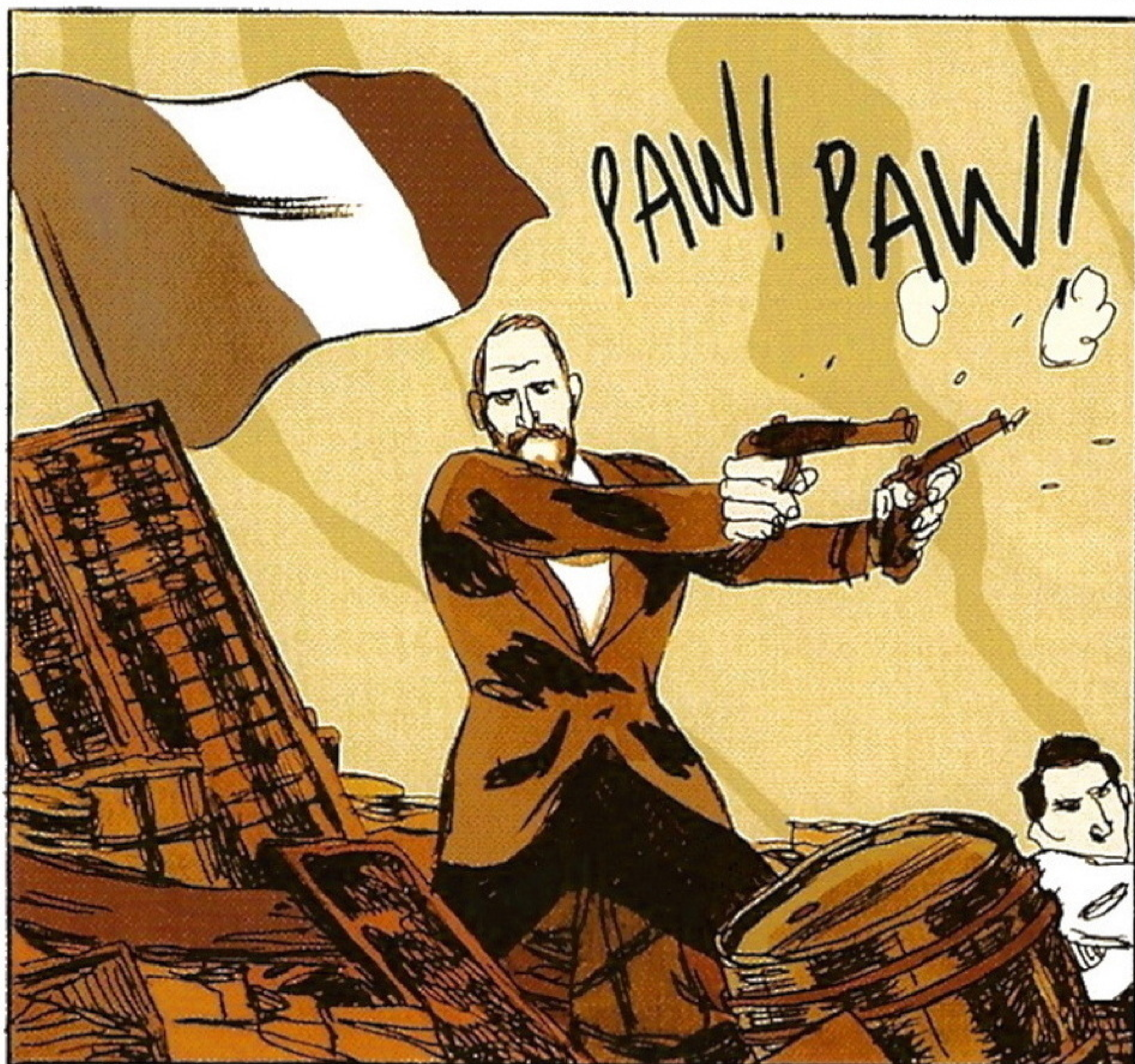
Putain ! Ils sont déjà là !

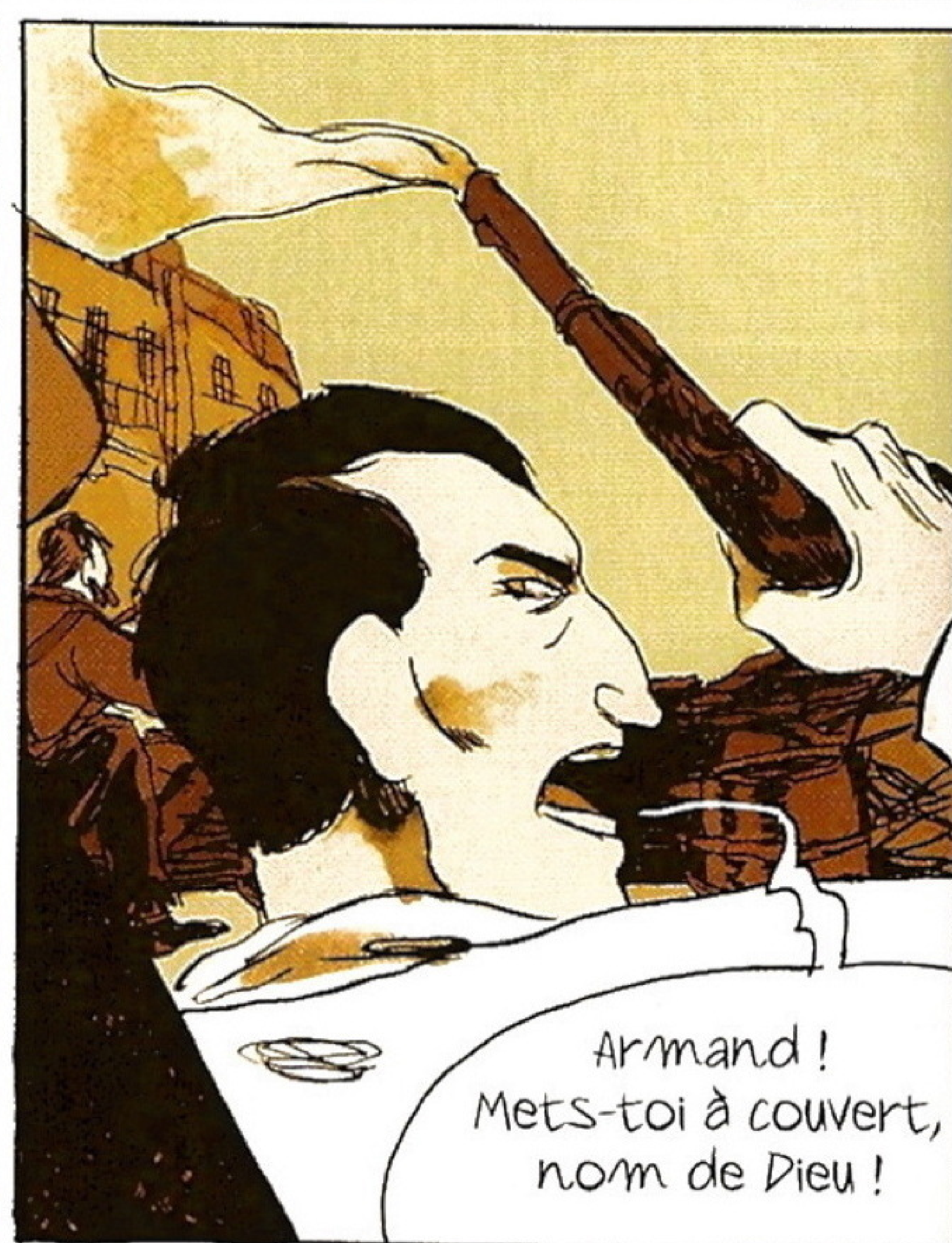



CHARGEZ !




PAW
PAW
PRR!


PAW! PAW!


Armand ! Mets-toi à couvert, nom de Dieu !




REPLI ! REPLI !


Les combats ont continué. Des ouvriers ont érigé des barricades aux Halles. La cavalerie a fini par écraser le mouvement dans la soirée. Une cinquantaine de tués...

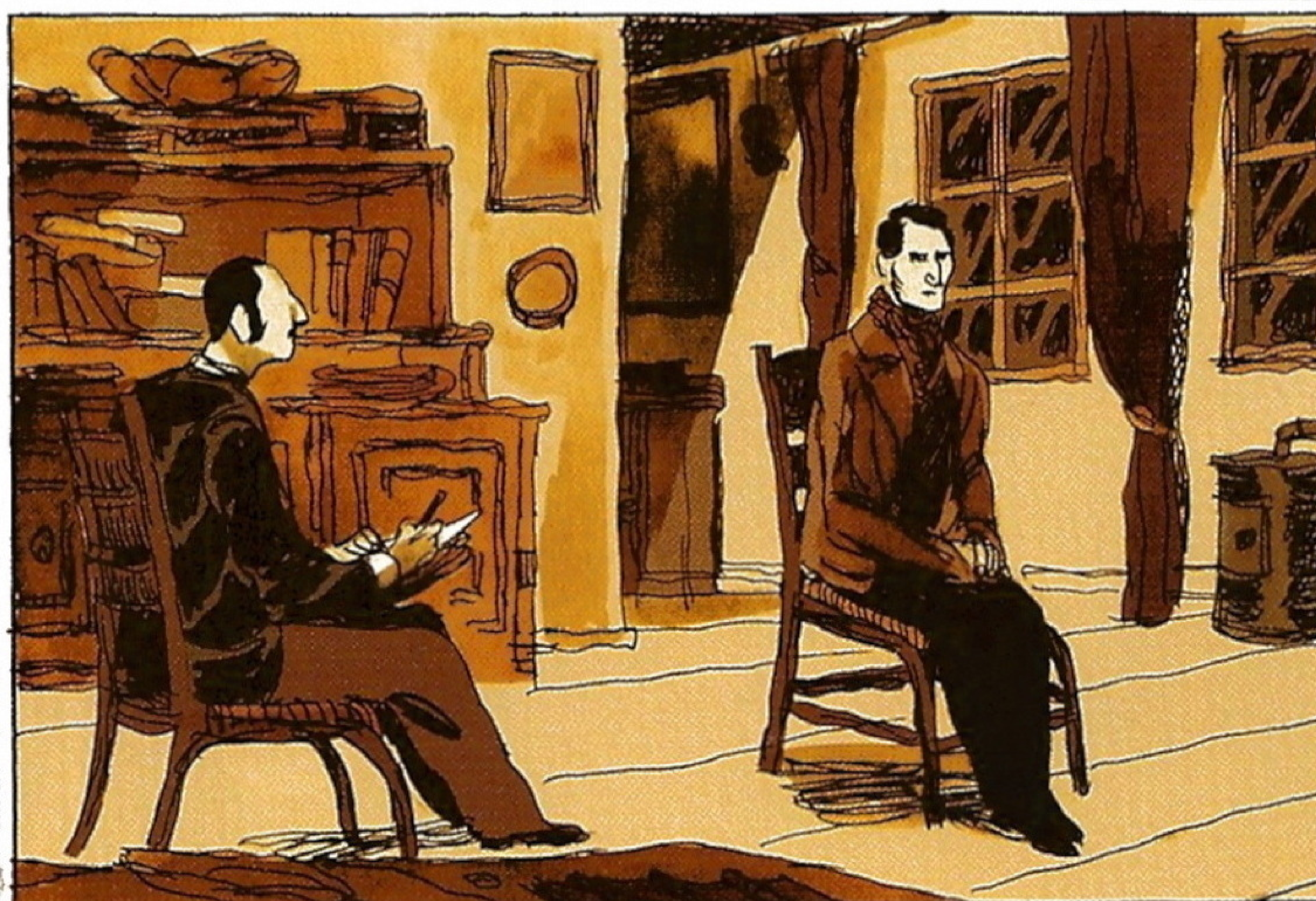

Et Barbès ?


Il n'est pas mort.


La garde nationale l'a arrêté. Barbès a endossé l'entière responsabilité de l'insurrection. Il a demandé qu'on prenne sa tête et qu'on épargne celle des autres...

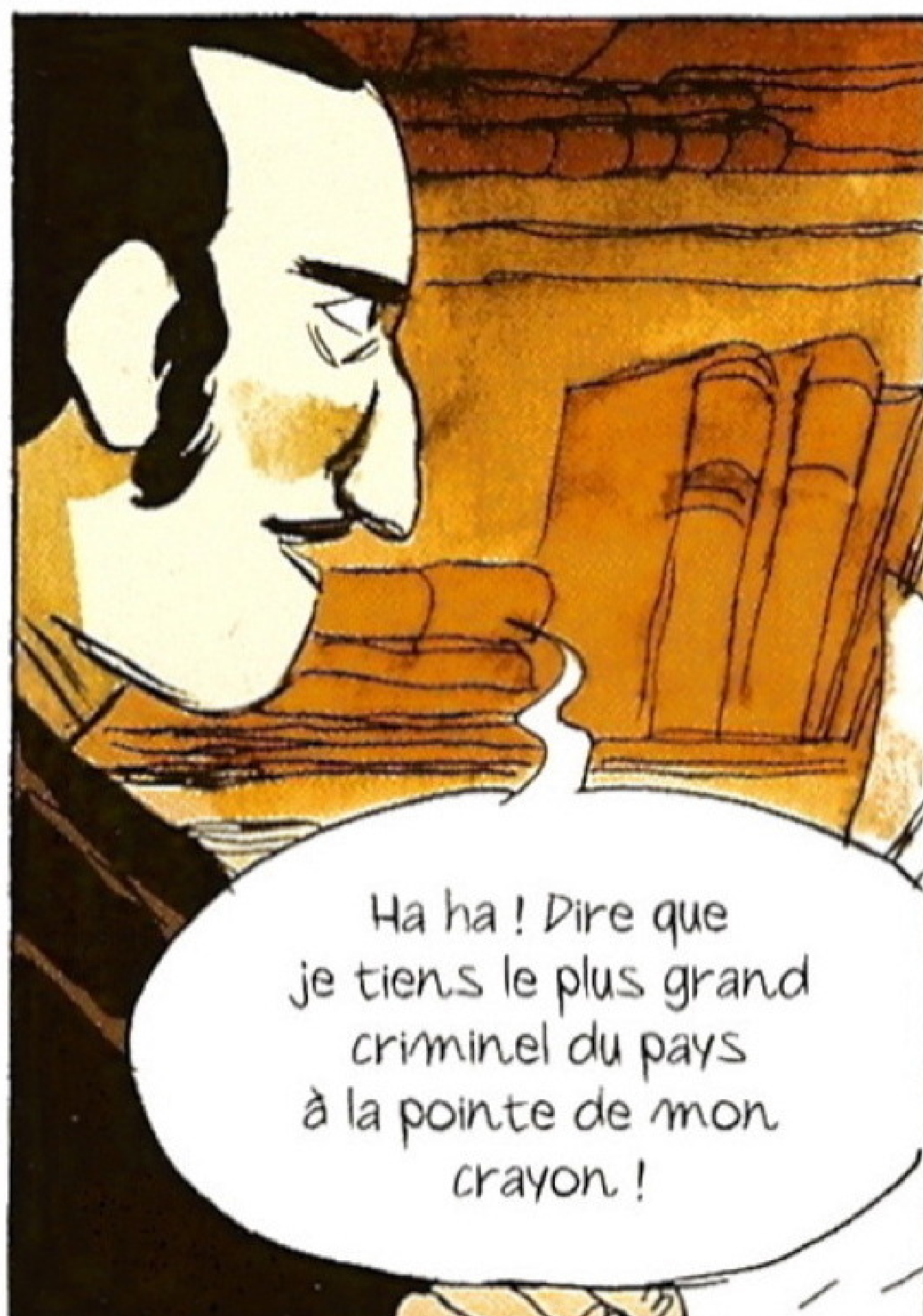

Peine perdue ! Il fut condamné à mort et les autres à la déportation, aux travaux forcés ou à la prison.


Et vous, dans tout ça ?

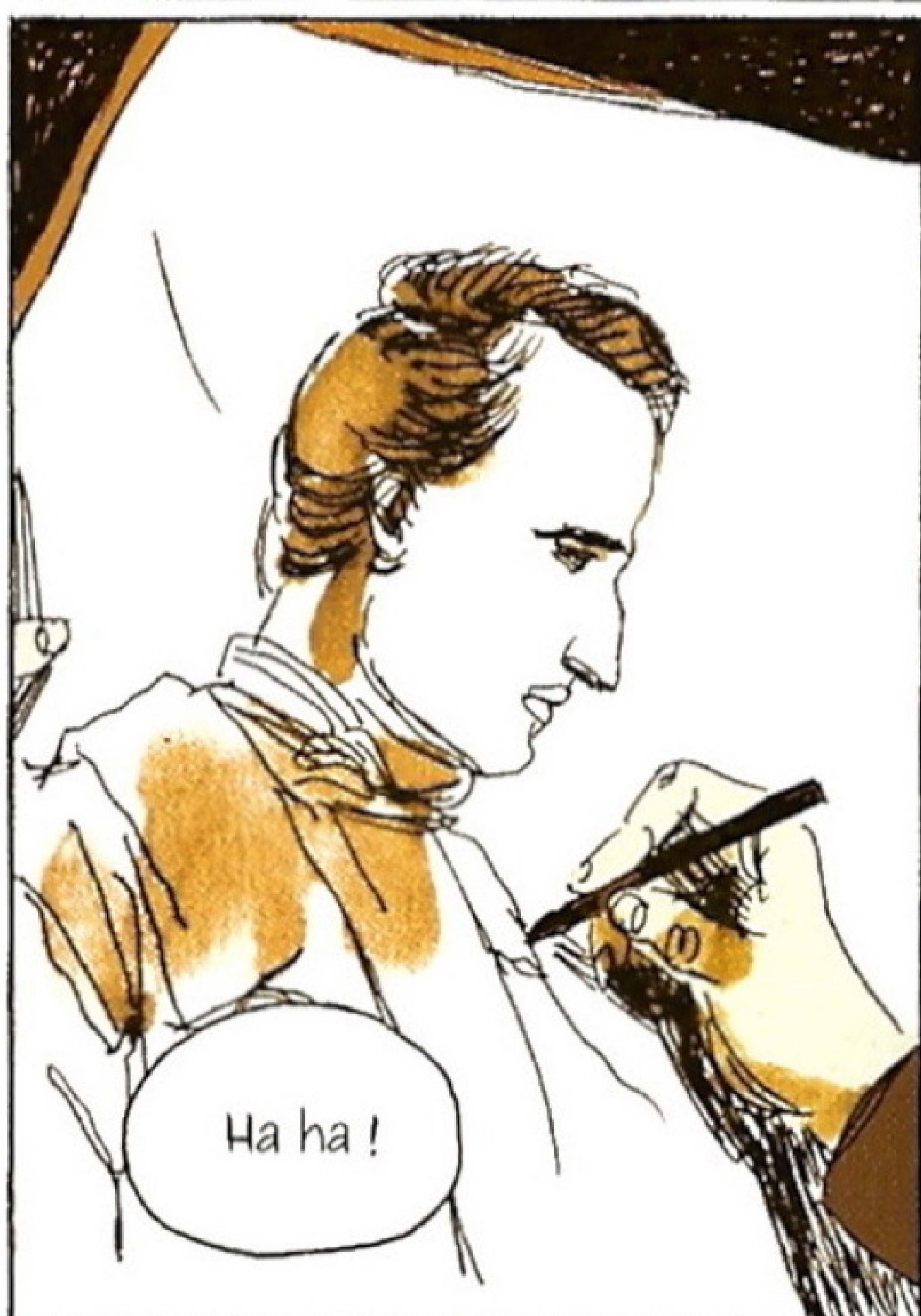


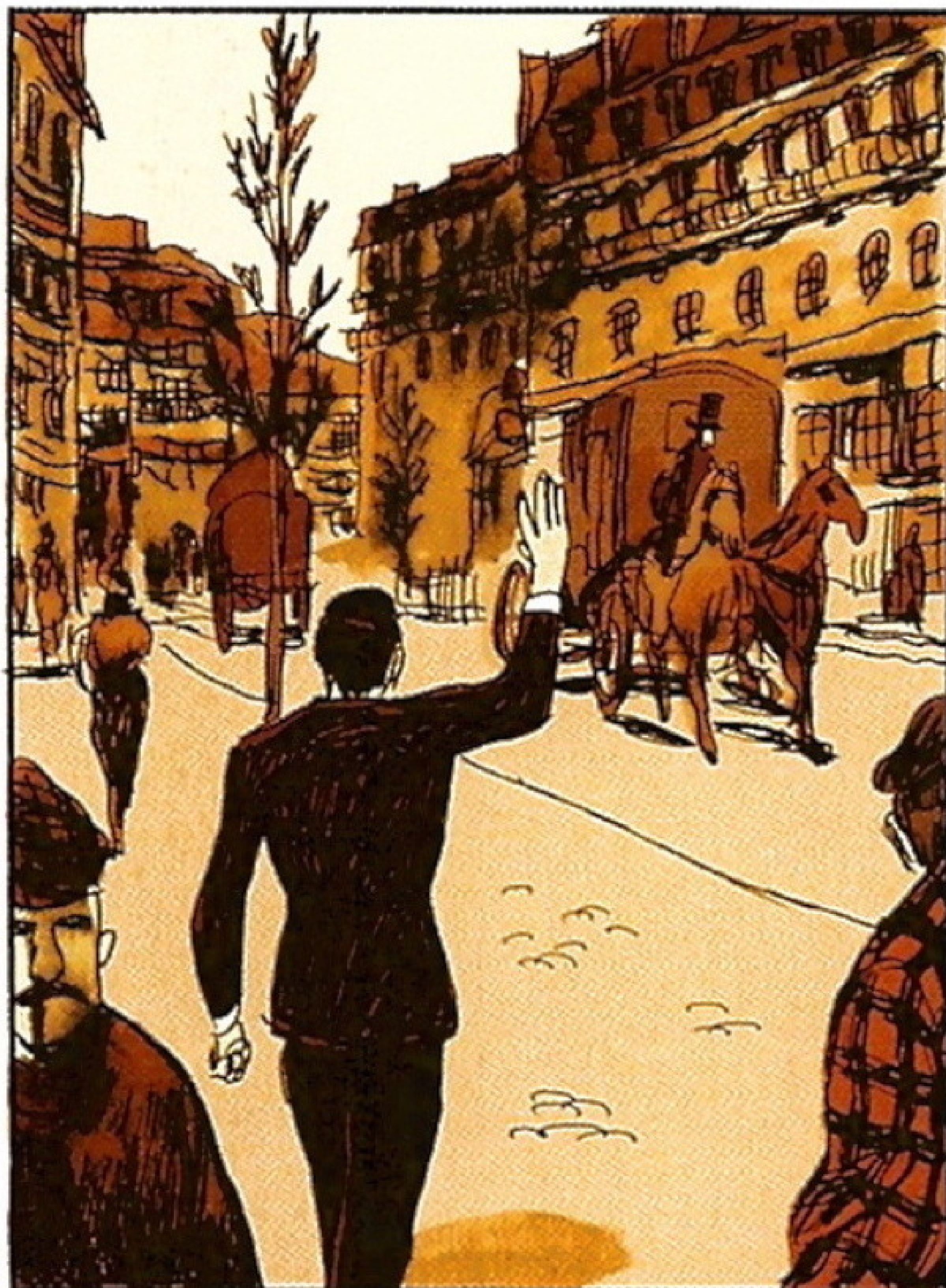





Allons ! Cesse un peu de tirer cette tête !
Ce n'est pas toi qui as toutes les polices de Paris sur le dos !

Ha ha ! Dire que je tiens le plus grand criminel du pays à la pointe de mon crayon !

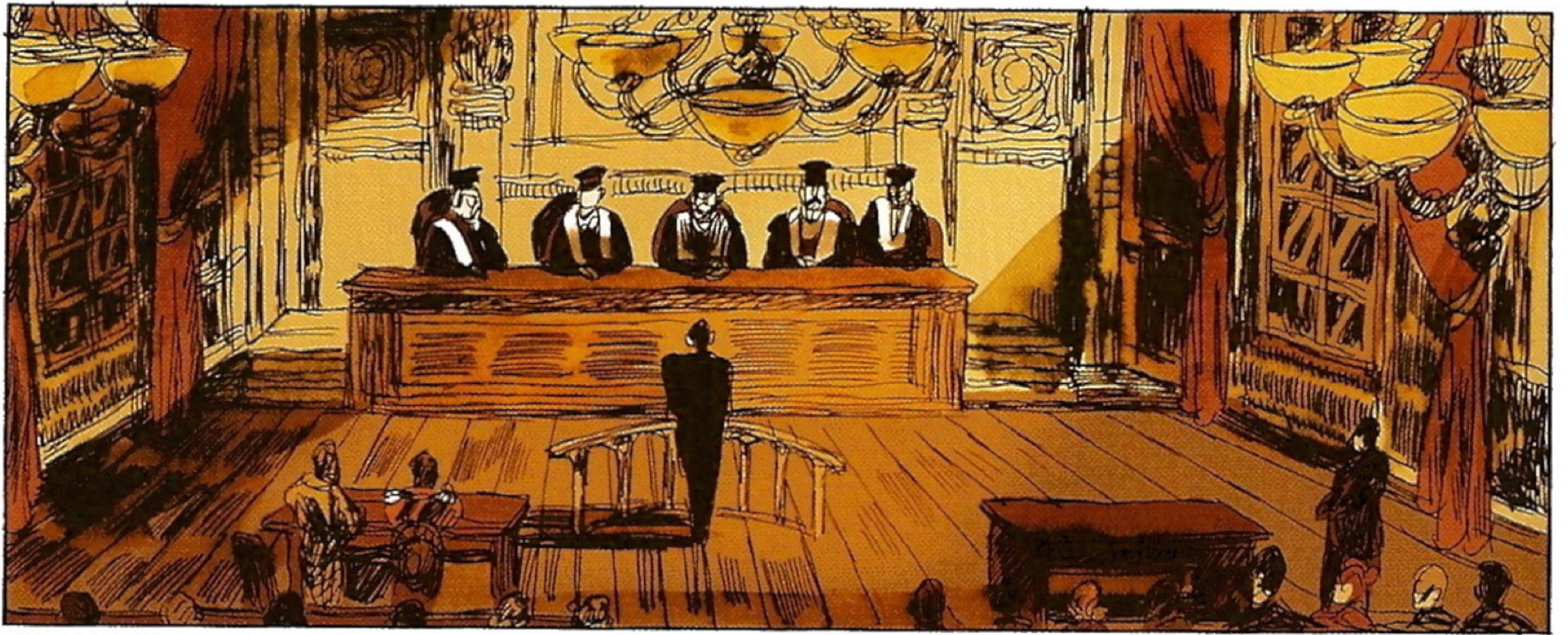
Accusé dessinateur, levez-vous ! Et jurez qu'on ne vous y reprendra plus !

Je le jure, Votre Majesté !

Ha ha !




AU SECOURS ! AU SECOURS, PATRIOTES !

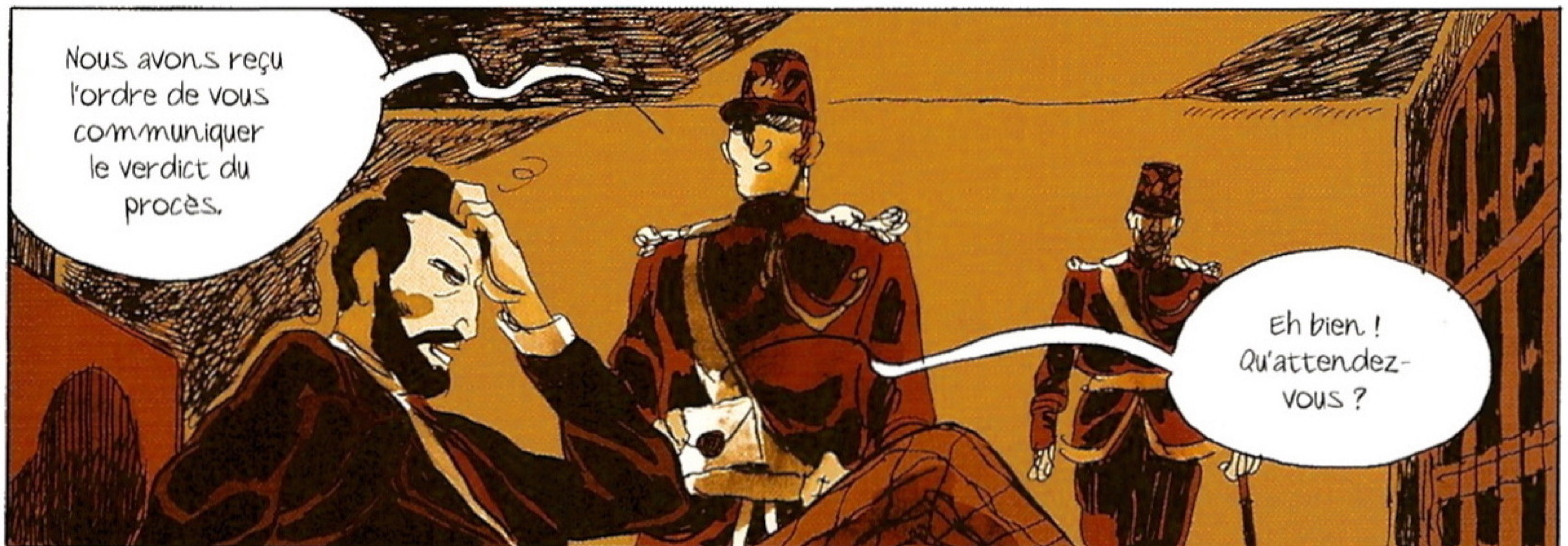





L'accusé va-t-il continuer de ne rien vouloir déclarer à la cour ?

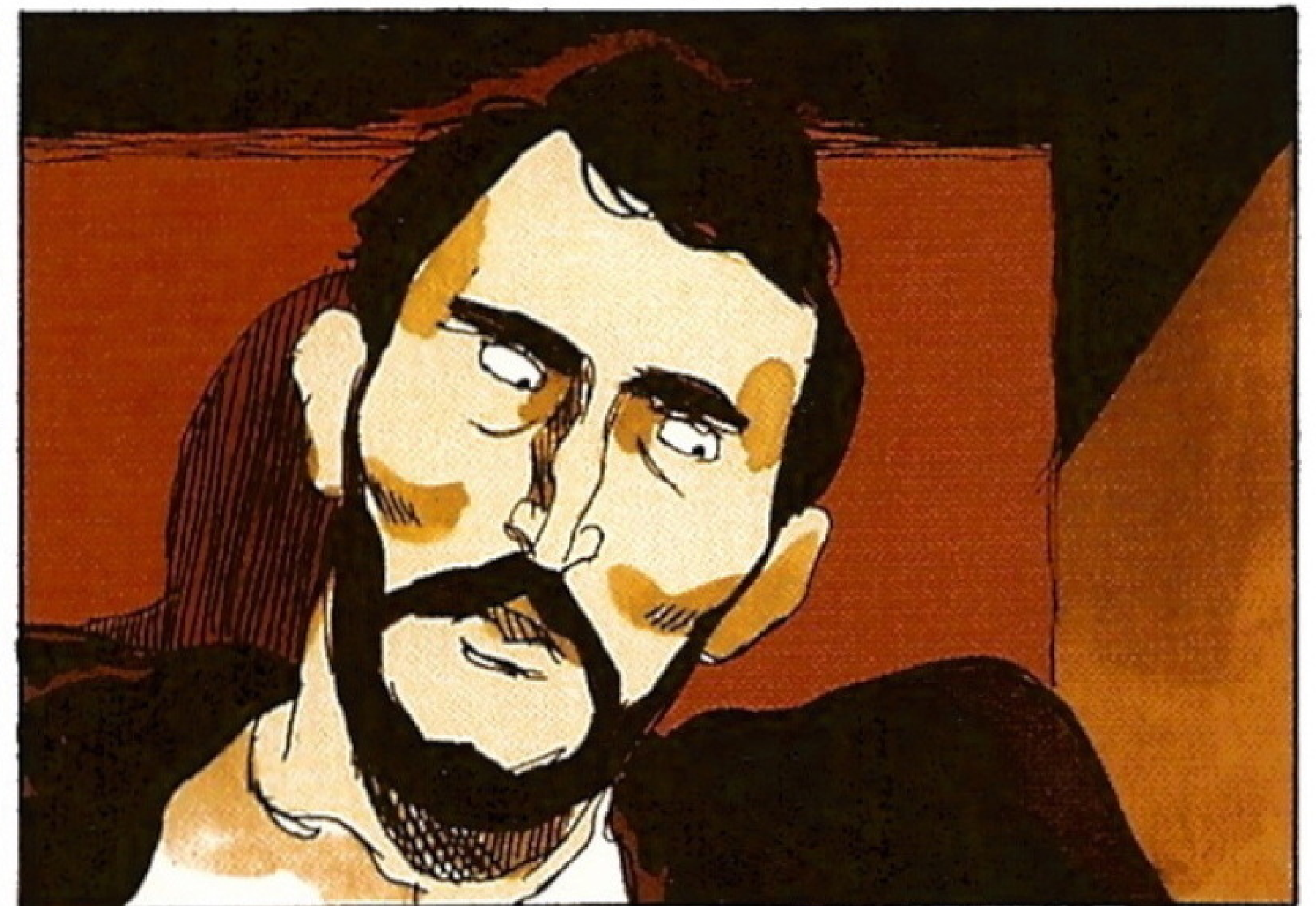

Rien, monsieur le président, absolument rien.

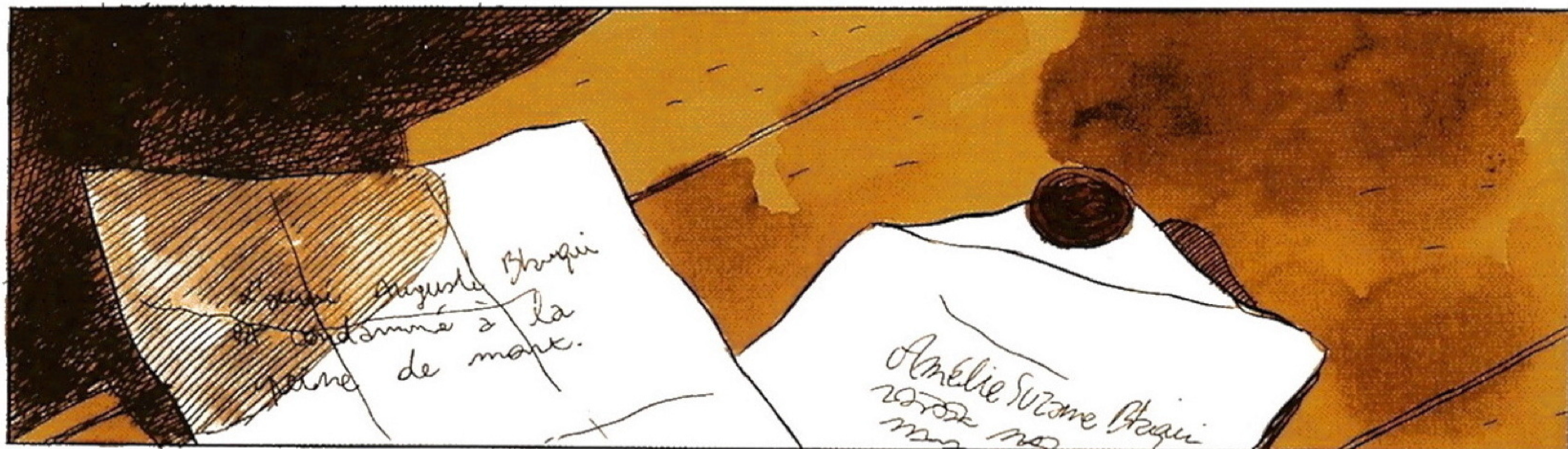



Nous avons reçu l'ordre de vous communiquer le verdict du procès.
Eh bien ! Qu'attendez-vous ?

Hum... "L'accusé Auguste Blanqui... est... condamné à la peine de mort..."

Répétez, s'il vous plaît.

"L'accusé Auguste Blanqui est... condamné... à la... à la peine de mort..."



Auguste Blanqui
condamné à la
de mort.
Amélie Suzanne Blanqui


Amélie s'est rendue aux Tuileries... sans m'en parler bien sûr. Elle a imploré Louis-Philippe de me laisser la vie sauve.

Il a transformé l'exécution en prison à perpétuité...

Clément, dites donc, votre ennemi juré !

Il haïssait la peine de mort... Sans doute parce que son propre père était mort sur l'échafaud...





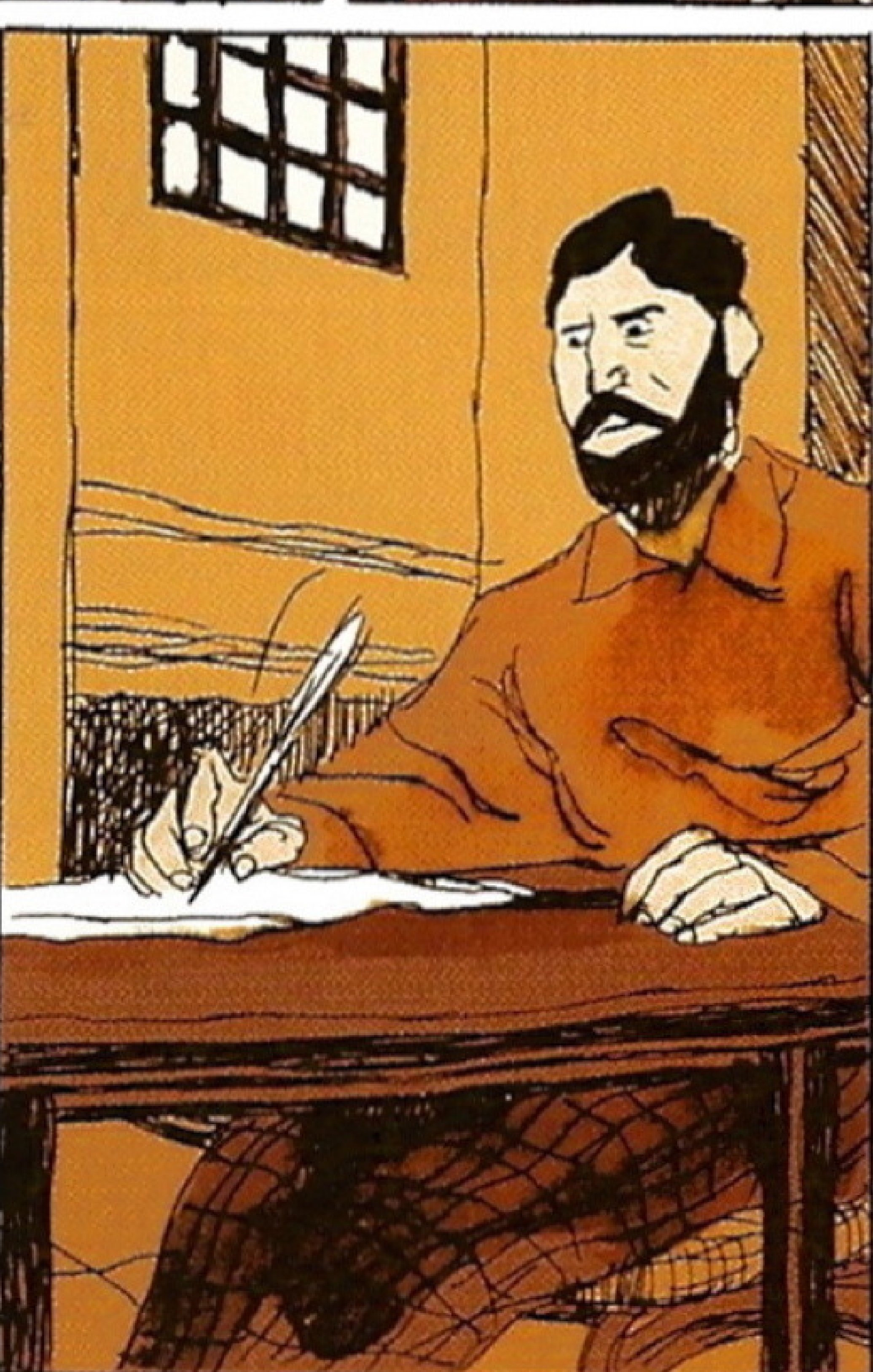
5 février 1840, Mont-Saint-Michel.








Amélie

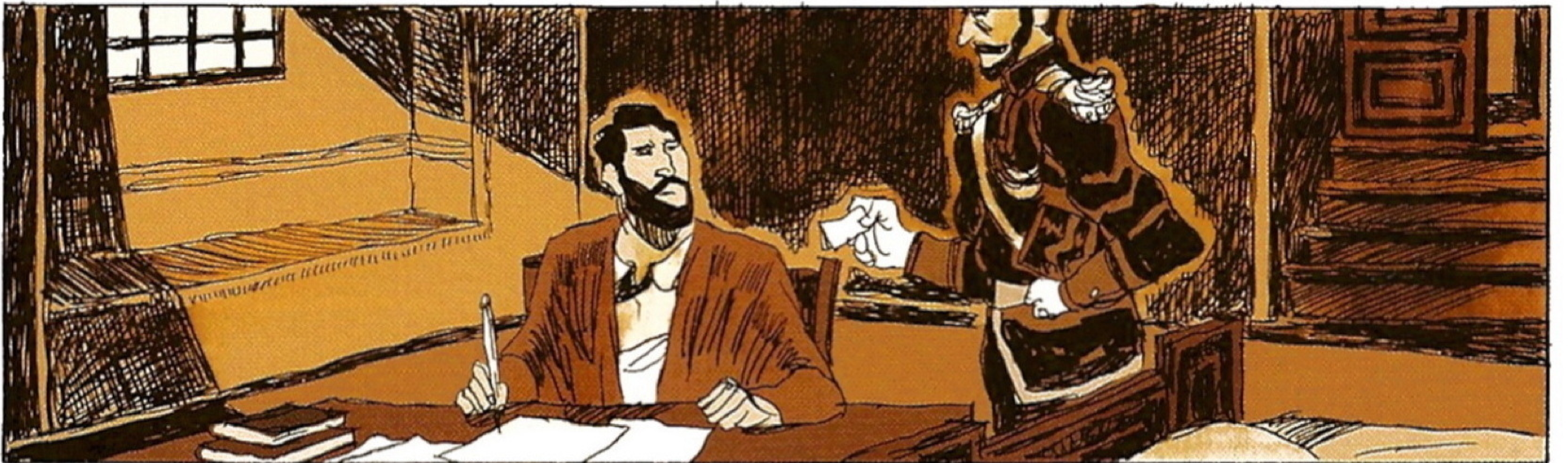




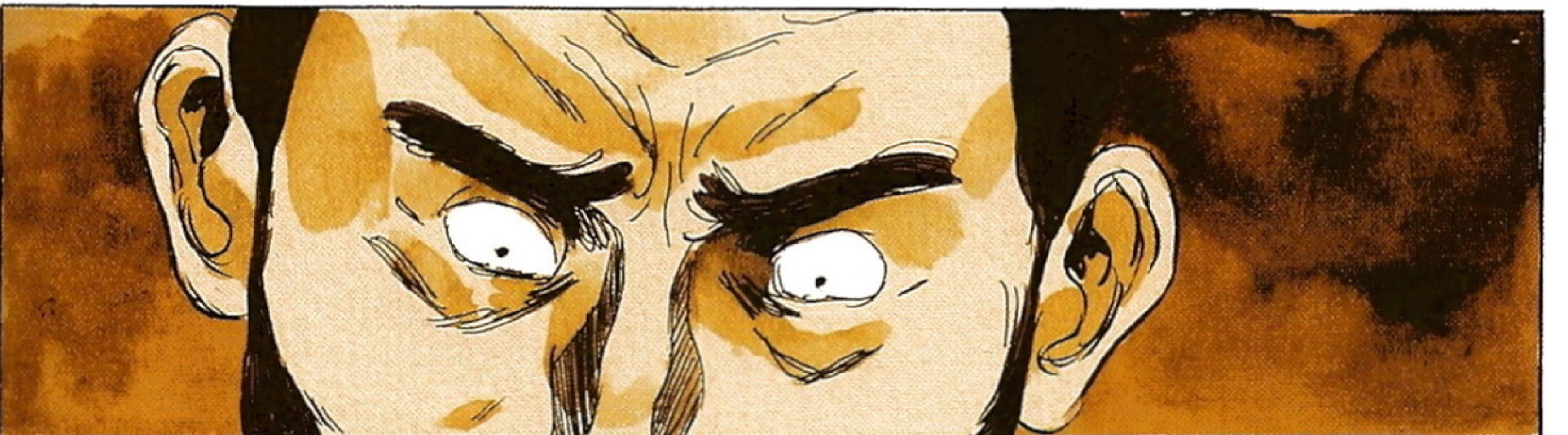



Les colis d'Amélie sont devenus des lettres, m'expliquant qu'on lui avait trouvé une maladie au cœur...
Son état s'est dégradé très vite.

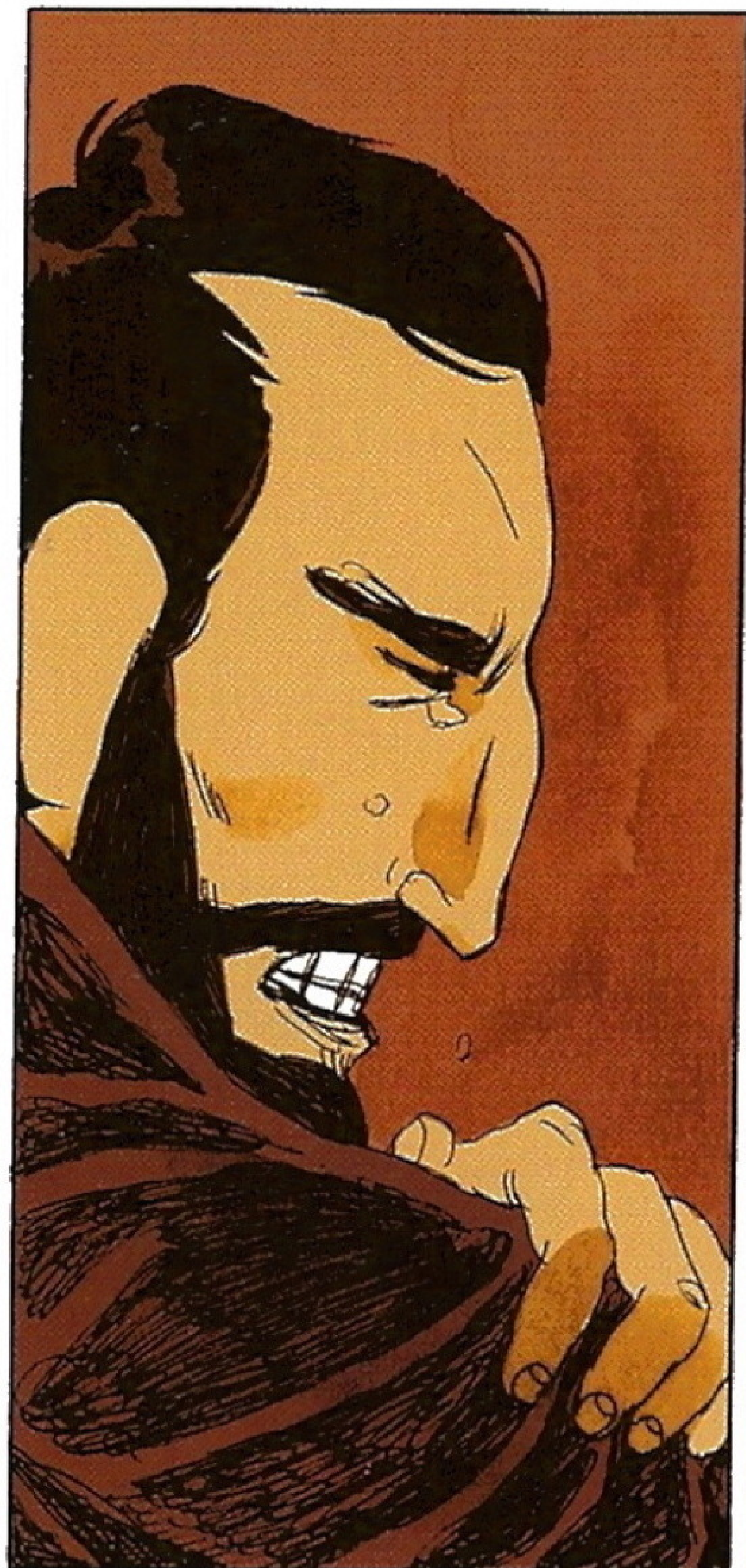
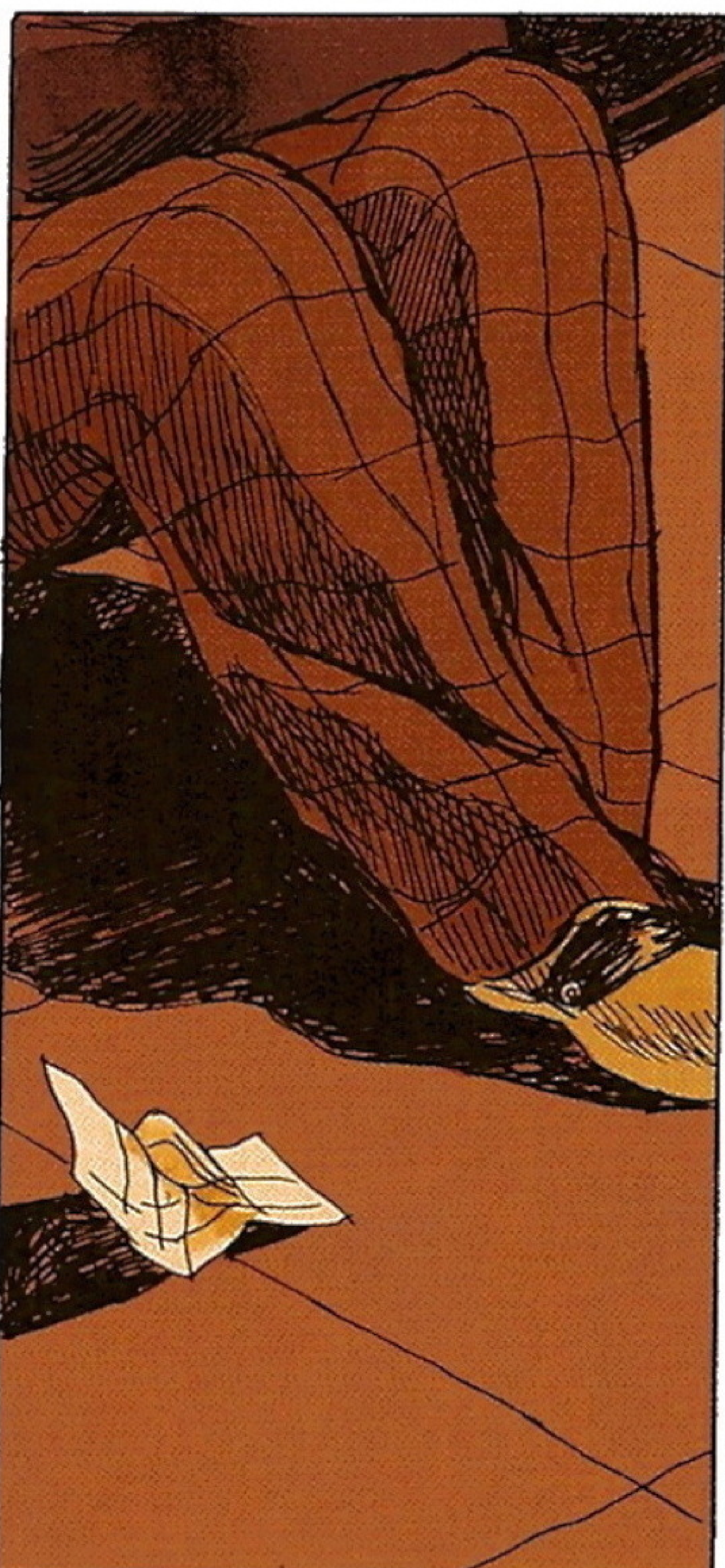

Et puis...

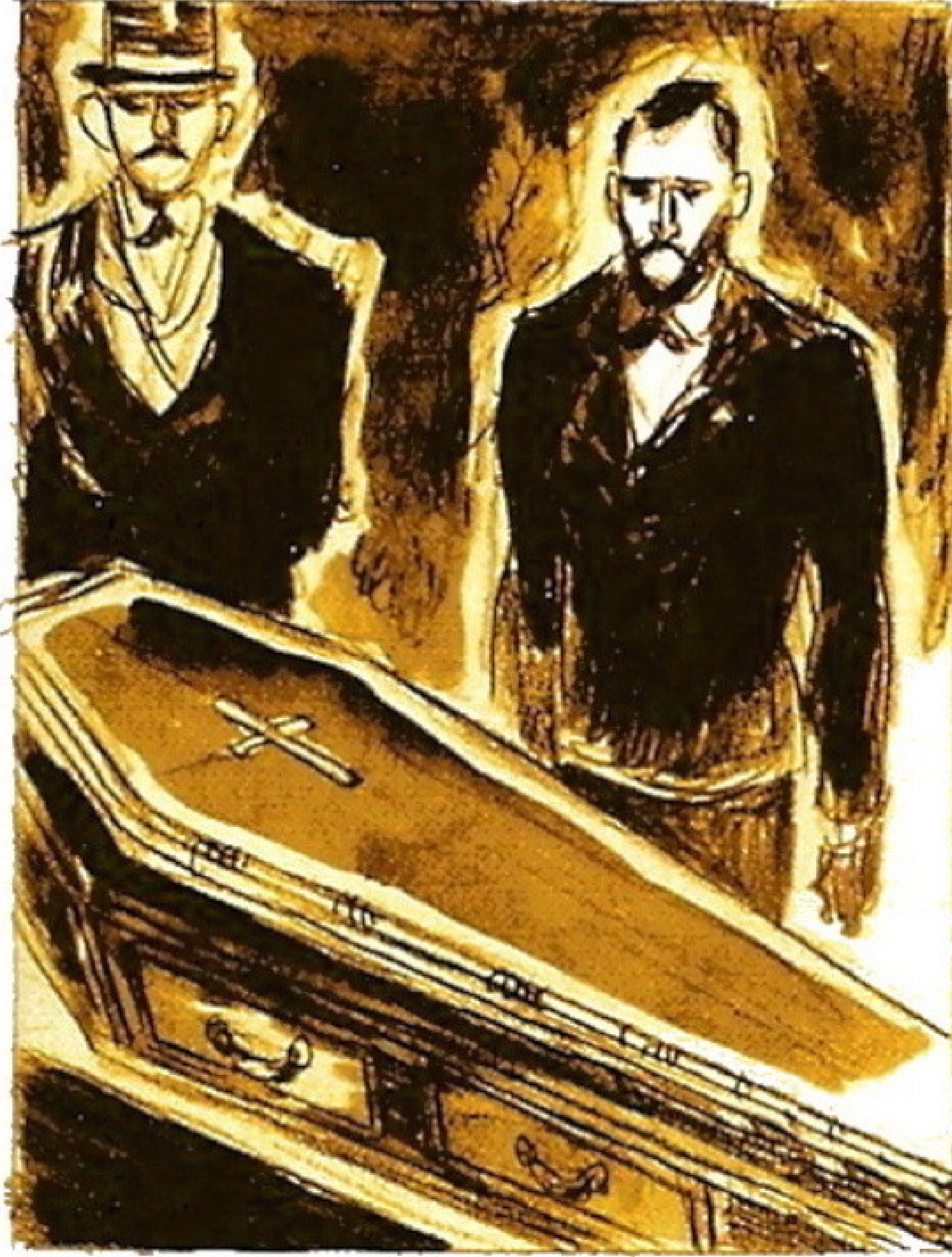














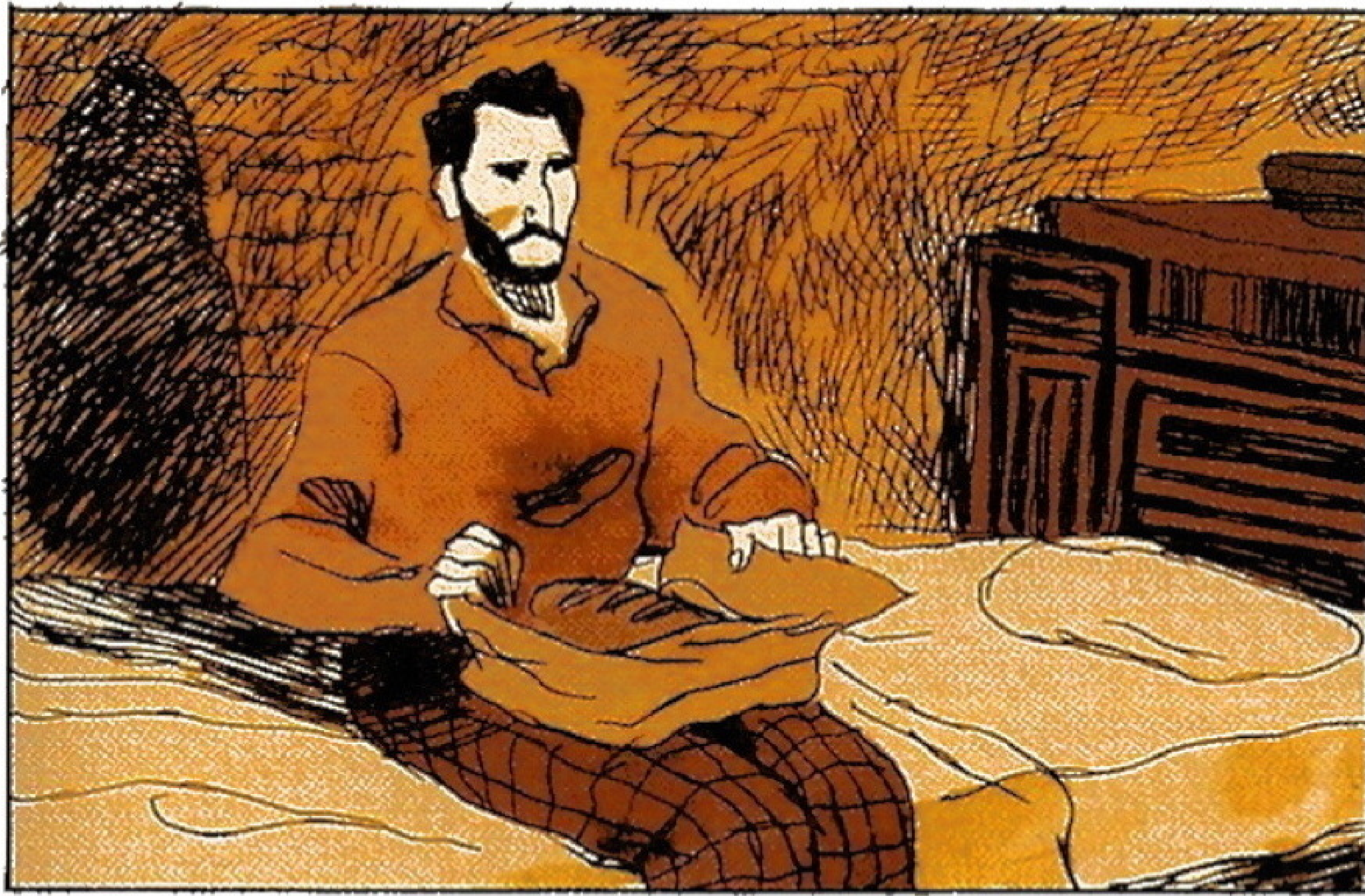
... La nourriture est infâme. J'ai trouvé des gros asticots ! Ici, on appelle leur bout de viande le "vomitif"...


Justement, je t'ai apporté de quoi manger décemment, Auguste.


Merci, mère.

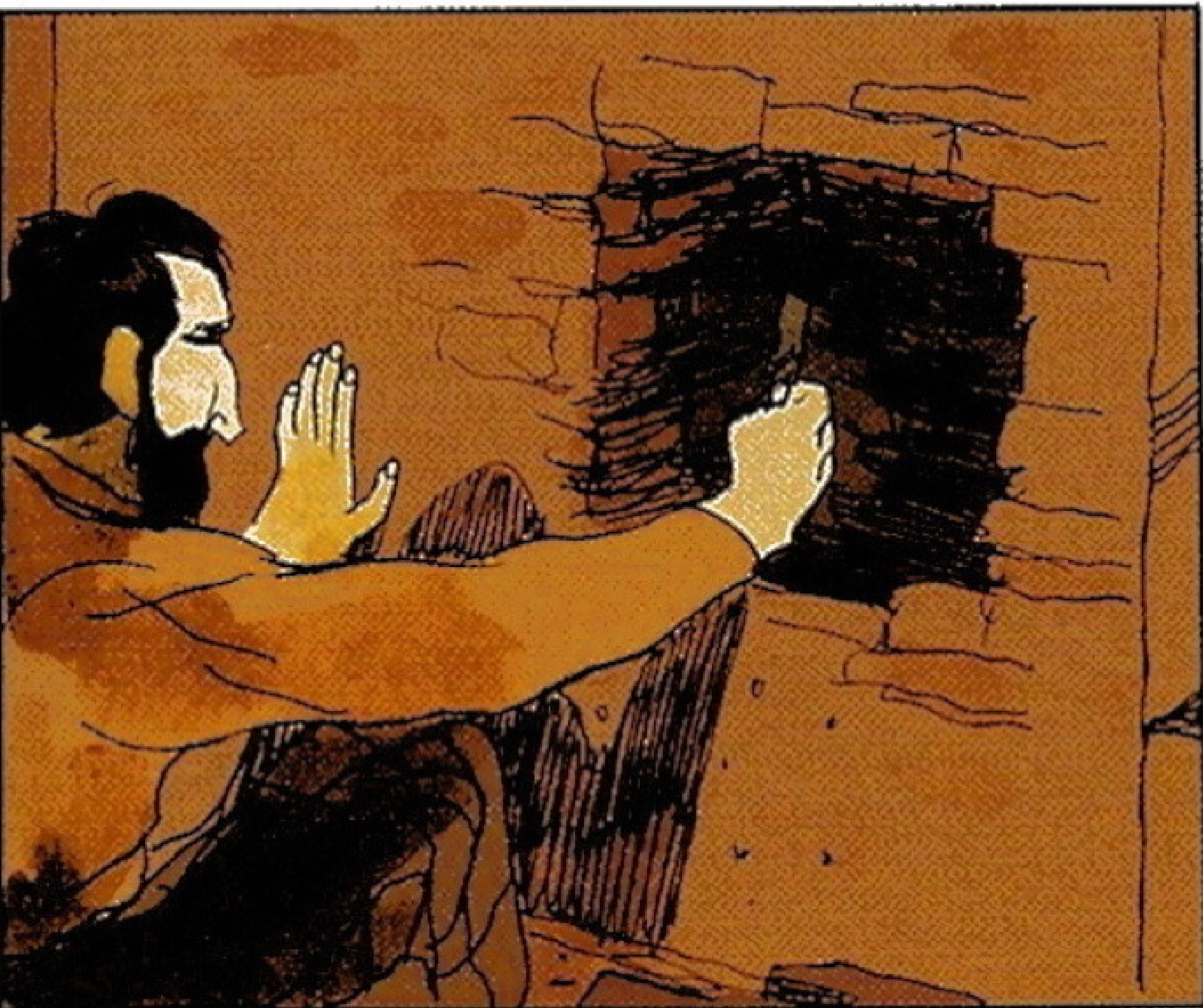
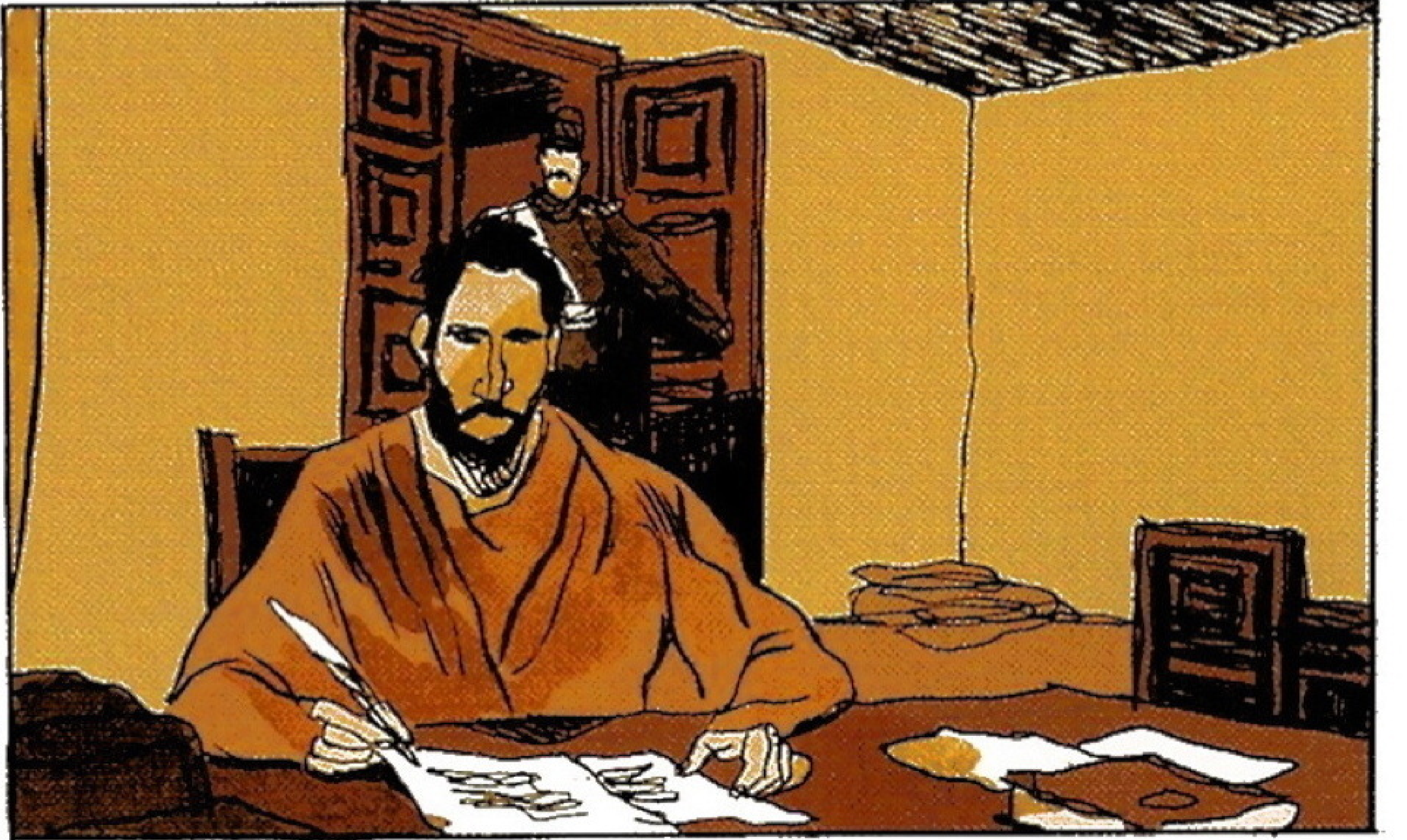

Tu feras attention au pain... La mie est dure.


Oui. Bien sûr... Je n'y manquerai pas.







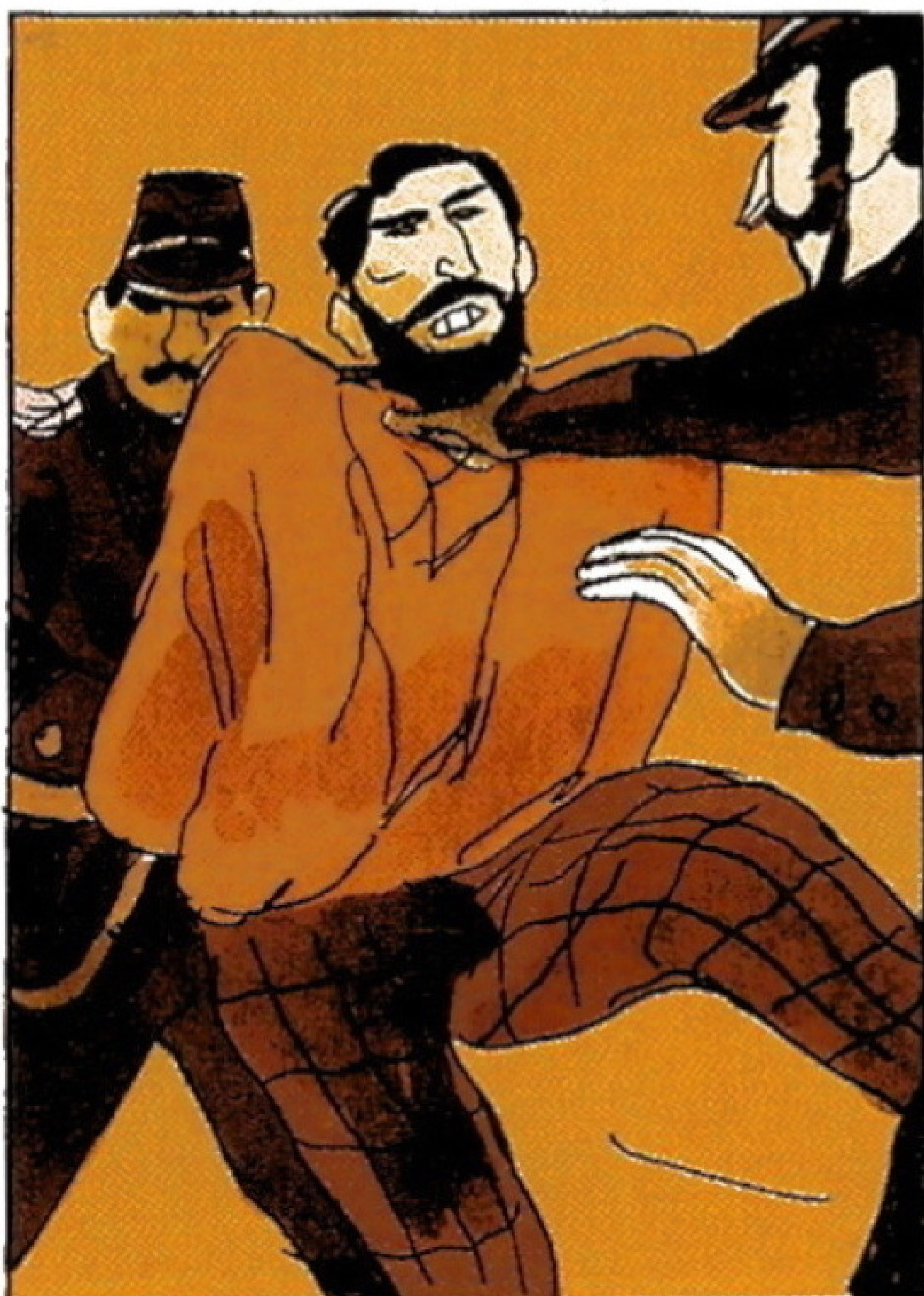



Un de tes petits amis a forcé la porte de sa cellule avec une aiguille à tricoter rougie au feu...

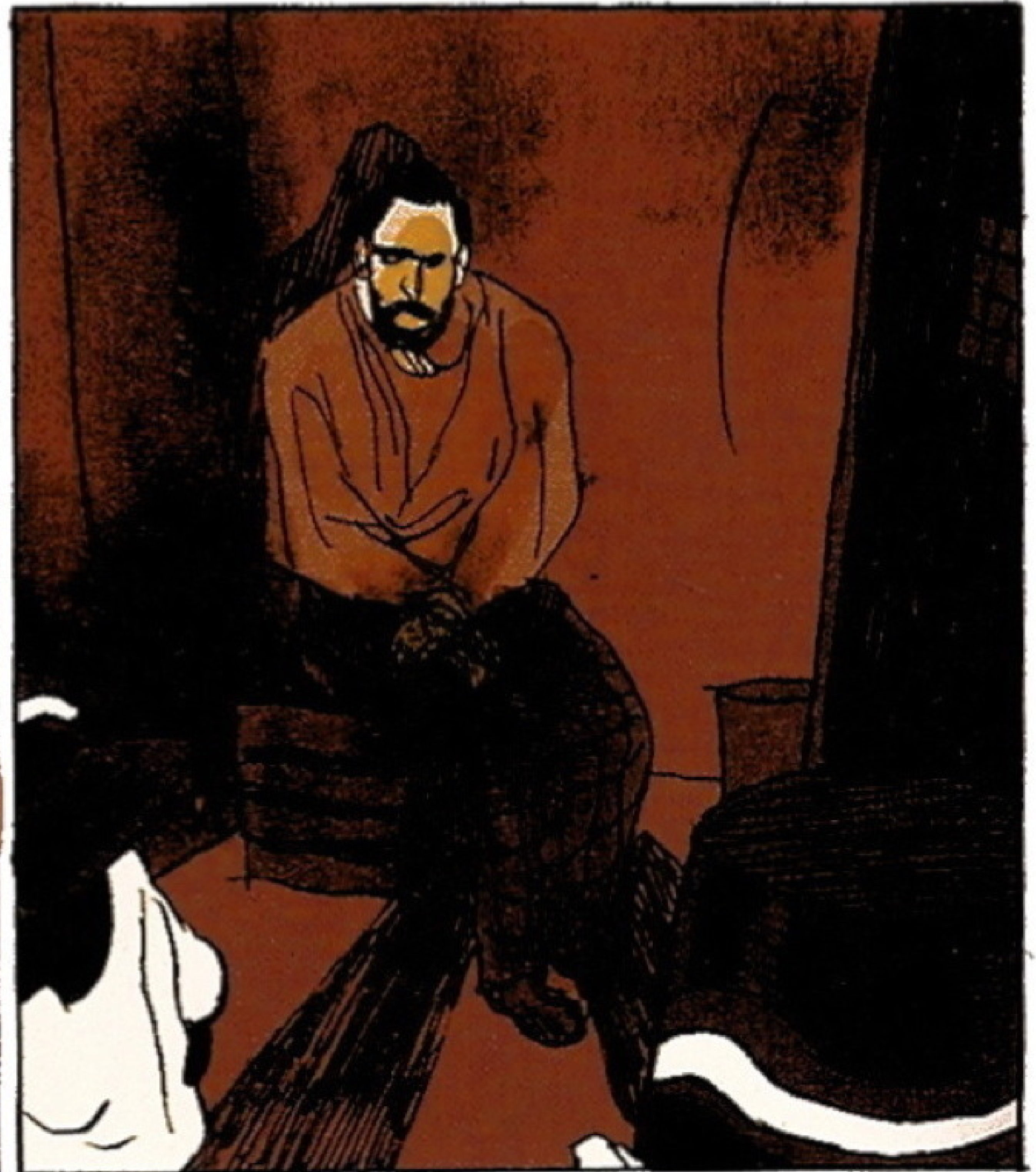

Ah oui ?









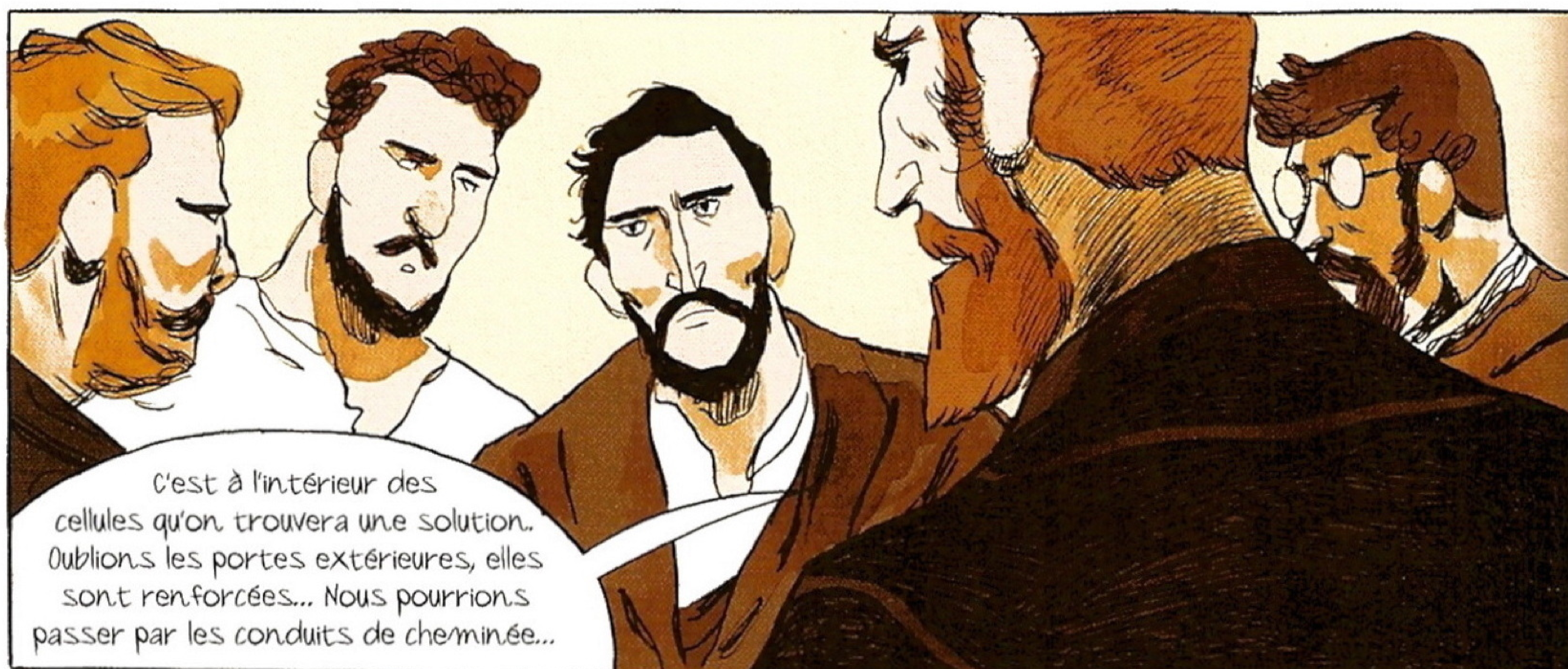



Le Mont est cerné d'une ceinture infranchissable, à cause des murailles et du chemin de ronde.


Mais les architectes ont négligé la protection à un endroit particulier : on l'appelle le "saut Gauthier"... S'il y a une opportunité d'évasion, ça ne peut être que par ici !
Et on aurait besoin de quoi ?


D'outils ! il nous faut des outils !


Ma mère a obtenu le droit de venir au parloir une fois par semaine. Je vais voir ce qu'elle peut faire.


C'est à l'intérieur des cellules qu'on trouvera une solution. Oublions les portes extérieures, elles sont renforcées... Nous pourrions passer par les conduits de cheminée...

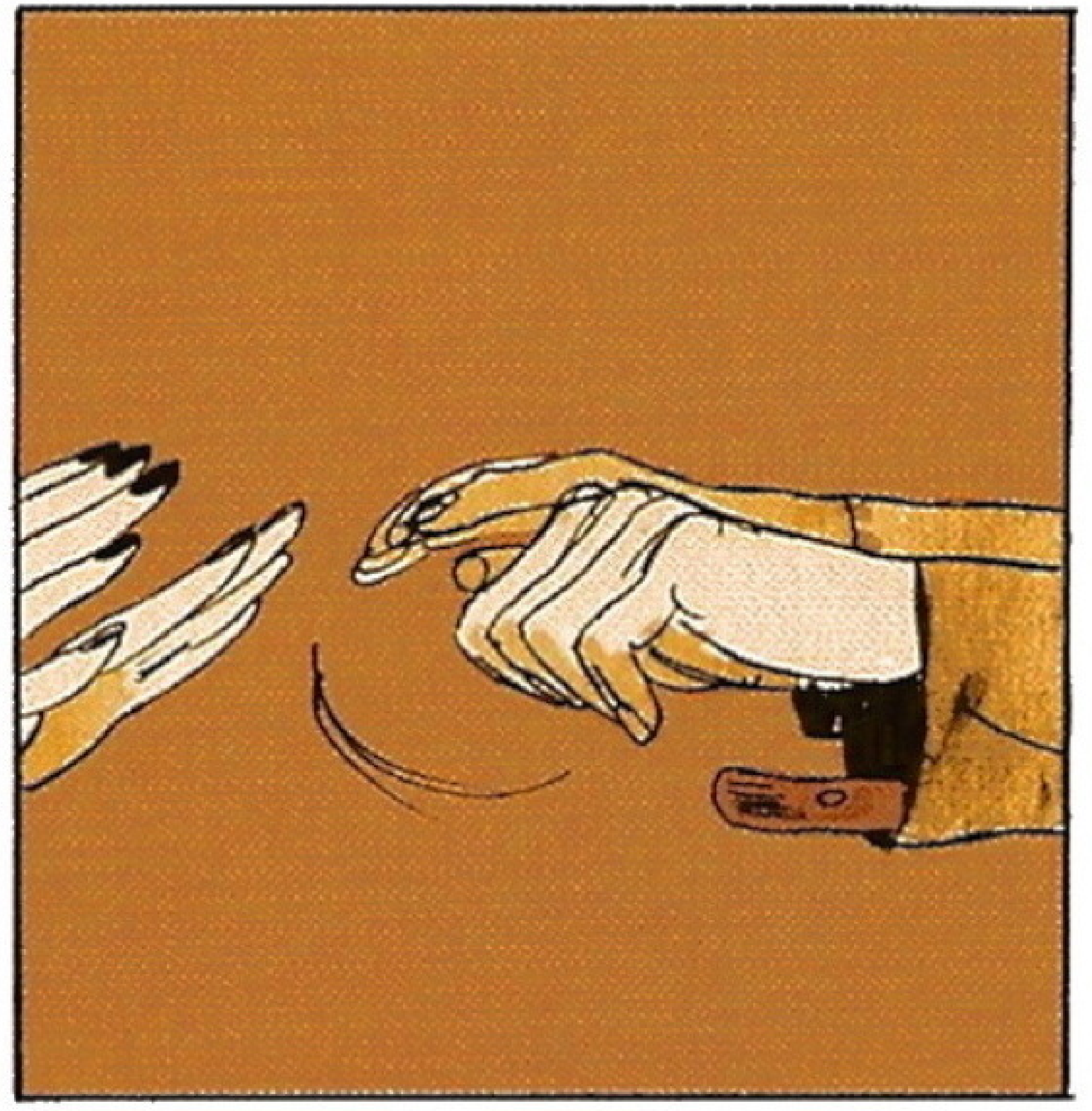
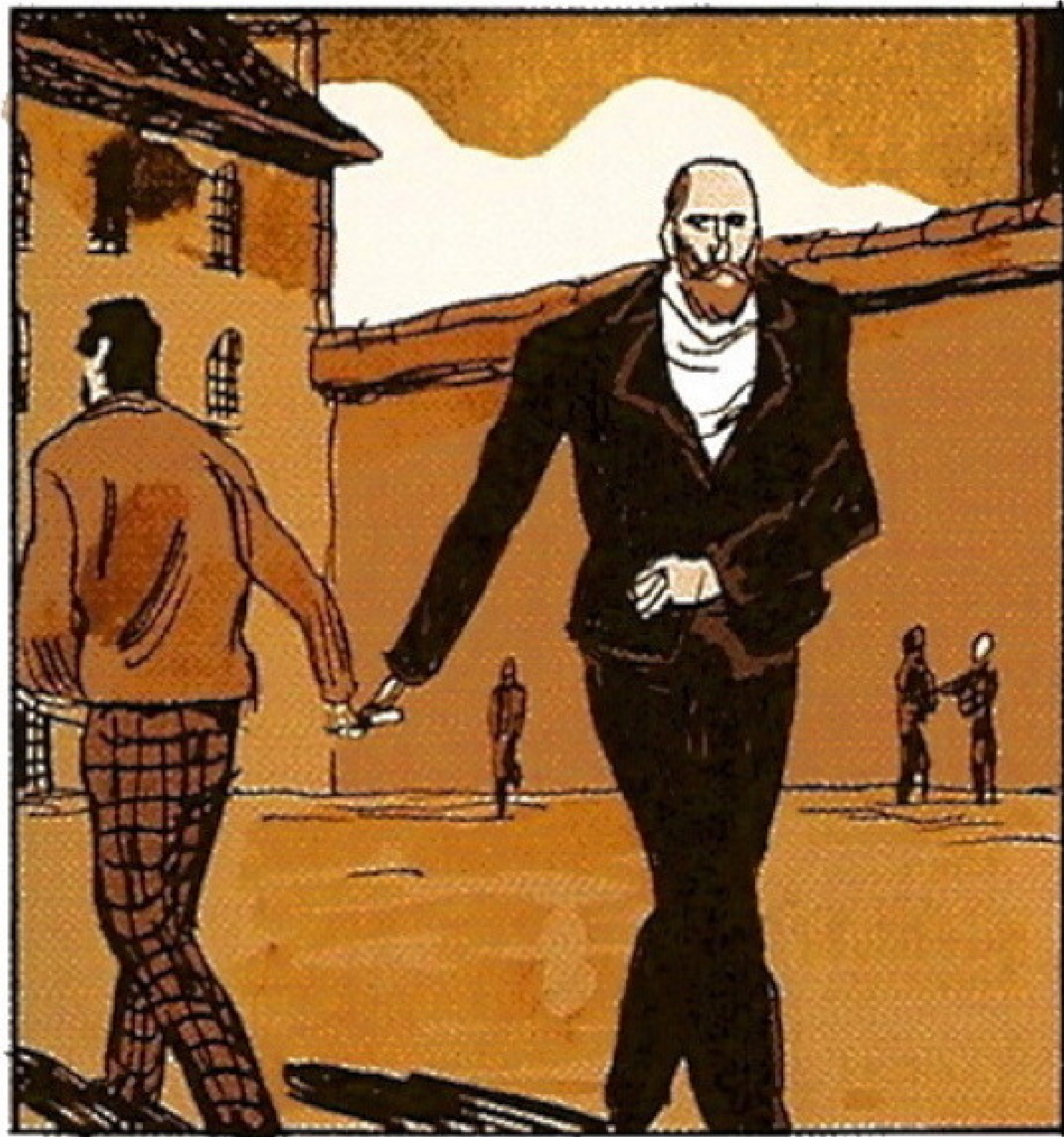

Mais, c'est beaucoup trop étroit !
Ce n'est pas un problème, ça. On les élargira.

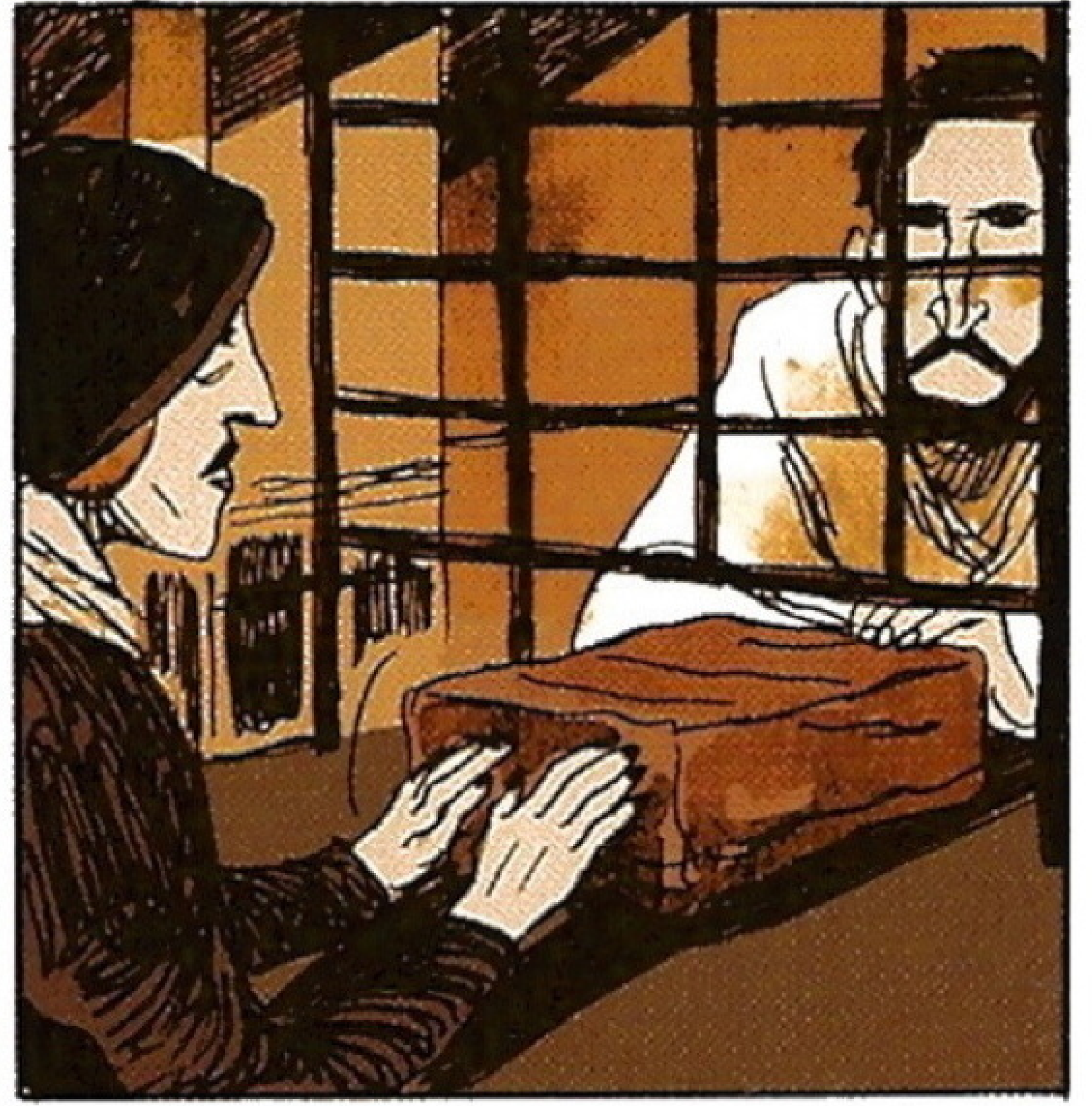

Et puis on pourra communiquer entre nos cellules. Et lorsque nous serons juste l'un en dessous de l'autre, il suffira de creuser un trou par le plafond !


Qui est partant ?

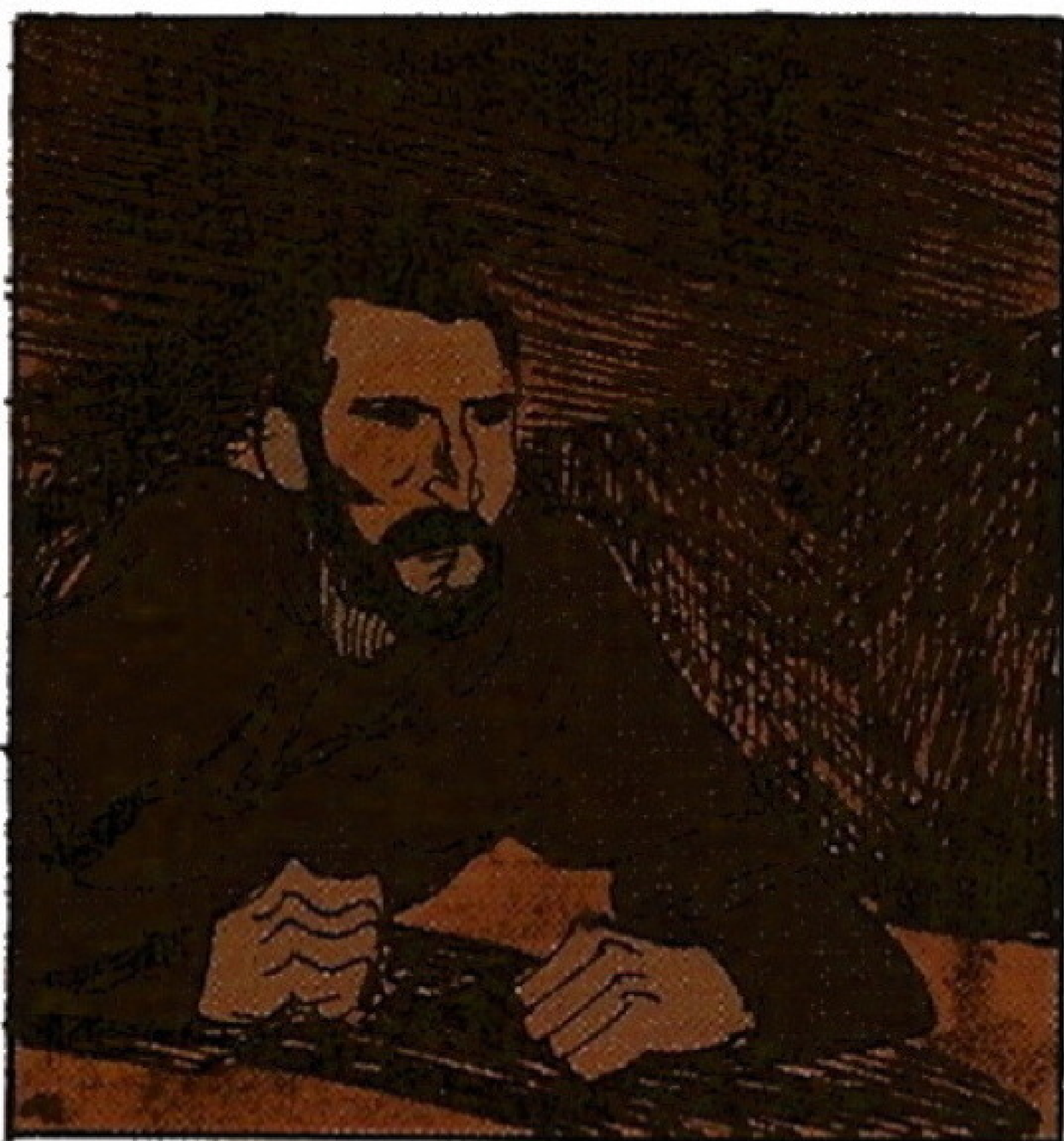
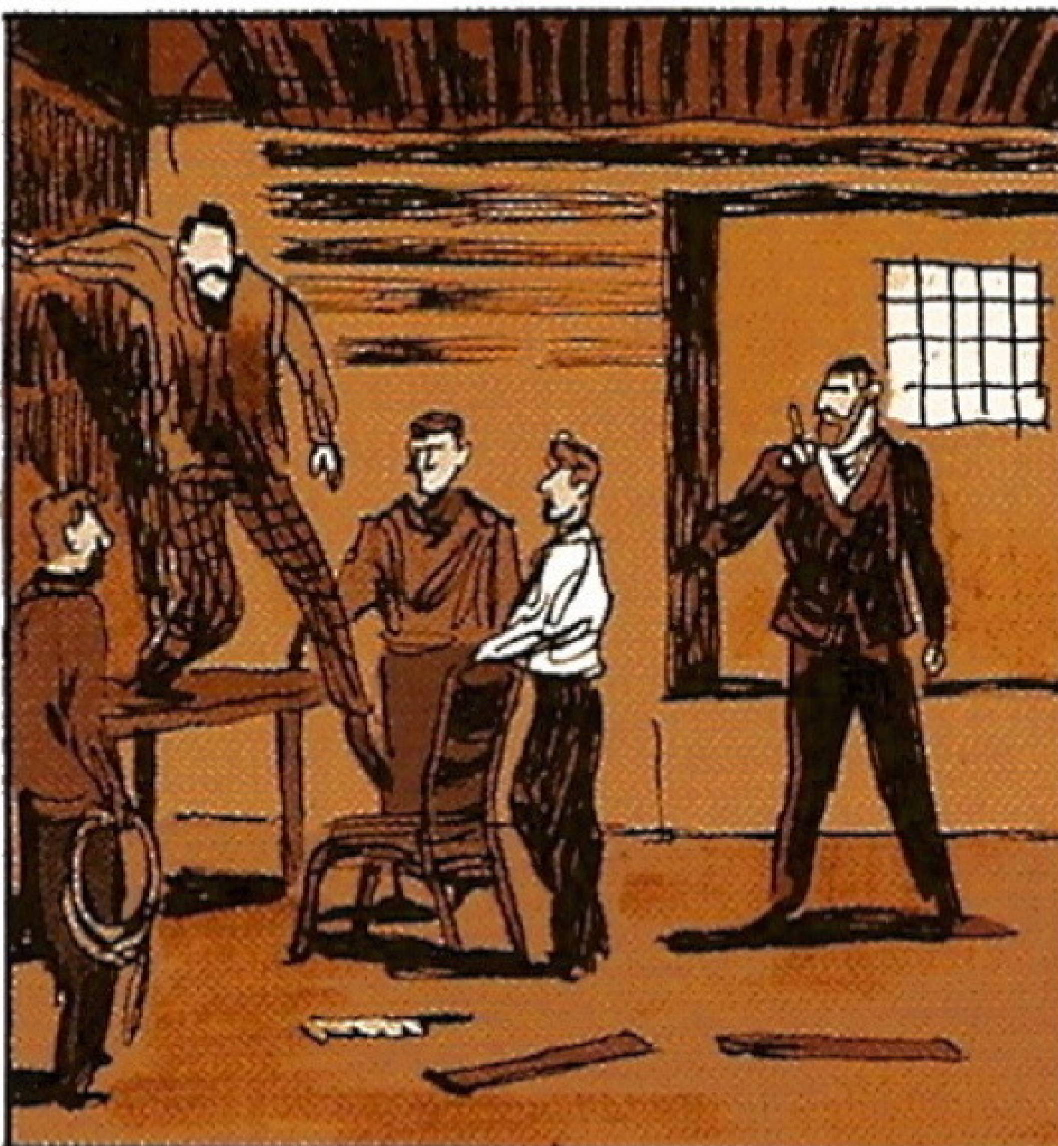

Nous n'avons rien à perdre.

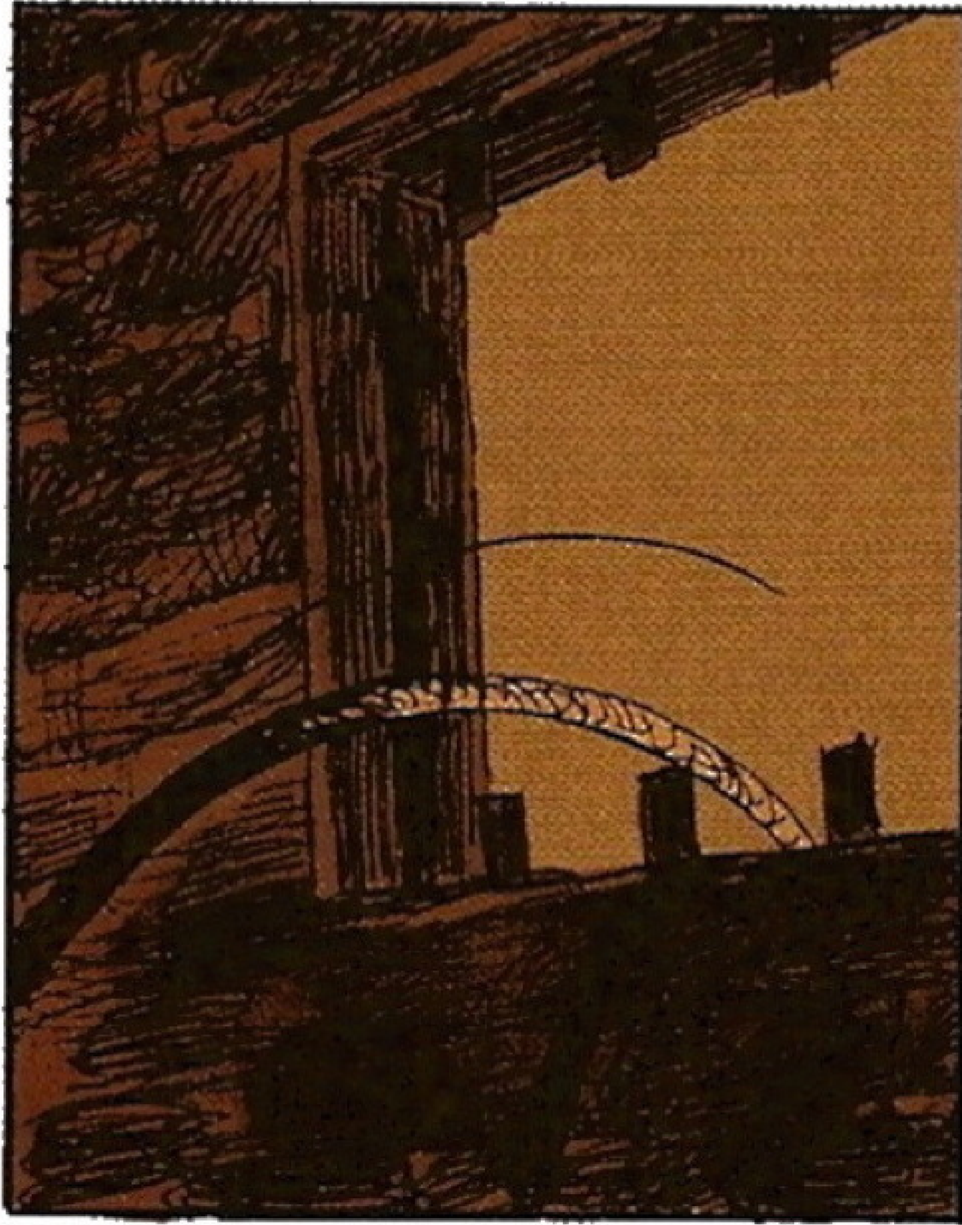
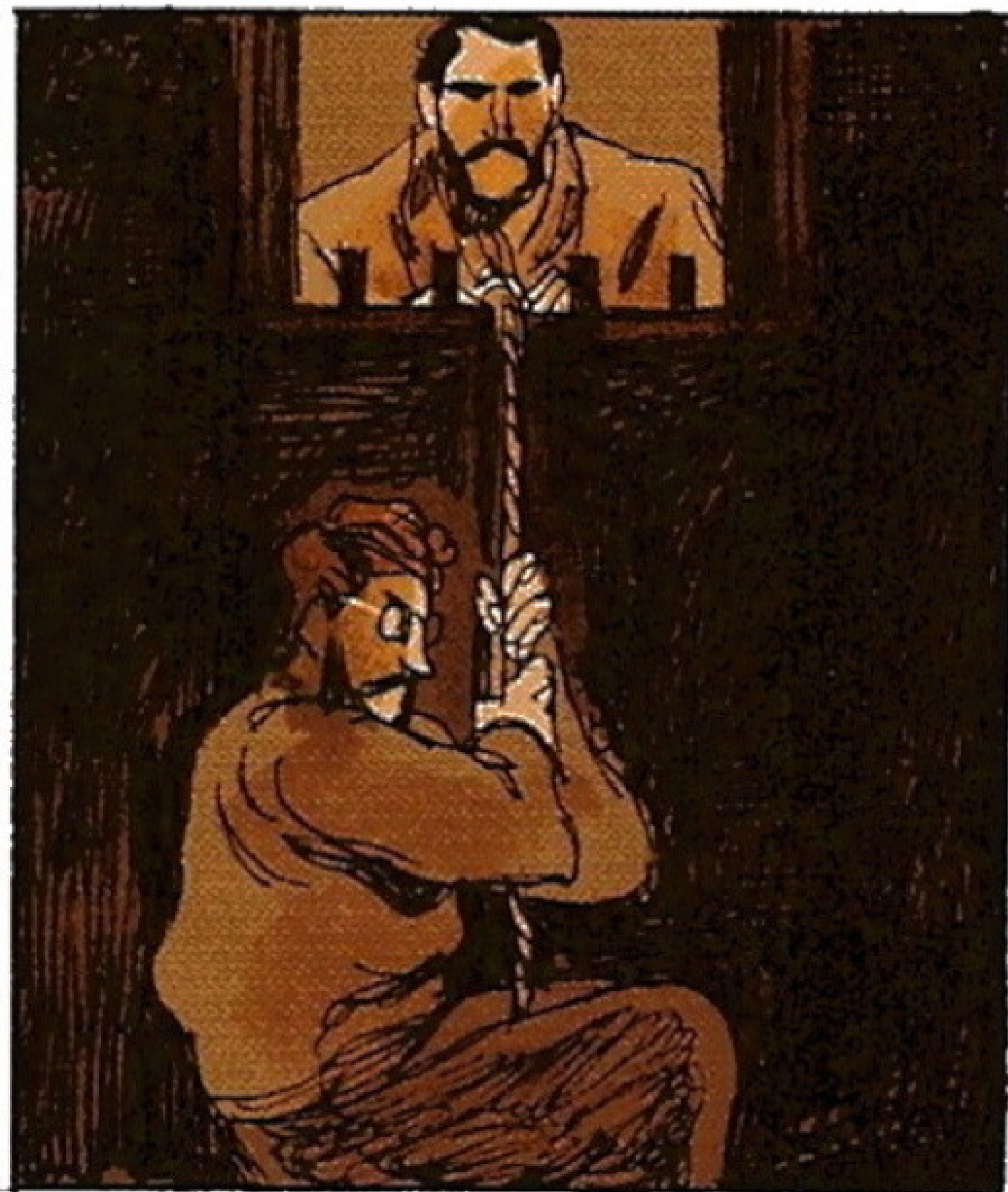
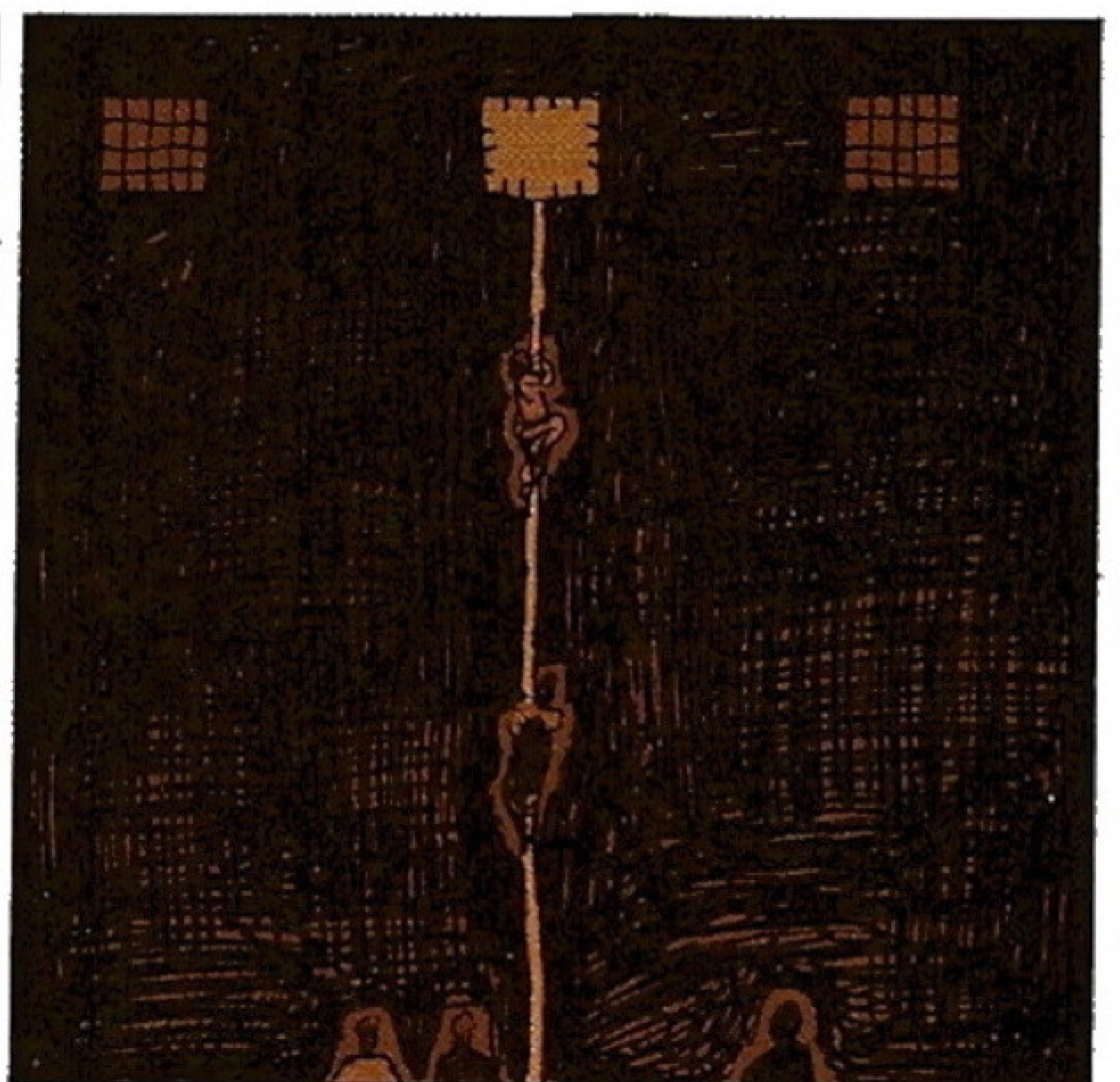




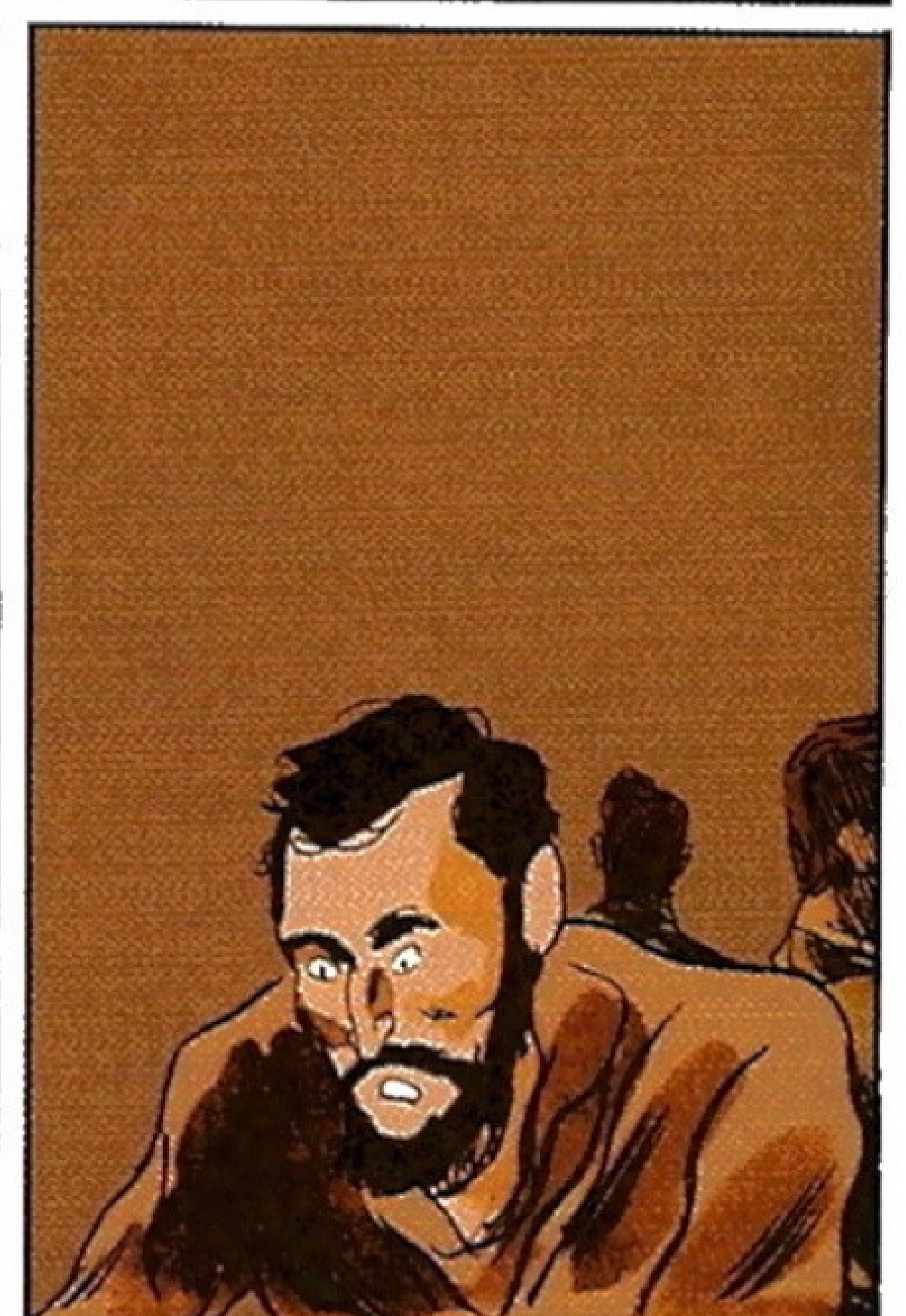


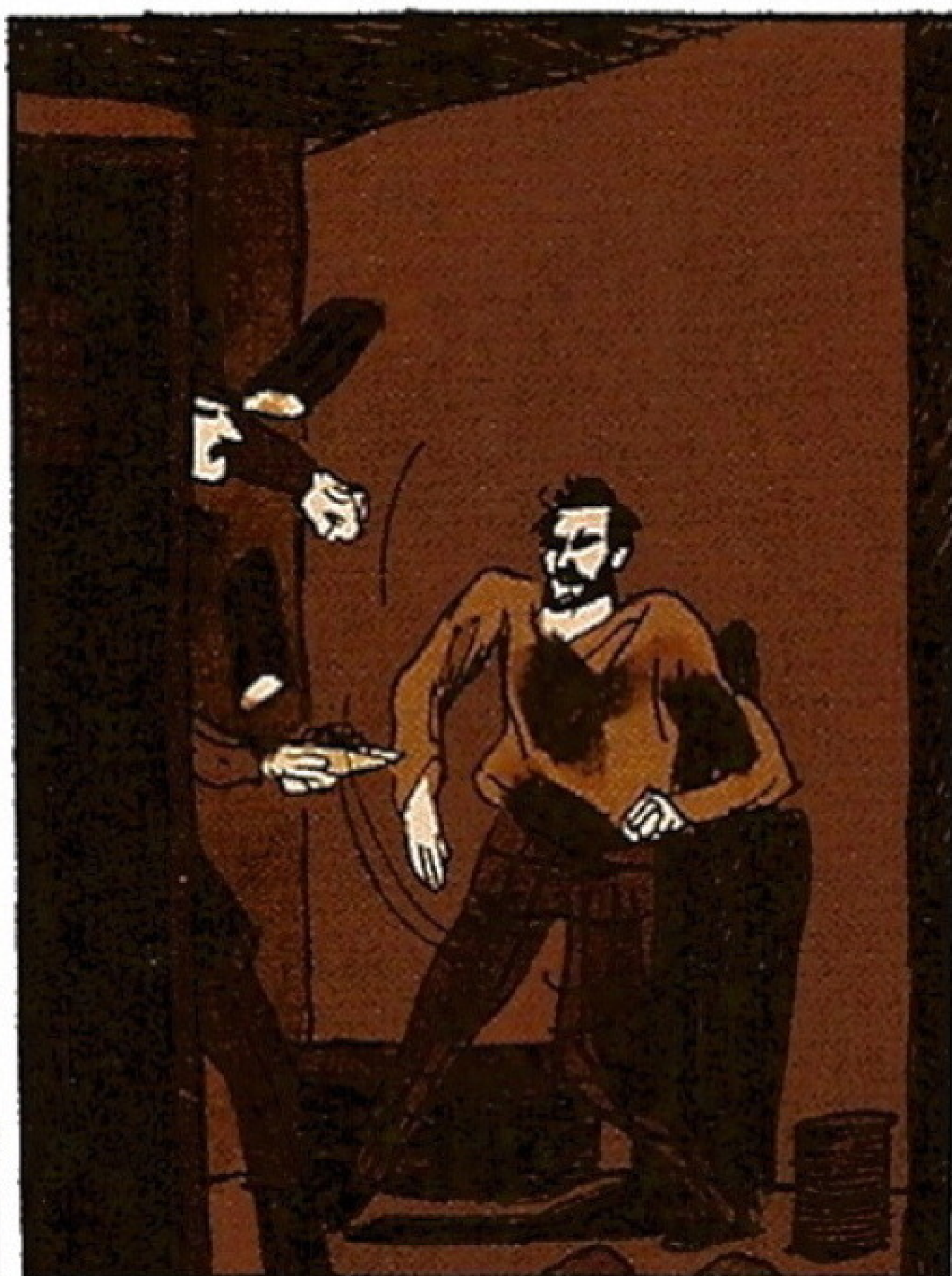
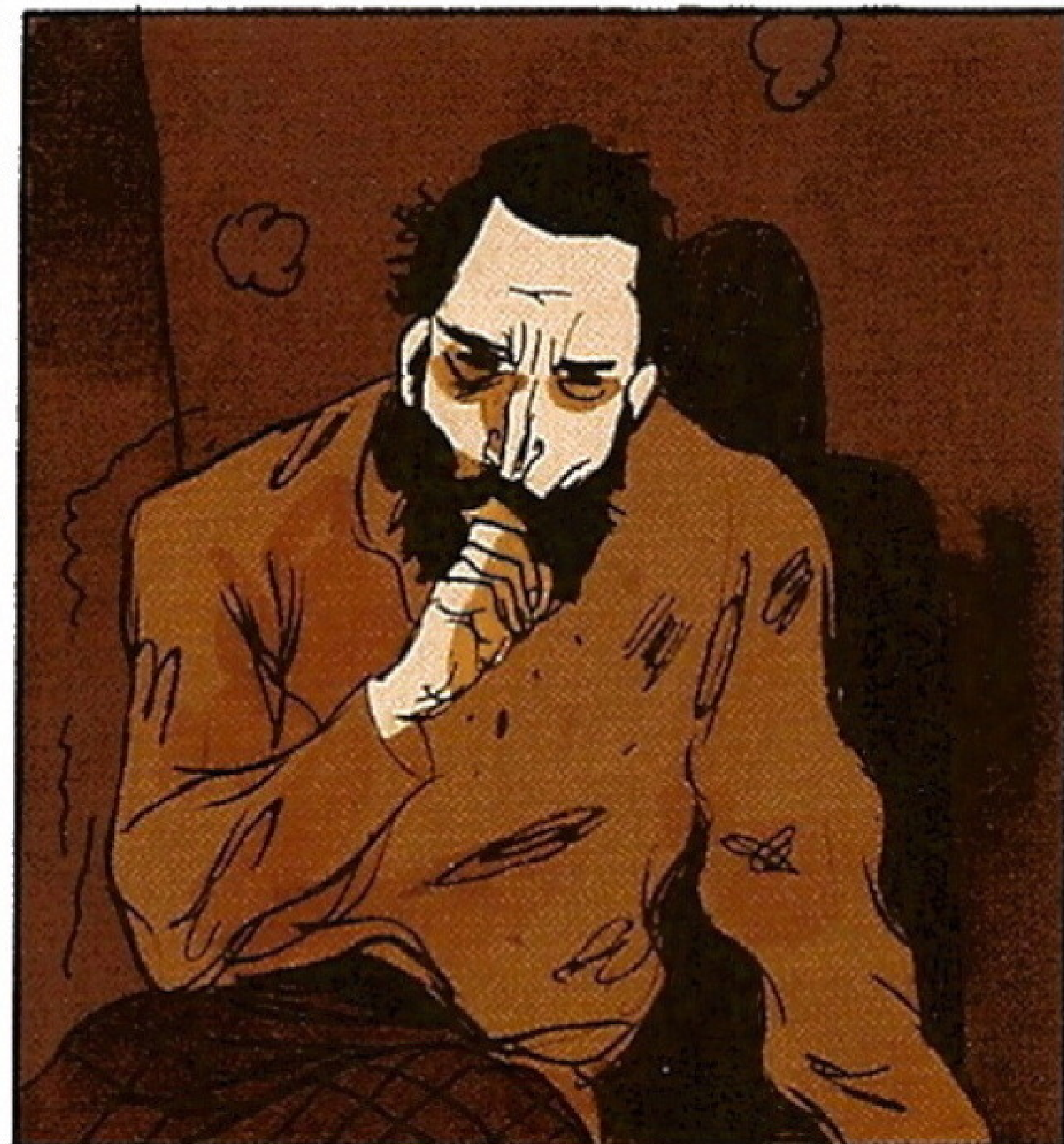
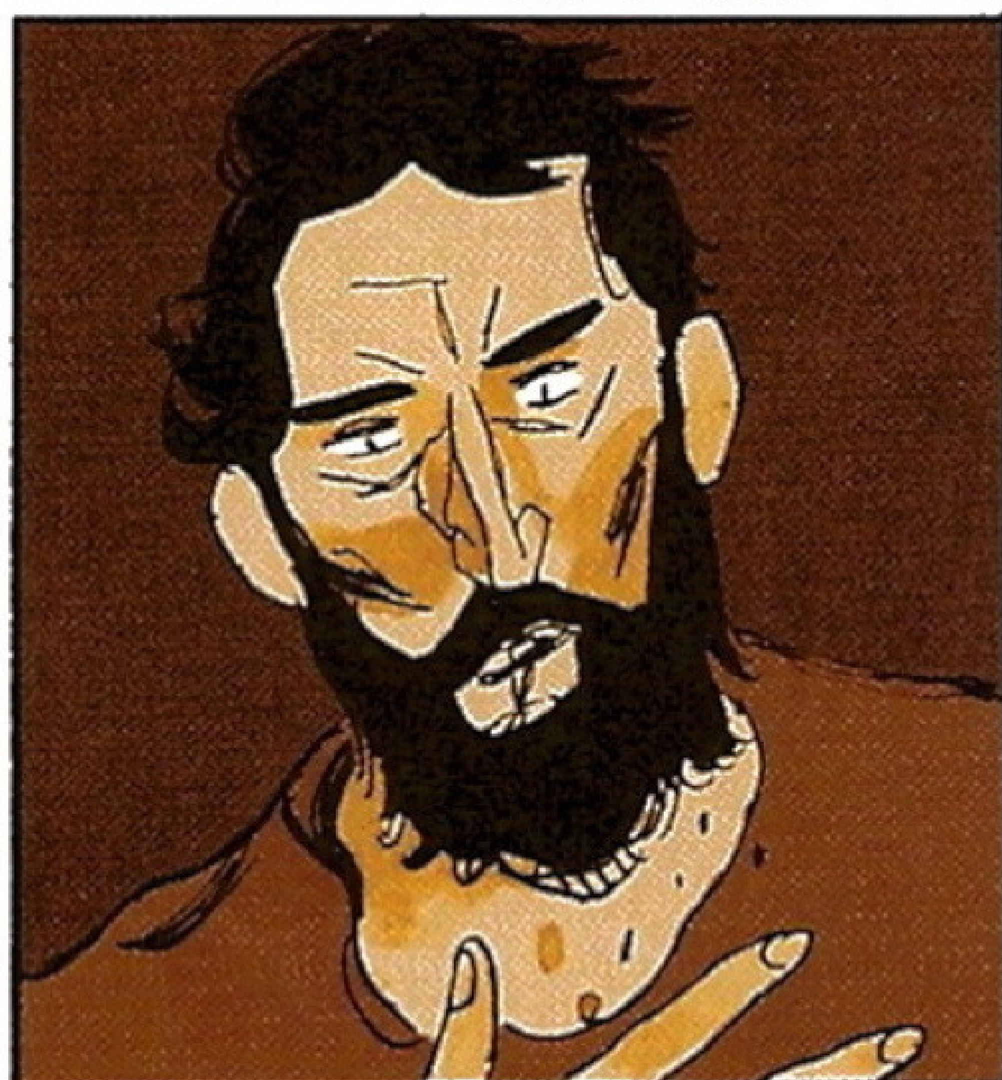





Qui commence ?
J'y vais.









Si on ne s'occupe pas de lui, c'est un homme mort !




... Affection du larynx, aphonie, expectorations mucoso-sanguinolentes...


... diarrhées, fièvre, phtisie pulmonaire...


Combien de temps a-t-il passé enfermé au Mont, dites-moi ?


Un peu plus de quatre ans, il me semble...


Alors on peut parler de miracle, qu'une constitution aussi chétive que la sienne ait survécu...


9 décembre 1844.


J'ai une bonne nouvelle pour vous : le gouvernement a annoncé votre grâce !


Ma grâce ?!


Oui, à condition que vous restiez, durant toute votre vie, sous surveillance policière constante.

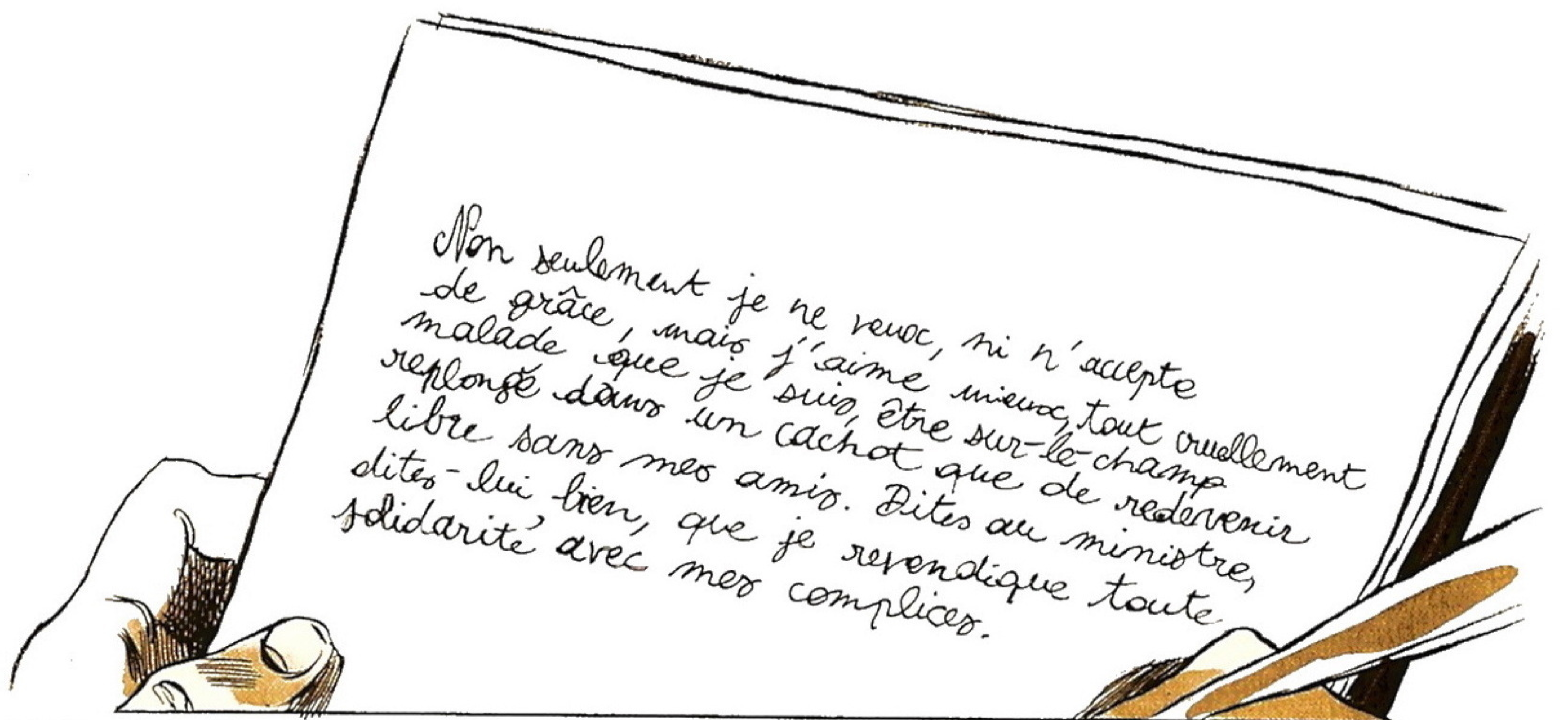

Et Barbès ? Et Godard ? Et Quinot ? Et tous les autres ?


Euh... Ils ne sont pas concernés par cette mesure.

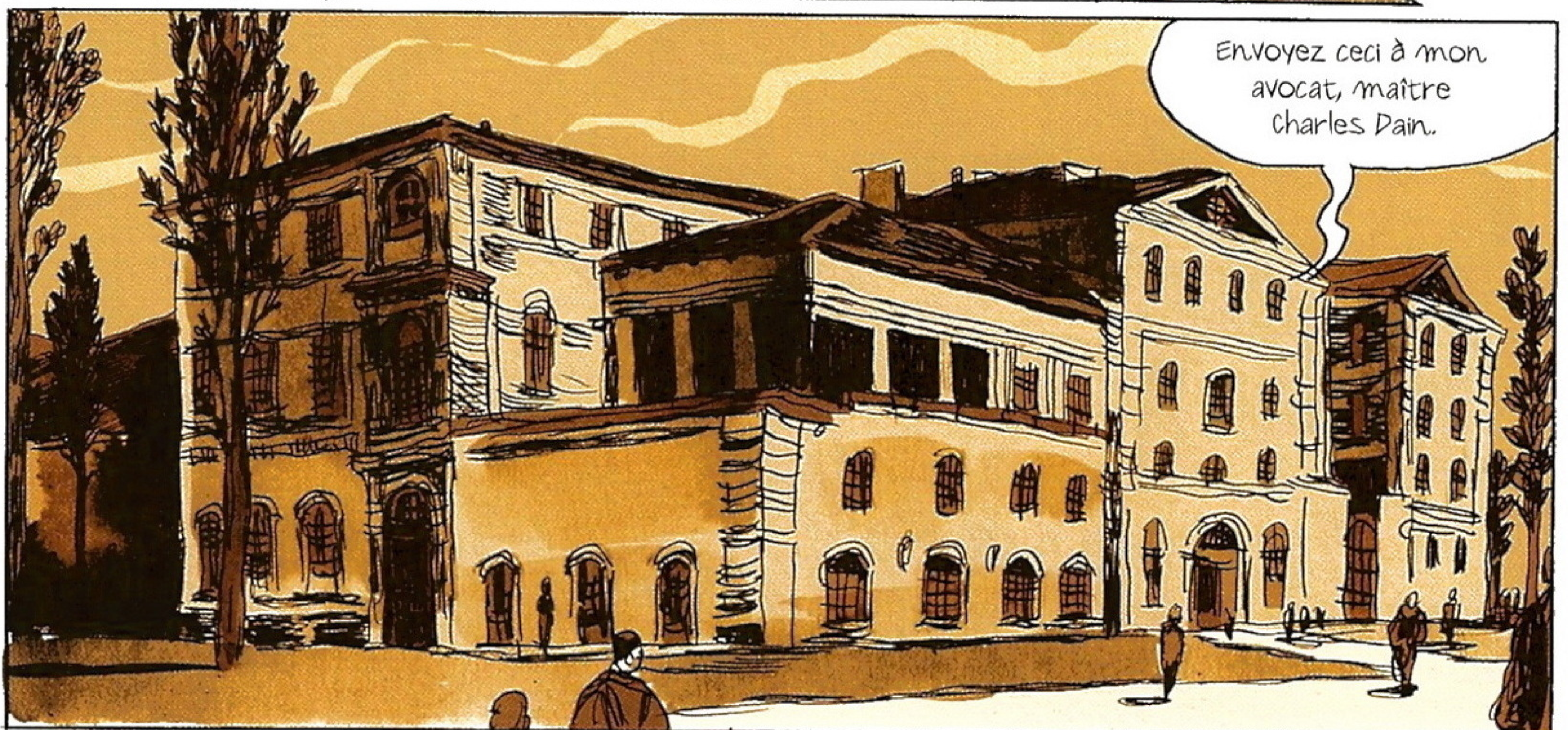

Mais, il s'agit donc d'une faveur ! Amenez-moi tout de suite de quoi écrire, je vous prie !







Non seulement je ne veux, ni n'accepte
de grâce, mais j'aime mieux, tout cruellement
malade que je suis, être sur-le-champ
replongé dans un cachot que de redevenir
libre sans mes amis. Dites au ministre,
dites-lui bien, que je revendique toute
solidarité avec mes complices.



Envoyez ceci à mon avocat, maître Charles Dain.


La presse, sans m'en avertir, a publié ma lettre. Elle fit un grand effet dans l'opinion publique...


Les autorités pensaient que je n'avais plus que quelques jours à vivre.


Pas de chance pour elles ! Au bout d'un an et demi, j'ai enfin pu marcher. Enfin passons... En 46, une émeute a éclaté à Tours...


... Et on vous a accusé d'être mêlé à cette affaire, du fond de votre lit, c'est bien ça ?
Ha ha ! Oui ! Et comme je n'ai pas voulu leur répondre, ils m'ont replacé en prison


Le non-lieu a été prononcé. J'étais libre ! Enfin, "libre", c'est parler un peu vite !


Je m'étais installé à Blois, chez un tanneur, mais j'avais les cognes aux flancs... Nuit et jour !

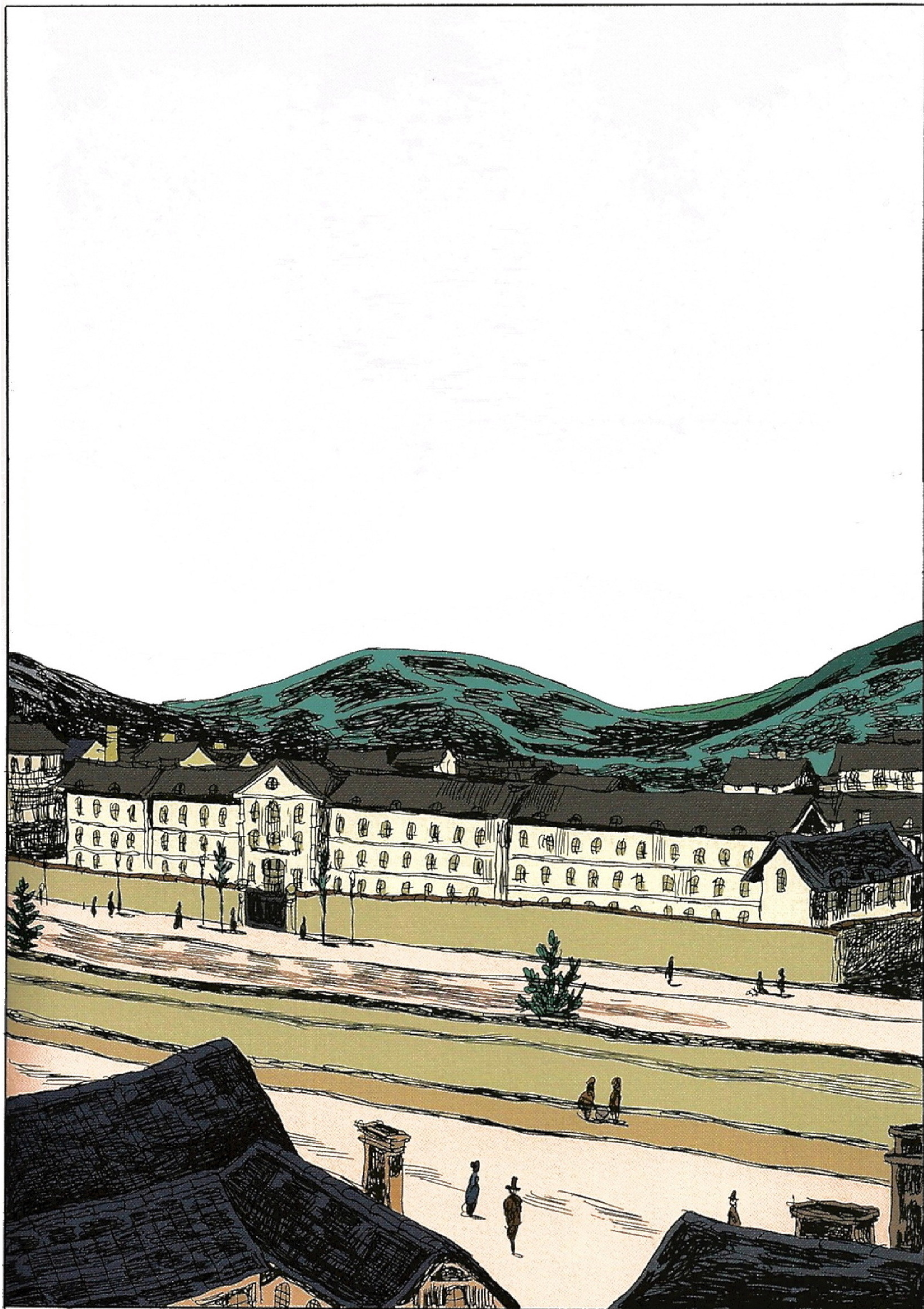

TOC TOC

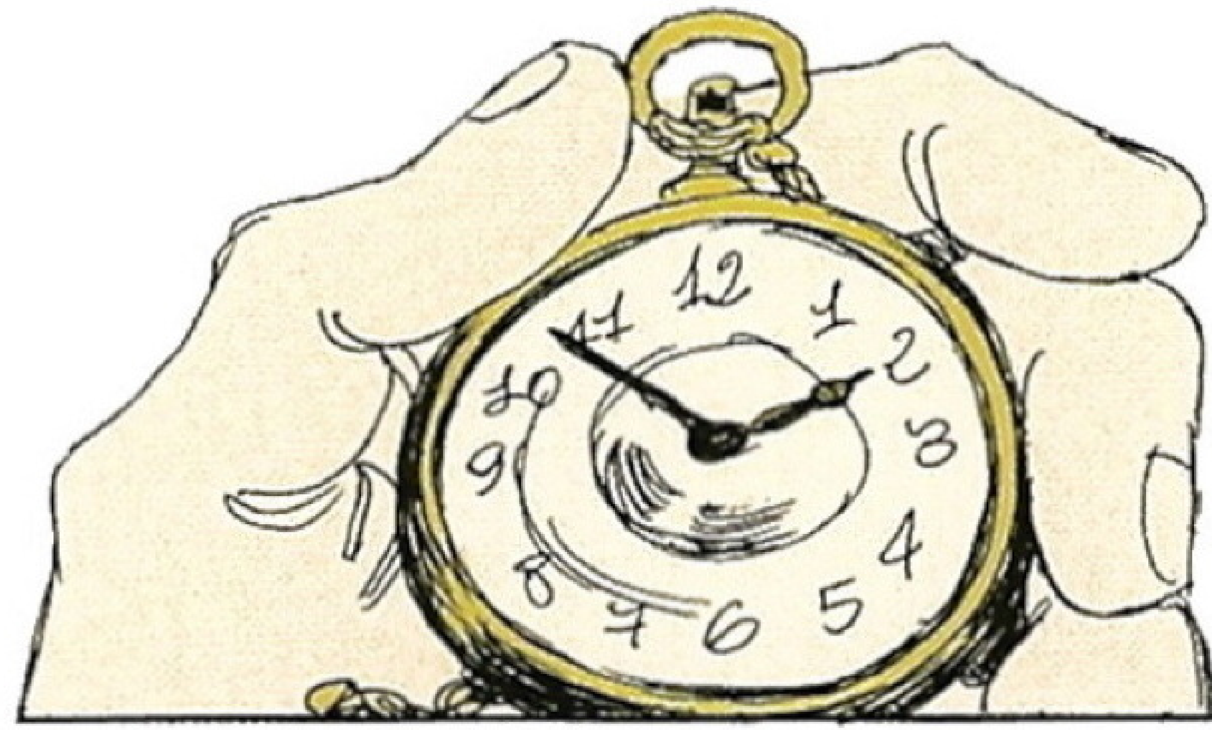



Je sais, je sais ! "On remballe" !








12
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11


TOC TOC

Vous allez bien, monsieur Blanqui ?

On fait aller. Et vous ?

Moi ?

Je ne parle pas au gardien, à ce que je sache.

Euh... oui, oui. Bien sûr... Je vais bien. Merci...


Blois, 24 février 1848.








La révolution ! La révolution, mes amis !

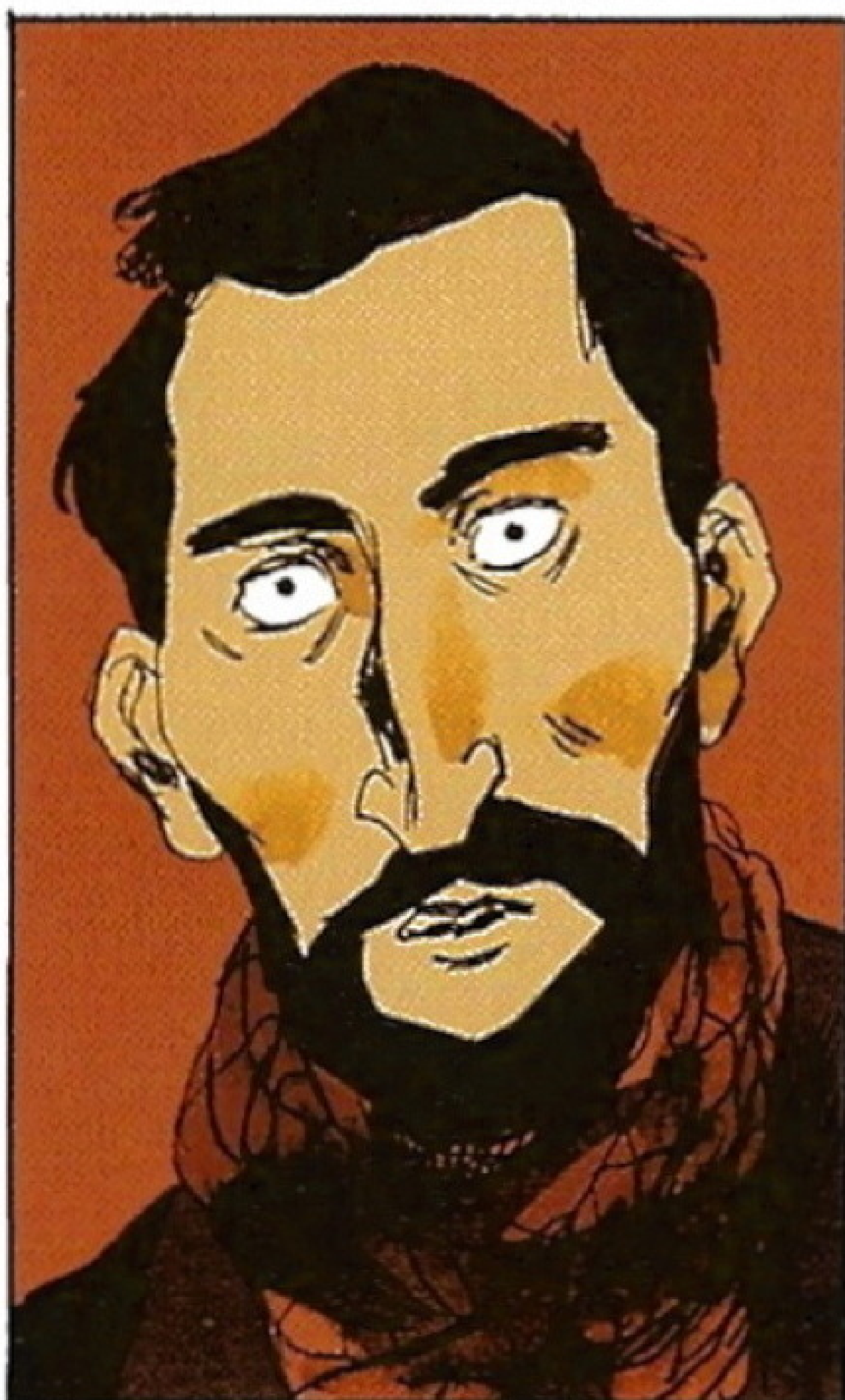

La République a été proclamée !




Quoi ?!
Qu'est-ce que vous racontez ?
Finie, la monarchie ! Lamartine vient de proclamer la République !


Mais... comment ? Que s'est-il passé ?
Ma foi, je n'sais pas trop, monsieur.
Des milliers d'étudiants et d'ouvriers se sont rassemblés...


Des armureries ont été dévalisées, des barricades ont été dressées dans tout Paris !
Le Palais-Royal a été attaqué ! Et Louis-Philippe a abdiqué ! Un gouvernement provisoire vient de proclamer la Deuxième République. Vous vous rendez compte ? C'est magnifique !






La capitale ! Vite ! Vite !













Hey, c'est
Blanqui !

Regardez !
C'est Blanqui !




Auguste, mon vieil ami... Ça en fait du temps, tout ça... Mais tu n'as pas grossi, à ce que je vois !


... Ils sont déjà en train de détourner la République.


Comment ça ?
Les révolutionnaires, les vrais républicains... nous ne sommes qu'une minorité au sein du gouvernement provisoire.


Les autres sont des "modérés". On sait ce que ça veut dire !


Lamartine a parlé du drapeau rouge du peuple comme de celui du sang, et a dit qu'il le répudiait ! Tu te rends compte ?
On peut tout redouter, moi je vous le dis ! ils vont tout détourner comme en 30* !

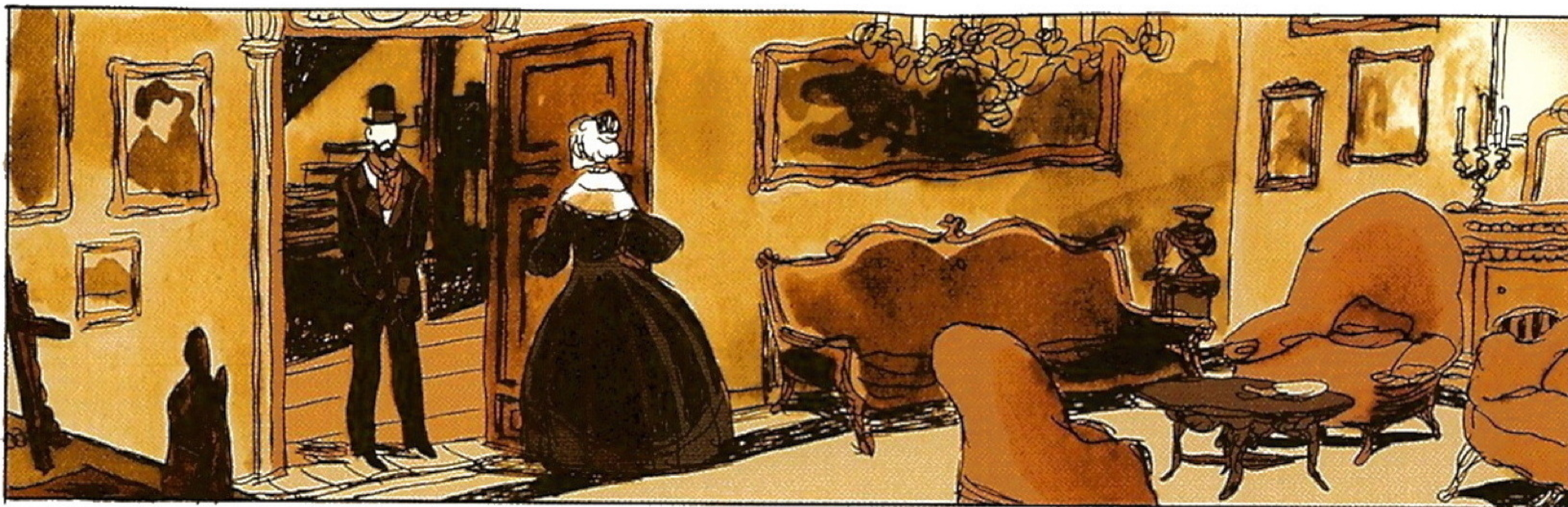

Dans ce cas... Si nous laissons faire, la Révolution avortera ce soir. Nous n'avons pas de temps à perdre.


Il faut les sommer de nous donner un gouvernement républicain sur une plus large base.

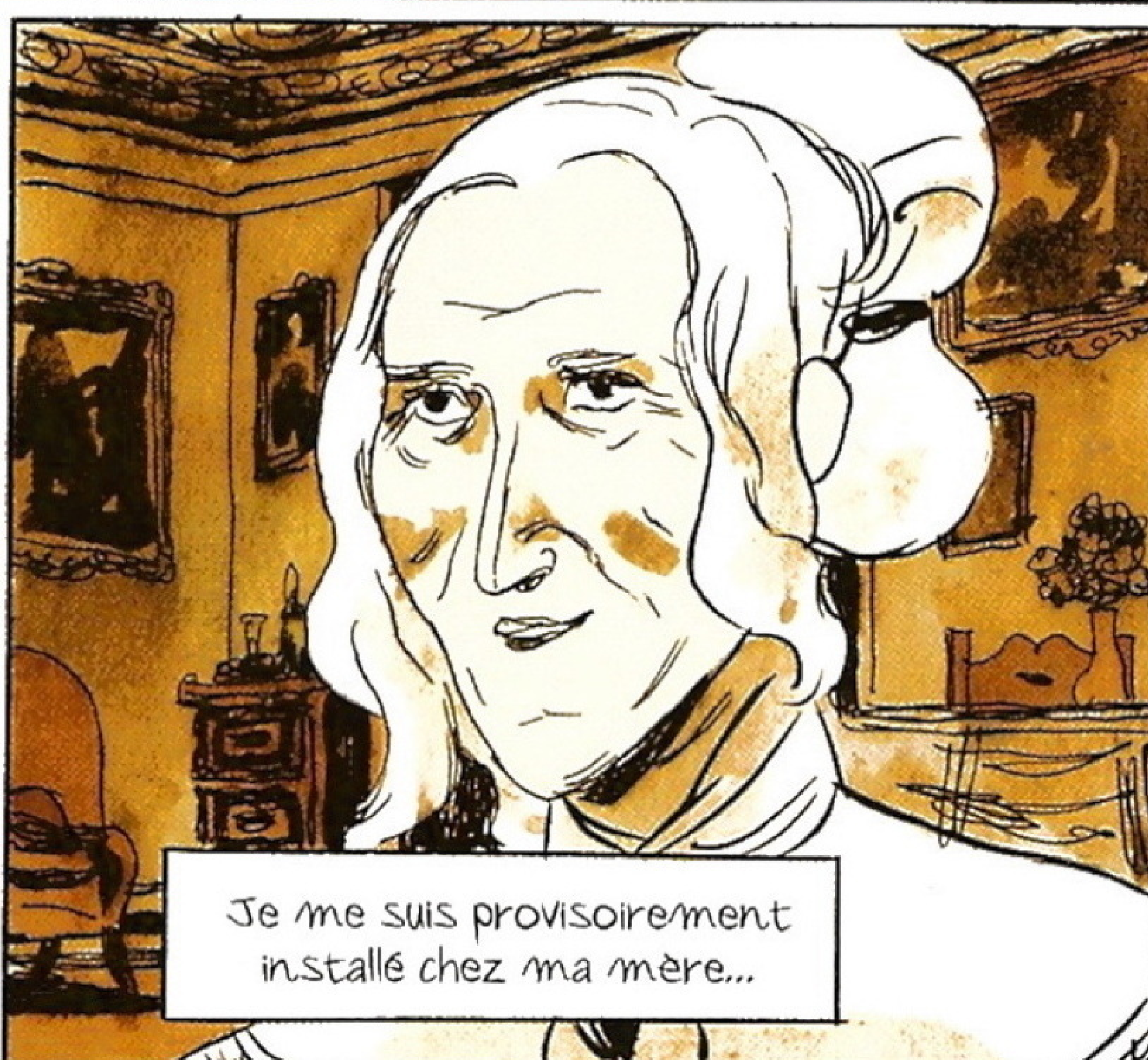

Si la République n'est qu'une monarchie maquillée, quel intérêt ? Il ne suffit pas de changer les mots.


Nous allons demander au gouvernement de jouer franc jeu, cartes sur table, et s'il ne marche pas droit...


... il faudra le briser.






Je me suis provisoirement installé chez ma mère...


... Et puis j'ai créé un club, "La Société républicaine centrale".
Ah oui ? Et quel en était l'objet ?


Eh bien, justement : élaborer des motions pour les présenter au gouvernement provisoire.


... On dit que c'est un drapeau de sang ! Il n'est rouge que du sang des martyrs qui l'ont fait étendard de la République !


Les hommes de la faction royaliste parcourent les rues, l'insulte et la menace à la bouche, arrachant les couleurs rouges de la boutonnière des citoyens !
Ouvriers ! C'est votre drapeau qui tombe !

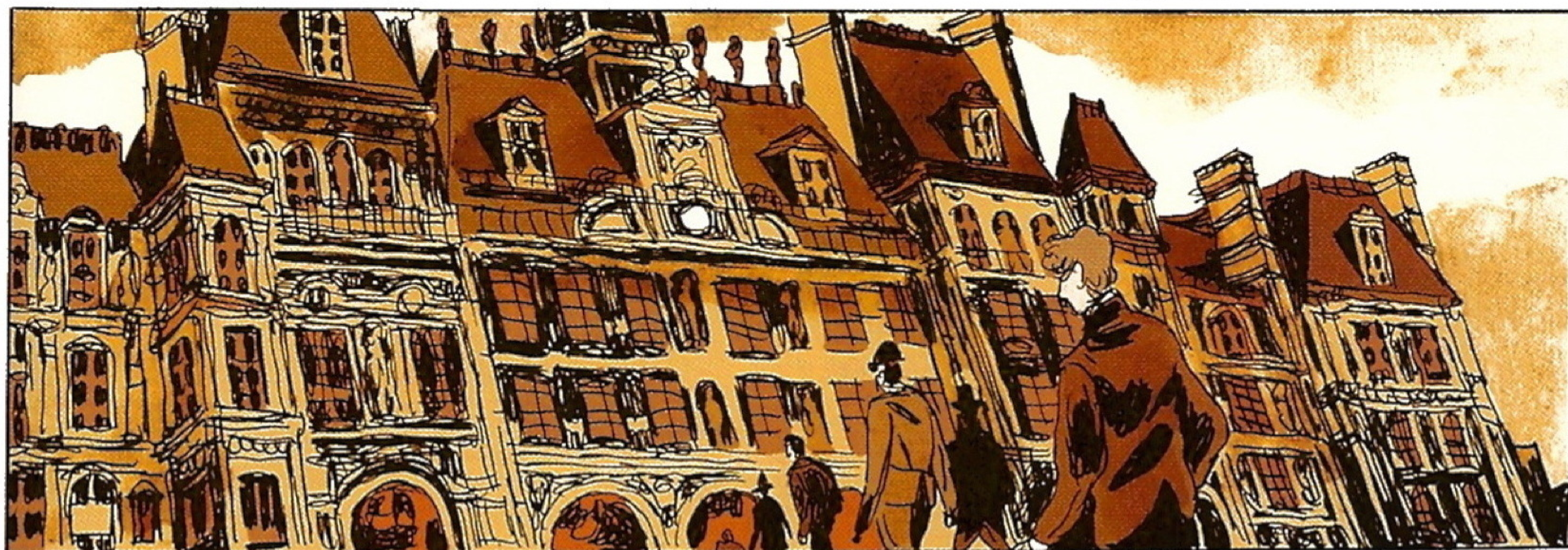



... Il faut faire un journal, ne pas rester enfermé dans ce club... Il faut s'adresser chaque matin au peuple !

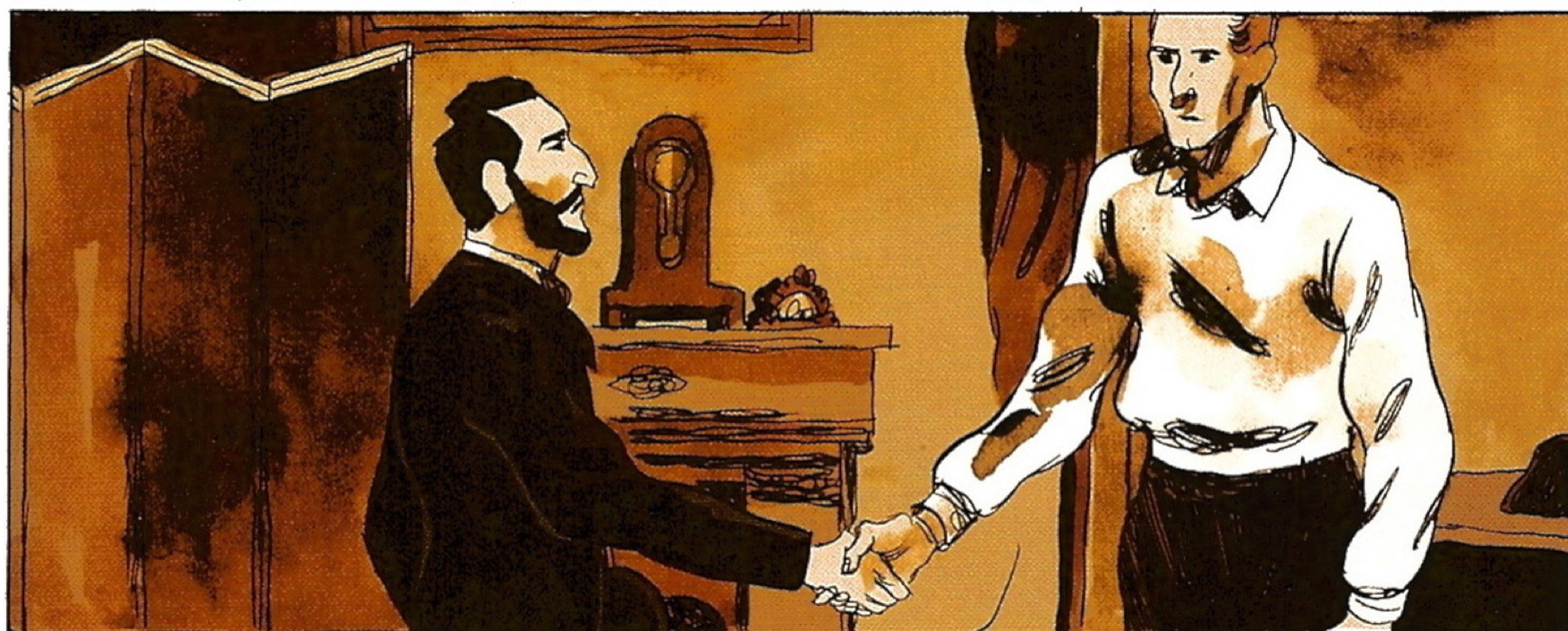

Mon cher Blanqui, on ne peut pas être sublime tous les jours... Le gouvernement a déjà peur de votre club.


Vous pourriez faire pression sur lui... Vous seriez une véritable force politique, vous savez.










... Et nous avions encore à remettre au gouvernement provisoire une adresse...


... Nous tenons à vous faire savoir, monsieur de Lamartine, que nous aimerions reculer la date des élections. Elle nous paraît trop rapprochée... il faut d'abord faire connaître la République au peuple.
Non. C'est non ! Je ne discuterai pas de la question avec vous. Je sais par avance que ce serait un dialogue sans résultat.


Notre premier devoir est de restituer aussitôt que possible, à la nation elle-même, les pouvoirs que nous avons saisis pour le salut commun, et de ne pas prolonger une minute de plus l'espèce de dictature que nous avons assumée sous l'emprise des circonstances...






... Des élections dans un mois ! Les couches laborieuses sont encore sous la botte des conservateurs et de la prêtraille !


Il faut rendre compte de ce qu'est la République ! La liberté, l'égalité et la fraternité ne sont pas des vains mots !


La lumière doit se faire dans les moindres hameaux... Un mois ! Un seul mois ! Vous réalisez ?


À Paris, les ouvriers ne sont inscrits qu'en très petit nombre sur les listes. Les urnes vont exploser des suffrages bourgeois !


Cabet, tu voulais prendre la parole ?


Oui, merci. Je comprends tes craintes, Auguste, mais nous n'avons pas le droit, au nom même du peuple, de mépriser le vœu du peuple...


Le suffrage universel doit s'appliquer sans tarder. Et nous devons en tirer toutes les conséquences.


Le maximum que nous puissions proposer est de reporter les élections au 31 mai, au lieu du 9 avril statué à ce jour par le gouvernement.


Mais la partie est jouée d'avance ! Ce n'est pas l'histoire d'un jour ou d'un mois !

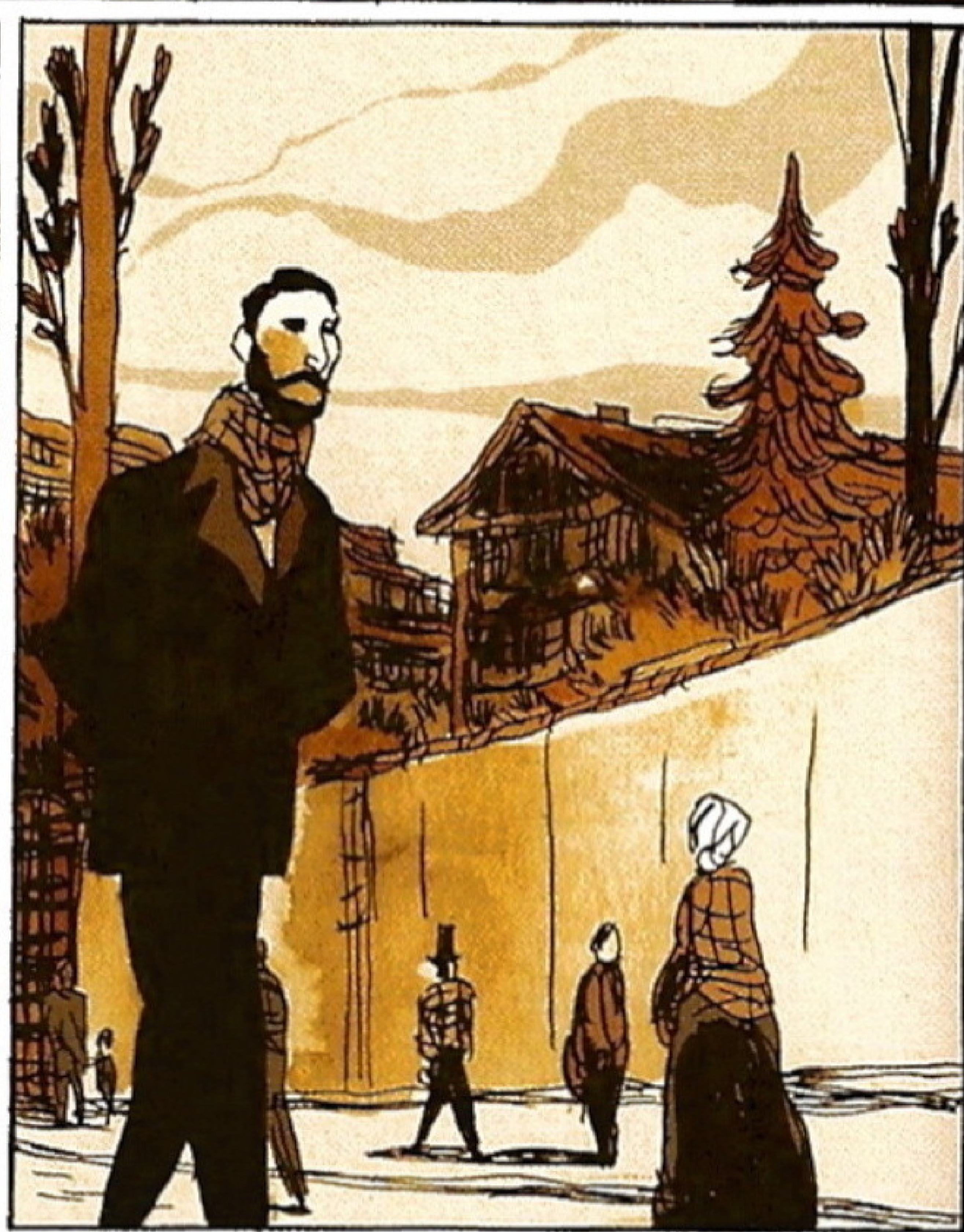

La majorité acquise par la terreur ou le bâillon n'est pas une majorité de citoyens, mais une majorité d'esclaves !


Demander un vote à des populations asservies, c'est le quémander directement à ses maîtres ! Il faut...

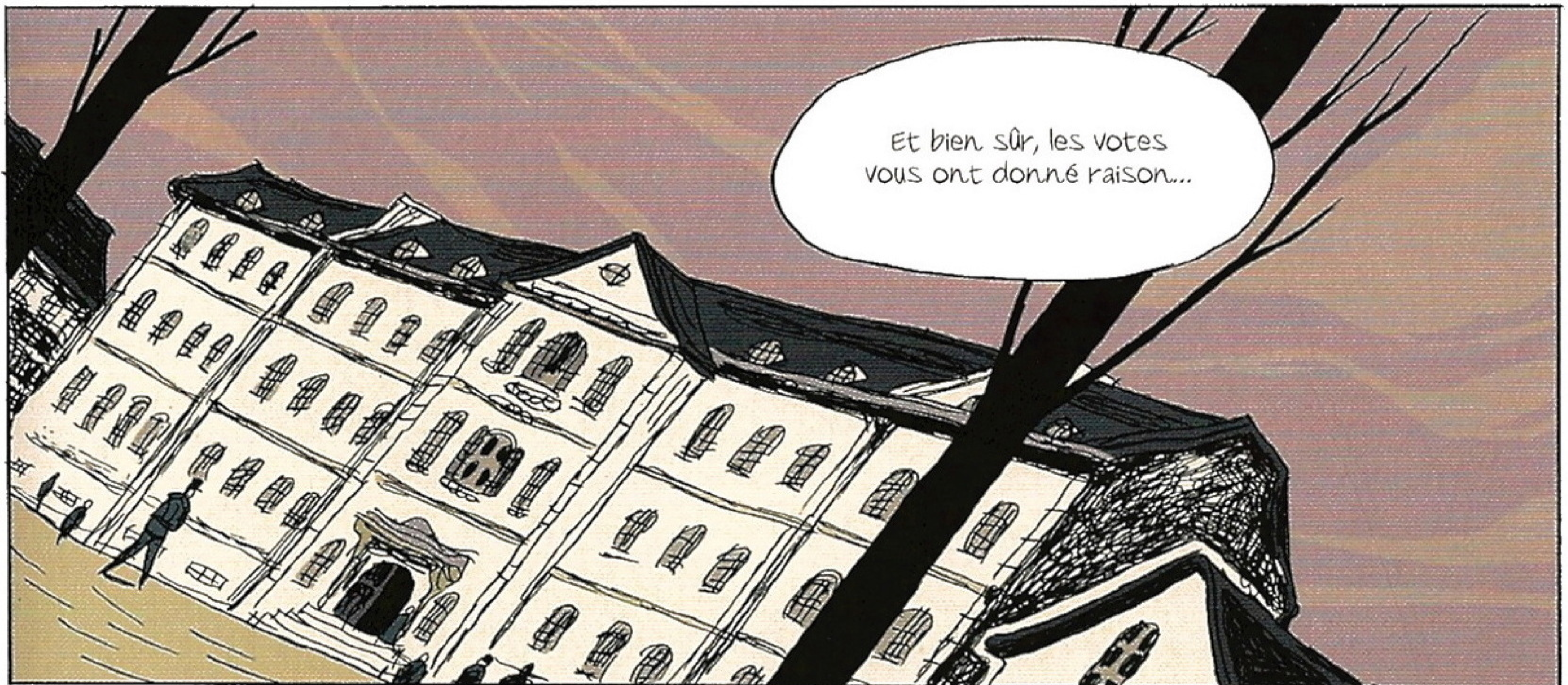

... Auguste, excuse-moi, mais nous allons maintenant procéder au vote. Nous départagerons entre ta proposition et celle de Cabet pour la soumettre au gouvernement.




La majorité est à Cabet.






Et bien sûr, les votes vous ont donné raison...


Vous connaissez l'histoire... Sur 880 représentants, 300 furent royalistes, 500 des républicains modérés et 80 sièges pour les démocrates sociaux. Enfin, vous vérifierez... Je ne voudrais pas dire de bêtises...


Bref, la défaite des socialistes fut complète ! Et rien ne changea. Les mal-logés l'étaient toujours, les affamés aussi. Il n'y a pas de liberté quand on manque de pain...


Et c'est à la même époque qu'a frappé le document Taschereau, si ne je me trompe pas ?


Un mois plus tôt, oui. Mais quelle agression ! Je ne m'en suis jamais remis, à dire vrai.


À
ce point ?

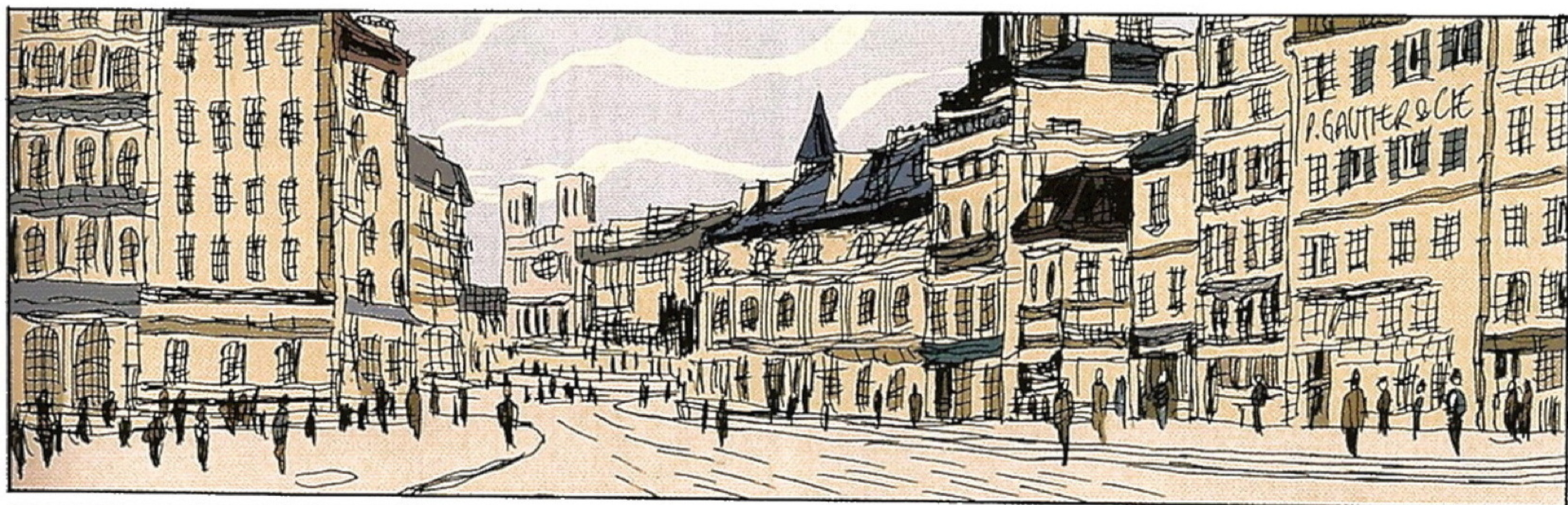

À ce point.
Écoutez, lorsque...


TOC
TOC


Déjà ?



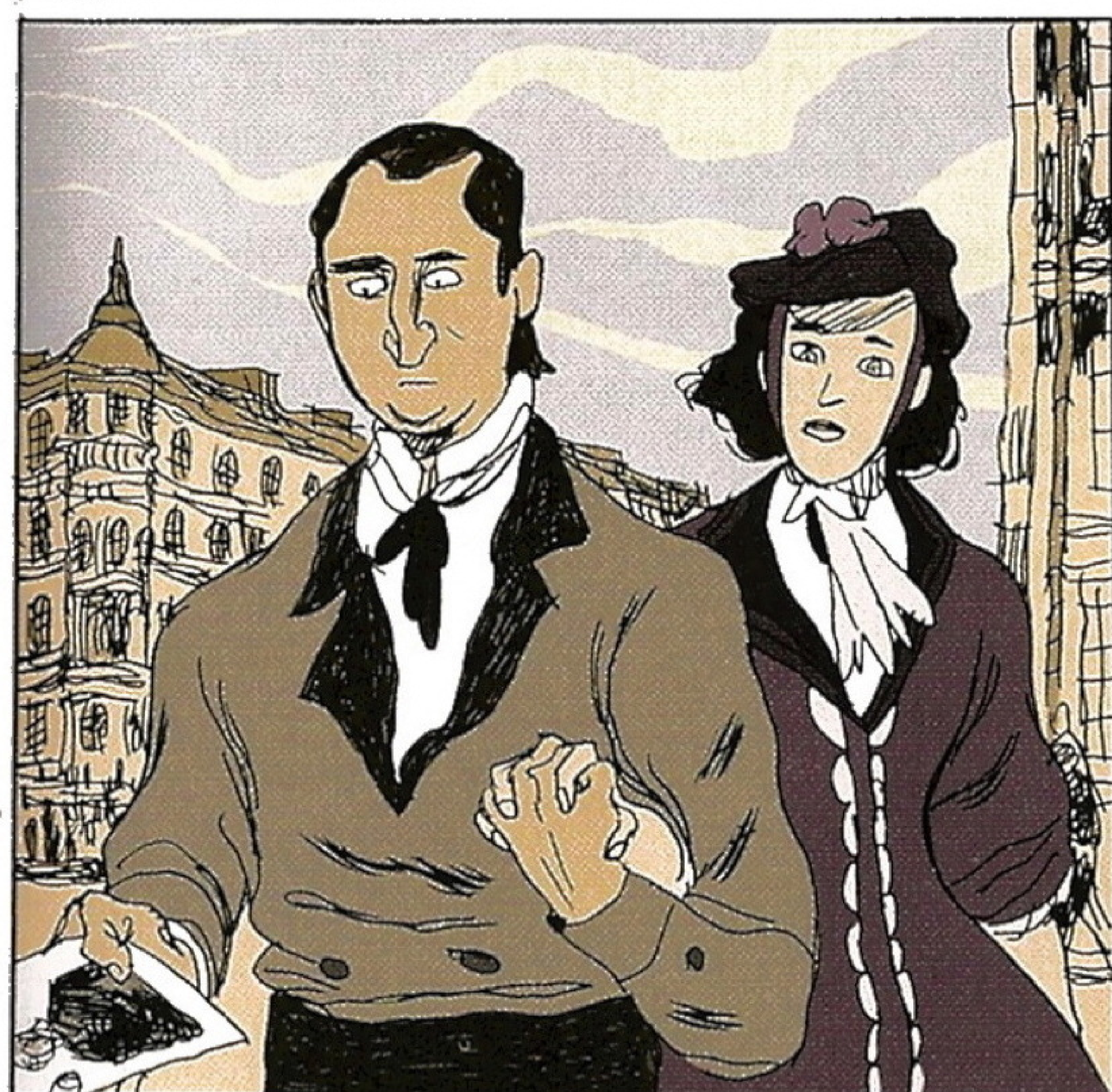


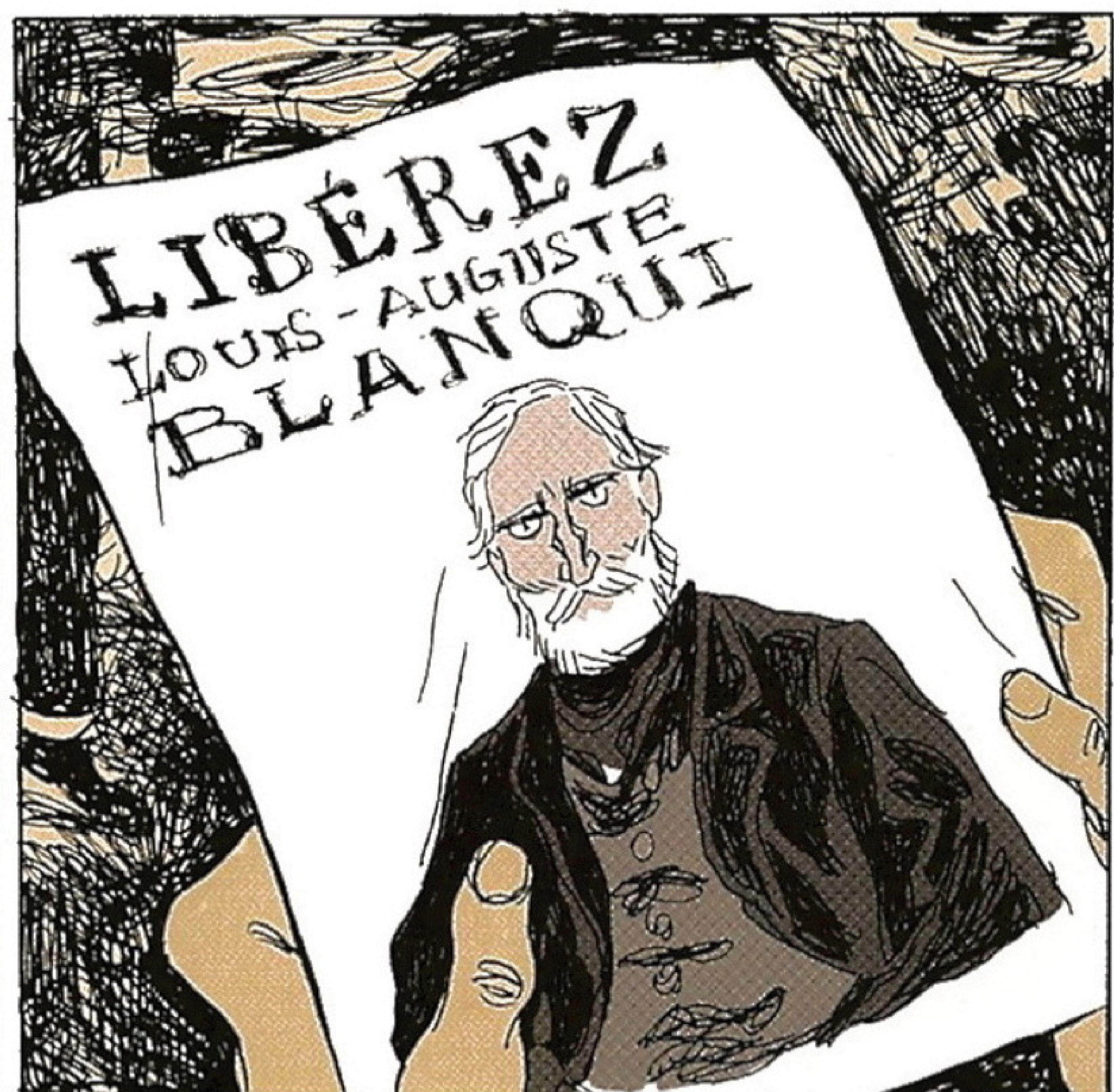




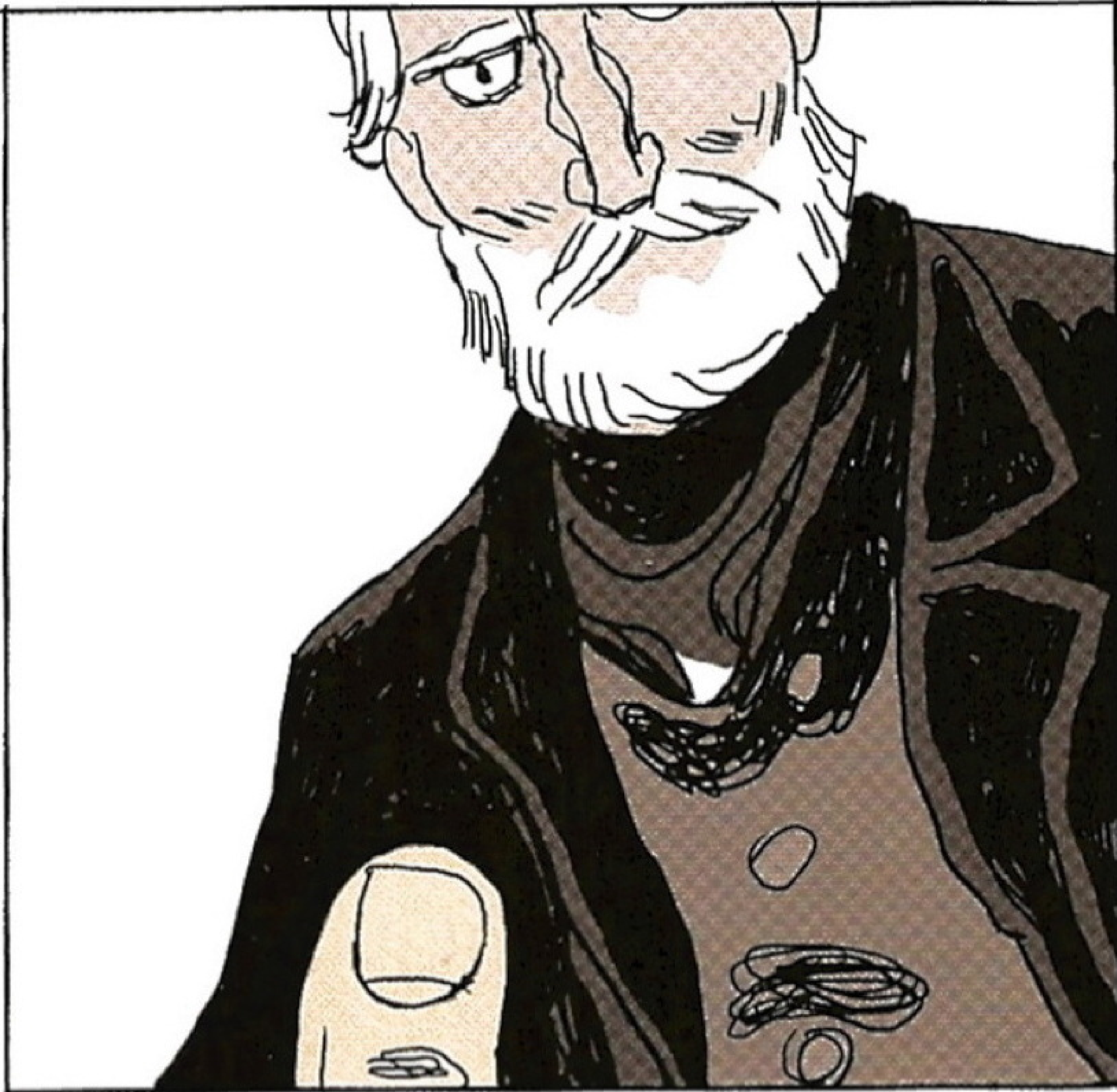


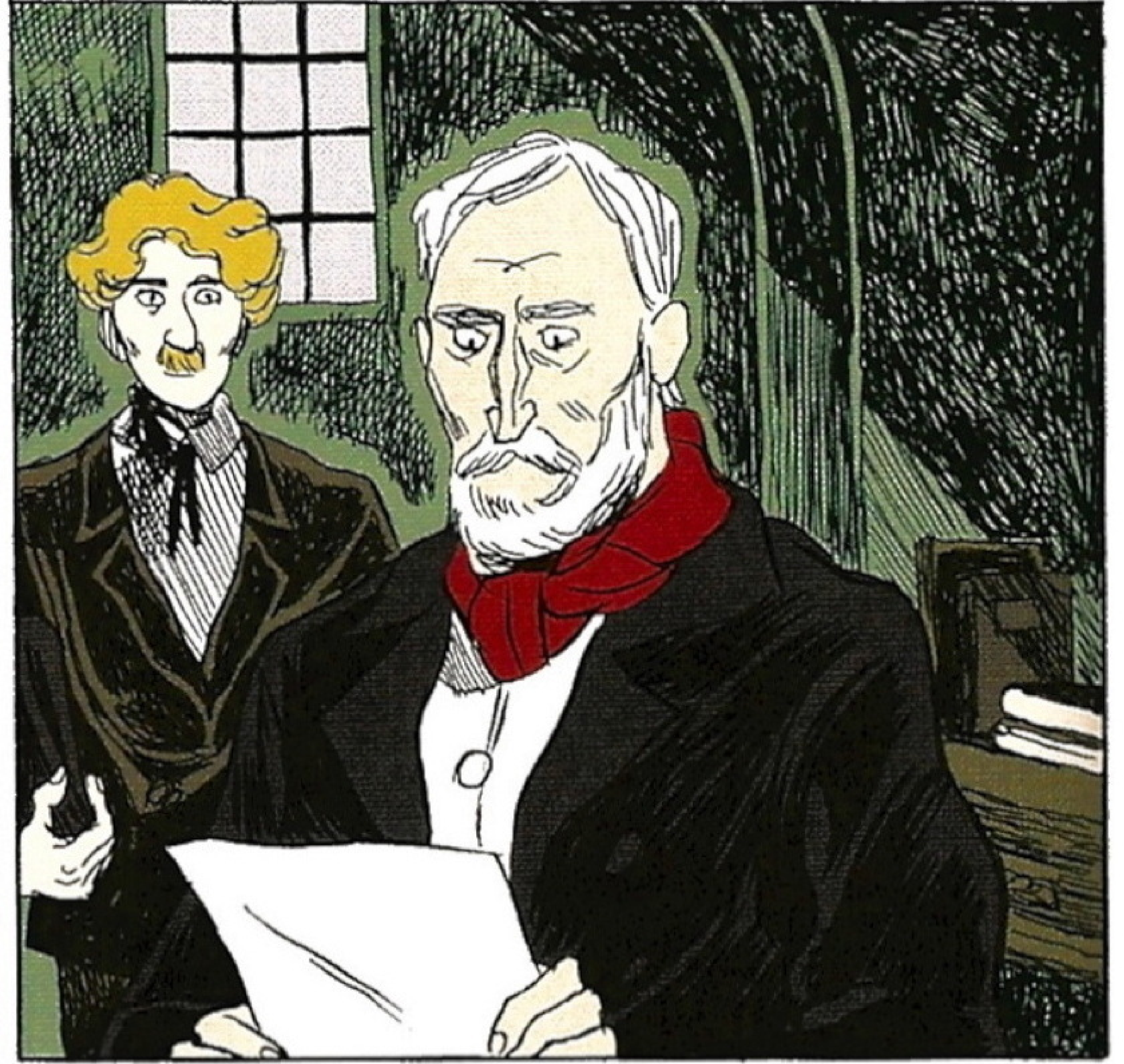
Le citoyen Blanqui doit sortir !
Liberté pour Blanqui !

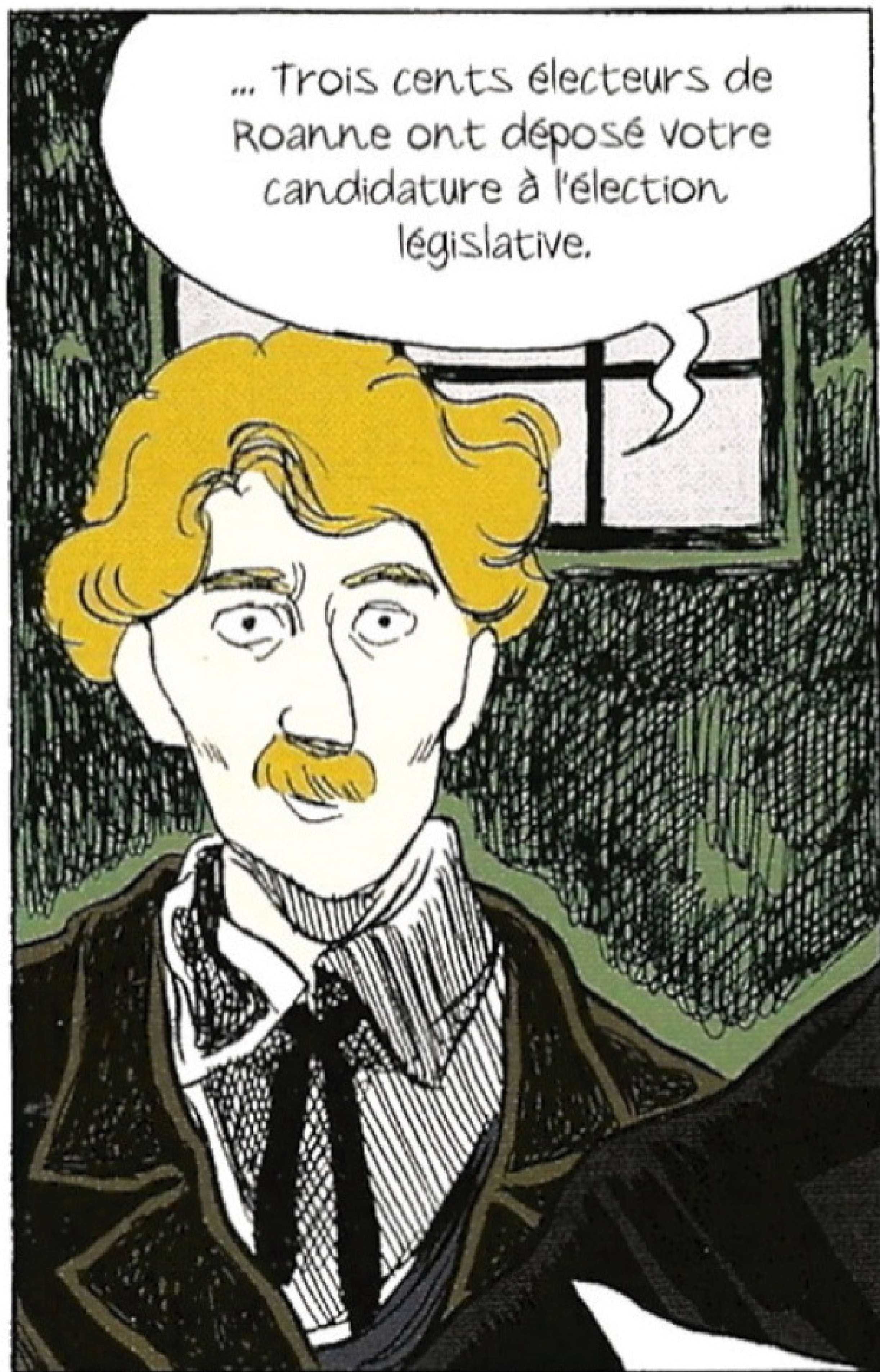




LIBÉREZ
LOUIS-AUGUSTE
BLANQUI

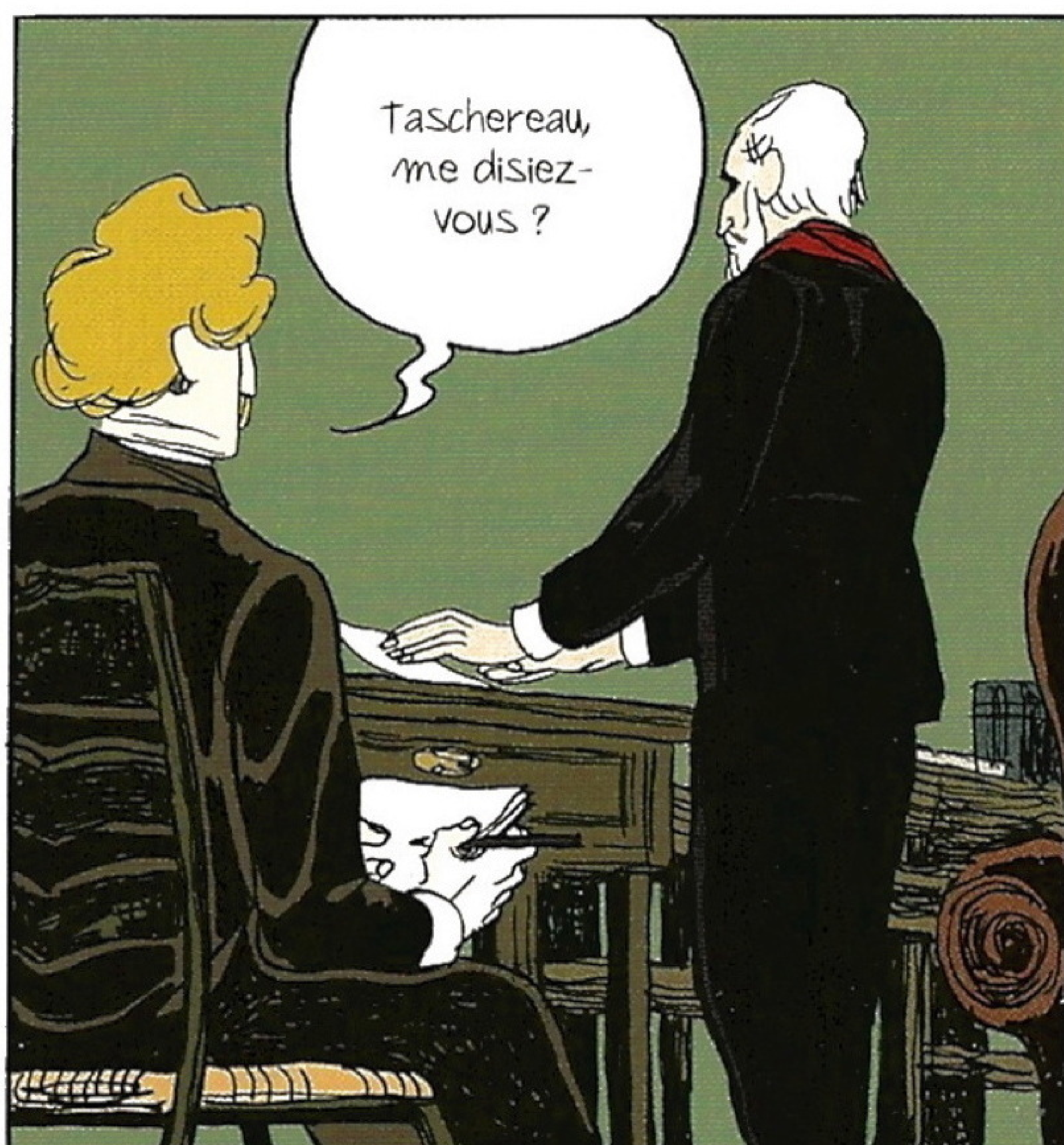





... Trois cents électeurs de Roanne ont déposé votre candidature à l'élection législative.


Vous serez face à un représentant de la bourgeoisie libérale. Et on avance aussi votre nom pour Bordeaux !
Eh bien... Voilà que je me retrouve pris dans des élections, de ma cellule, sans avoir réalisé la moindre démarche en ce sens !


Vous portez les espoirs de la nouvelle génération !



Taschereau, me disiez-vous ?

Ah oui, Taschereau... J'étais devenu l'homme à abattre...

Des accusations absolument démentes circulaient contre moi.

Que je voulais faire tomber des têtes, que j'étais un fou...

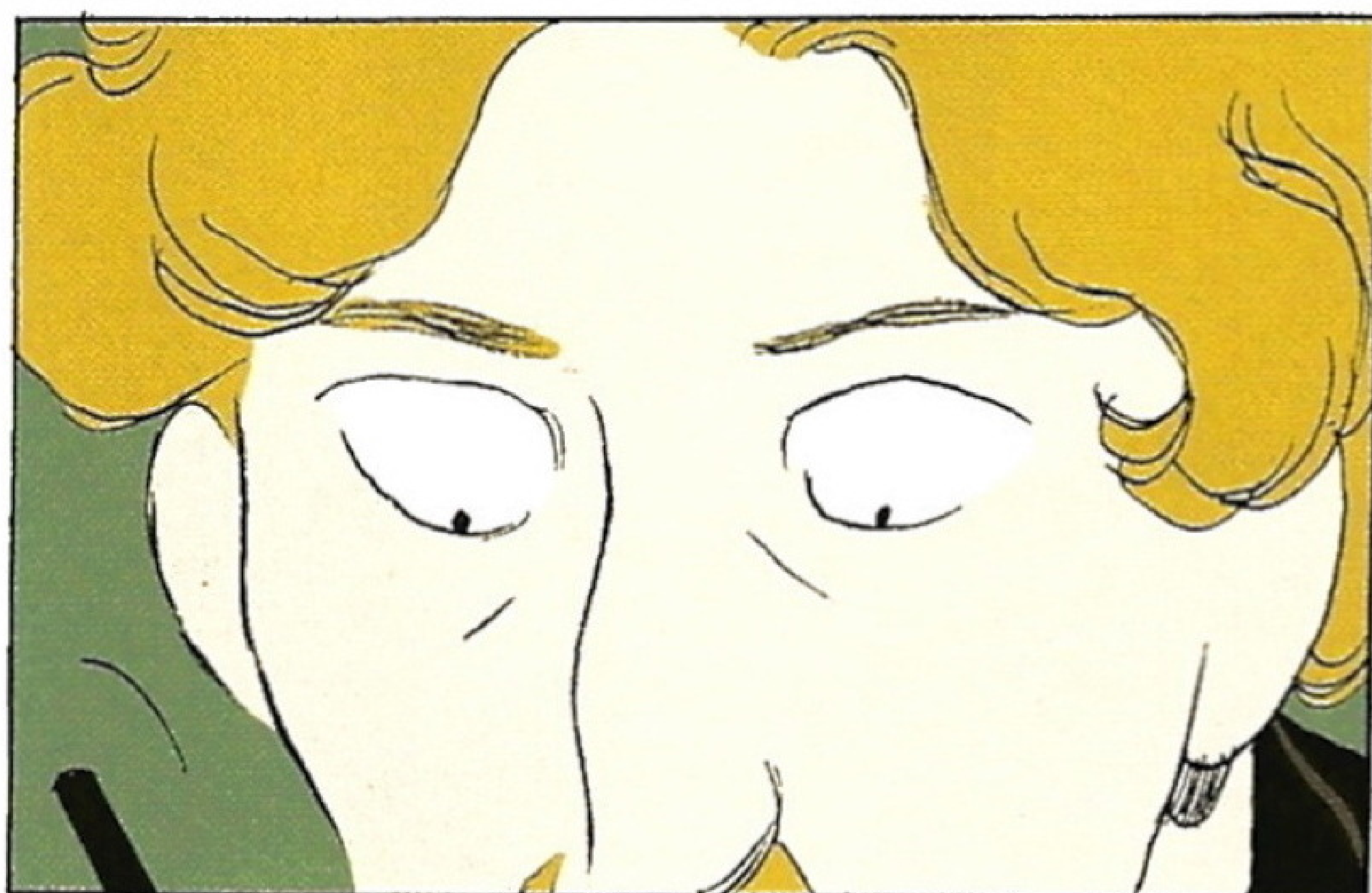
Excusez-moi, je vous coupe... Mais quel âge aviez-vous à ce moment-là ?


Attendez voir...
1848...
43 ans !


Et donc, voilà que paraît un article d'un certain Taschereau... Dans je ne sais plus quel torchon ! Et me voici repeint comme un traître !

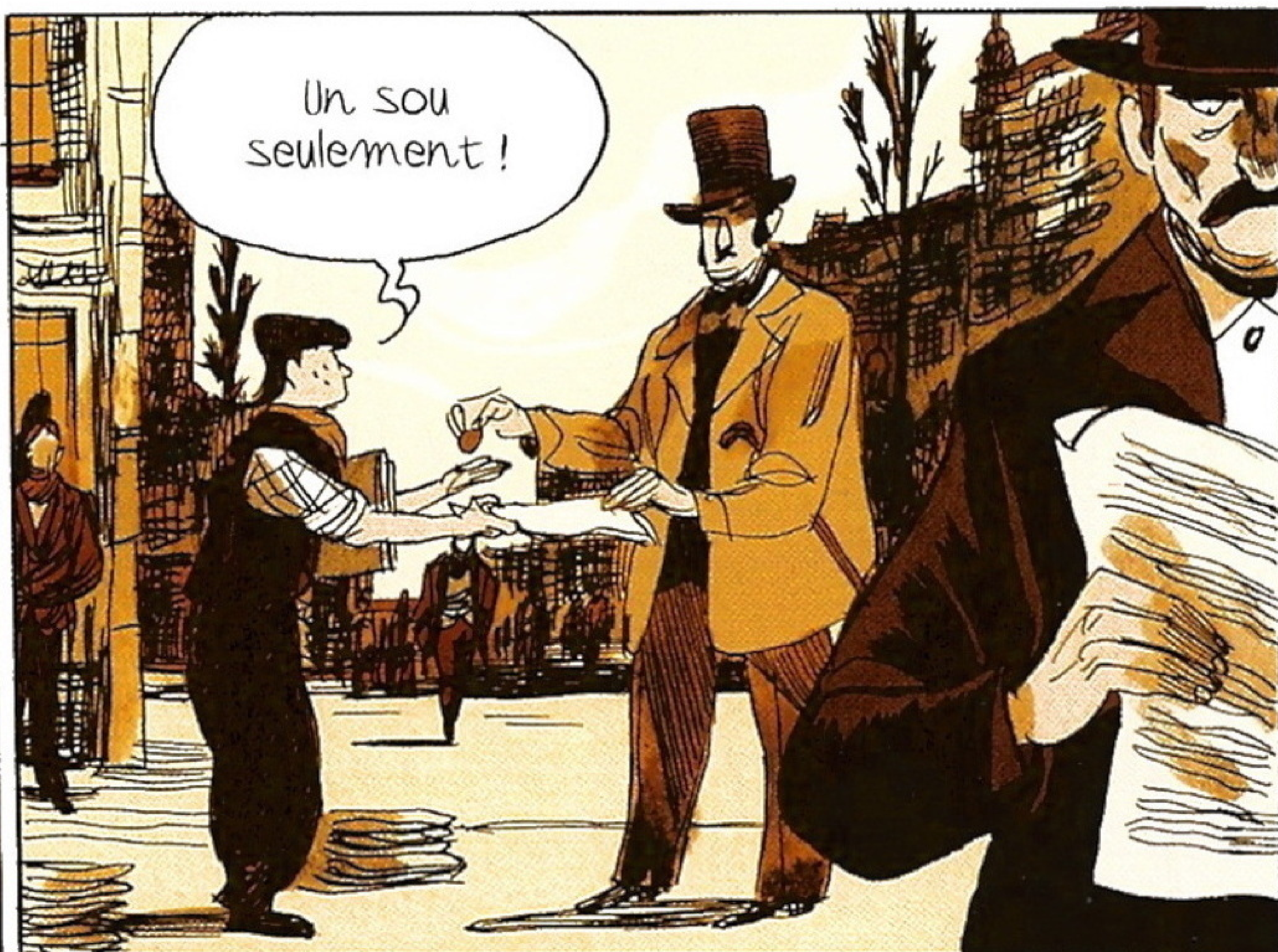

Un traître qui aurait révélé au gouvernement tout un tas d'informations !


Des informations à propos de nos sociétés secrètes, bien évidemment... Il m'accusait d'avoir parlé lors de mon incarcération au Mont-Saint-Michel...




Et comment avez-vous réagi ?


La justification du citoyen Auguste Blanqui pour un sou !

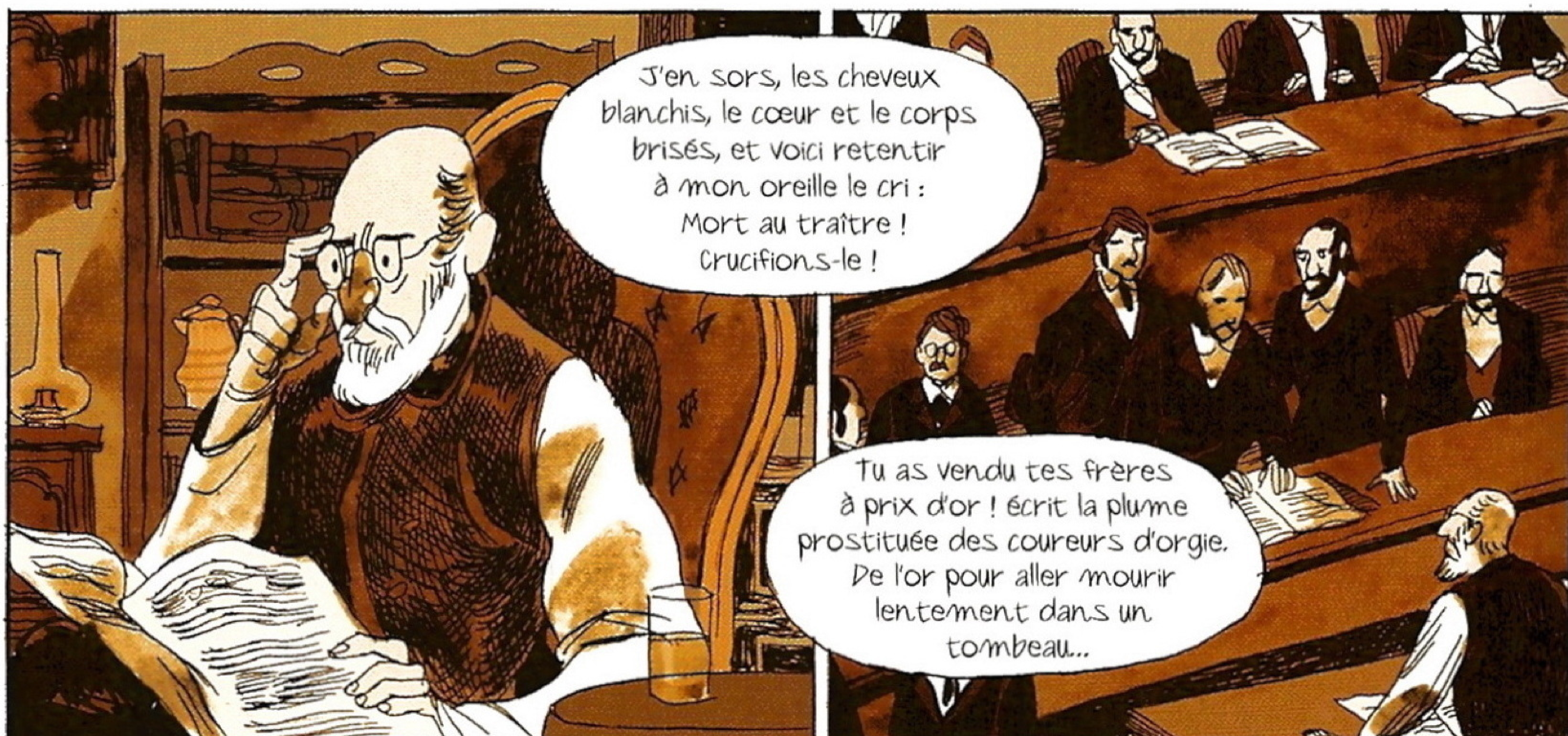

Un sou seulement !


... Je traînerai au grand jour les ennemis dont la peur et la haine ont assuré dans l'ombre un bras mercenaire. Quant à vous, citoyen Taschereau, vous mentez !


Une trahison ? Mais pourquoi ? Pour sauver ma tête qui n'était point menacée, comme chacun le sait bien ?


... Pendant un an, l'agonie d'une femme aimée s'éteignant loin de moi dans le désespoir ; et puis, quatre années entières, un tête-à-tête éternel dans la solitude de la cellule...

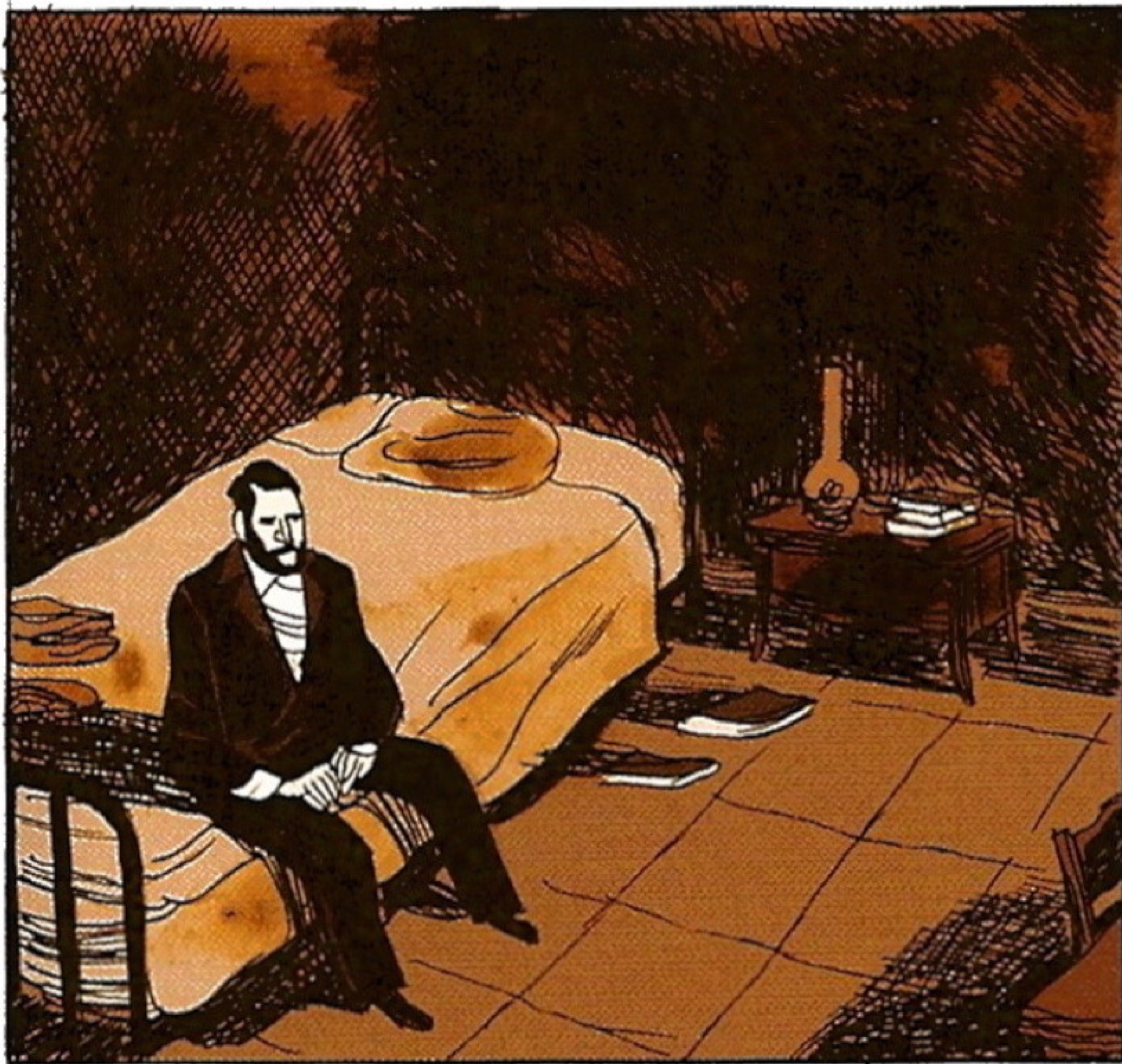

... avec le fantôme de celle qui n'était plus, tel a été mon supplice, à moi seul, dans cet enfer de Dante.


J'en sors, les cheveux blanchis, le cœur et le corps brisés, et voici retentir à mon oreille le cri : Mort au traître ! Crucifions-le !
Tu as vendu tes frères à prix d'or ! écrit la plume prostituée des coureurs d'orgie. De l'or pour aller mourir lentement dans un tombeau...

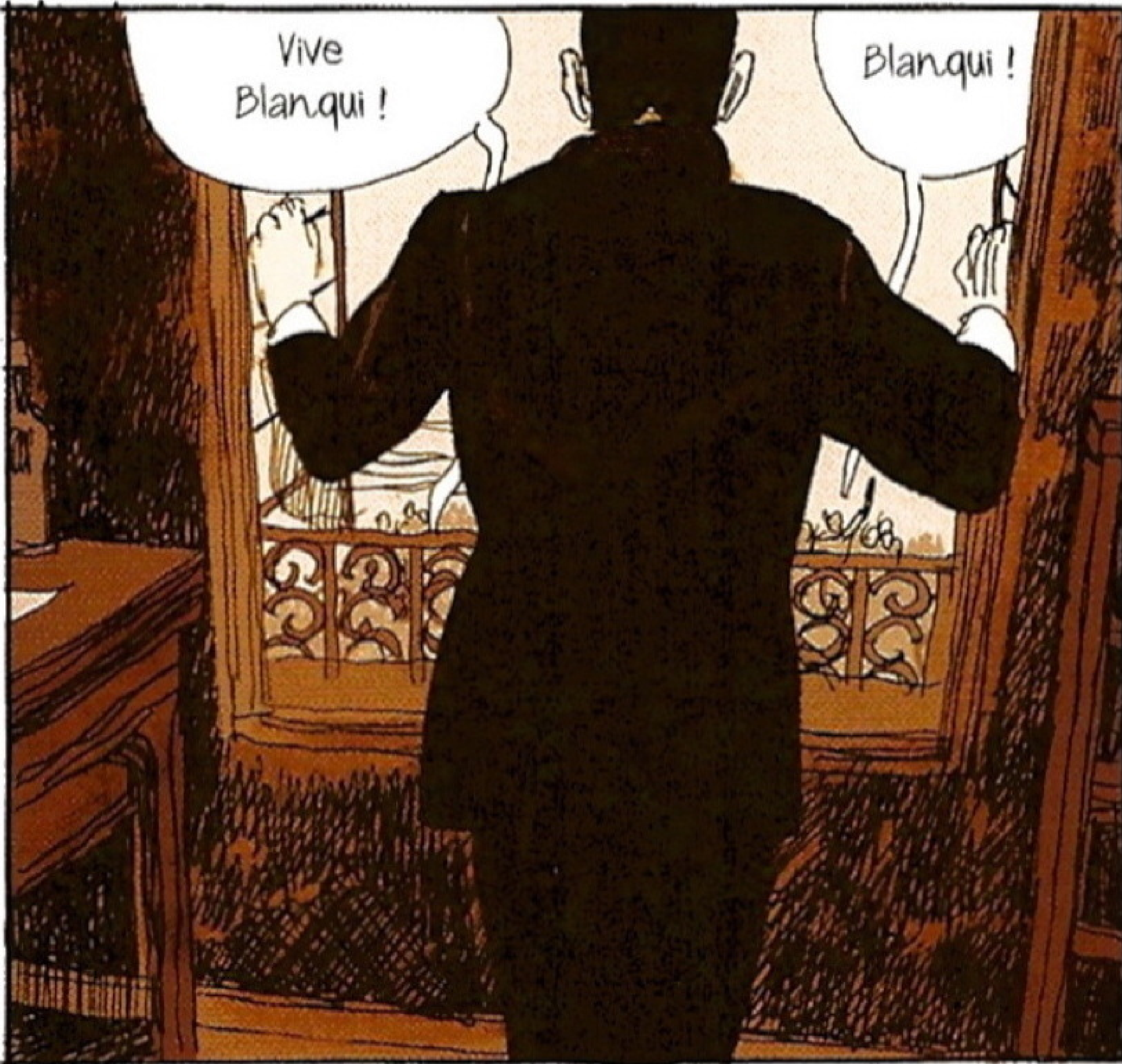

... entre le pain noir et la cruche d'angoisse ! Et qu'en ai-je fait de cet or ? Je vis dans un grenier avec 50 centimes par jour.
J'ai pour fortune, à l'heure qu'il est, 60 francs. Et c'est moi, triste débris, qui traîne par les rues un corps meurtri sous des habits râpés...


... c'est moi qu'on foudroie du nom de vendu ! tandis que les valets de Louis-Philippe ...

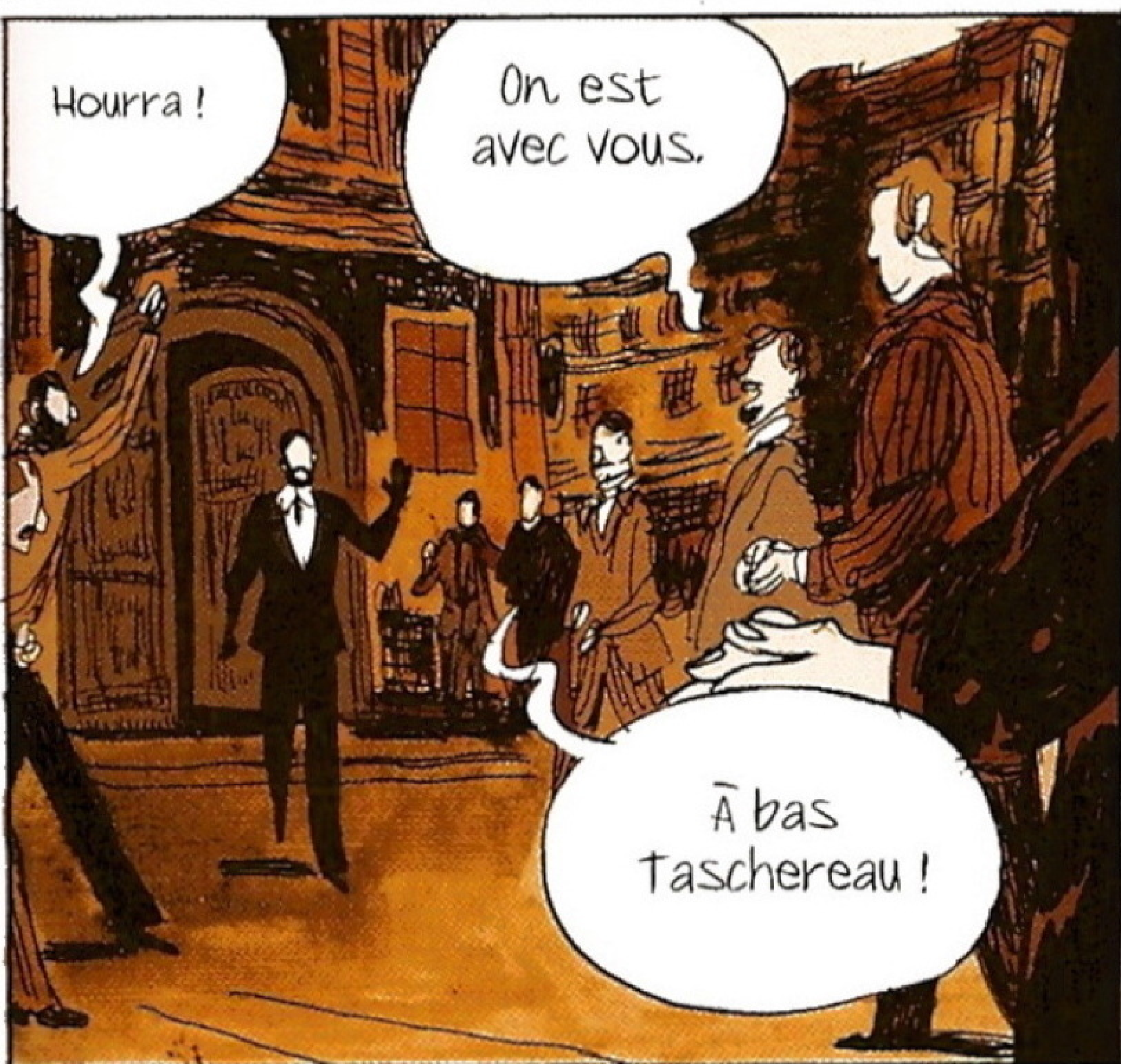

... métamorphosés en brillants papillons républicains, voltigent sur les tapis de l'Hôtel de Ville... Ah ! fils des hommes ! Qui avez toujours une pierre en main pour lapider l'innocent, mépris sur vous !






Vive Blanqui !
Blanqui !


Blanqui, innocent !
Tous avec Blanqui !
Vive Blanqui !

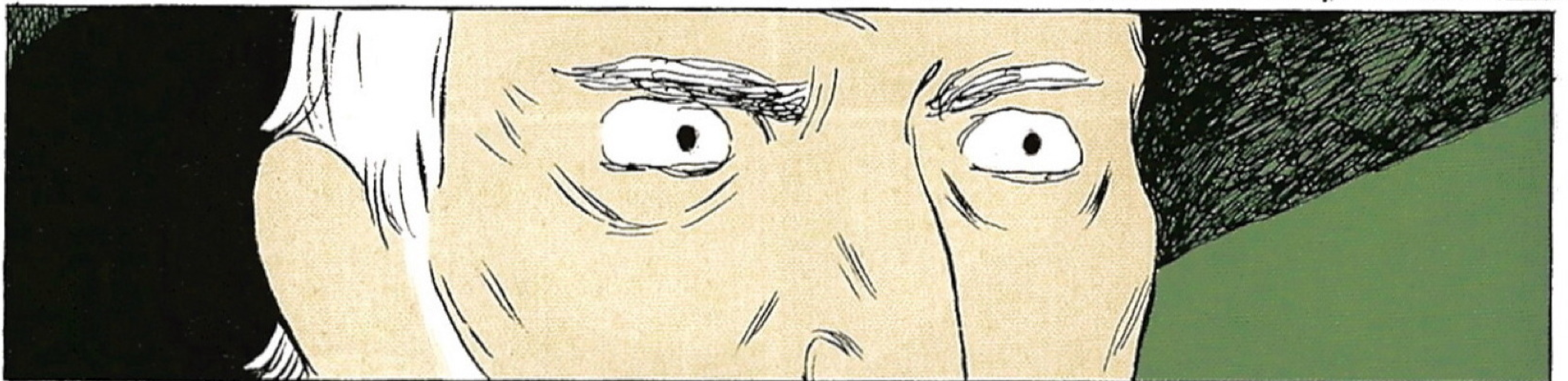

Hourra !
On est avec vous.
À bas Taschereau !



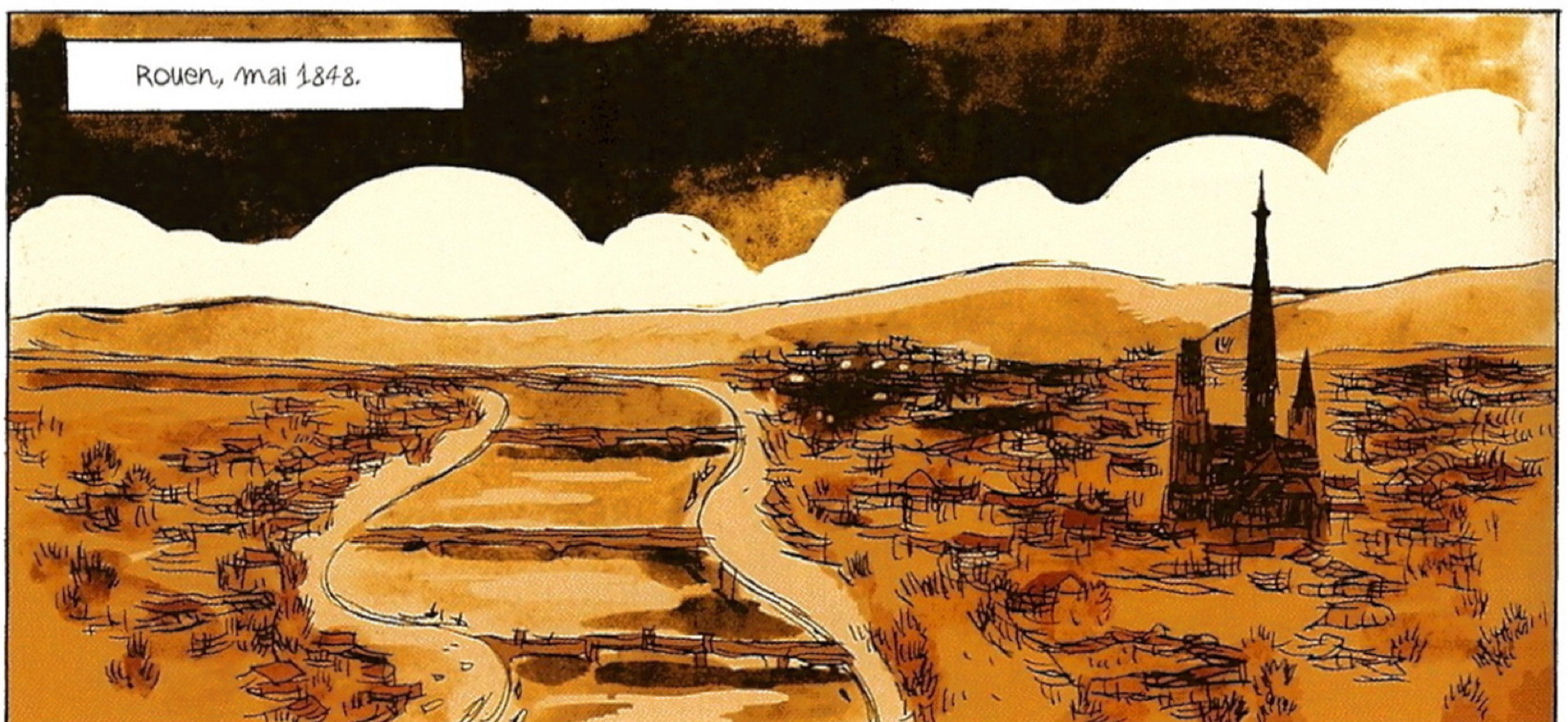

Tout le monde n'a pas été de leur avis, n'est-ce pas ?
Pfff ! Ne m'en parlez pas !


Barbès criait sur tous les toits que j'étais le seul, avec lui, à connaître les informations divulguées dans ce document !


Et vous n'aviez jamais rien dit de tout ça à quiconque ?



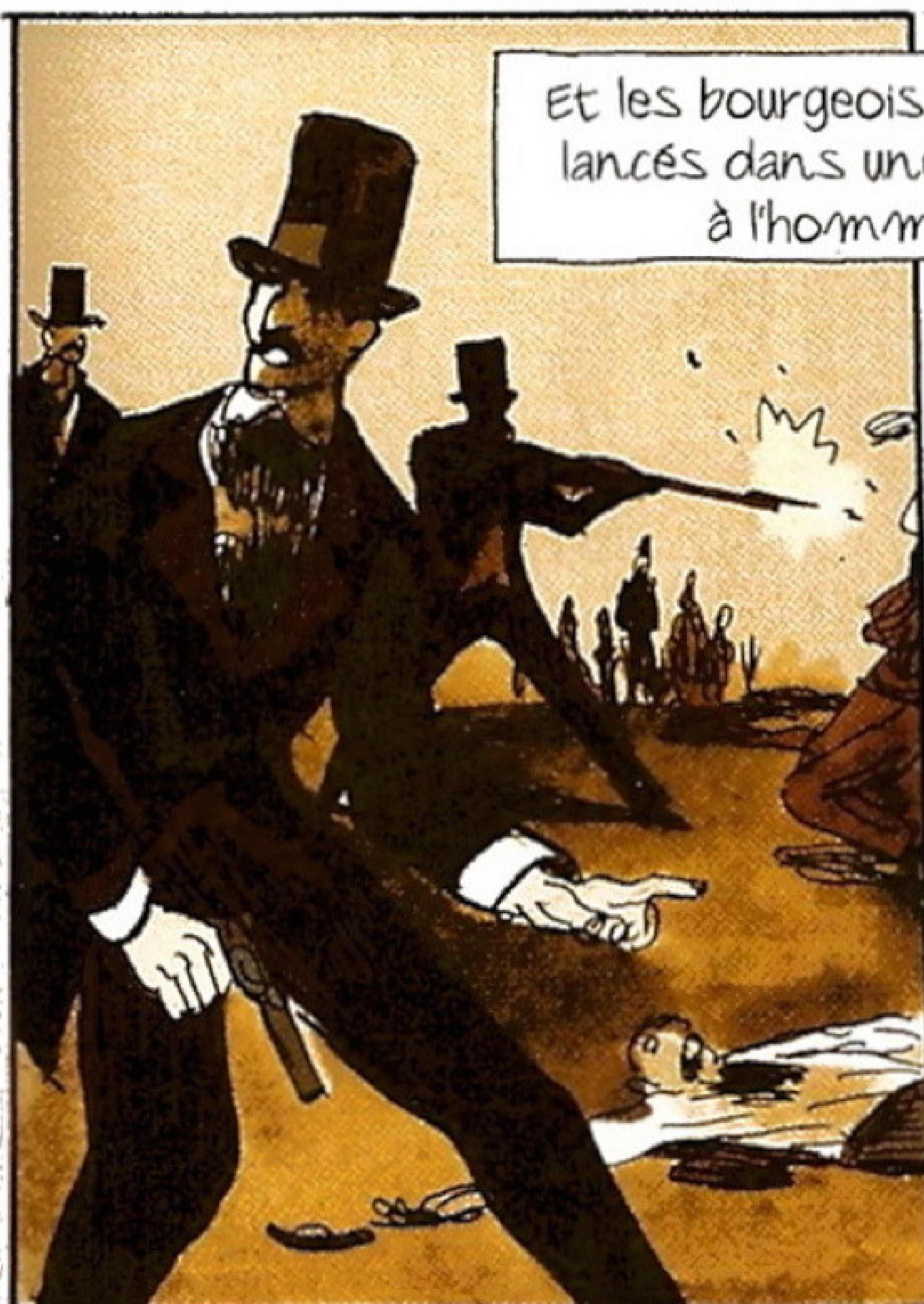

Non... Non !
Mais assez parlé de tout ça ! Partons plutôt pour la Normandie, voulez-vous ?


Rouen, mai 1848.


Des ouvriers, crevant sous la misère, se sont révoltés.


Les soldats ont sorti l'artillerie...




Et les bourgeois se sont lancés dans une chasse à l'homme.



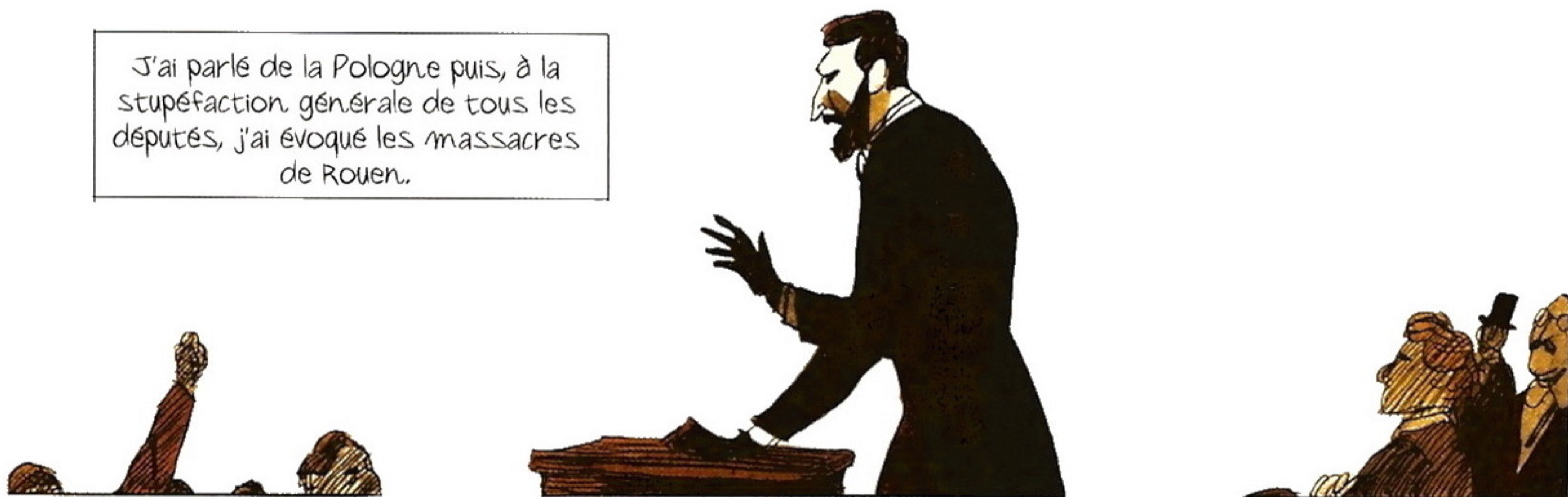

Ce fut un massacre.

Serait-ce qu'à vos yeux, comme à ceux des rois, le sang du peuple n'est que de l'eau bonne à laver de temps en temps des rues trop encombrées ?

Effacez donc alors, effacez de vos édifices ce détestable mensonge en trois mots que vous venez d'y inscrire : Liberté, Égalité, Fraternité !

Justice ! Justice immédiate des assassins !

À la même époque, une manifestation populaire a été organisée pour soutenir la Pologne, écrasée par les Prussiens et les Autrichiens. Le cortège s'est rué vers l'Assemblée nationale et les gens, me reconnaissant, m'ont tiré à la tribune pour que j'improvise un discours...


J'ai parlé de la Pologne puis, à la stupéfaction générale de tous les députés, j'ai évoqué les massacres de Rouen.


Citoyens, le peuple vient nous demander justice d'événements cruels qui se sont passés dans une ville qui est maintenant aux portes de la capitale !


Le peuple demande de l'Assemblée nationale qu'elle s'occupe instamment de rétablir les moyens de travail, de donner de l'ouvrage et du pain à ces milliers de citoyens qui en manquent aujourd'hui !

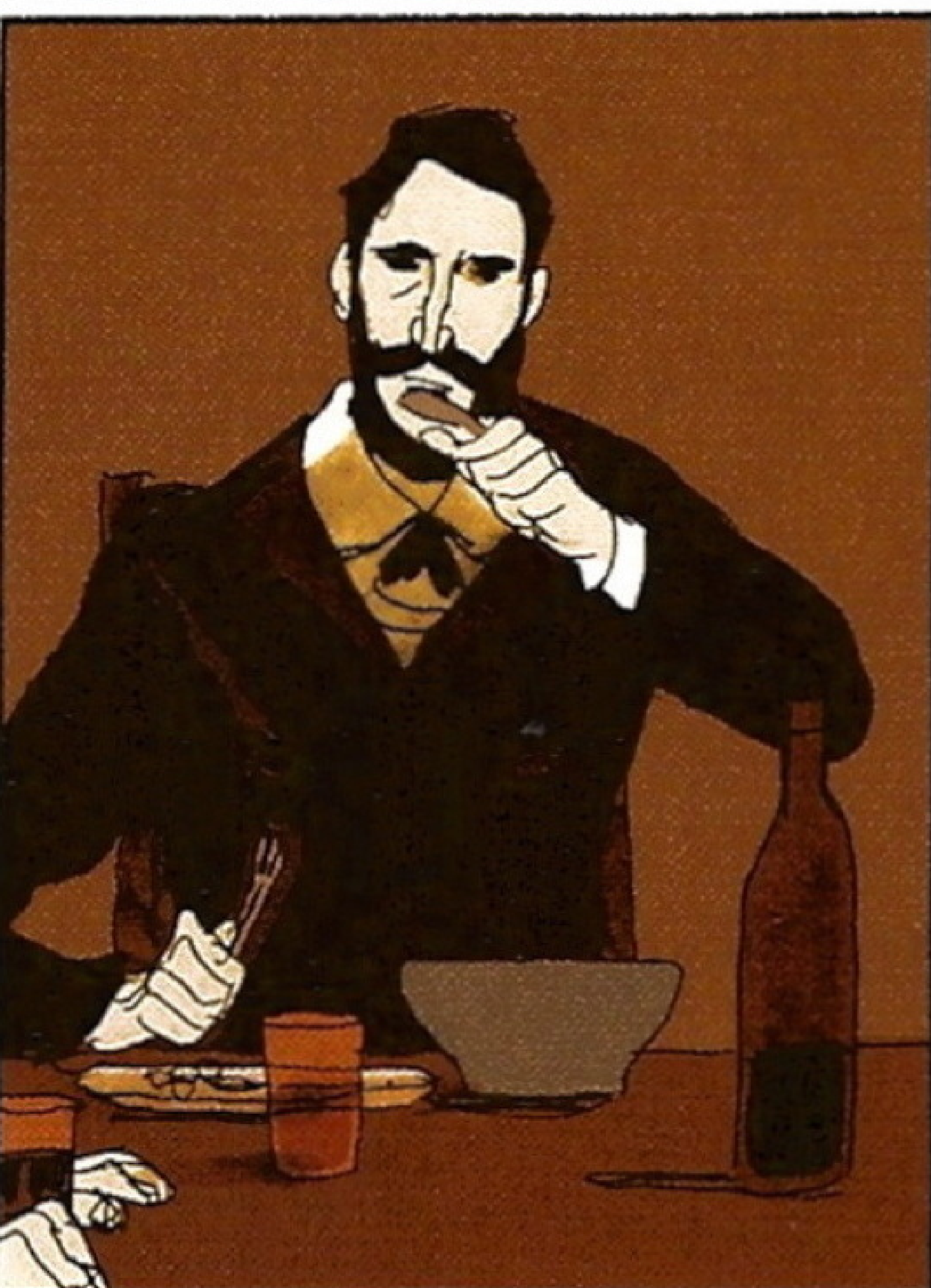
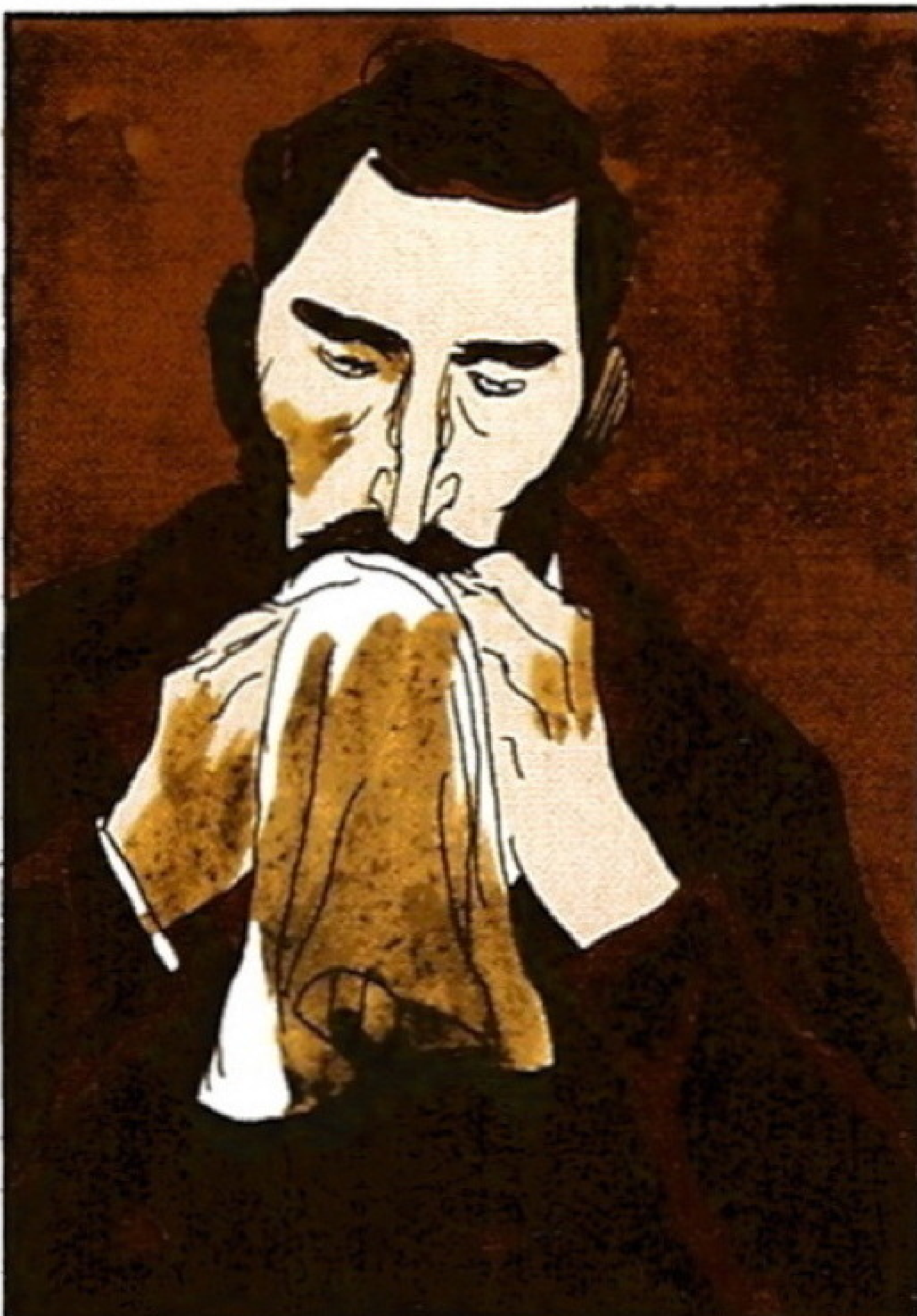





Louis-Auguste Blanqui ?

En personne.

Veuillez nous suivre.
Puis-je finir mon déjeuner, chers amis ?

D'accord, c'est entendu.





Et en décembre de la même année, les élections ont porté au pouvoir Louis-Napoléon, le neveu de l'empereur tyran...
La France voulait d'un maître, voilà qui était fait !

Beaucoup d'ouvriers ont voté pour lui, notez bien.
Ils ont cru voir en lui un homme neuf... Un reste de gloire... C'est là que j'appris qu'il ne fallait pas essayer de faire des bonds, mais des pas humains. Et de marcher, toujours...



Je déclare qu'il n'y a pas le moindre élément d'accusation, pas un seul !
Et si une condamnation pouvait être prononcée, j'en appellerais de cette condamnation à la justice de l'avenir, je dirais même aux flétrissures de l'Histoire !


Louis-Auguste Blanqui, domicilié à Paris, est condamné à dix années de détention.








Taille : 1,66m ; sourcils : bruns ; front : découvert ; yeux : gris ; nez : aquilin ; bouche : petite ; menton : petit ; teint : blême.





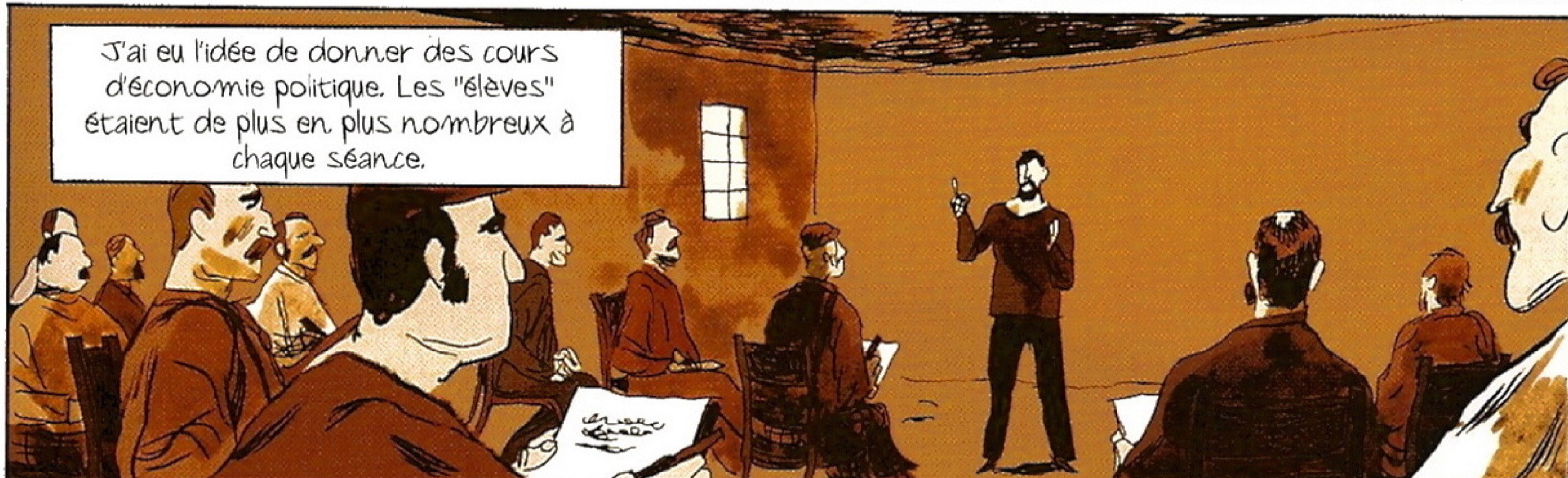



À ta place, l'ami, j'éviterais !


L'père Claude a voulu voir les nuages la s'maine dernière. Une balle à deux doigts d'la caboche, qu'il a récoltée !


Boum ! comme ça ! Les gardes, ils aiment pas qu'on s'approche trop près du ciel...




J'ai eu l'idée de donner des cours d'économie politique. Les "élèves" étaient de plus en plus nombreux à chaque séance.








... Un âne ?!

Oui. Dans la cour. Seule l'équitation pourra me guérir...
Eh bien, euh... Je vais voir ce que je peux faire auprès de la direction.



13 Juin. Fraises, 4e fois

19 Juin. Sabots.

19 Juin. Infirmerie.

20 Juin. Fraises; 5e fois

20 Juin. Carreaux lavés.

20 Juin. Résédas en pots.

23 Juin. Fraises, 6e fois

30 Juin. Coups aux reins.

8 Juillet. Trois lettres expédiées

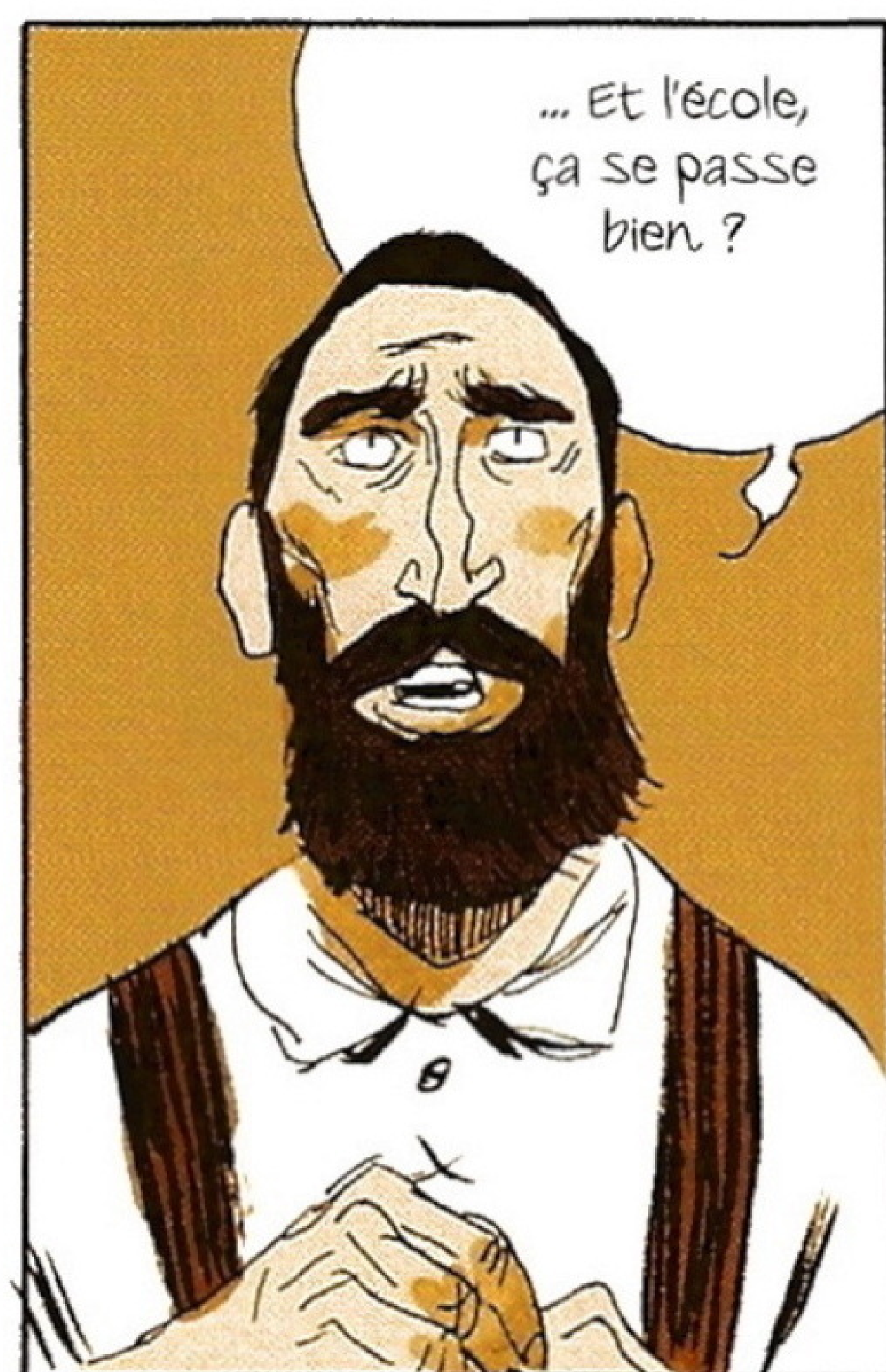
17 Juillet. Coupé les cheveux, barbe.

18 Juillet. Lavé la chambre.

11 Septembre. Planté le carré de fraises.





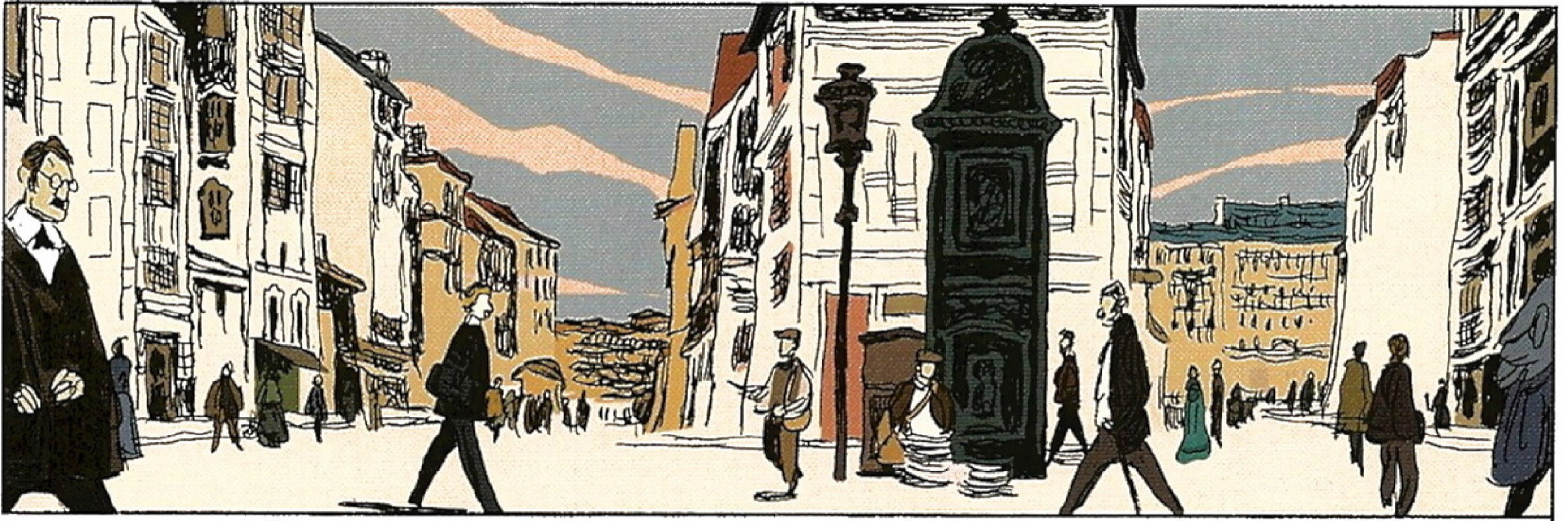

... Et l'école, ça se passe bien ?

Oui.

On dit "Oui, père".
Oui, père.

Bien bien. Et les amis... tu as des amis ?
Oui, père.





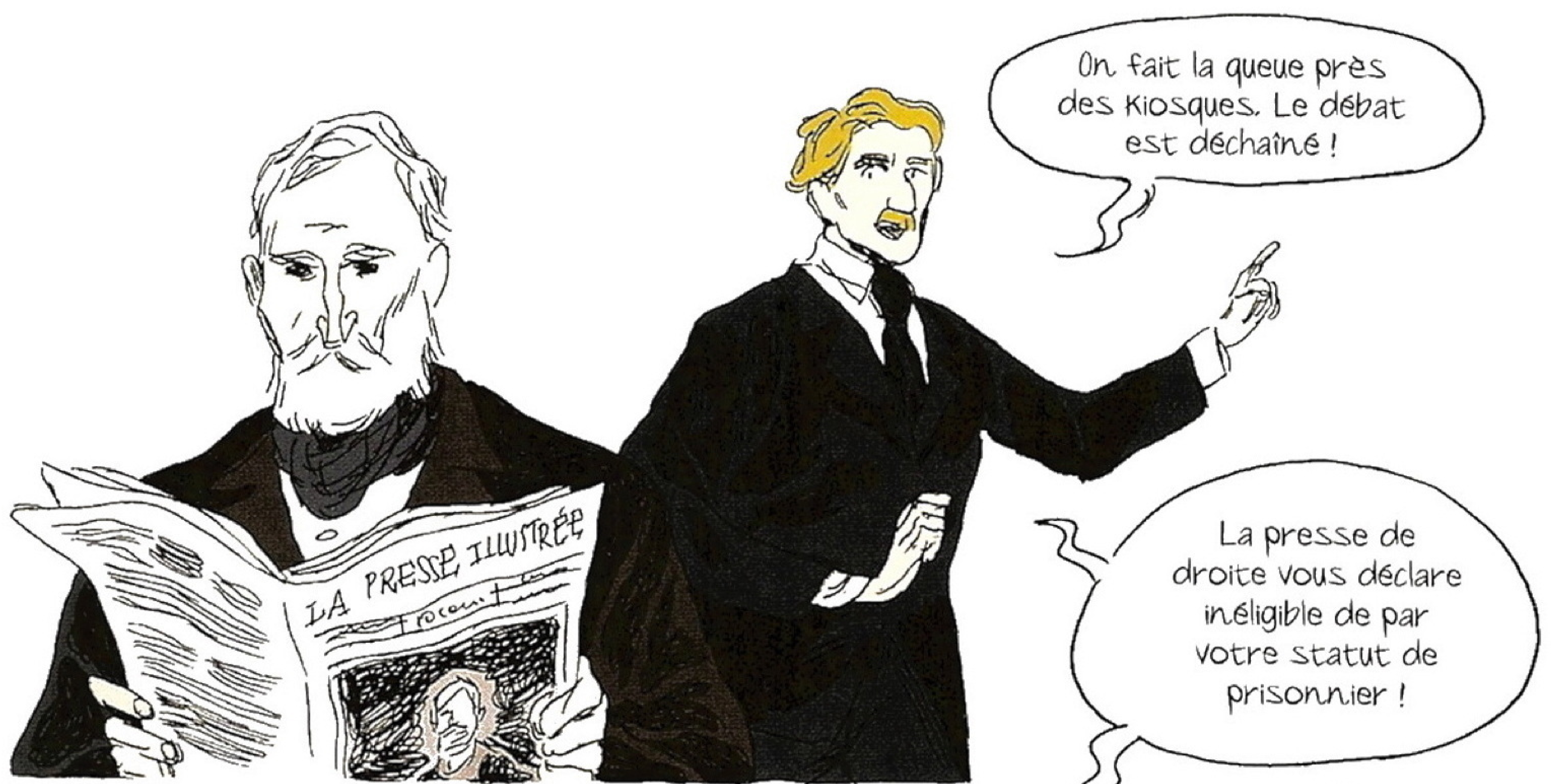

Blanqui élu à Bordeaux ! La presse illustrée ! 10 centimes seulement !


LA PRES

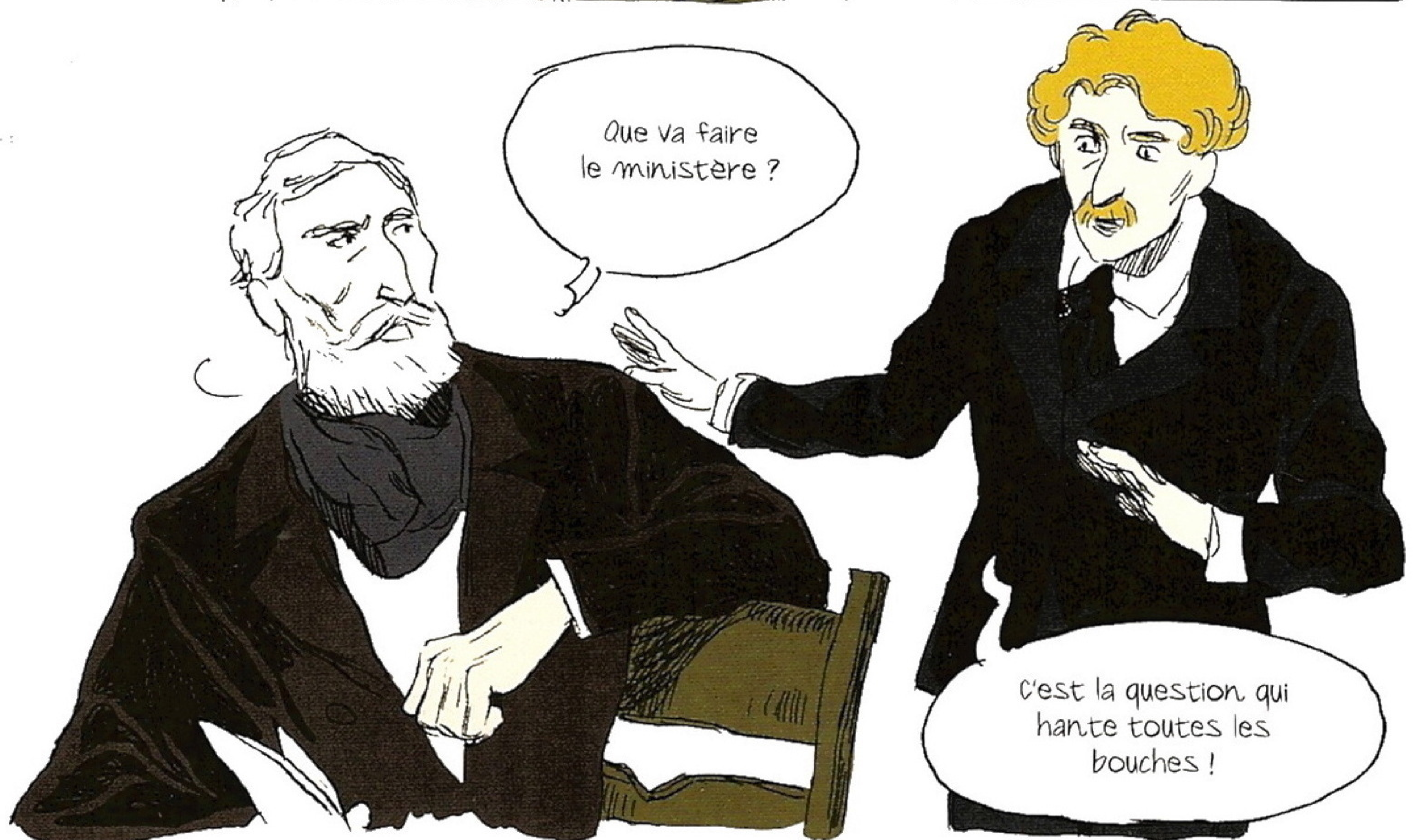

LA PRESSE I
10




6 801 voix contre 5 330 pour Lavertujon...
LA PRESSE ILLUSTREE
Toutes mes félicitations !


On fait la queue près des kiosques. Le débat est déchaîné !
LA PRESSE ILLUSTRÉE
La presse de droite vous déclare inéligible de par votre statut de prisonnier !


Celle de gauche exulte et en appelle au respect du vote populaire !


Que va faire le ministère ?
C'est la question qui hante toutes les bouches !


J'ai observé la région ces jours passés, au cours de mes promenades...
Il y a un havre à l'écart. Il s'appelle "Port-Goulphar".


Mais, surtout, il y a une faille profonde entre les rochers... Une barque pourrait t'y attendre...


Une barque ?


J'ai discuté avec les gens du coin. Ce sont de braves gens, tous sans le sou, ou presque.

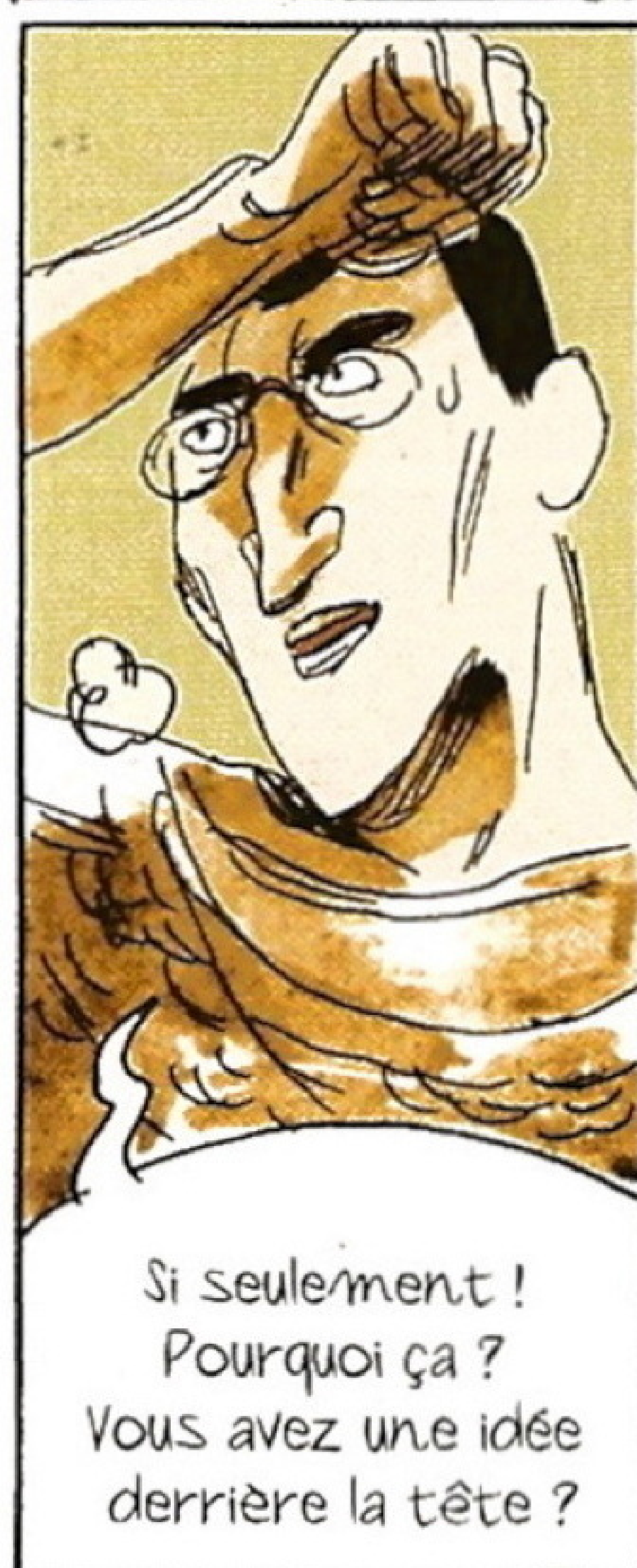

Il ne serait pas difficile de demander à un pêcheur ses services... Et il te conduirait vers les côtes...





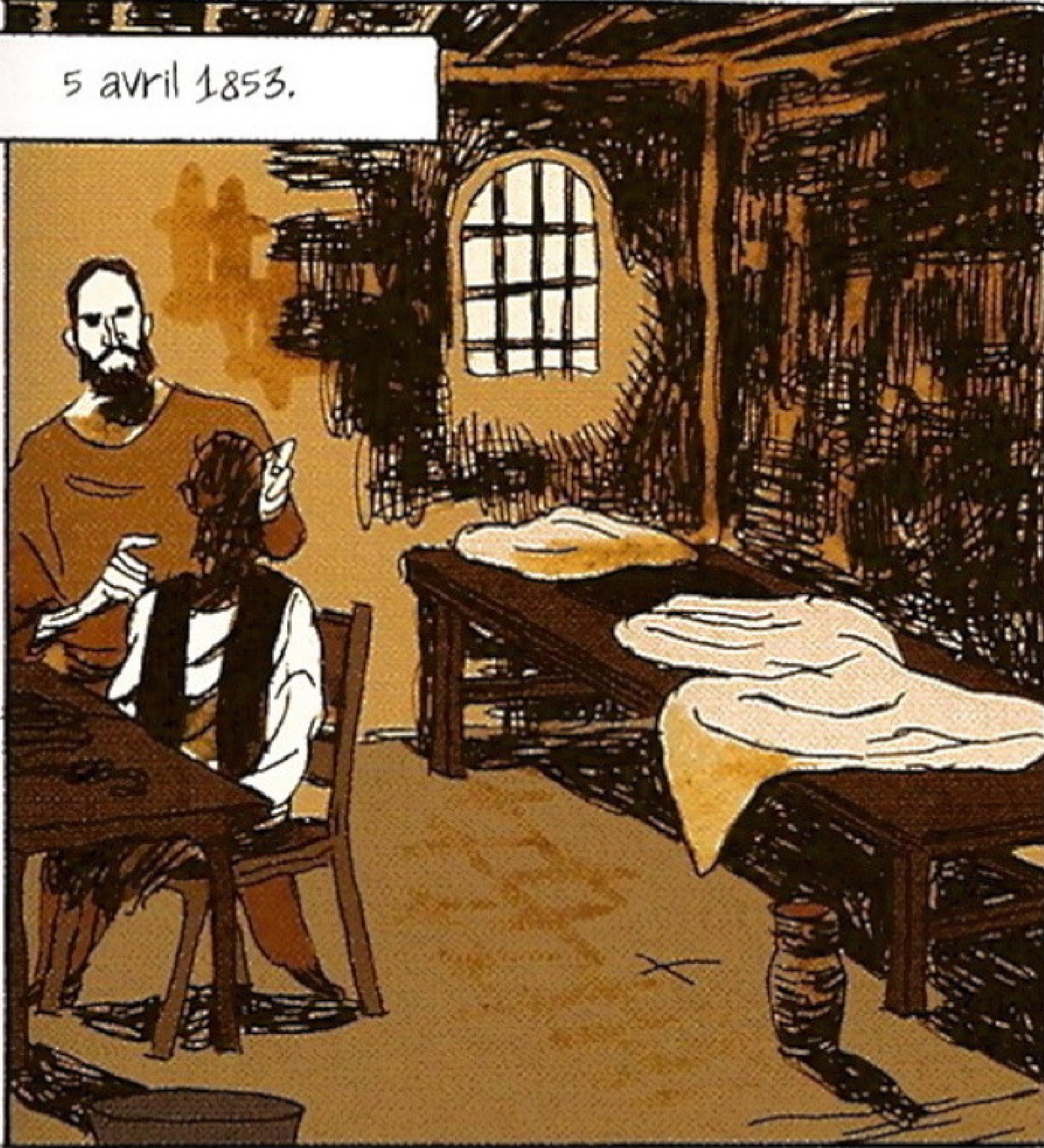


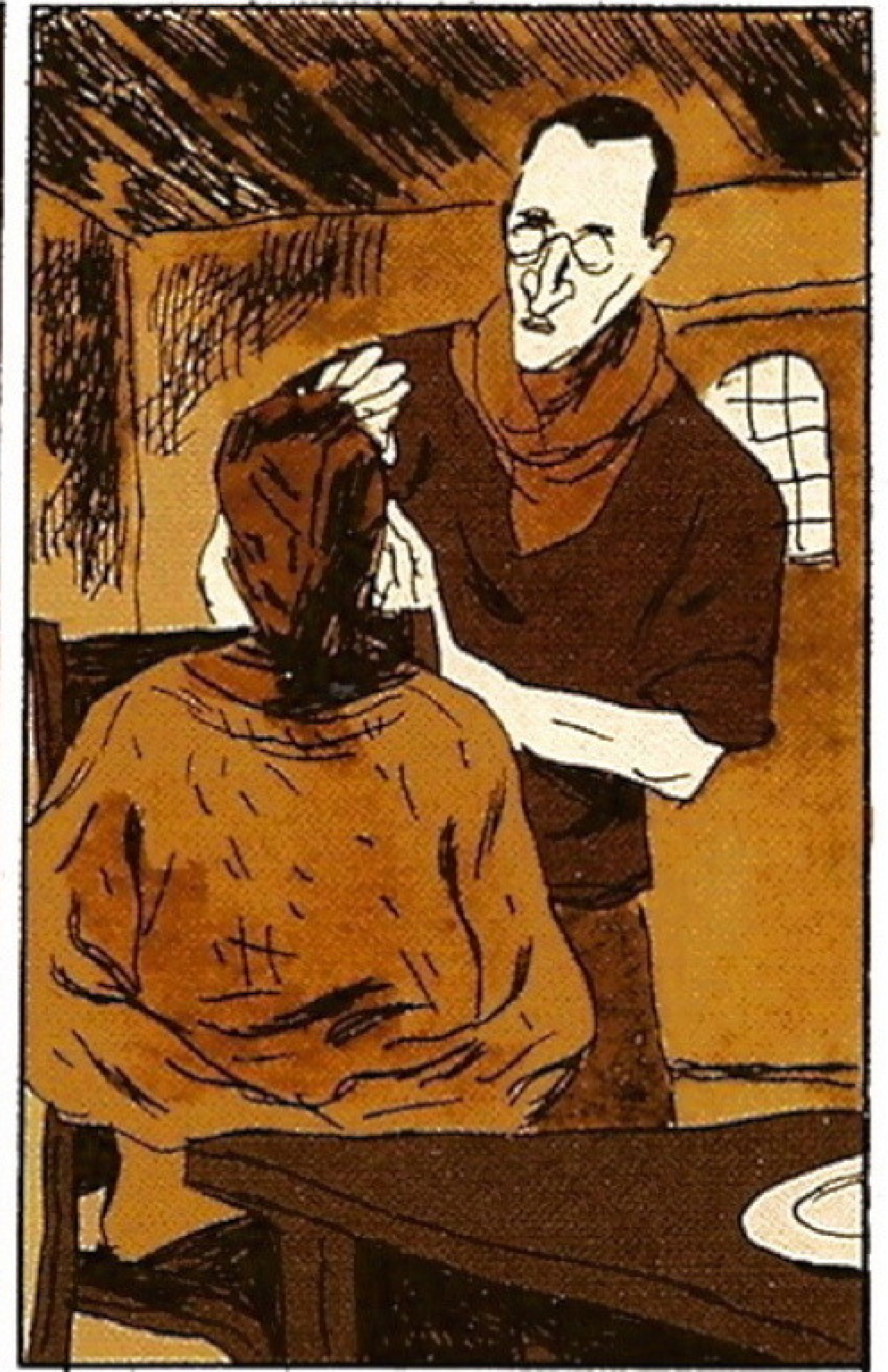
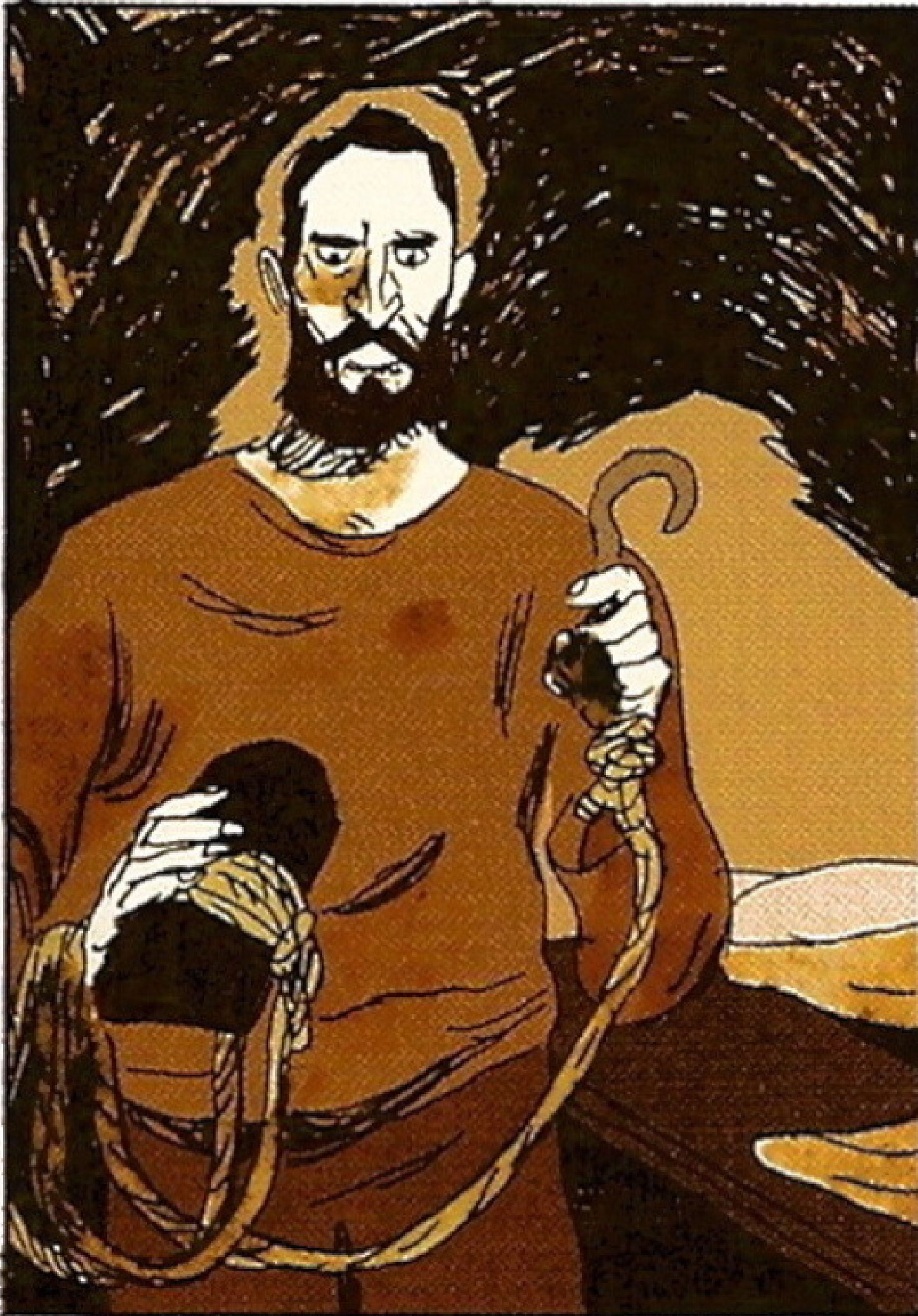

Dites, Cazavan... Vous n'y avez jamais pensé ?
À quoi donc ?
Foutre le camp. Lever l'ancre !


Si seulement ! Pourquoi ça ? Vous avez une idée derrière la tête ?

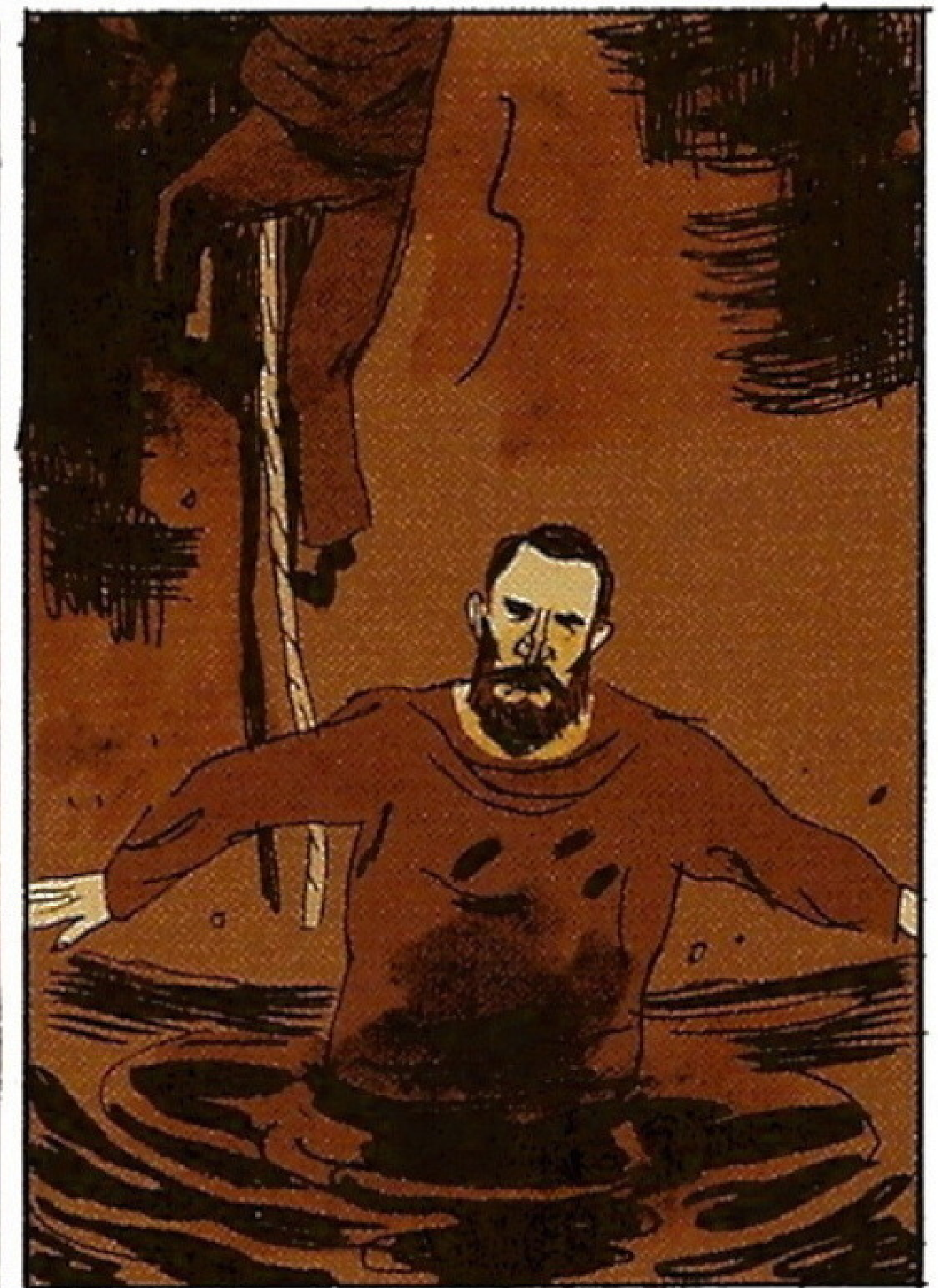

Peut-être... mais il faudrait attendre l'arrivée du printemps. La mer est trop forte pour le moment...


Je vous écoute...

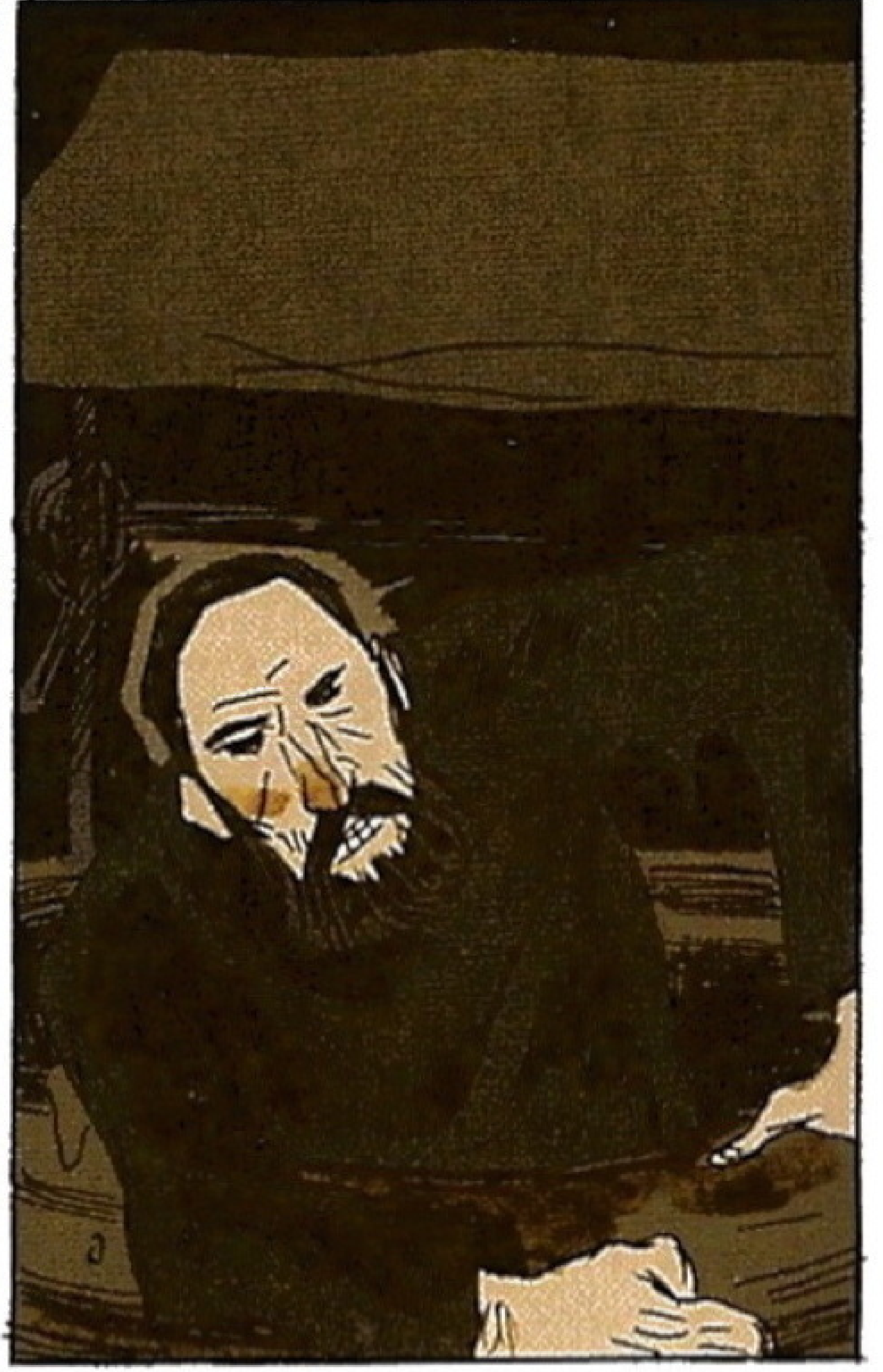

5 avril 1853.


Allez, tout le monde rentre !

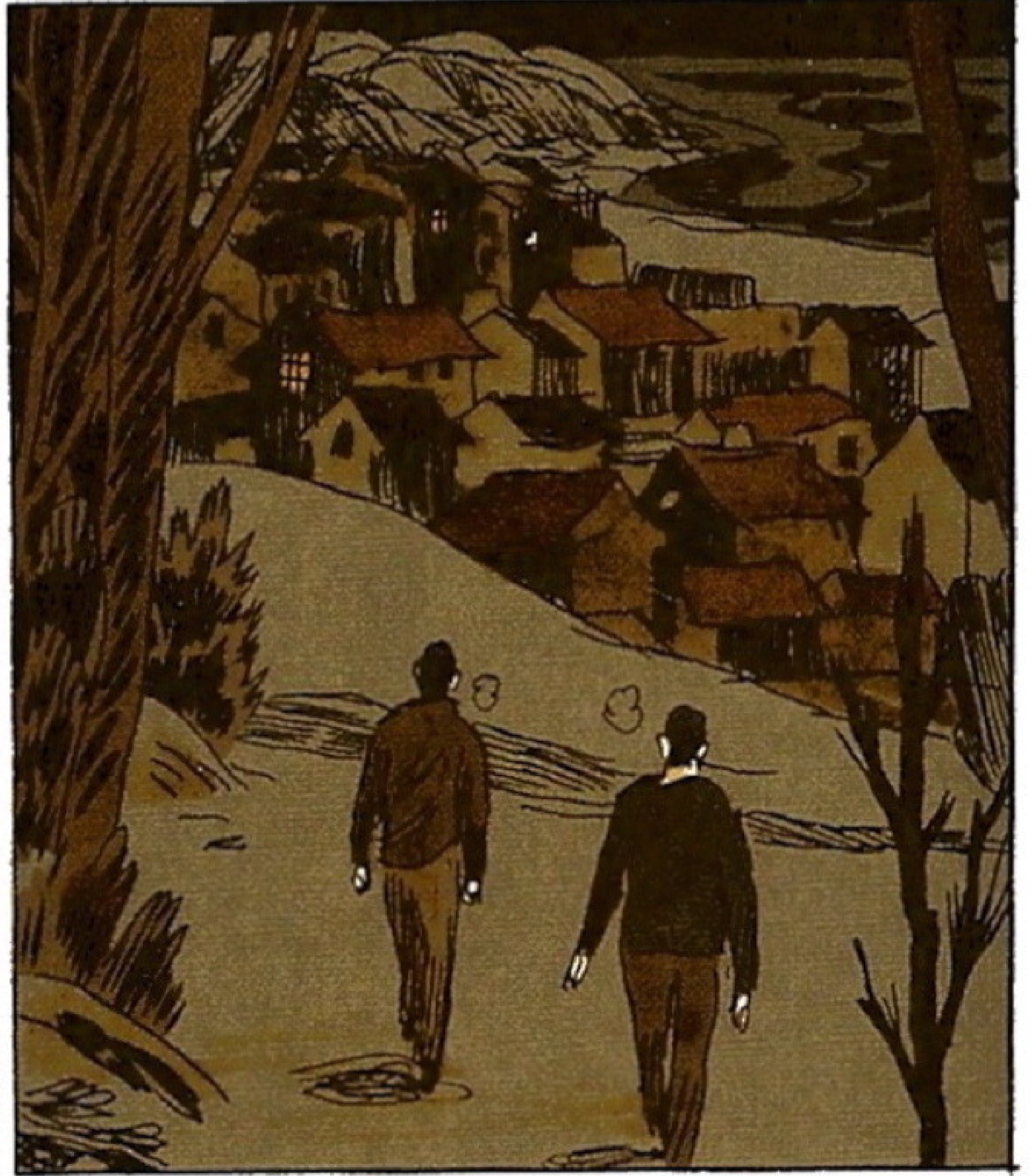











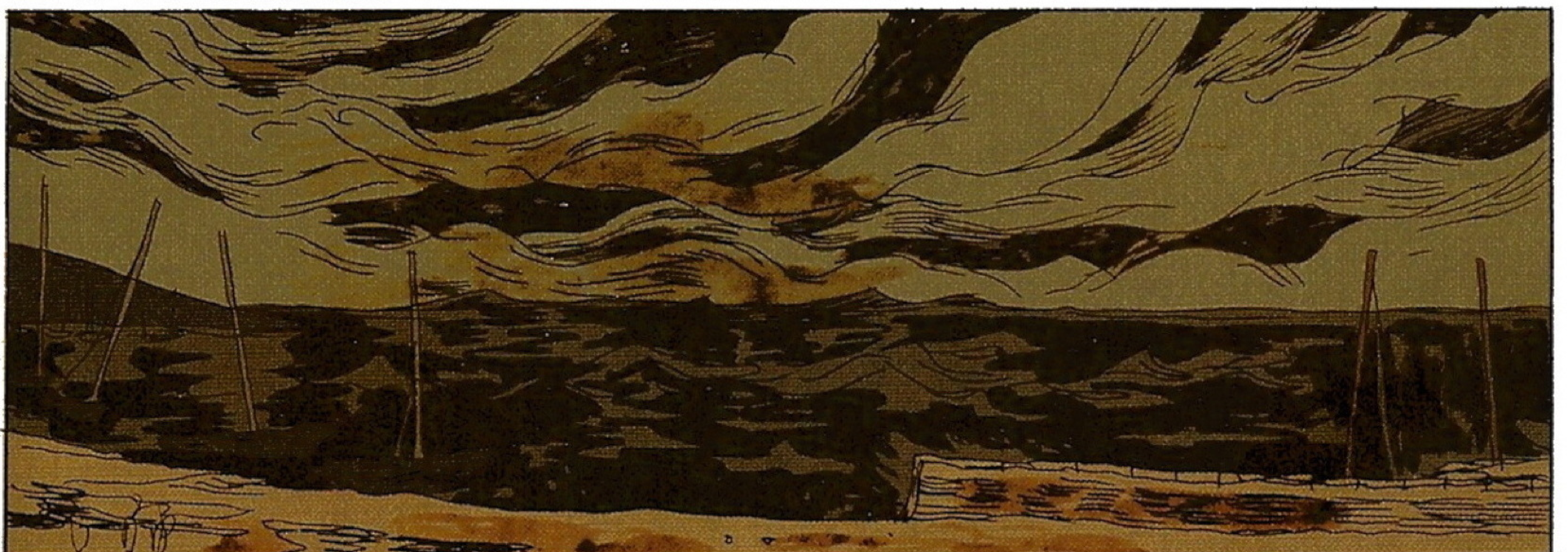



Excusez-nous... Nous devons arriver au plus vite sur le continent. Est-ce que vous...


J'vous aurais bien passés, si c'était possible !...
Nous vous offrons 500 francs pour le passage...


Nous sommes des prisonniers évadés...


J'avais deviné !... Et j'demande qu'à vous servir, pour sûr !
Mais on peut pas mettre un canot à la mer, mes braves. Pulvérisé de partout qu'il va être !... Voyez un peu !...




Dans ce cas, remettons ça à demain.


Sûr !... J'vais préparer votre départ.
Croyez que j'vous suis tout dévoué, comme qui dirait !


Suivez-moi, j'connais un endroit où vous pourrez roupiller bien à plat... bien dans le calme, pas comme la mer ! Ha ha !




PAR ICI ! PAR ICI !


Ils sont là-haut !


DESCENDEZ TOUT DE SUITE ! DESCENDEZ !





Toi, si tu bronches, je t'envoie une balle dans ta sale gueule !

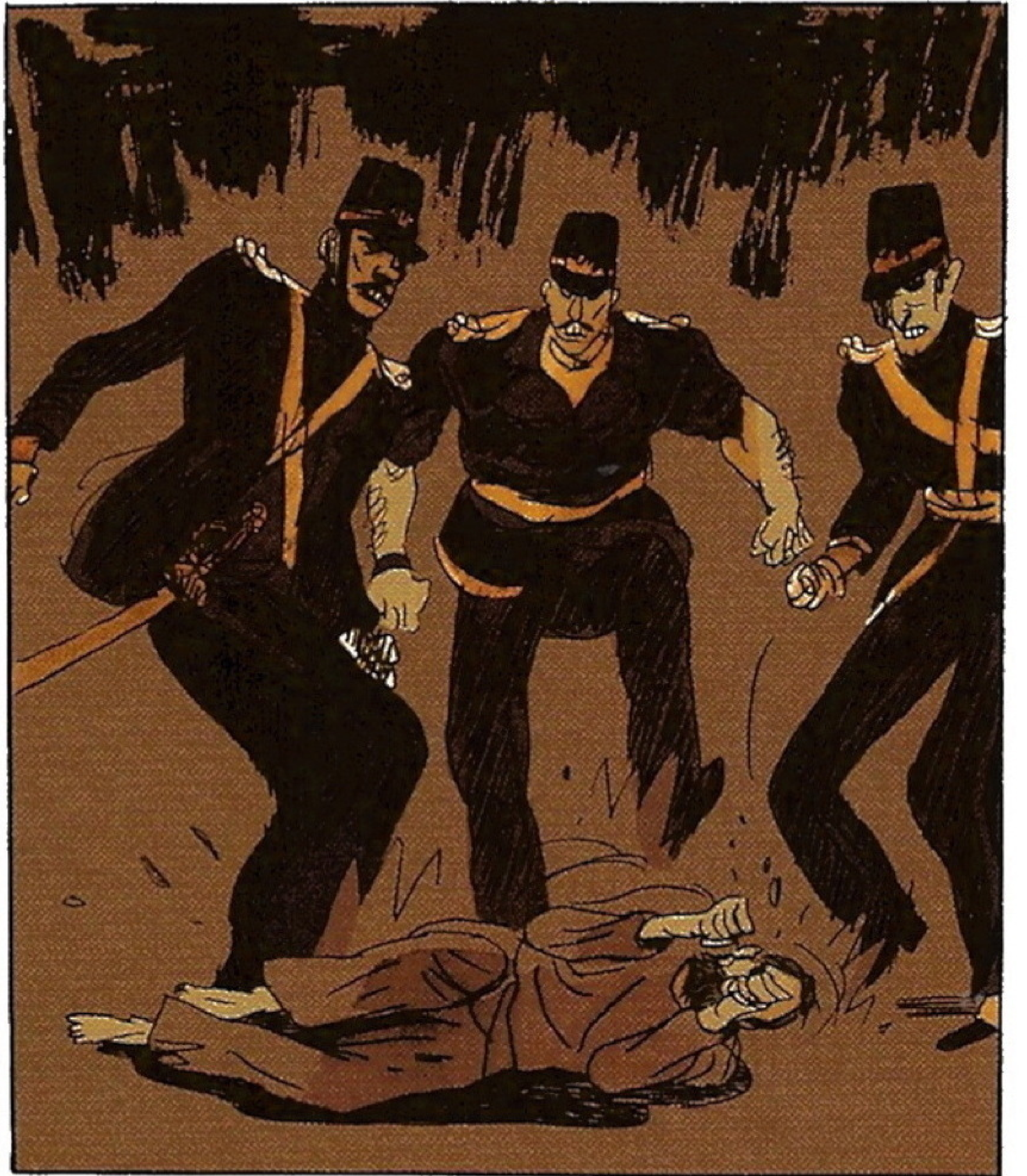










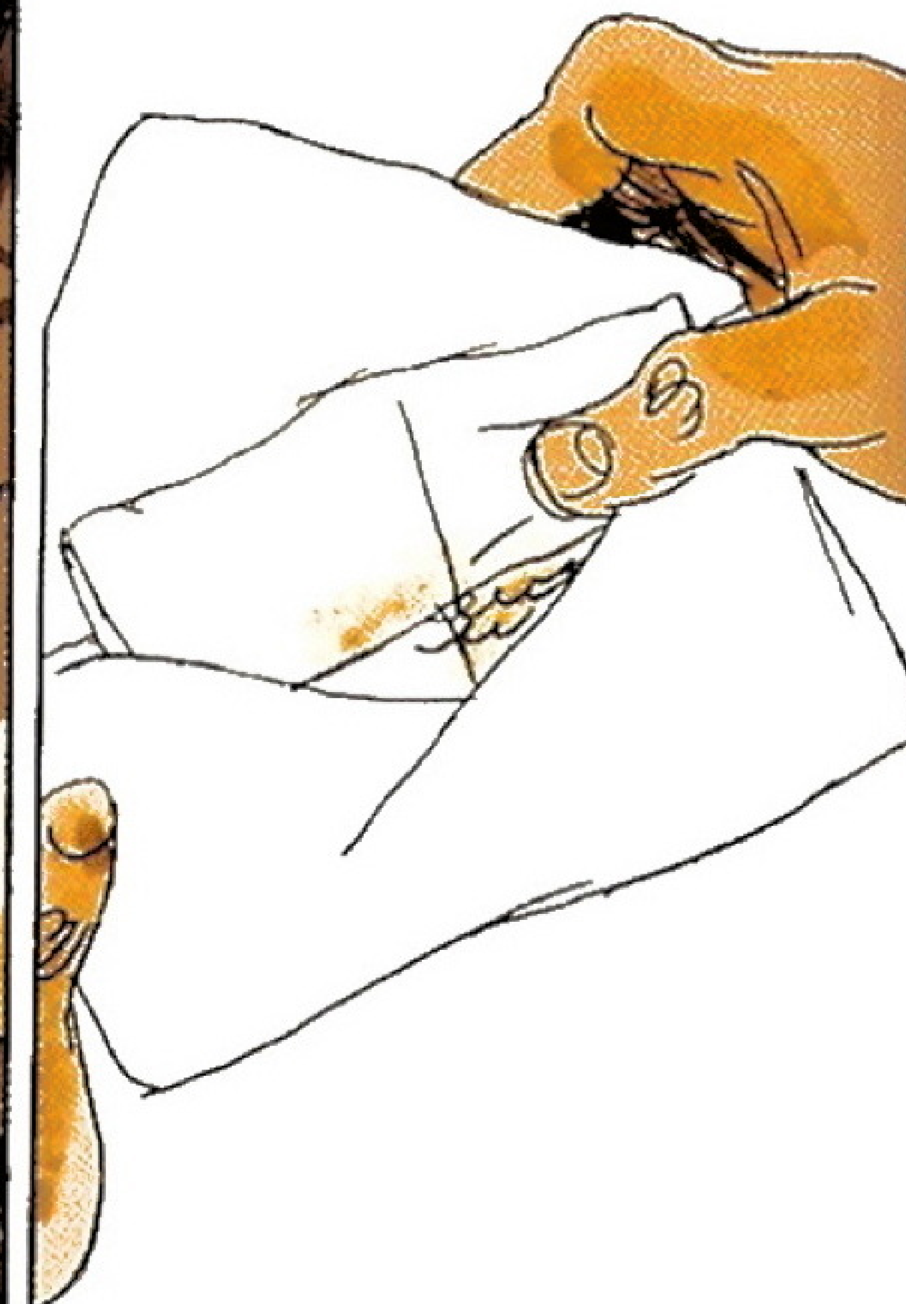


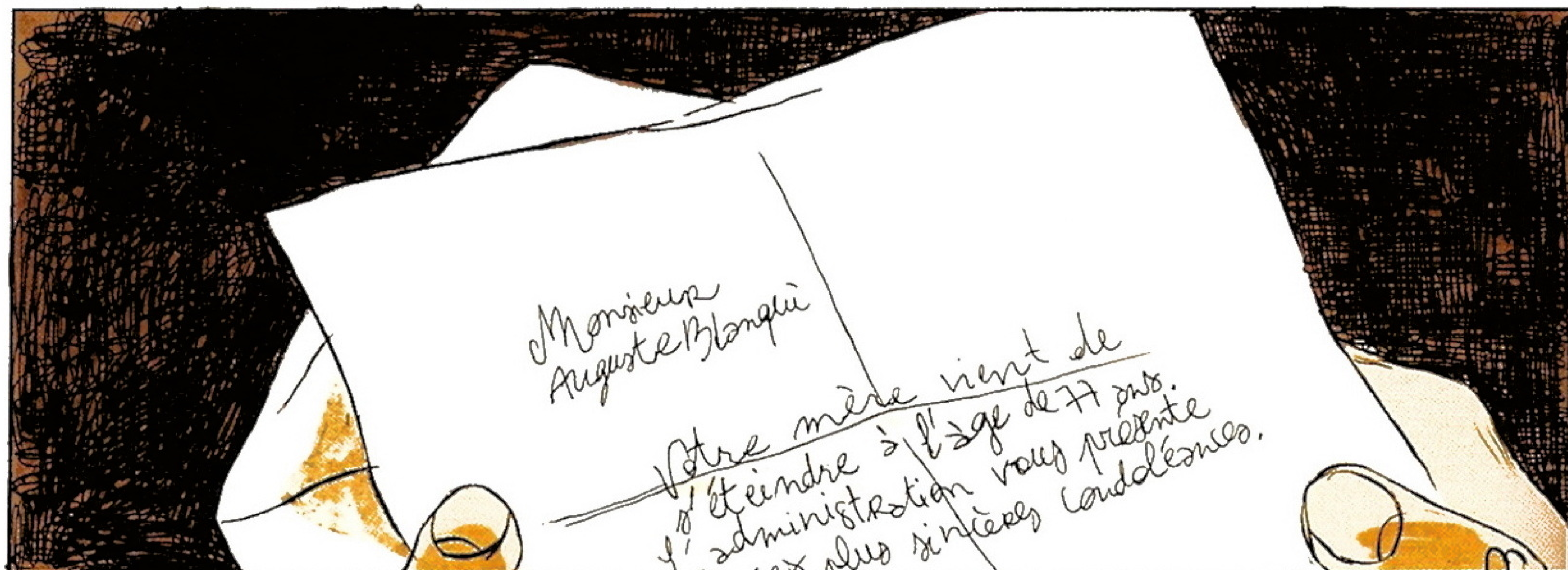





Cinq ans plus tard.
TOC TOC






Monsieur
Auguste Blanqui
Votre mère vient de
s'éteindre à l'âge de 77 ans.
l'administration vous presente
plus sincères condoléances.


















Le gouvernement de Son Empereur Louis-Napoléon Bonaparte a annoncé une amnistie générale.


Moi inclus ?


Vous inclus. Vous débarquerez à Marseille dans quelques jours.

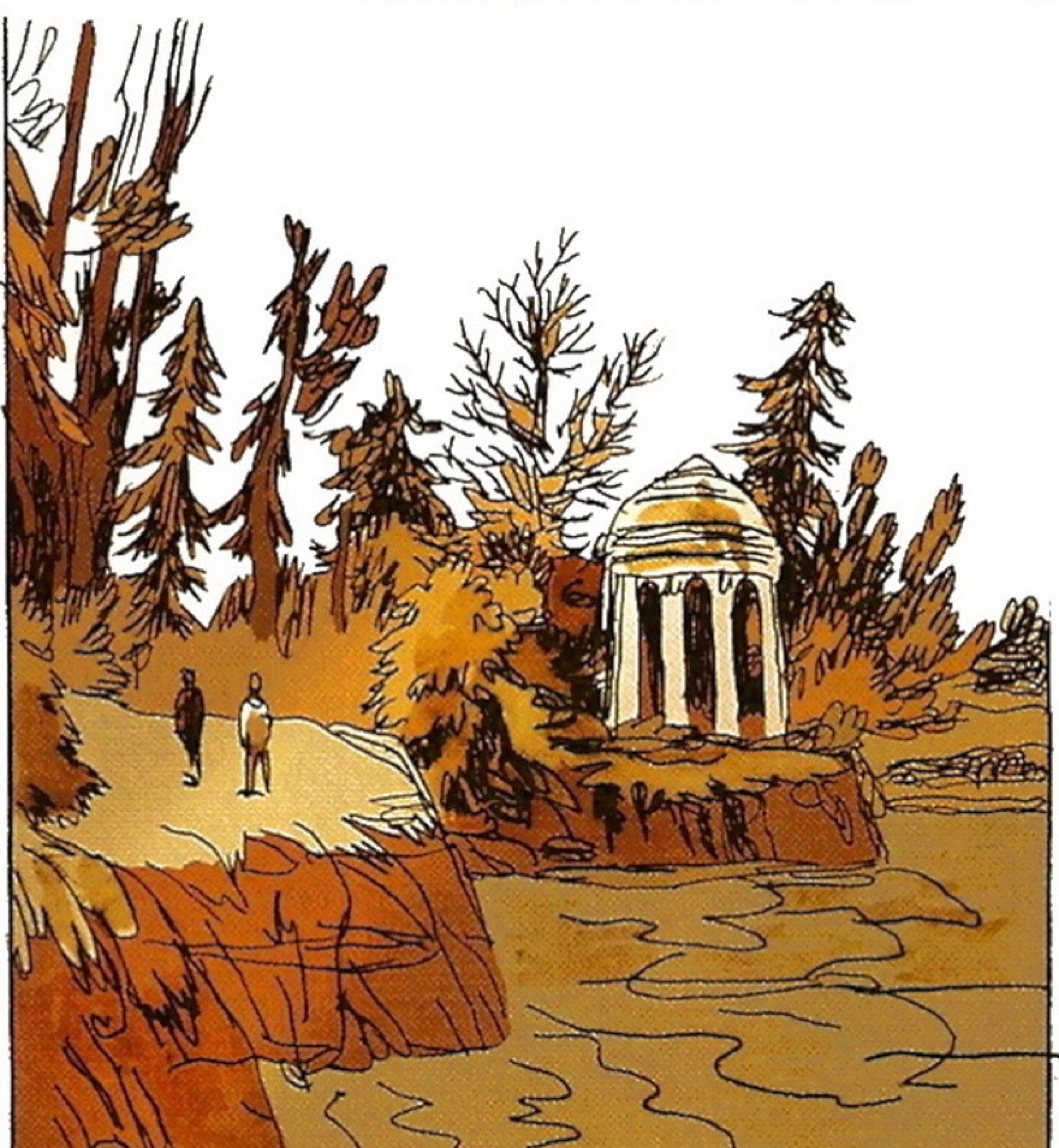

Paris, septembre 1859.

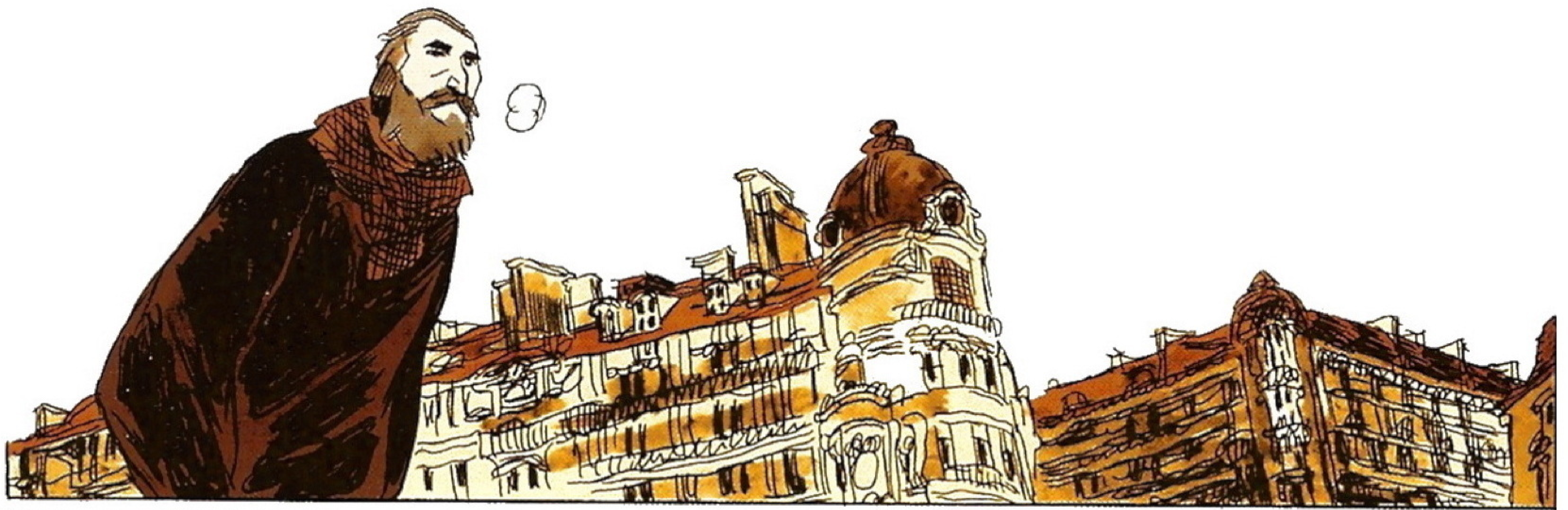
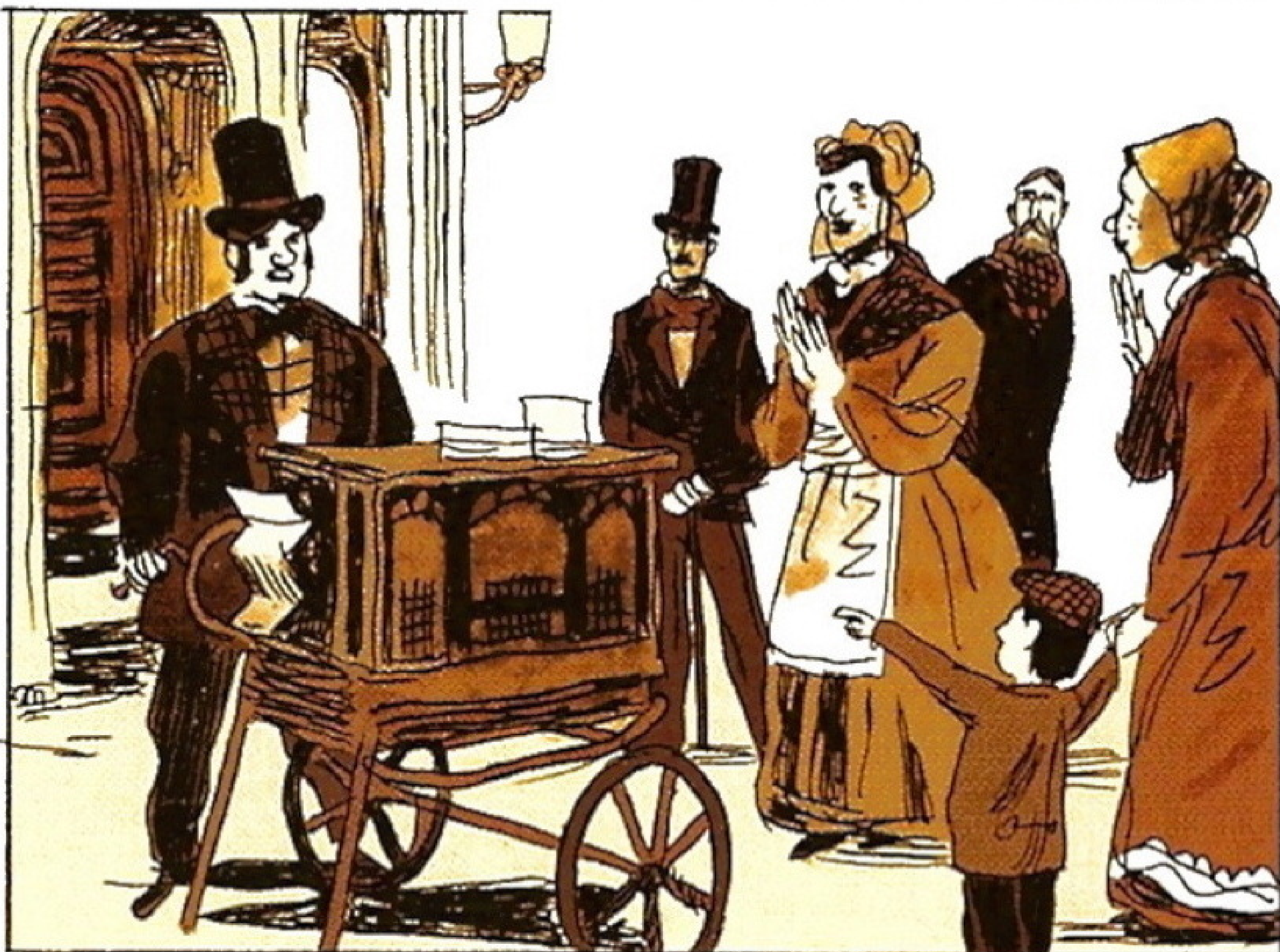

... Père, vous venez de passer onze ans de votre vie en prison, je crois qu'il serait temps de...
De ?


Venez vivre avec moi à la campagne. Je suis propriétaire de quelques terres.
Si vous avez des goûts simples, j'ai de l'argent pour deux.


Le politique est une affaire absurde, une perte de temps infinie !
Abandonnez-la et je vous hébergerai...


Merci, mon fils, mais je ne peux pas. Je ne peux pas...








Quel bonheur de vous voir enfin libre !






Vous ne trouvez pas ?


À vrai dire... Je me sens mal à l'aise dans cette liberté retrouvée.
La prison, ce sont des habitudes, une vie réglée...


Après tout ce temps, c'est bien normal... Vous allez vous réhabituer...
Soyez-en certain !


Et il y a cette police qui ne me lâche pas d'une semelle. Au moins, entre mes murs, on ne me traquait pas...


Et puis ce Paris, là ! Regardez ! Quelle apathie !
Le pays est tombé... mais nul ne souffle mot...


Cette nouvelle génération est assoiffée de spectacles, de divertissements... Les gens veulent se "distraire"... comme ils disent...
Mais où diable sont passées nos espérances et nos passions, Michelet ?


L'Empire a écrasé toute opposition. Les quelques républicains restants sont en exil, la presse est sous muselière...
S'il existe encore des gens comme vous ?
Sans doute... Mais il n'y a plus l'ombre d'un parti révolutionnaire !

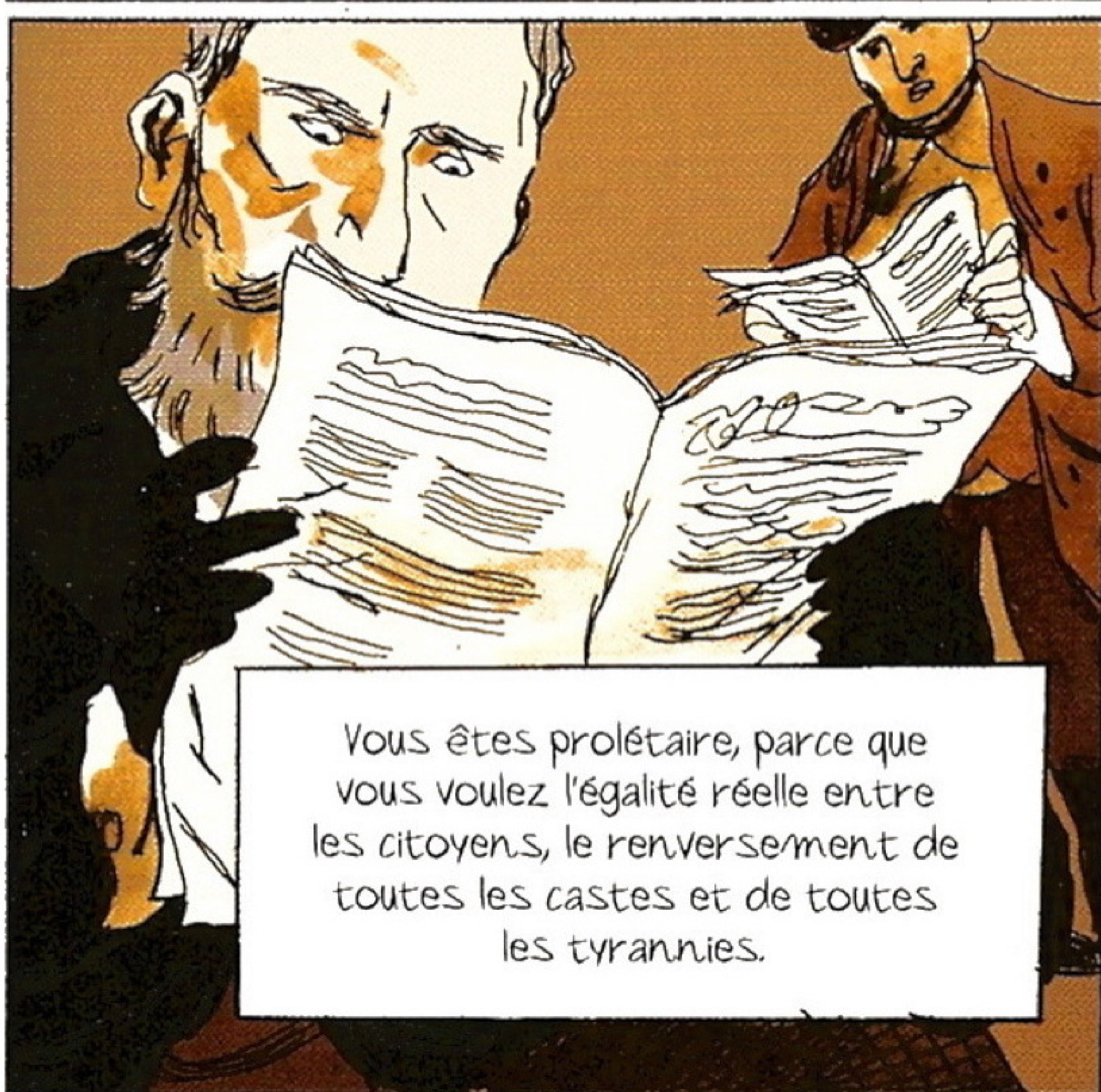

J'ai l'air d'un revenant de l'autre monde, maintenant, moi...
Il faudra galvaniser ces cadavres, s'ils ne veulent pas marcher vivants !

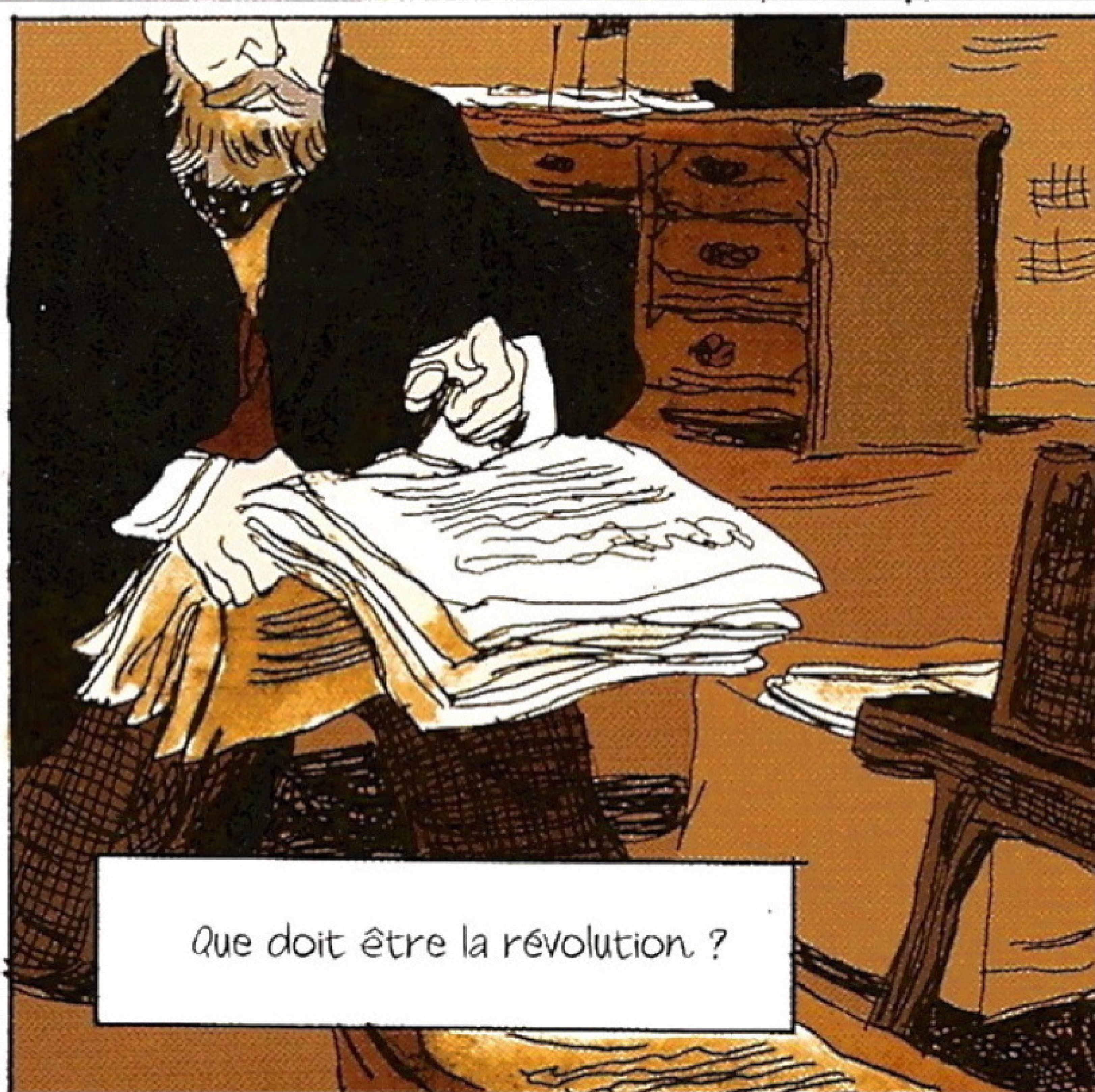

Et que comptez-vous faire dans les semaines qui viennent, Blanqui ?
Un ami héberge des presses. Je me suis attelé à la rédaction d'une petite brochure...


Clandestine, pour le moment, vous imaginez bien...


Déjà ?!
Le temps passe vite, dehors...




Vous êtes prolétaire, parce que vous voulez l'égalité réelle entre les citoyens, le renversement de toutes les castes et de toutes les tyrannies.

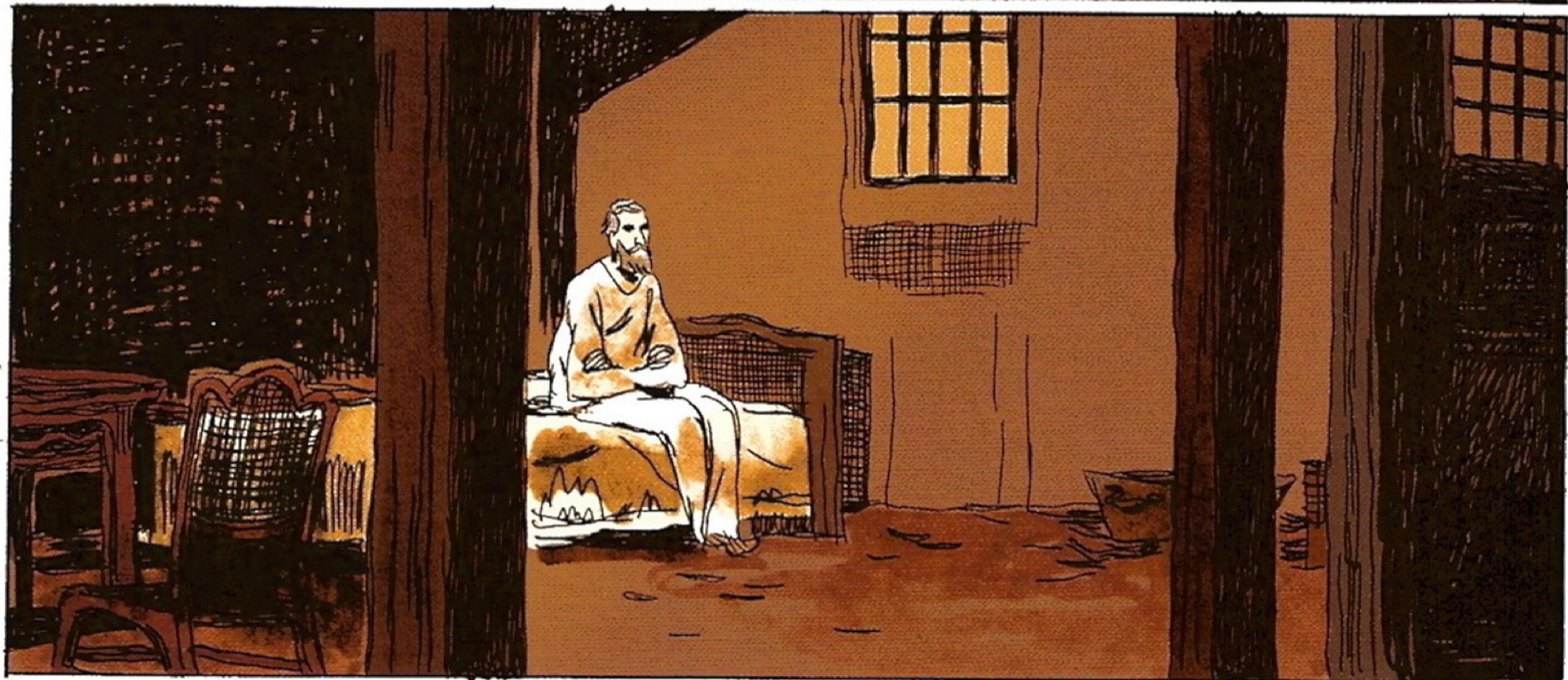

Que doit être la révolution ?


L'anéantissement de l'ordre actuel, fondé sur l'inégalité et l'exploitation, la ruine des oppresseurs, la délivrance du peuple du joug des riches.




... à quatre ans de prison
et 500 francs d'amende.



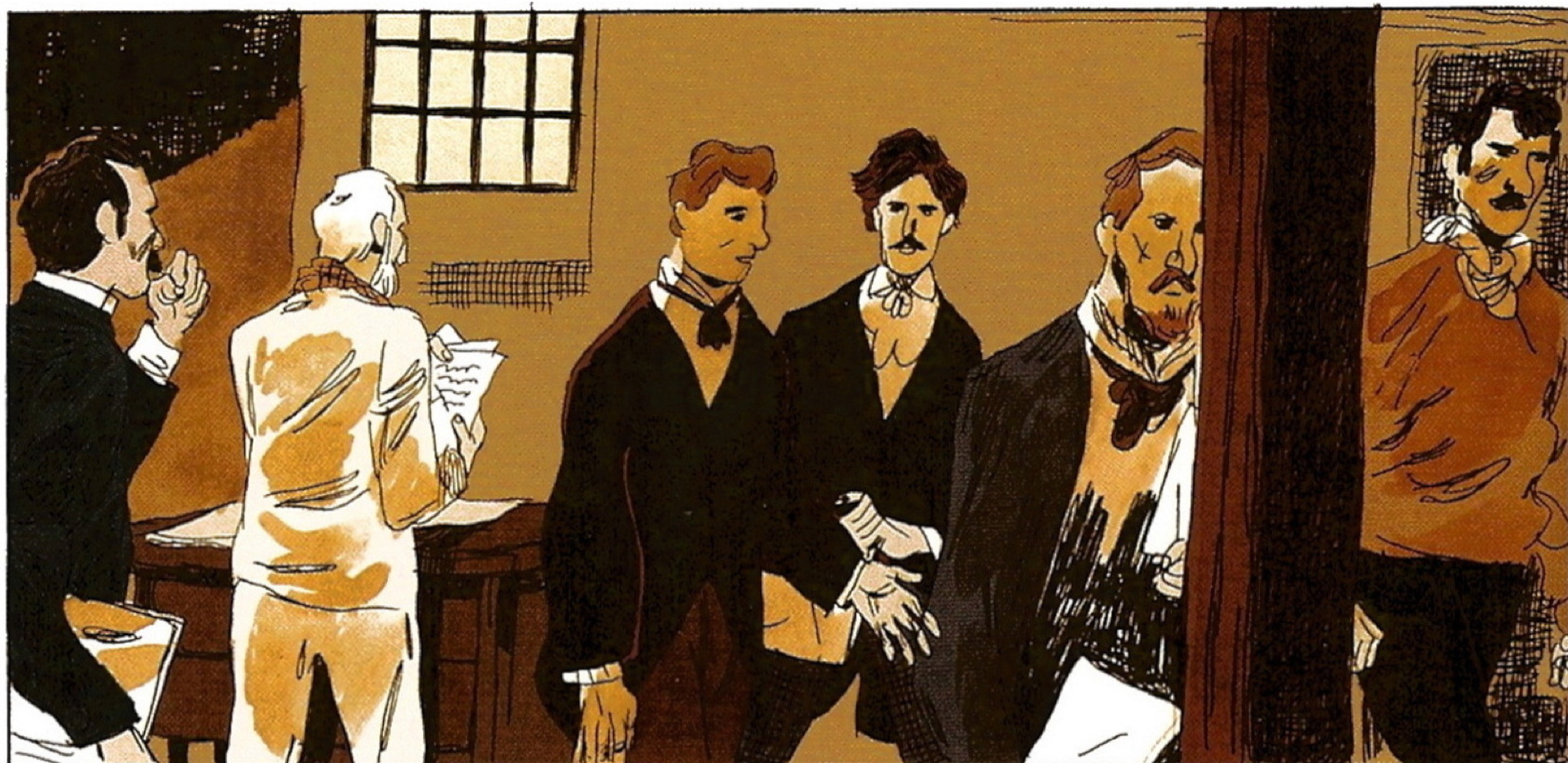


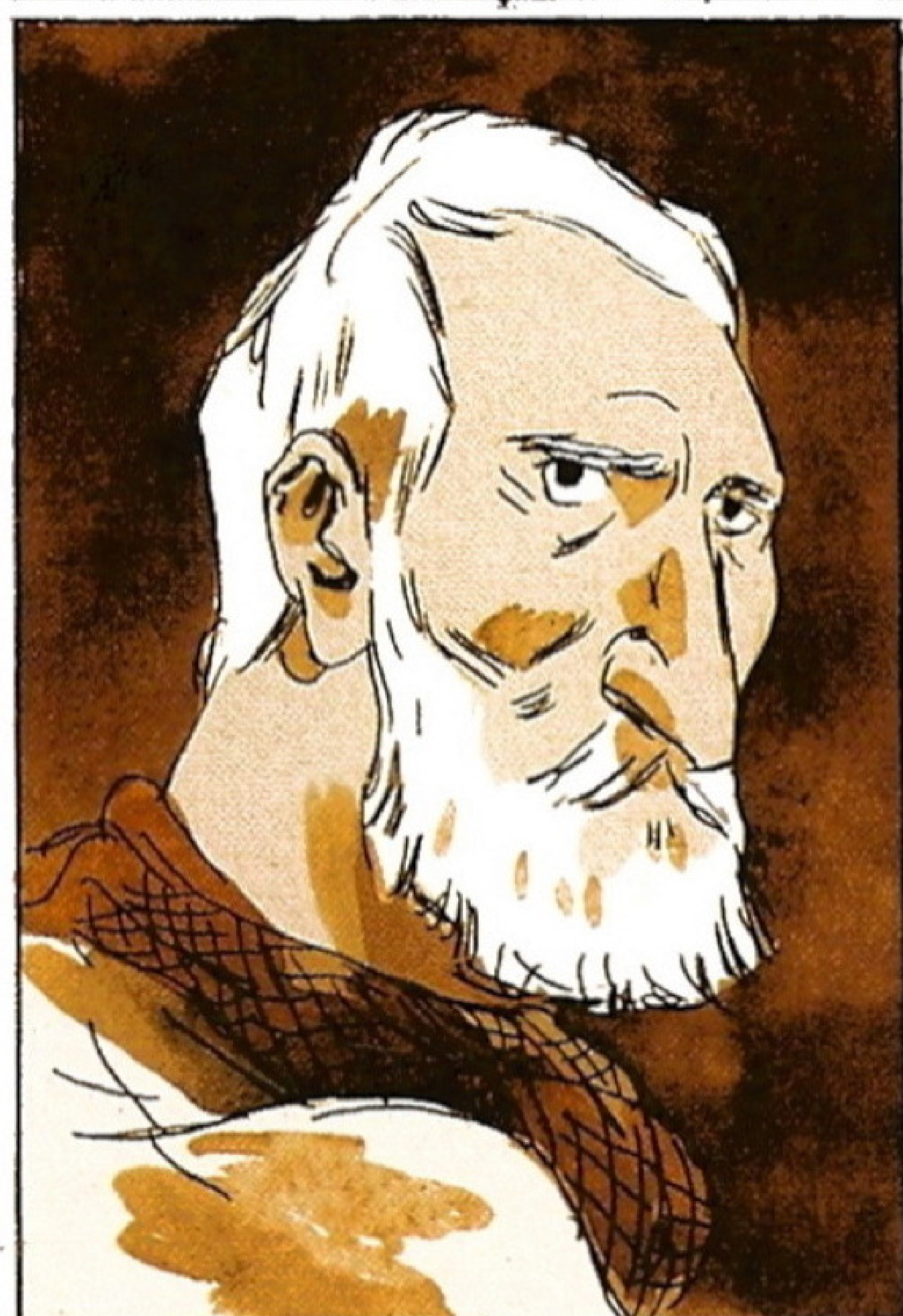
Trois ans plus tard.

Je ne suis pas de ceux qui prétendent que le progrès va de soi, que l'humanité ne peut pas reculer...

Le mal même vaincu peut reprendre à tout instant le dessus.

Non, il n'y a pas de fatalité, autrement l'histoire des hommes, qui s'écrit heure par heure, serait toute écrite à l'avance...





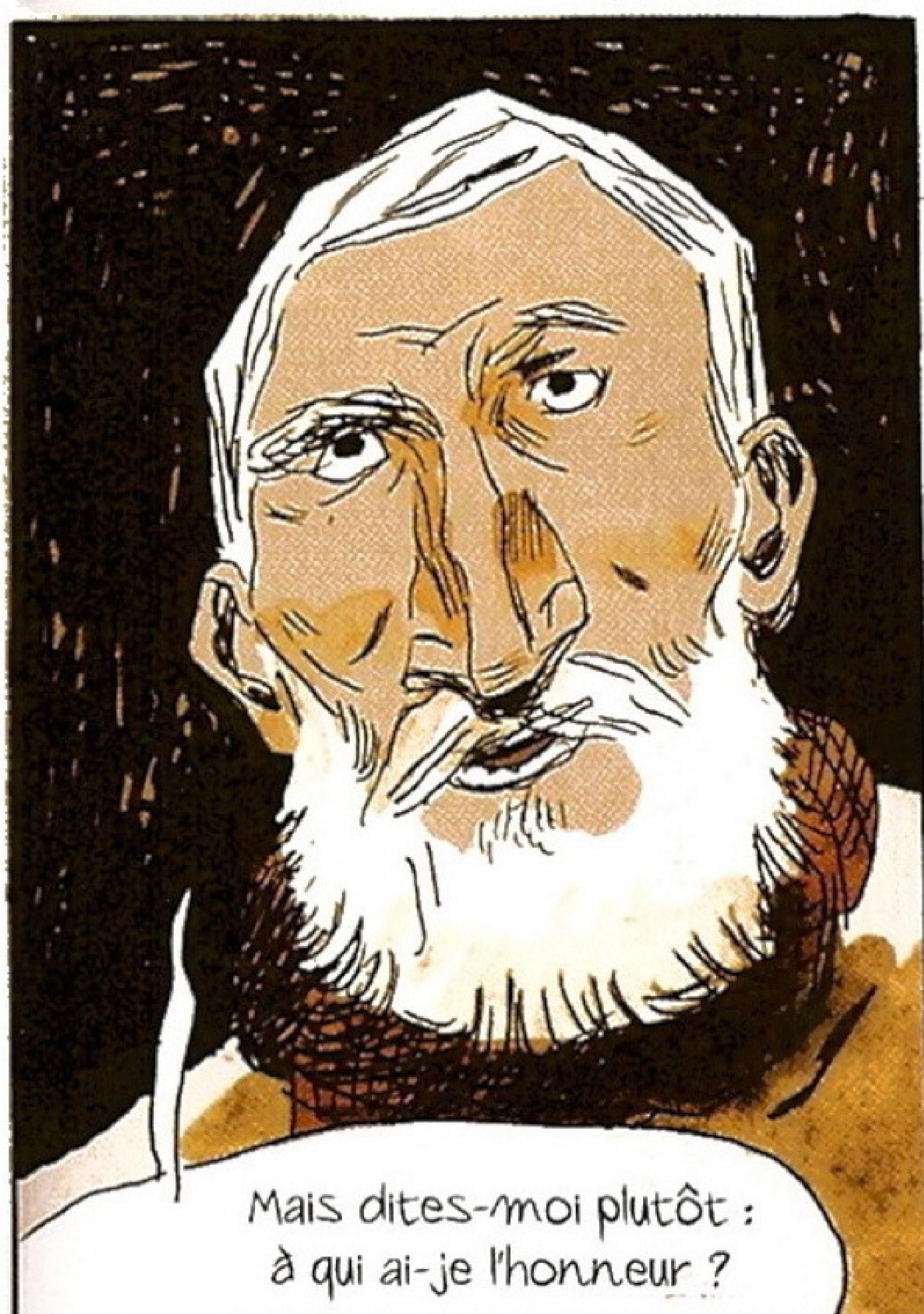

Je venais vous remercier pour tout ce que vous nous racontez ici...
Vous êtes comme un modèle pour nous autres...


C'est donc pour cela que vous me surnommez ainsi ?
Ah... Vous êtes au courant ?

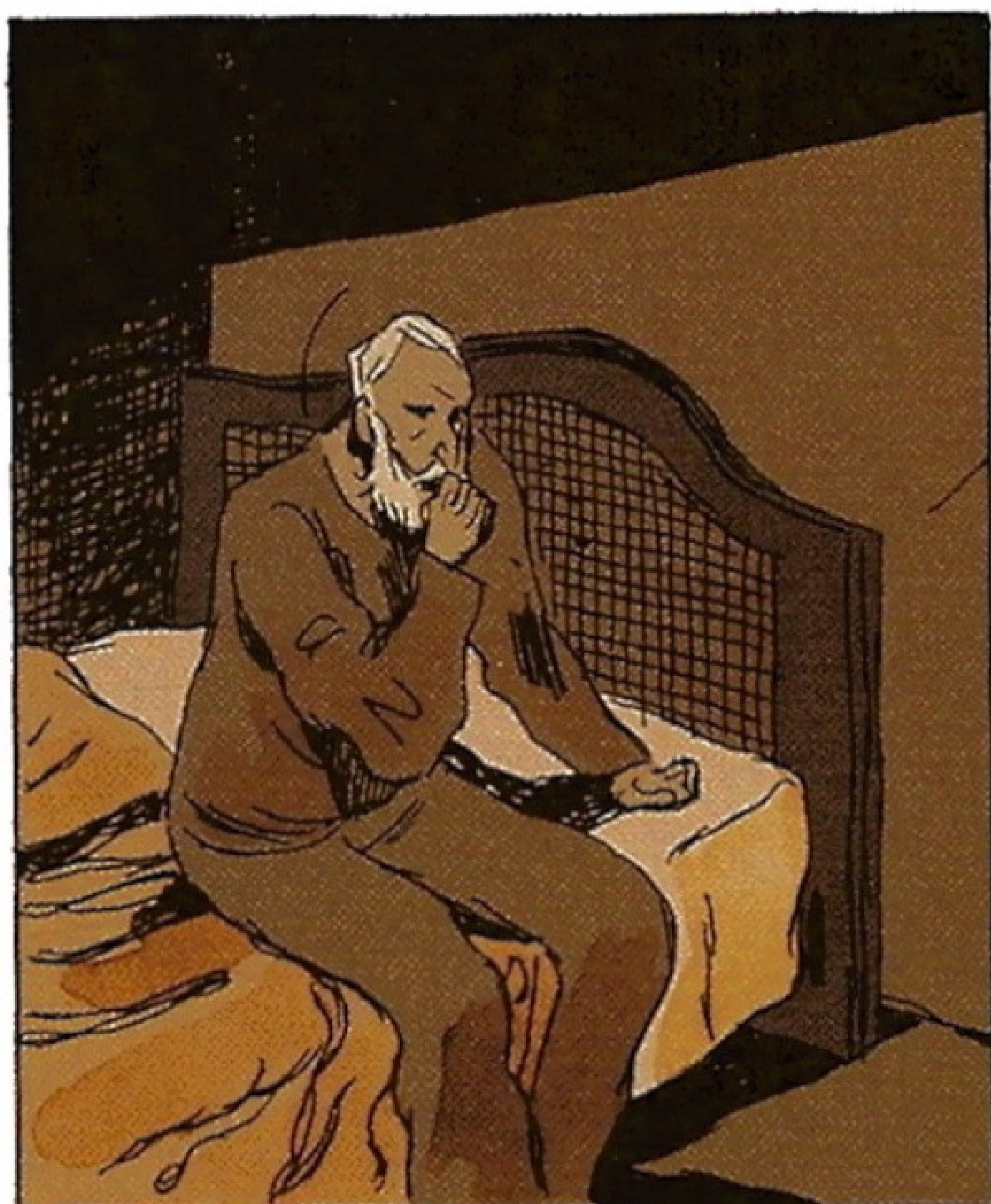

Oui,
bien sûr.
Bien sûr...


Cela ne vous
froisse pas,
j'espère ?

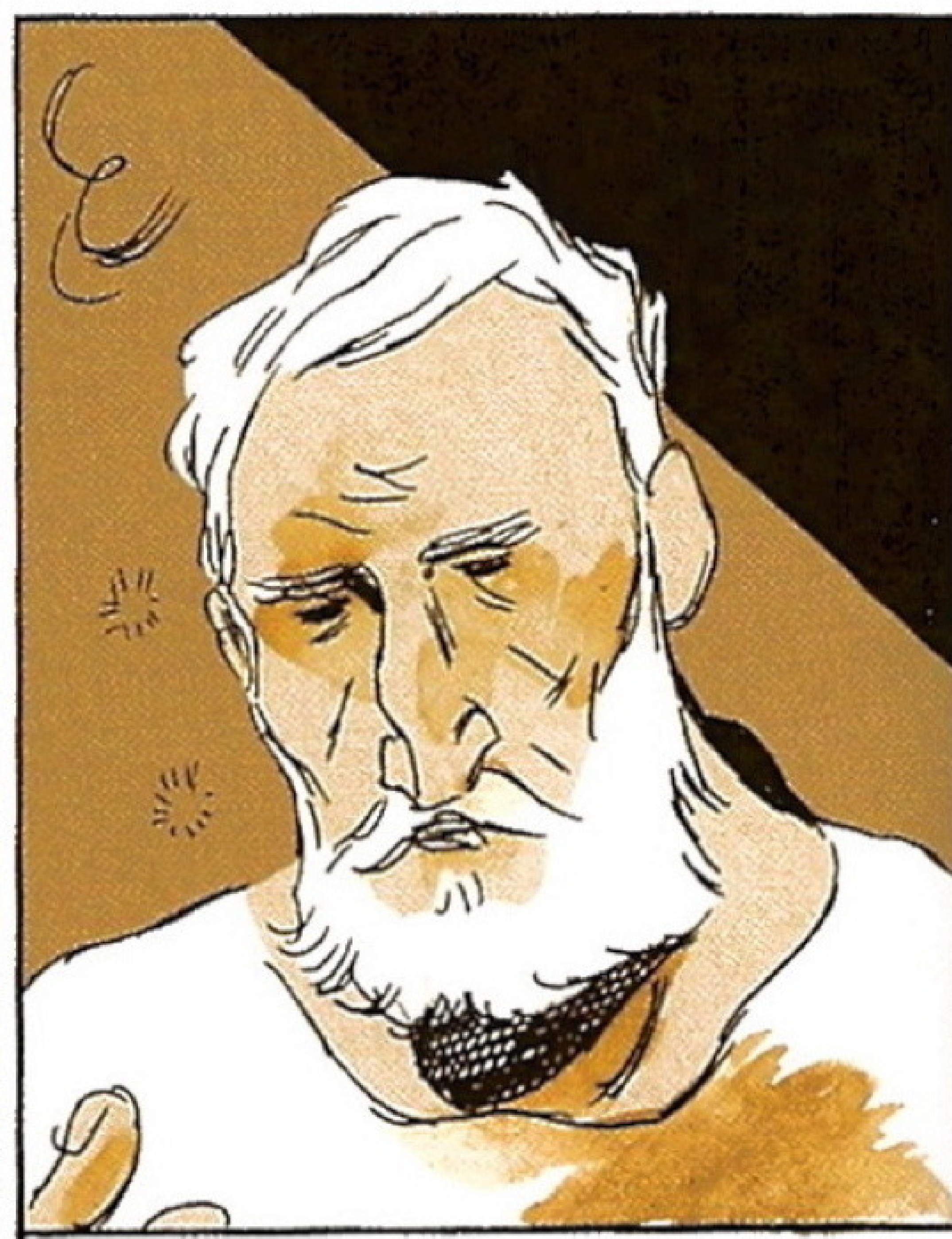
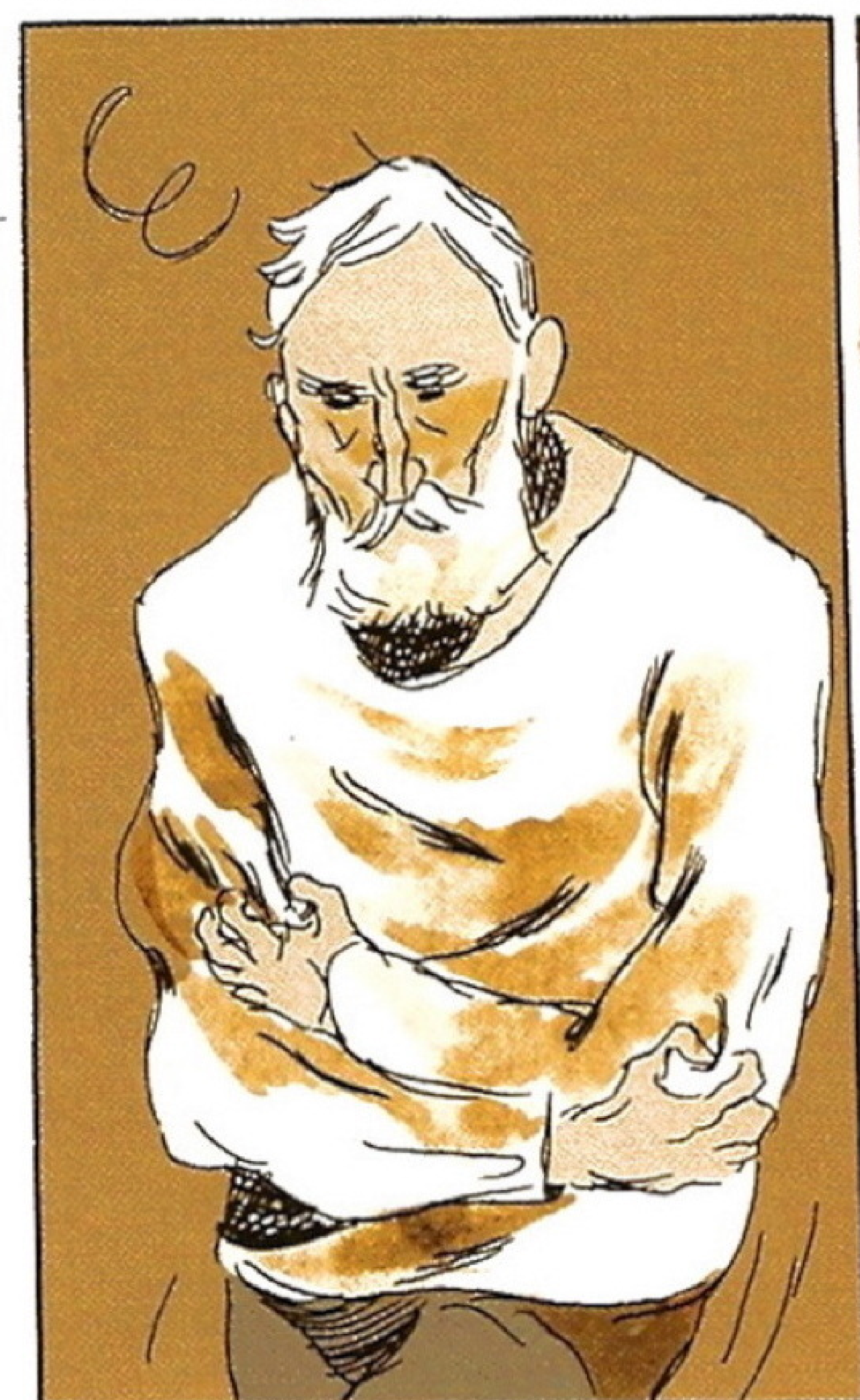

Non, non,
ne vous en
faites pas.
"Le Vieux", après tout,
voilà qui est vrai !
Ha ha ! Voyez ce
pauvre dos !


Mais dites-moi plutôt :
à qui ai-je l'honneur ?


Clemenceau... Georges
Clemenceau, monsieur.
Étudiant en
médecine.
Enchanté,
jeune homme.



KOF
KOF

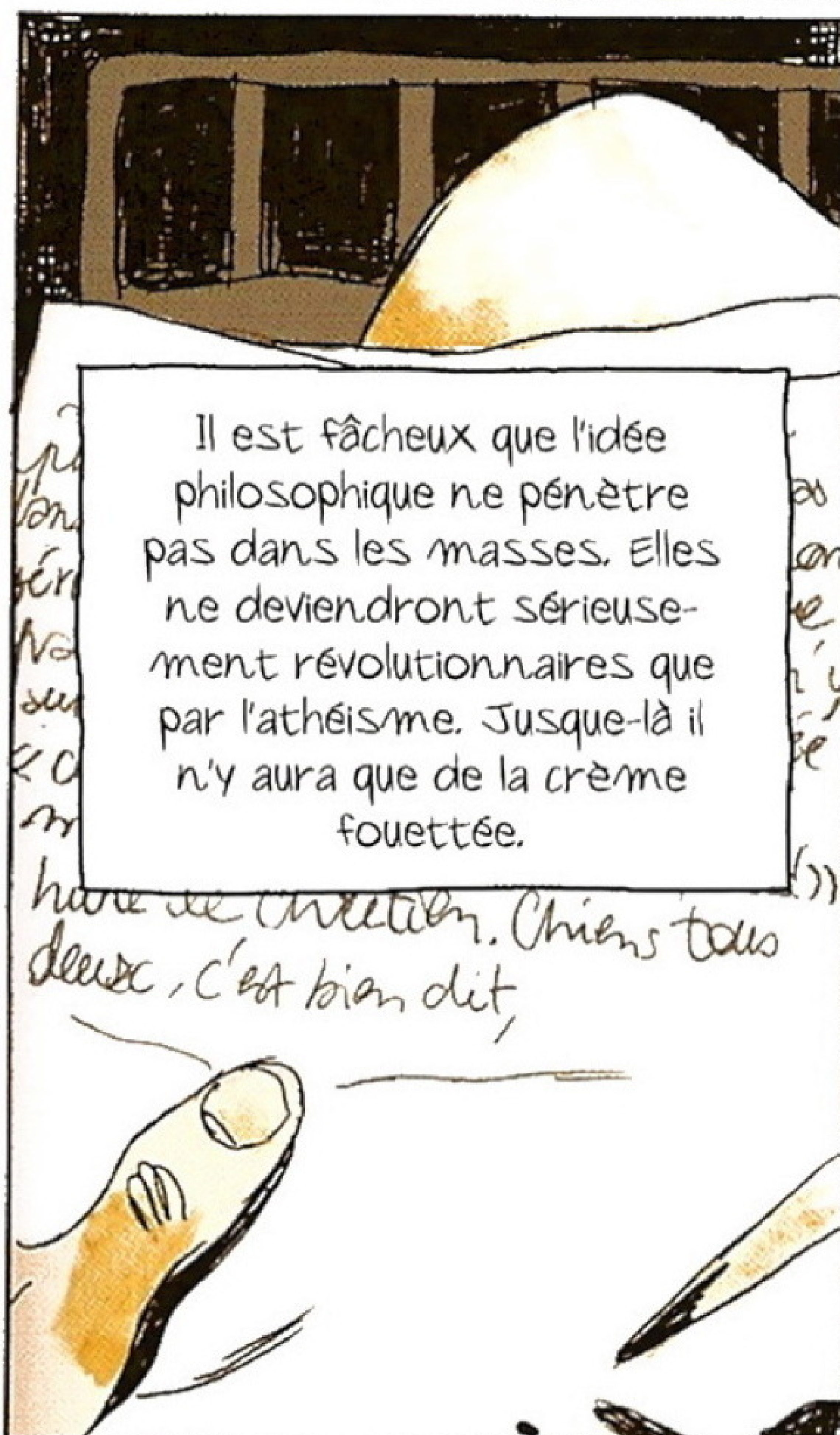

INFIRMERIE








La foi dresse cette barrière sacrée sur la route des siècles, en criant à l'homme : « à genoux, impie ! On ne passe pas ! » Quand la race des inquisiteurs aura disparu, l'esprit humain, là où il esse de comprendre ne dira plus « Dieu », il dira « Cherchons ».


Il est fâcheux que l'idée philosophique ne pénètre pas dans les masses. Elles ne deviendront sérieusement révolutionnaires que par l'athéisme. Jusque-là il n'y aura que de la crème fouettée.
hurle le chrétien. Chiens tous deux, c'est bien dit,


"Chien d'infidèle !", aboie le musulman. "Chien d'infidèle !", hurle le chrétien. Chiens tous deux, c'est bien dit, chiens de basse-cour rôdant pour apporter à leur Dieu un lambeau de chair humaine. Le monothéisme sémitique s'est précipité sur le monde romain.
humaine. Le monothéisme sémitique s'est précipité sur le monde romain.


Dans moins d'un siècle, il en fait un cadavre.


Du fond de mon lit d'hôpital, j'ai pensé à la création d'un journal.
Politique ?


Non. Religion. impossible de parler politique. Avec un ami, et grâce à des souscriptions...
... nous avons lancé "Candide". J'y signais mes articles Suzamel.


Ah oui ? Et pourquoi ce pseudonyme ?
Contraction du prénom complet de ma femme, Suzanne-Amélie.


Ah... Et ce fut encore un échec ?
Mauvaise langue !
Dès le lendemain, le premier tirage de 4 000 était épuisé ! Je ne sais pas si vous vous rendez compte. Le troisième numéro sortit à 15 000.
Mais le journal fut saisi, pour délits d'outrages aux cultes... Allez comprendre ! Ha ha !

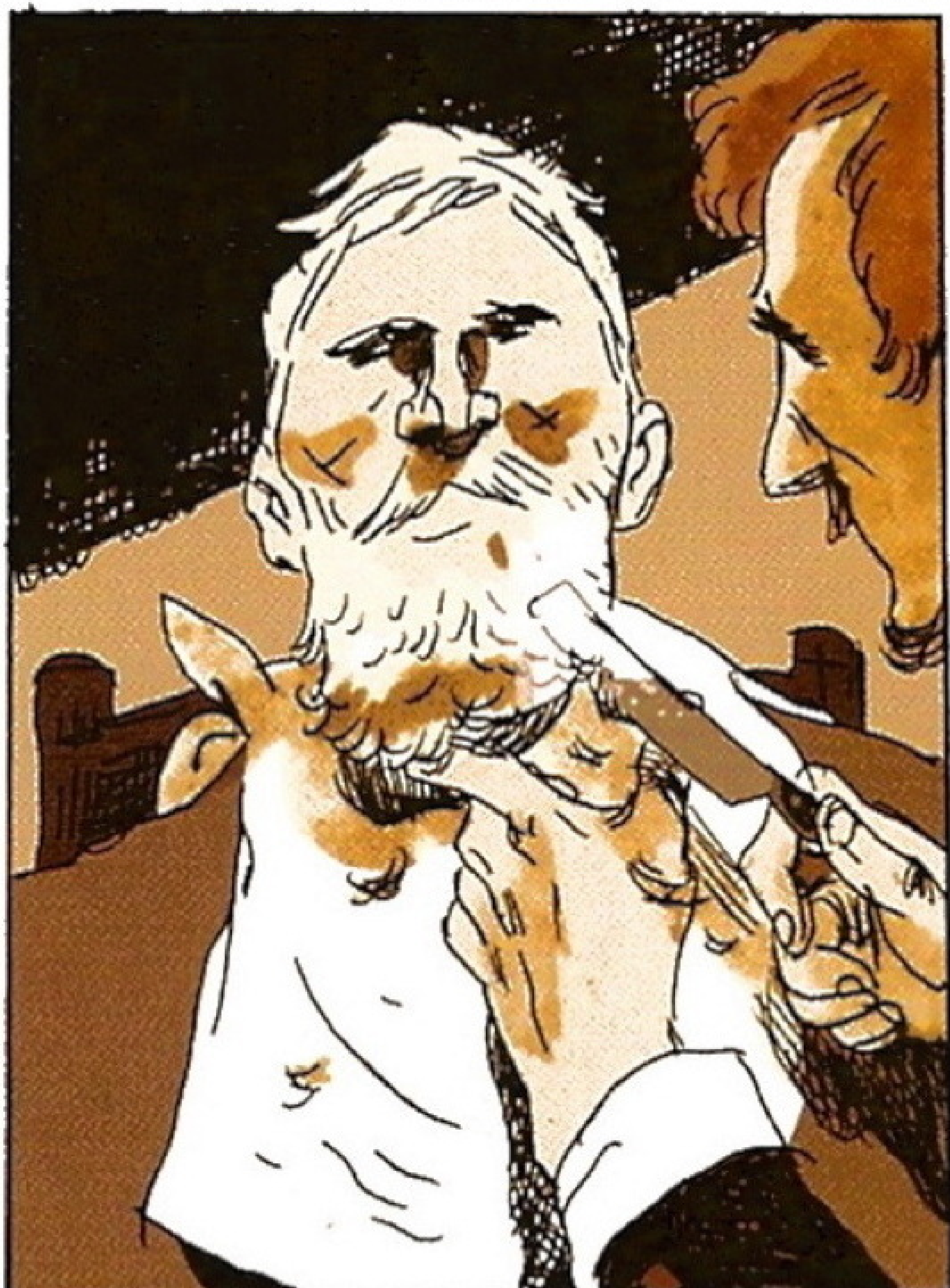

... Il me reste encore trois mois à purger, Cazavan...
Sois patient. Trois mois, au regard de tout ce que tu as...


... Non, non ! Je t'arrête tout de suite : je n'en peux plus, je veux sortir maintenant ! Et tu vas m'y aider !


Quoi ?! Tu veux t'évader ? Mais s'ils t'attrapent ? Ça serait plus prudent de patienter...


Tiens donc ! Je t'ai connu bien plus intrépide, Cazavan !
Mais si ça peut te rassurer, l'hôpital Necker n'est pas vraiment une prison... On ne peut pas dire que la surveillance soit sa spécialité !
Pas la peine d'insister, j'imagine... Bon. Tu as un plan ? Oui, suis-je bête, tu as déjà tout prévu... Je t'écoute.










HAH AH AHA HA HA HA HA HA


Allez, fin des visites ! Tout le monde dehors !

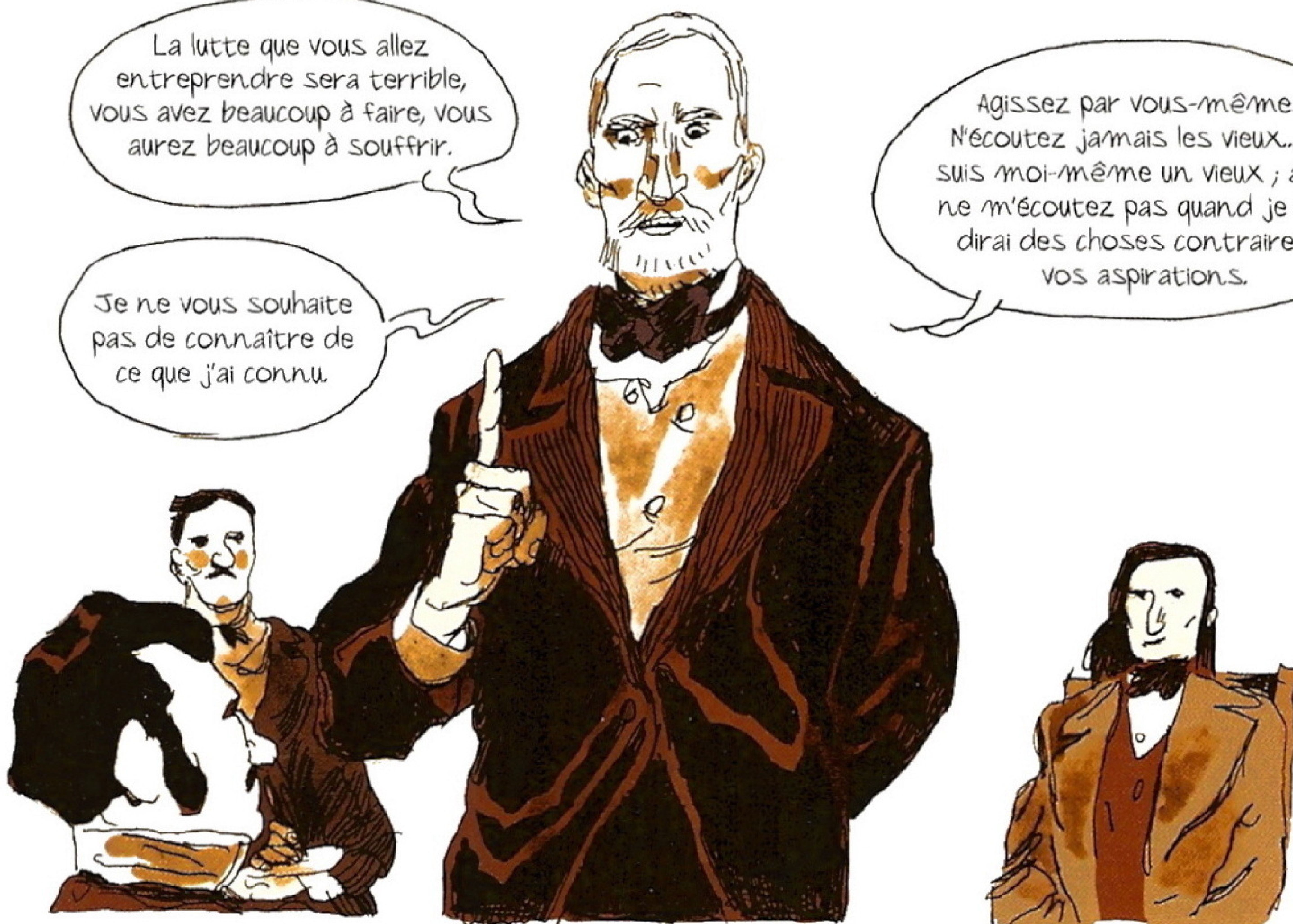








Ma carrière est faite, maintenant, laissez-moi, avant de partir, vous donner un dernier conseil.

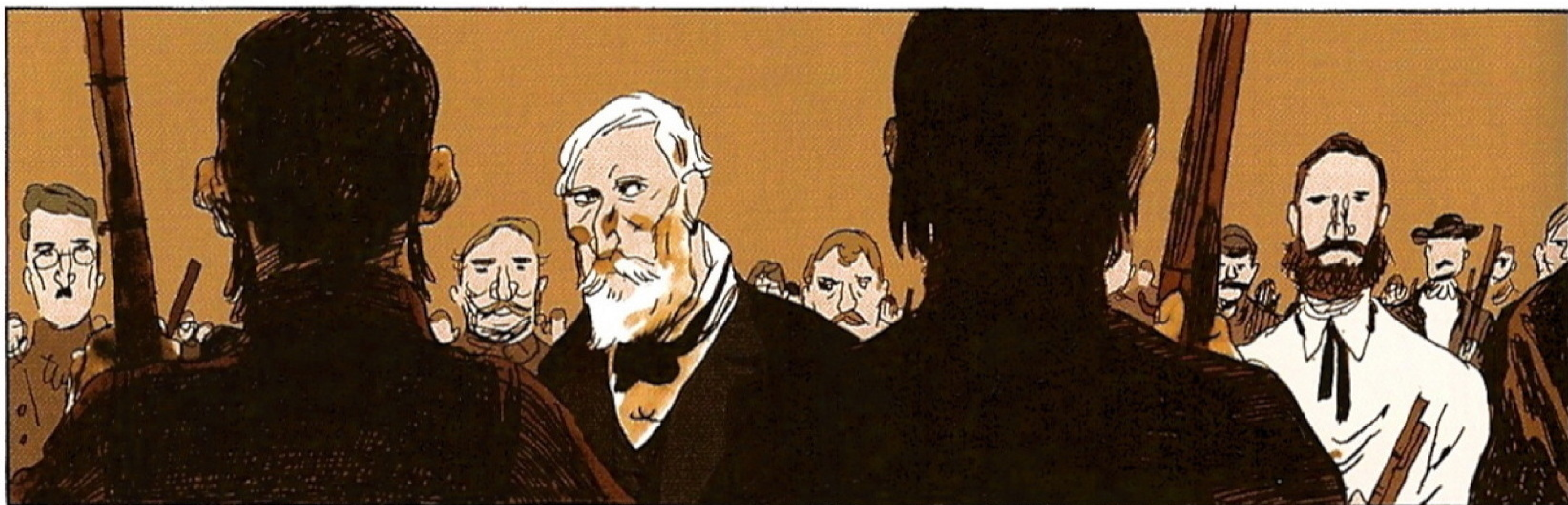

La lutte que vous allez entreprendre sera terrible, vous avez beaucoup à faire, vous aurez beaucoup à souffrir.
Je ne vous souhaite pas de connaître de ce que j'ai connu.
Agissez par vous-mêmes. N'écoutez jamais les vieux... Je suis moi-même un vieux ; aussi, ne m'écoutez pas quand je vous dirai des choses contraires à vos aspirations.

Cimetière de Montparnasse, Paris, fin 1867.

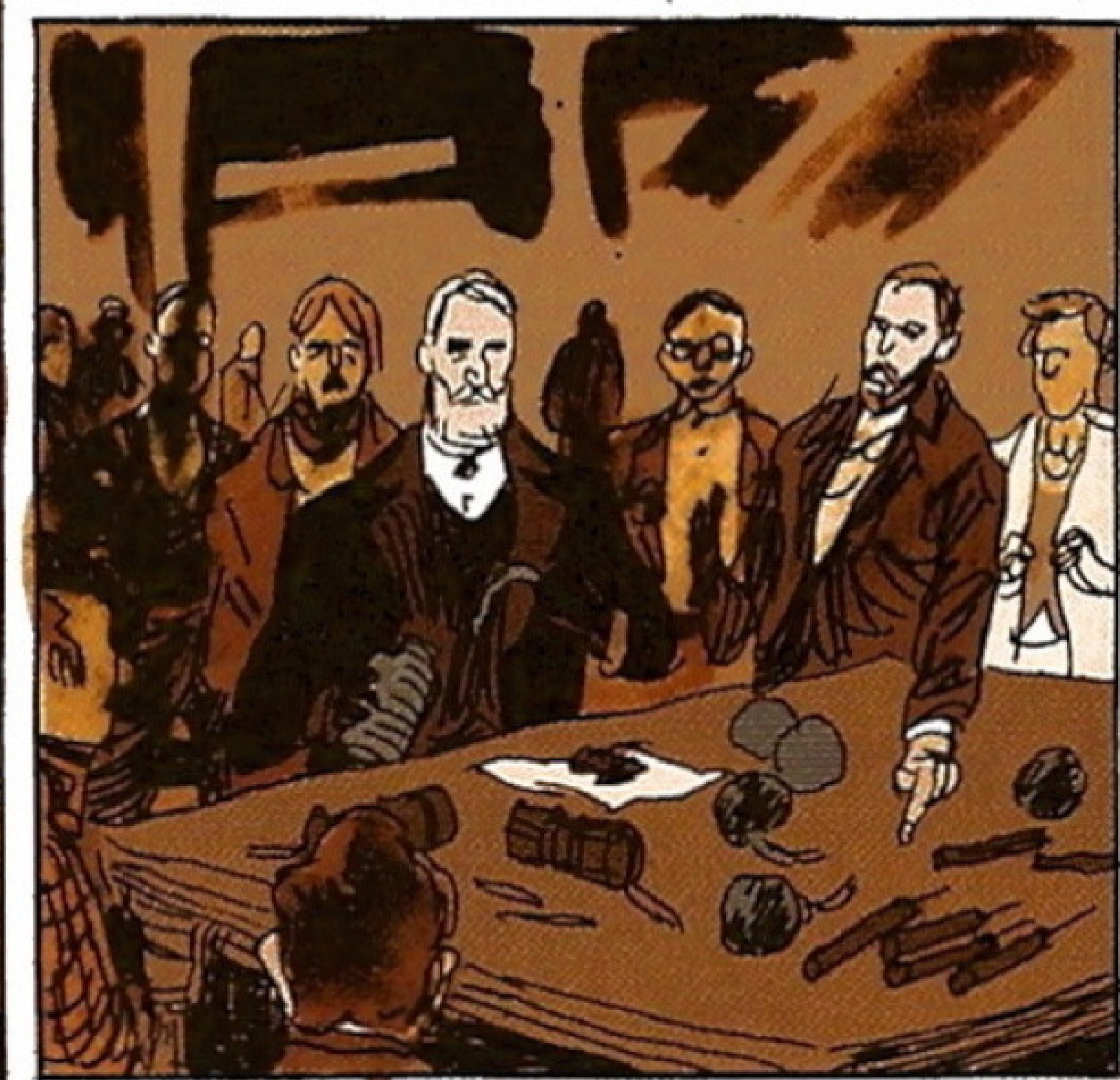
A
BORIES
GOUBIN
POMMIER
ET
RAOULX
MORTS
LE 21 SEPT
1822





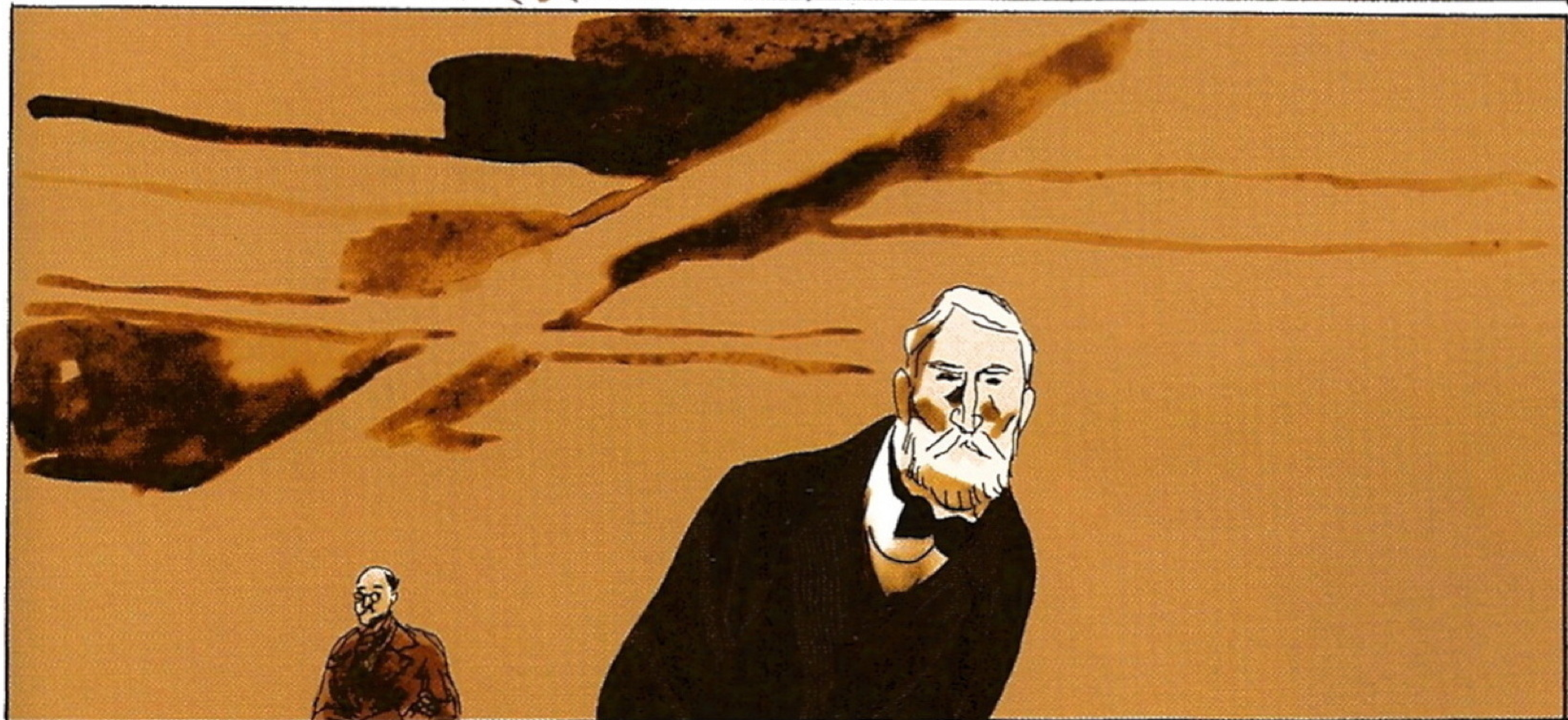





Nous en sommes à combien ?
Bientôt deux mille hommes.




Le service d'ordre de l'empereur a ouvert le feu sur les mineurs grévistes d'Autun. il y a eu 14 morts.
J'ai lu ça ce matin, oui...




Tout ignorant est un serf ou un instrument de la servitude.


L'instrument de la délivrance n'est pas le bras, mais le cerveau ! Le plan de crétinisation universelle s'accomplit sans relâche !


S'agit-il d'imposer le communisme a priori ? Nullement. On se borne à prédire qu'il sera le résultat infaillible de l'instruction généralisée.


Loin de s'imposer par décret, il doit attendre son avènement des libres résolutions du pays. Les ténèbres ne se dissipent pas en 24 heures !


Mais il faudra déclarer que nul ne pourra jamais être forcé de s'adjoindre à une association quelconque...

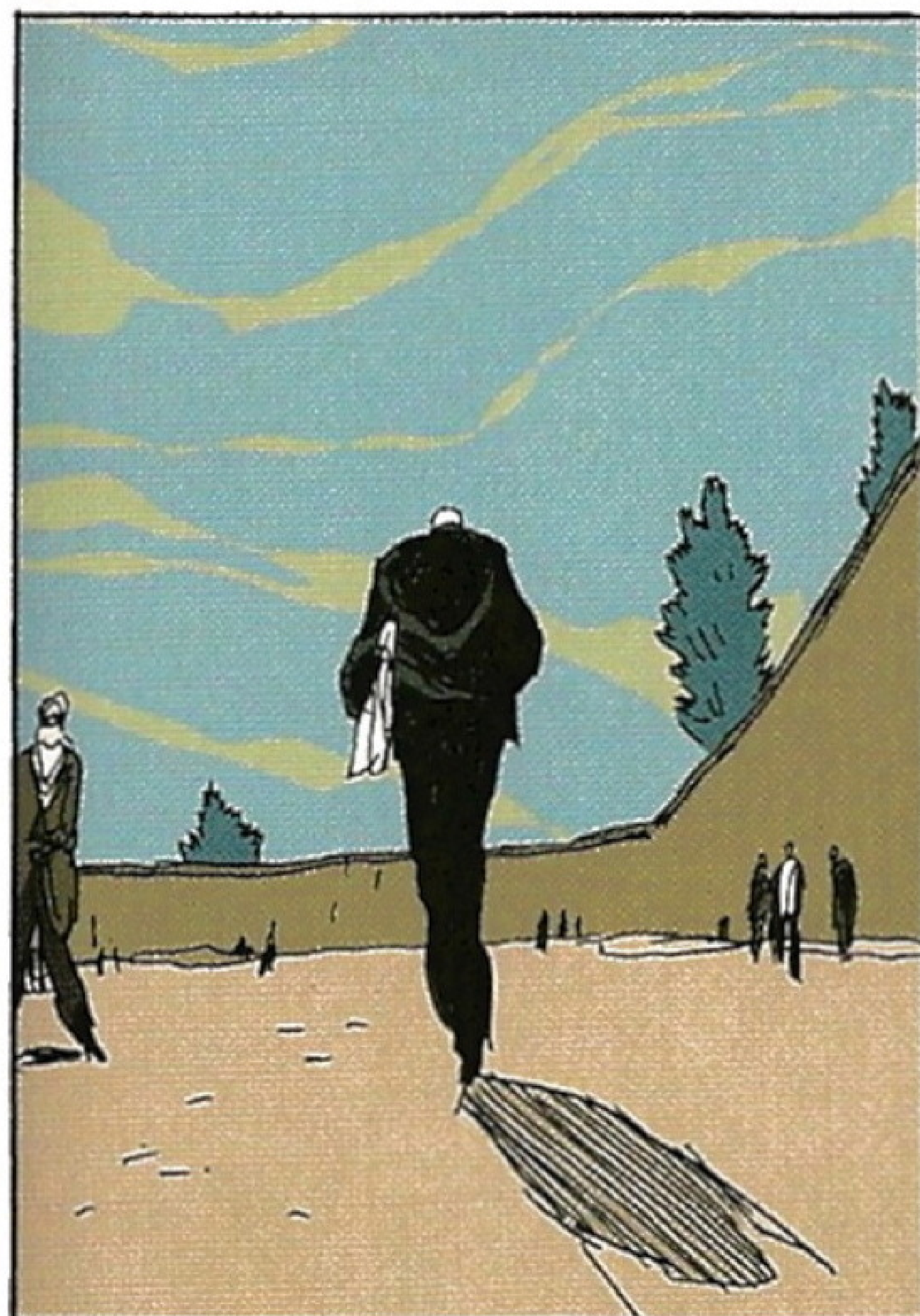

... "et que s'il y rentre, ce sera toujours de sa pleine et libre volonté".


Je vois que nous avons de la visite ! Eh bien, je vous dis à bientôt...

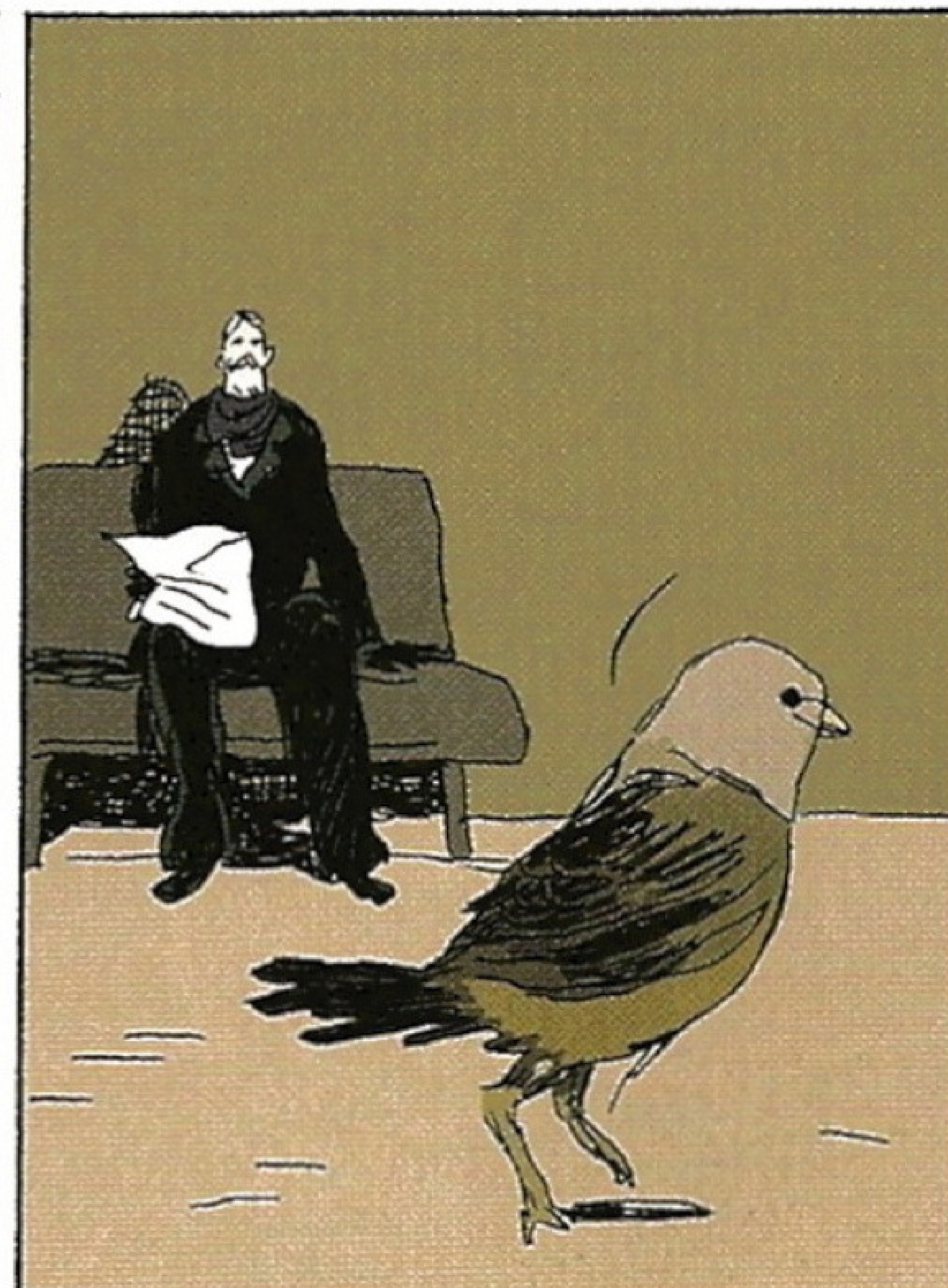

Je ne vous ai pas dit ? Je serai en déplacement.

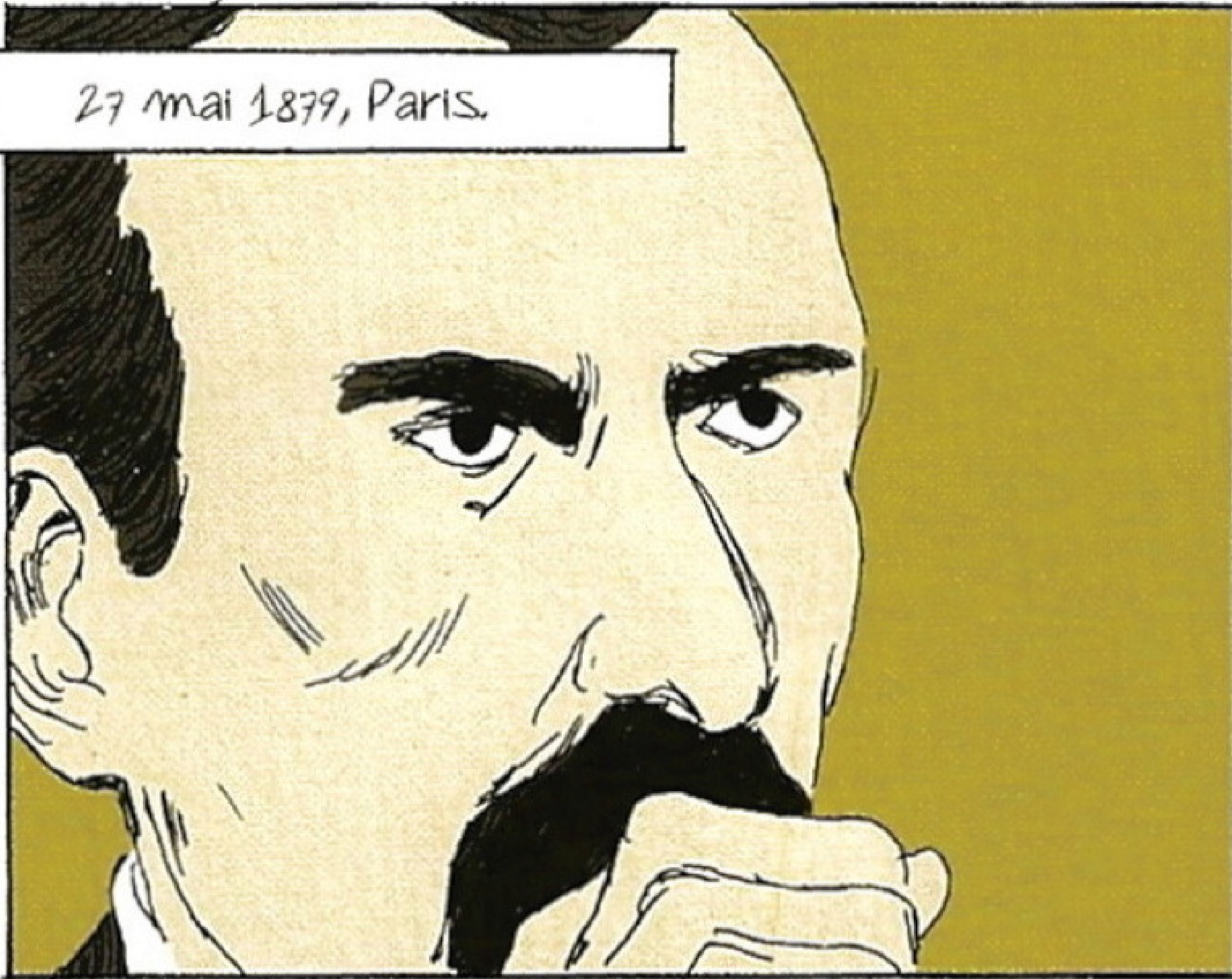

Un reportage à faire à Montpellier. Le bout du monde... Trois semaines, quelque chose comme ça... J'espère que vous ne m'en voudrez pas.
Ah...

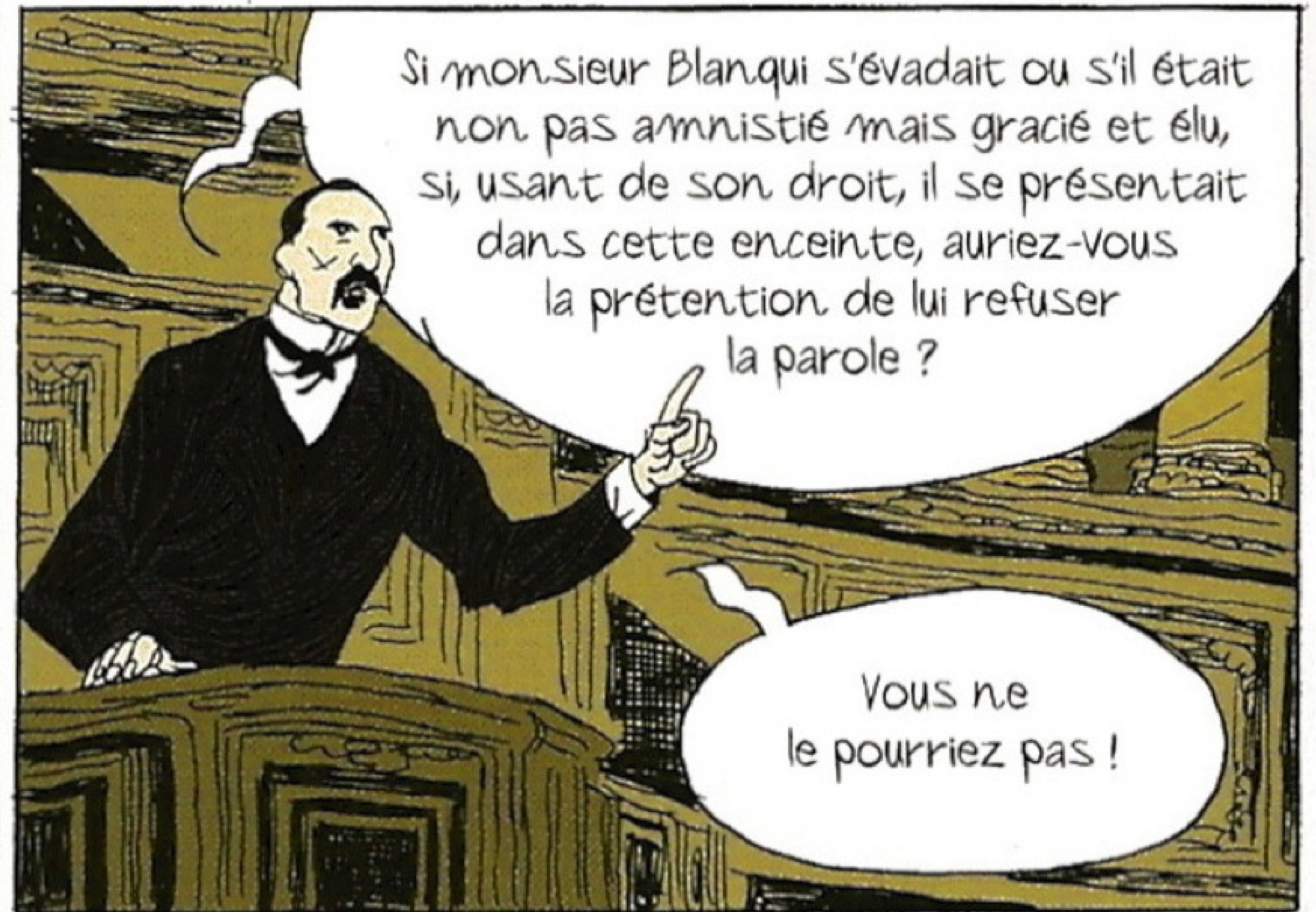

Je ne vous laisse pas tout seul, notez bien..
Il ne fallait pas...







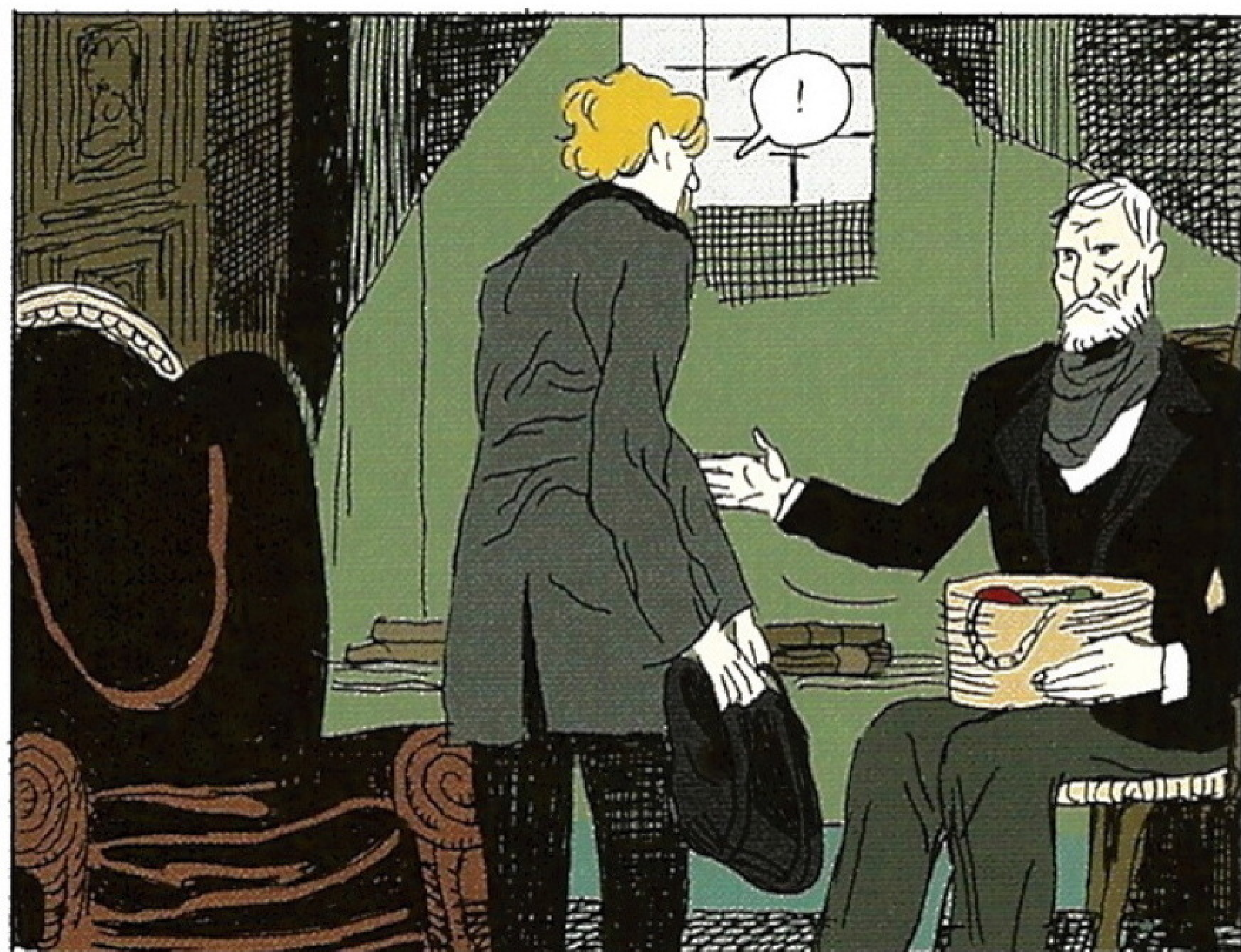

27 mai 1879, Paris.


Si monsieur Blanqui s'évadait ou s'il était non pas amnistié mais gracié et élu, si, usant de son droit, il se présentait dans cette enceinte, auriez-vous la prétention de lui refuser la parole ?
Vous ne le pourriez pas !


Est-ce donc que vous voulez profiter de sa détention pour l'empêcher de présenter la défense de son élection ?




... Carottes, tomates, concombres et laitues... Un paysan m'a donné ça pour vous ce matin.
Vraiment ? vous le remercierez de ma part...











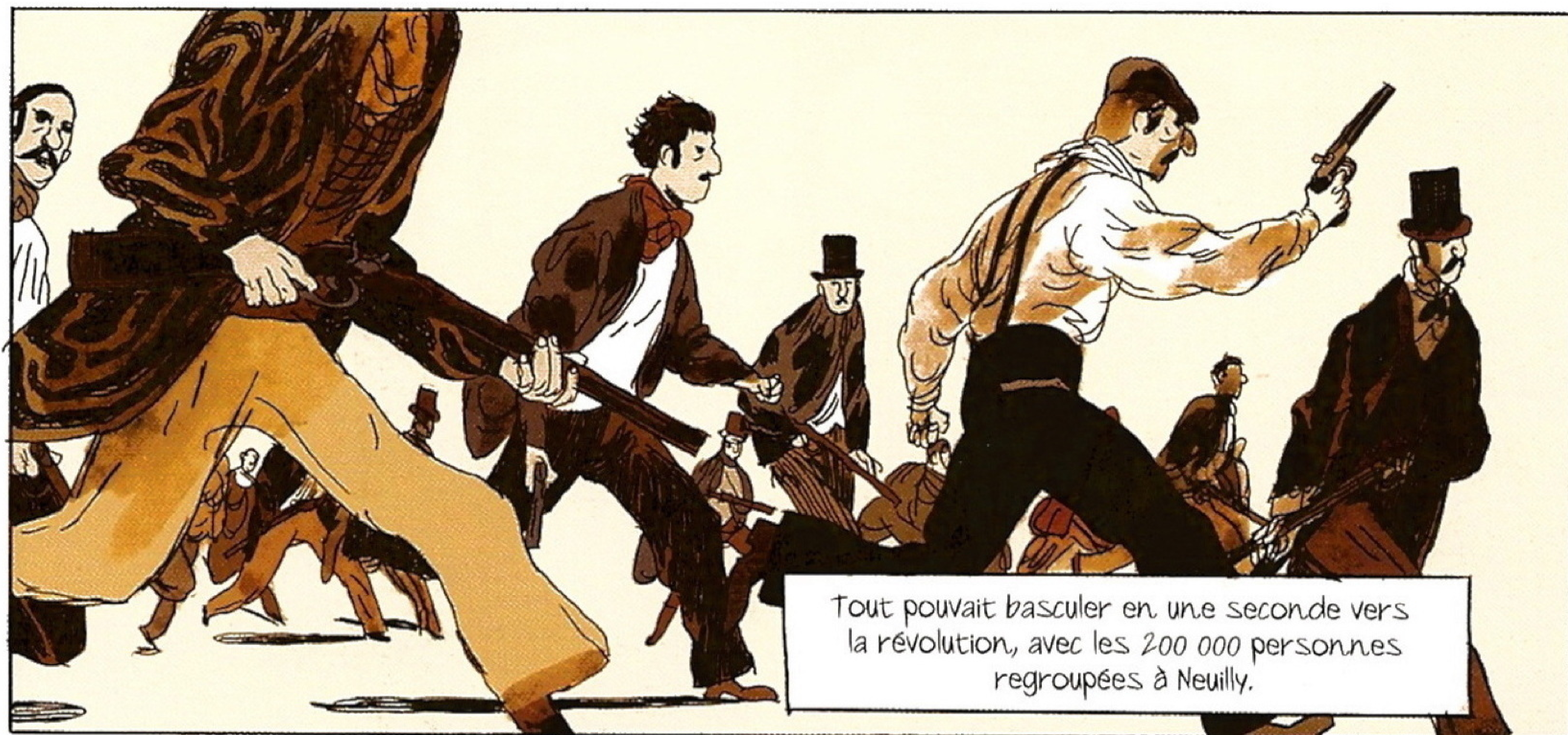


* Le prince Bonaparte le tua d'une balle dans le cœur en 1870.






VENGEANCE ! TOUS À PARIS !
VIVE LA RÉPUBLIQUE !
C'était le moment idéal pour mêler notre mouvement d'insurrection à la colère des citoyens.


Tout pouvait basculer en une seconde vers la révolution, avec les 200 000 personnes regroupées à Neuilly.


Mais le frère du défunt a pris la parole et a ordonné de respecter la mémoire de Noir en ce jour, et d'attendre pour les représailles.


Et ?
Et rien. Tout le monde a respecté sa position.
Vous compris ?
Nous compris.

12 août 1870.

Il y a là 300 revolvers et 400 poignards en acier.

Bien.

Le peuple est mûr, Auguste. C'est le moment de montrer l'exemple.

Et tout le pays se soulèvera...

Nous avons relevé des plans et avons nombre de contacts au fort de Vincennes. Nous connaissons l'endroit exact des dépôts d'armes.

Et vous vous voyez le prendre d'assaut ?

Il suffira d'attaquer un jour de fête, ou un dimanche. Les gens du quartier nous rejoindront et on les armera ! Puis direction la capitale !

Et avant le soir, la République sera proclamée !

Vous croyez qu'on prend un fort aussi facilement ? À peine entrés, la force armée ouvrira le feu. Il nous faut un événement extérieur propice... Il nous faut de quoi assurer une jonction...


Auguste, avec tout mon respect, permets-moi de te dire que nous maîtrisons la situation. Il est temps !
J'ai passé ma vie à penser tout ça et on me dit que je suis dépassé ? Vous ne connaissez pas la foule qui se dérobe !


Les gens qui vous abandonnent et vos frères qui tombent sous les balles d'un ennemi en surnombre !
Franchement, tu nous fatigues avec tes éternels conseils de vieux sage !


Eudes, si tu tiens tant à mourir, fais donc. Allez !
Monte au troisième étage, maintenant, et saute ! Allez ! Au moins tu n'entraîneras la mort de personne !


Mais alors, vous ne voulez plus d'aucune opération ?
Là n'est pas la question. Le fort est une folie. Je n'ai rien dit du reste... Où en est le peuple, d'abord ?


Il est prêt, on vous l'a dit.


Et l'état d'esprit des faubourgs ?
Ils n'attendent plus que la République.
Et nous n'attendons plus que ton signal, Auguste...




Très bien... Nous attaquerons. Pas le fort, mais au cœur du peuple de Paris... Nous marcherons vers le quartier ouvrier de la Villette : il y a une caserne de pompiers près du canal. Nous y prendrons les armes.
À nous la République !
Attendez ! Je ne veux pas de morts.
Les pompiers sont du peuple, il est hors de question de les sacrifier. Je suis clair ? On armera tous ceux qui viendront nous voir puis on saisira une seconde caserne... Et peut-être qu'on pourra s'emparer des Tuileries, de la préfecture et de l'Hôtel de Ville...


Il ne reste qu'à espérer que nos rangs se gonfleront de tous ces gens qui, partout, crient justice...
Oui, ils seront là, soyez-en certain !




Nous ne sommes qu'une petite centaine, au final...


Beaucoup de nos hommes se sont désistés au dernier moment... Que fait-on ?

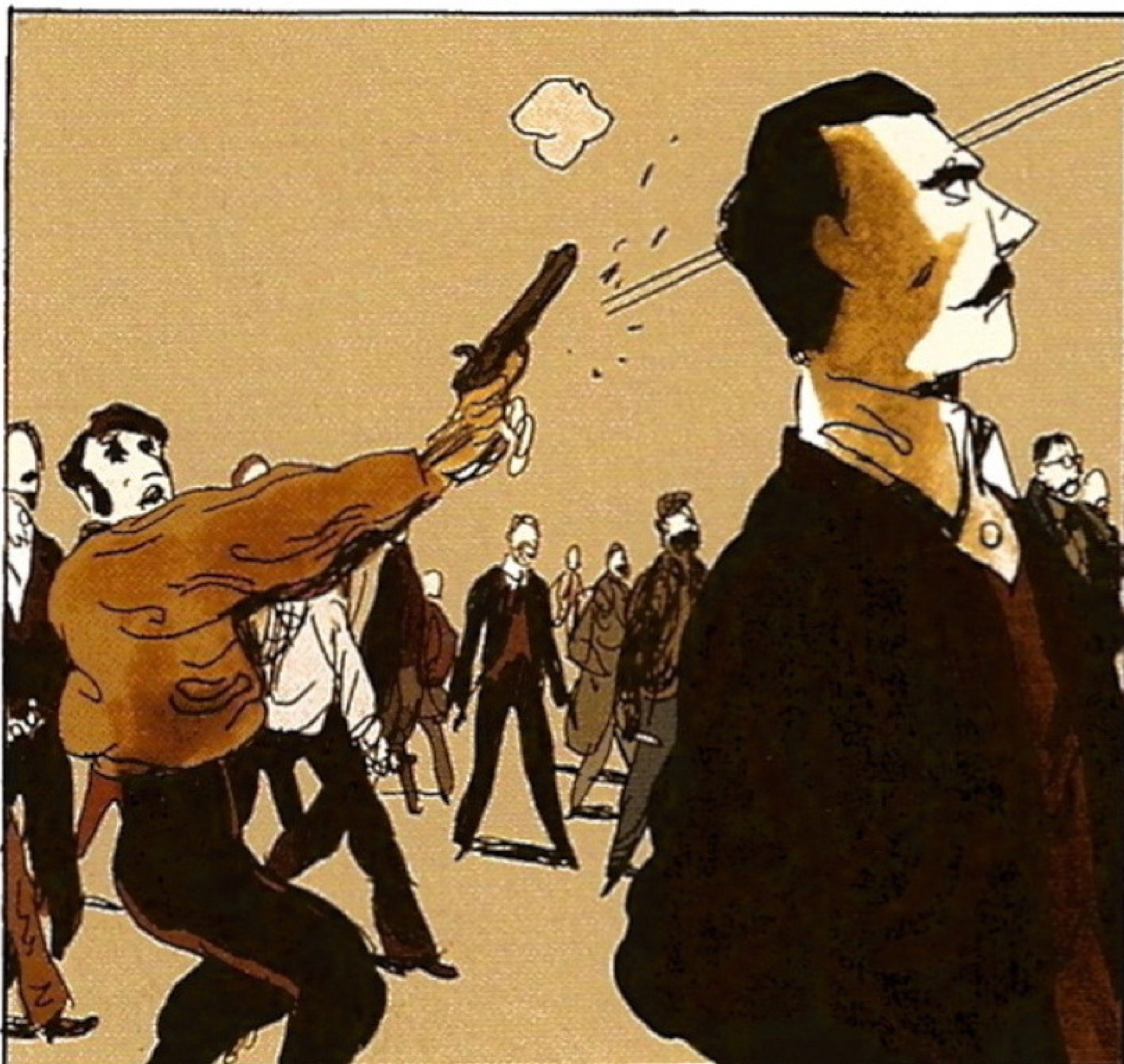

Donne le signal. Nous partons.




SAPEURS-POMPIERS

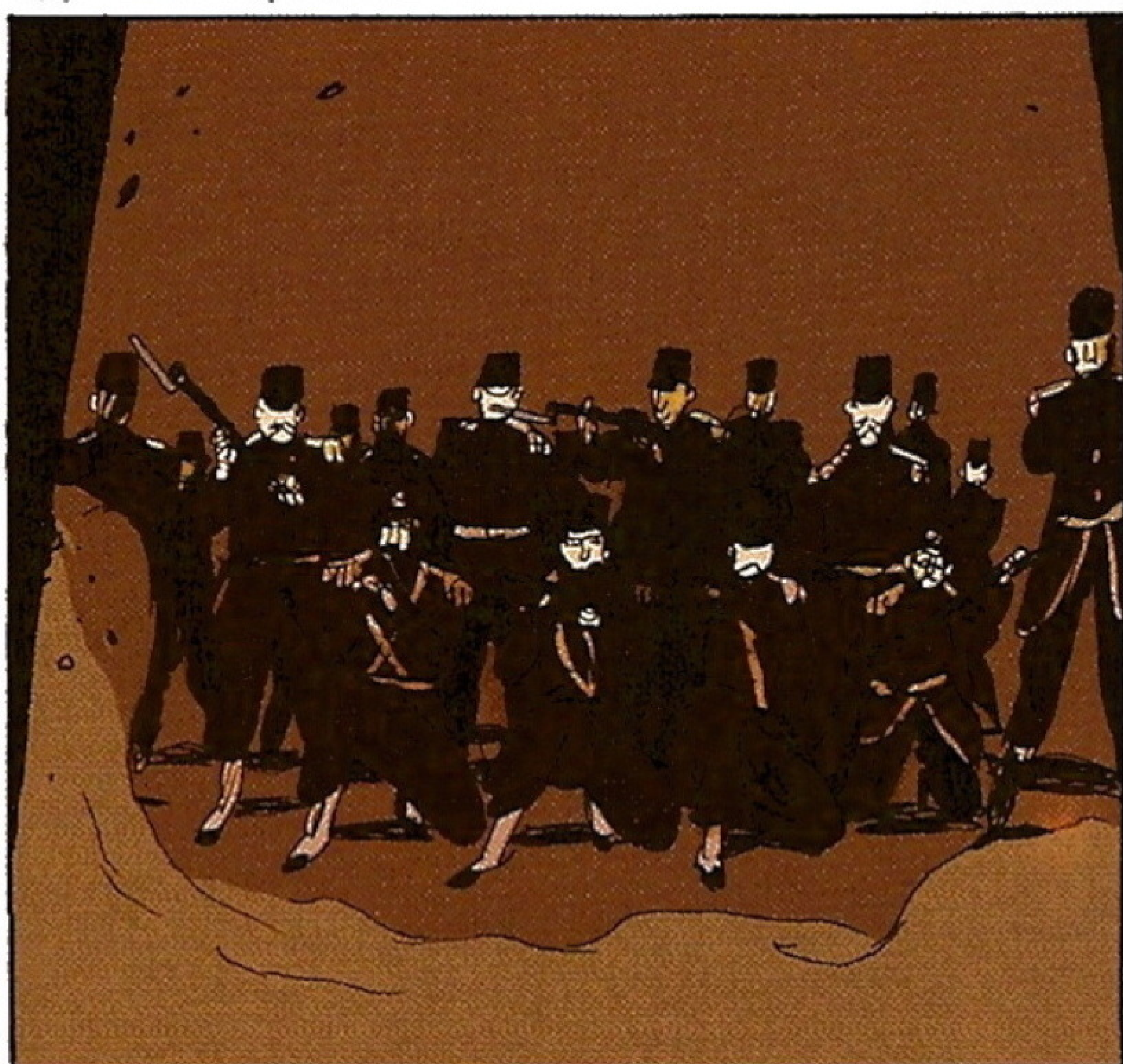
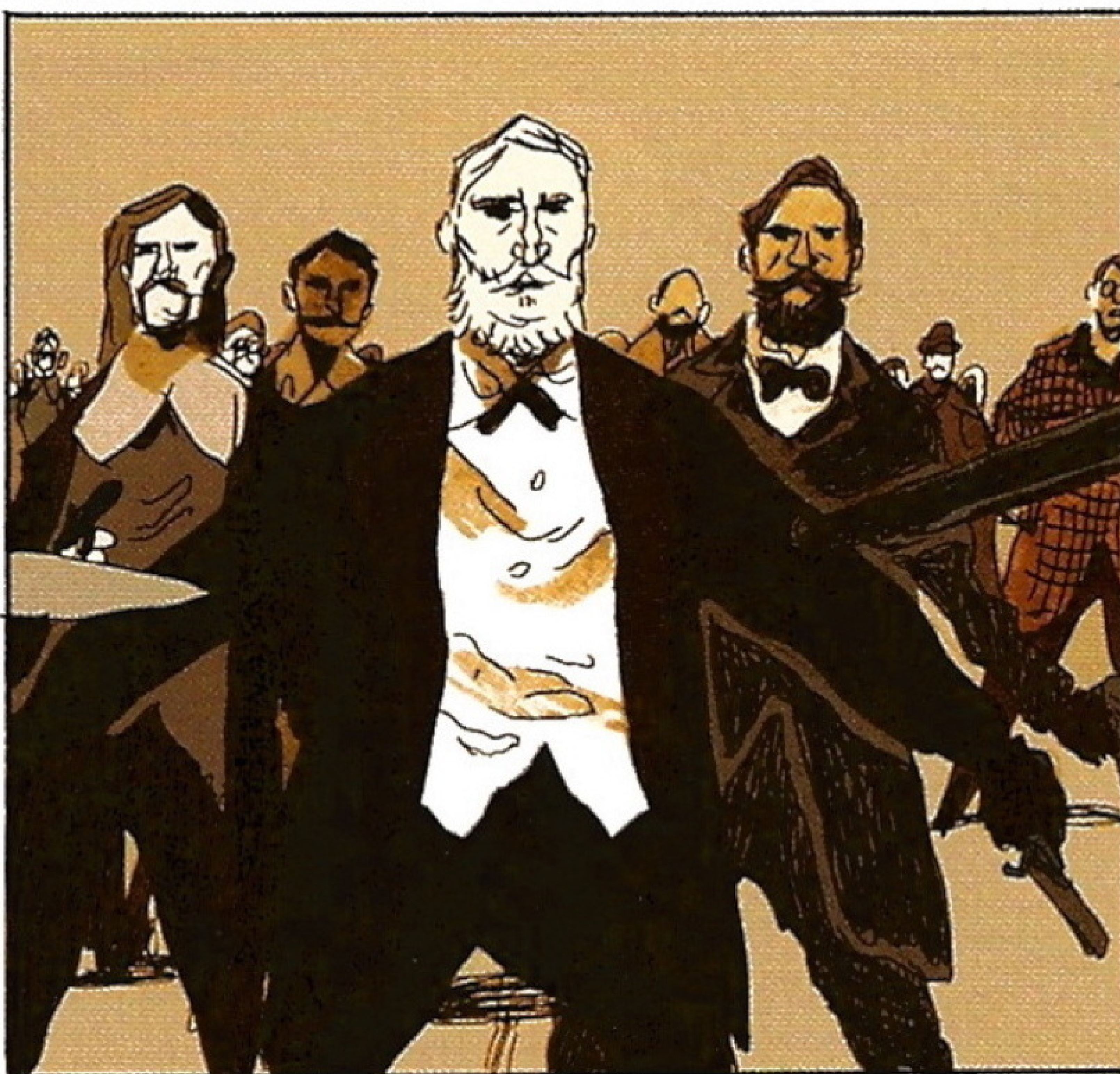


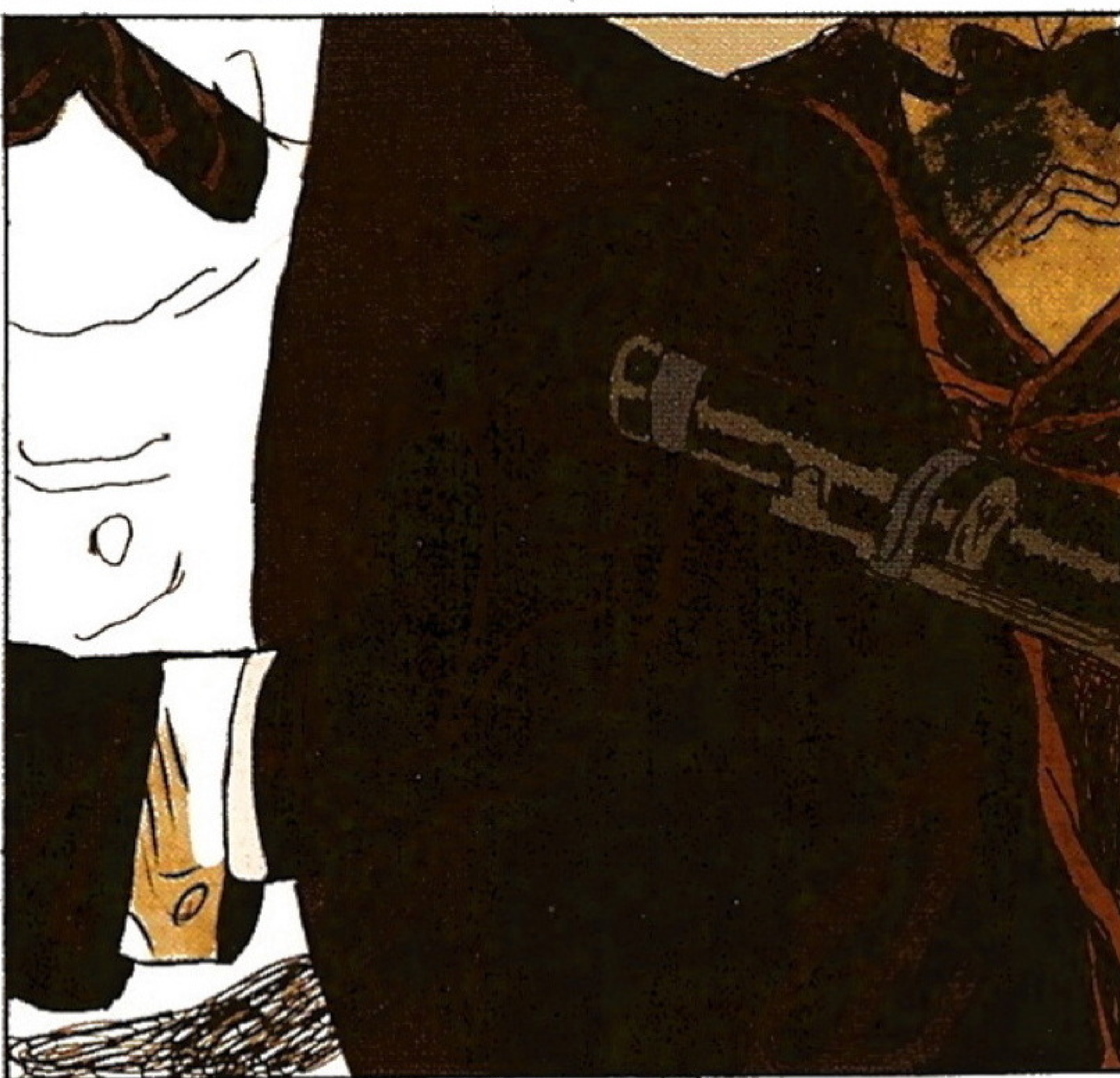

TRIIIII!!






ON NE TUE PAS !
ON NE TUE PAS !

BOM





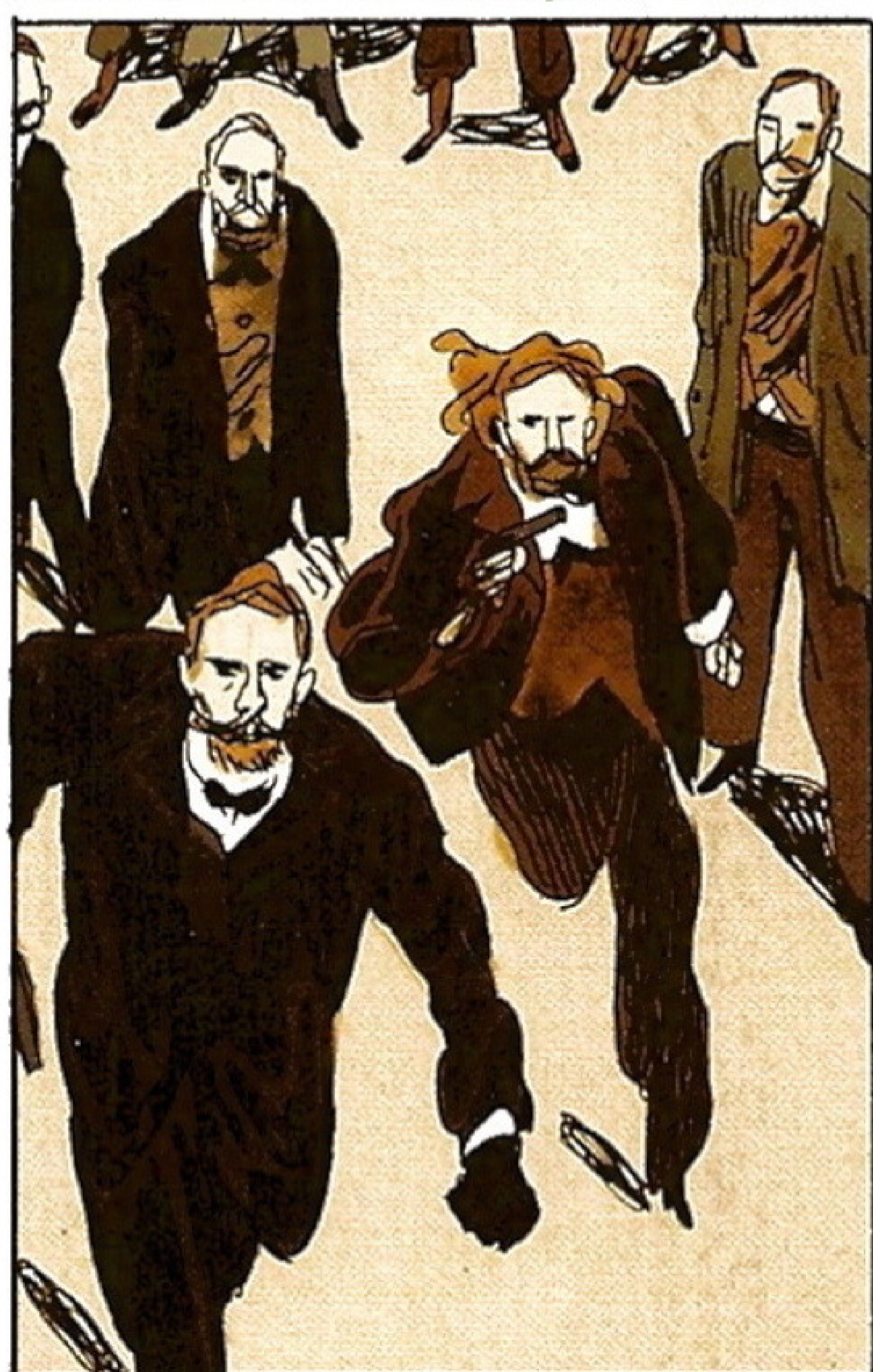

Écoutez-nous ! Nous ne sommes pas des brigands, mais des républicains, prêts à mettre à bas l'Empire !


Qu'y a-t-il de commun entre nous et cette race de fainéants dorés qui ne se contente pas de vivre de nos sueurs, mais qui veut encore boire notre sang ?

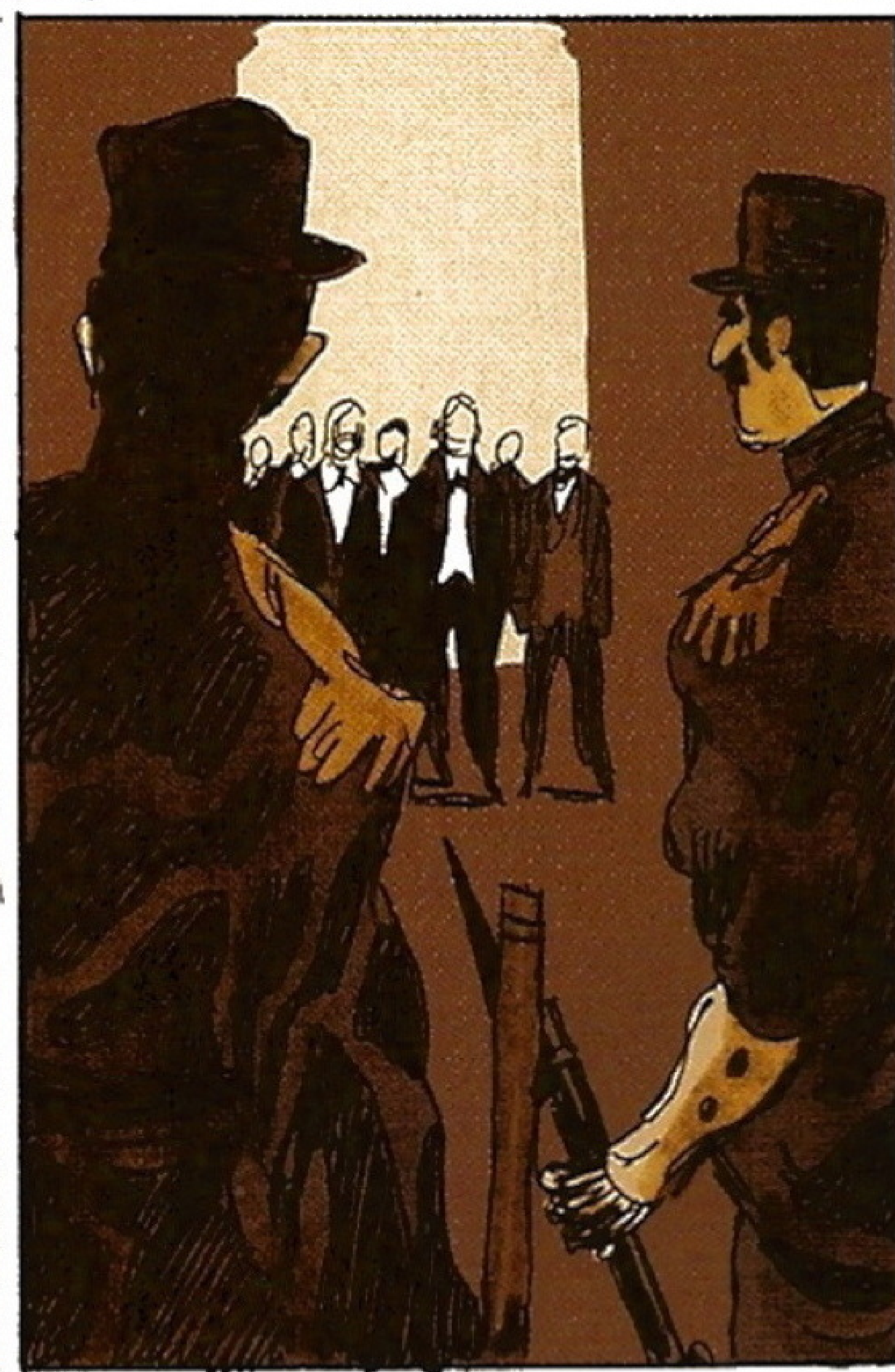

Ne soyez pas leurs instruments !


Rejoignez-nous, notre cause est la même !


PAW
PAW


Une escouade de sergents ! Ils attaquent !




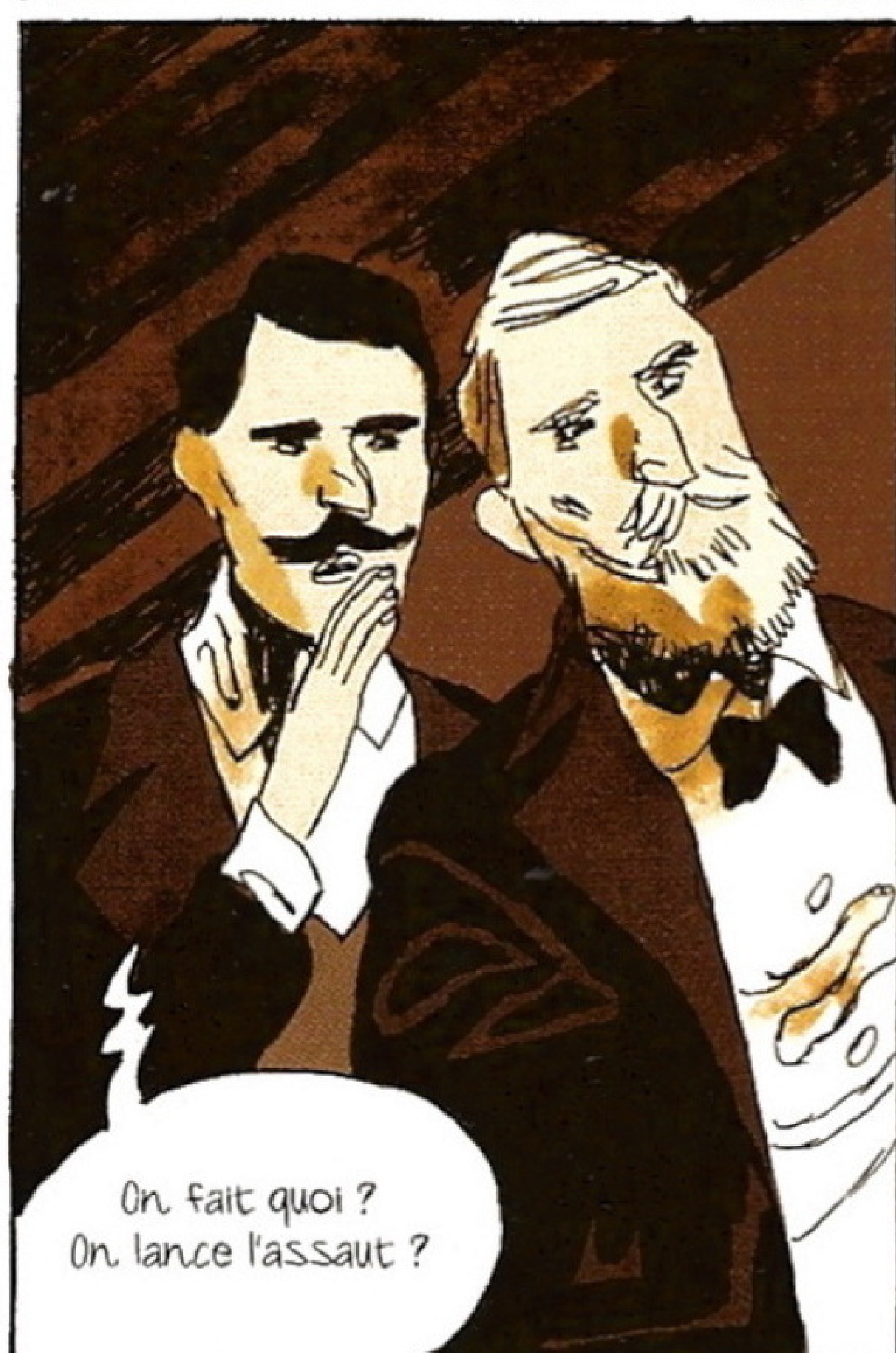




Alors ? Qu'attendez-vous ?
Vous n'êtes pas des imbéciles !
Vous savez bien que la justice est au bout des fusils que vous allez nous donner.

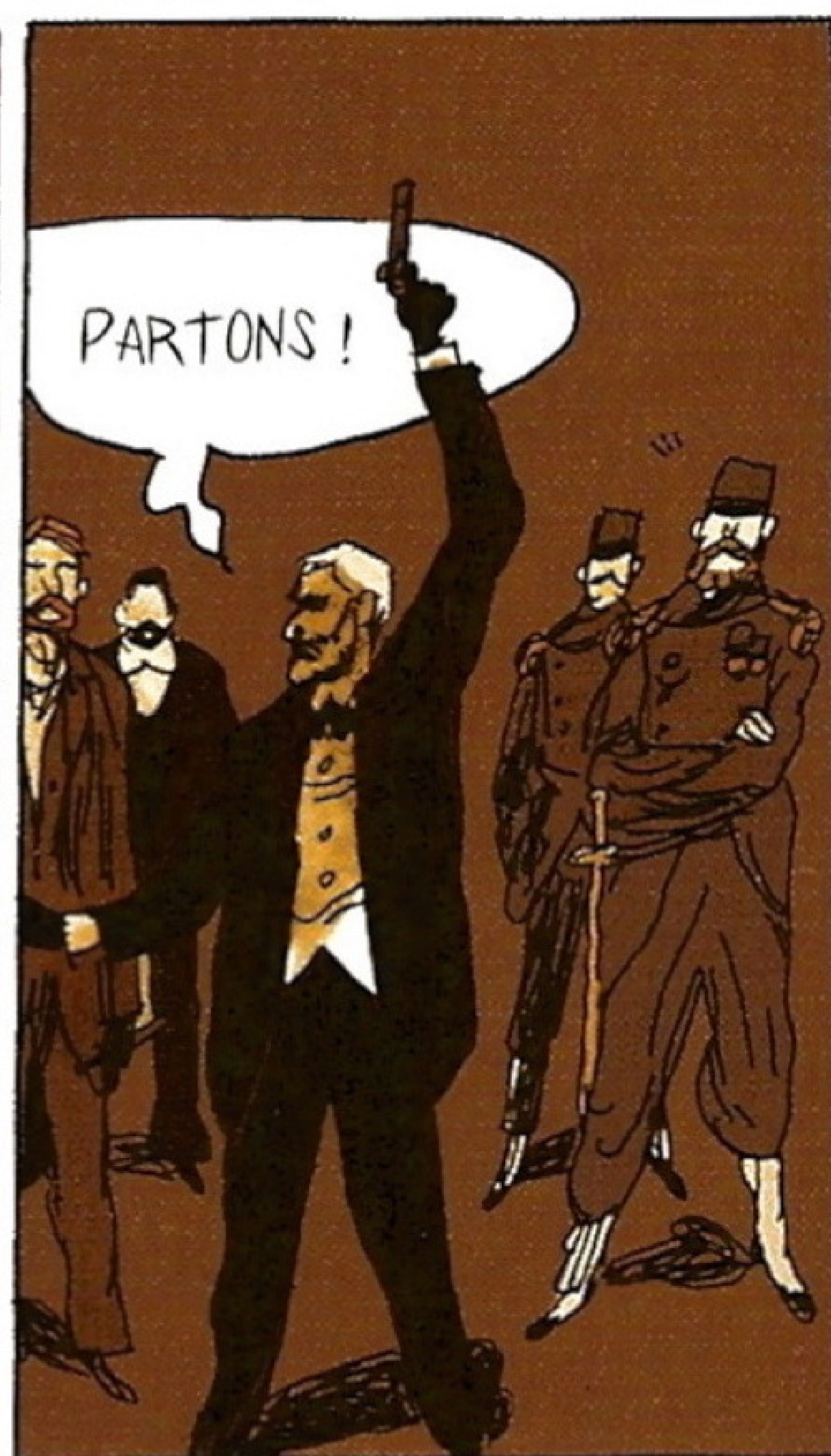

Je suis le chef de poste et je m'oppose à ce que vous preniez les armes de cette caserne.


Mais...
Inutile de bavarder. Aucun fusil ne sortira d'ici, moi en vie.




On fait quoi ? On lance l'assaut ?


Non... Je m'en tiens à ma position : le sang des innocents ne doit pas couler.


PARTONS !




Vive la République ! Aux armes !


Révoltez-vous, citoyens !


Mais taisez-vous donc ! Je n'ai aucune estime pour les gens de votre espèce !


Vous n'êtes que des enfants gâtés qui vous croyez mandatés pour parler au nom des miséreux !


Fils de bourgeois vous êtes nés, bourgeois vous resterez !


Par ma famille, soit, je suis un bourgeois. Et alors ?

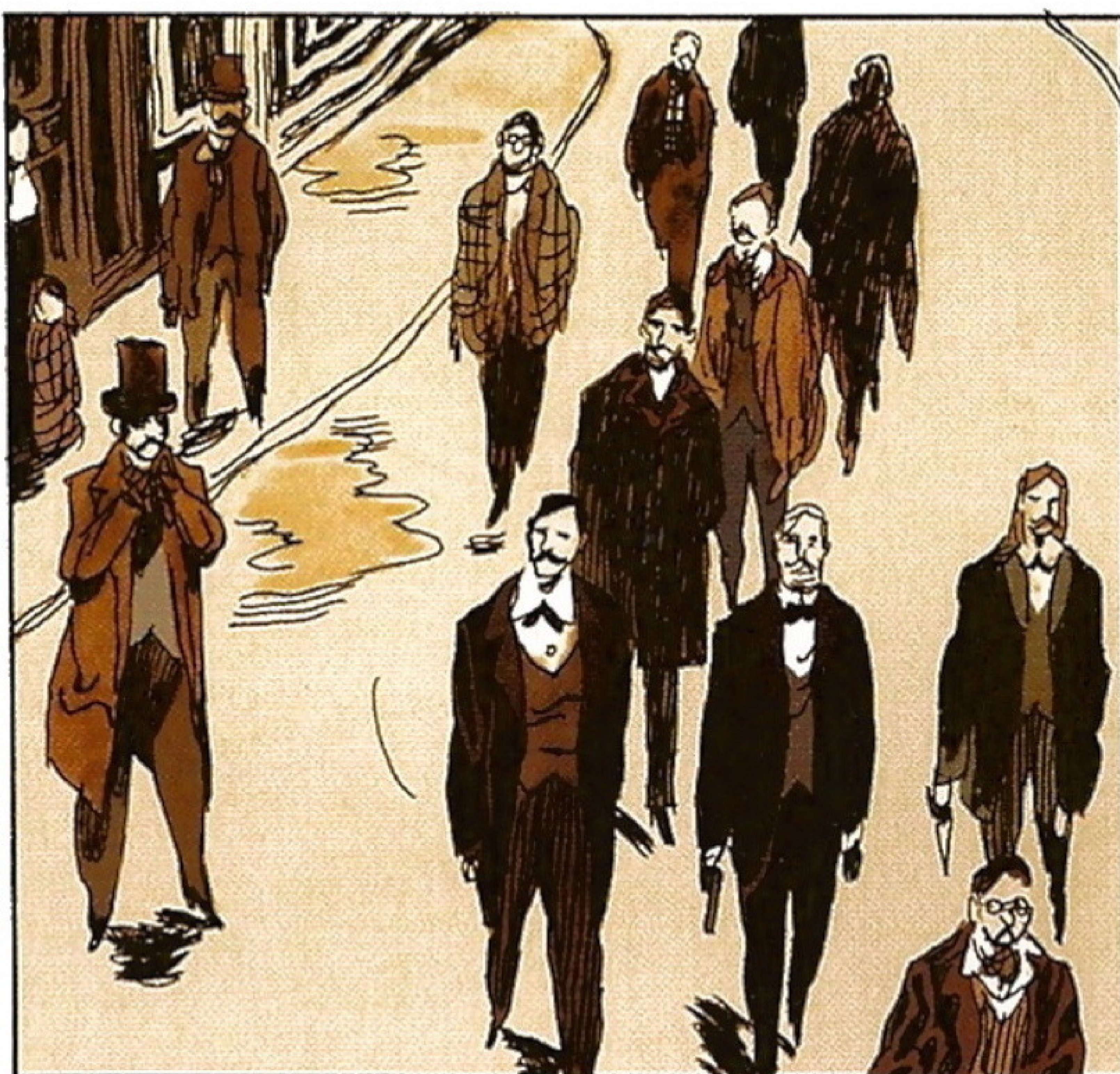
Que je sache, un homme n'est pas condamné à porter un rang qu'il n'a pas choisi.

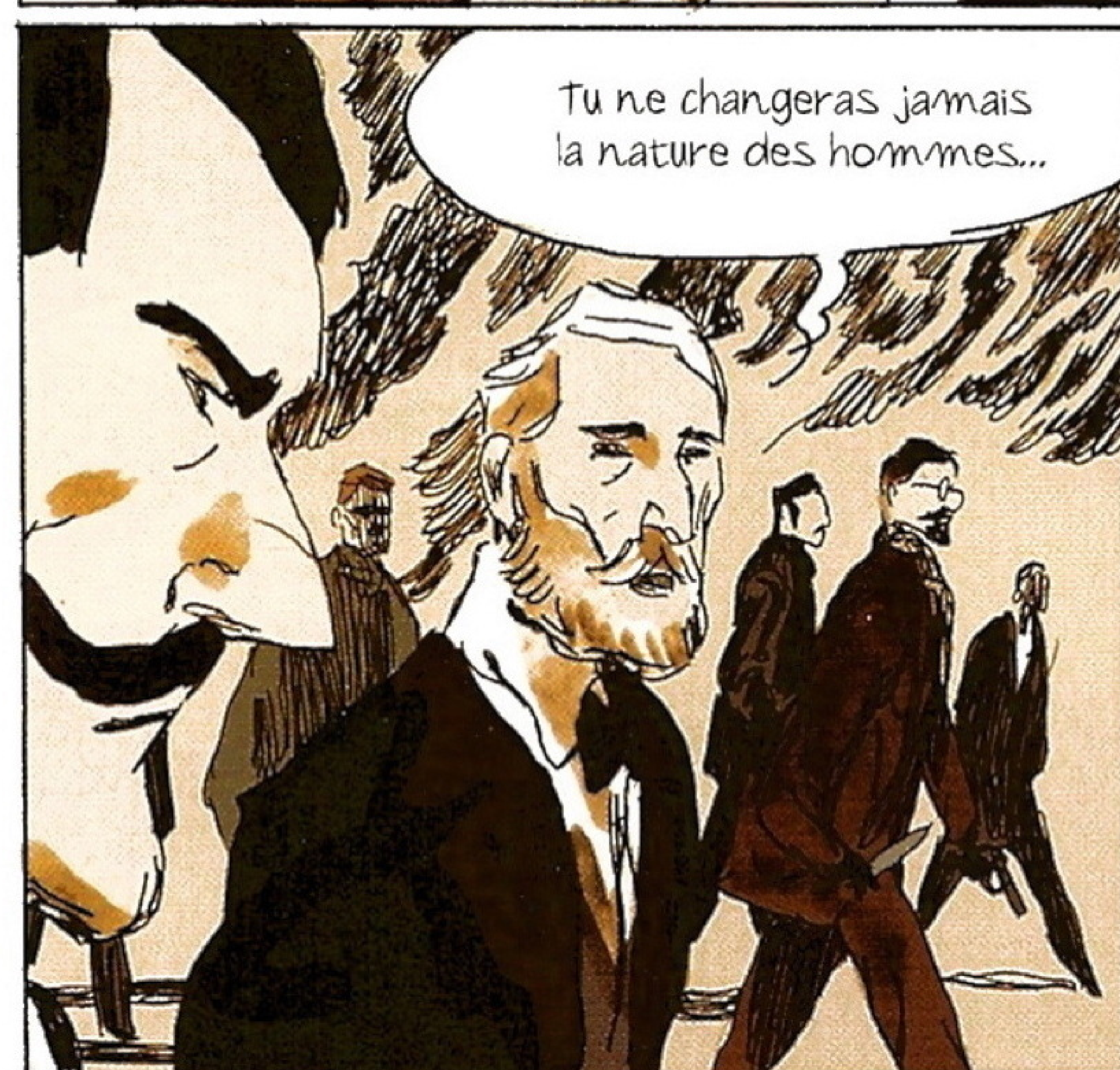
Qu'ils sont médiocres les petits esprits qui jugent une vie par sa racine, et non par le chemin qu'elle prend !

Et ma vie peut témoigner que, toujours, mon cœur s'est battu au sein du prolétariat !

Foutaises tout ça ! Foutaises, oui !




Tu ne changeras jamais la nature des hommes...




Vous voyez, les fusils n'ont pu être enlevés ! Personne ne s'est joint à nous !

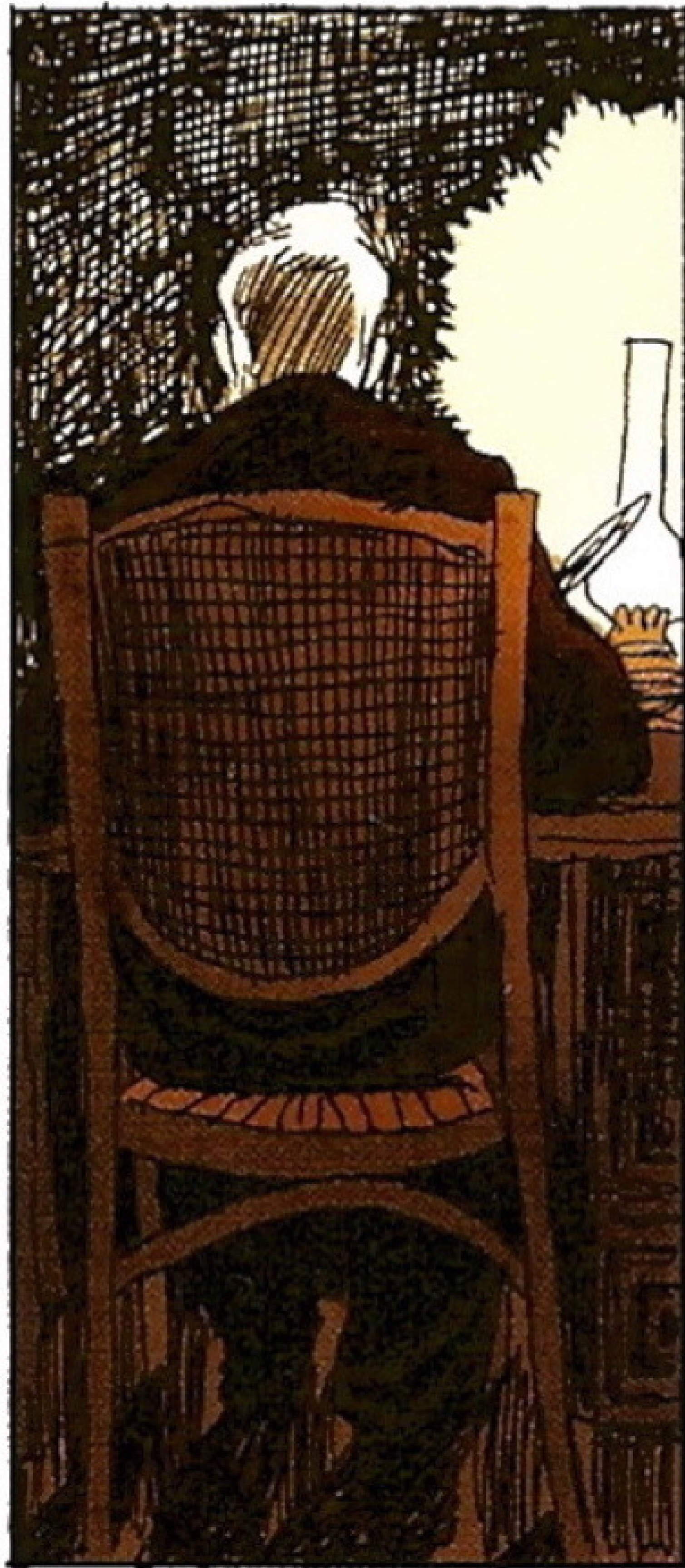

Les sergents de la ville vont revenir nombreux... Le terrain est encore libre... Cachez vos armes ! Dispersez-vous à travers les rues !

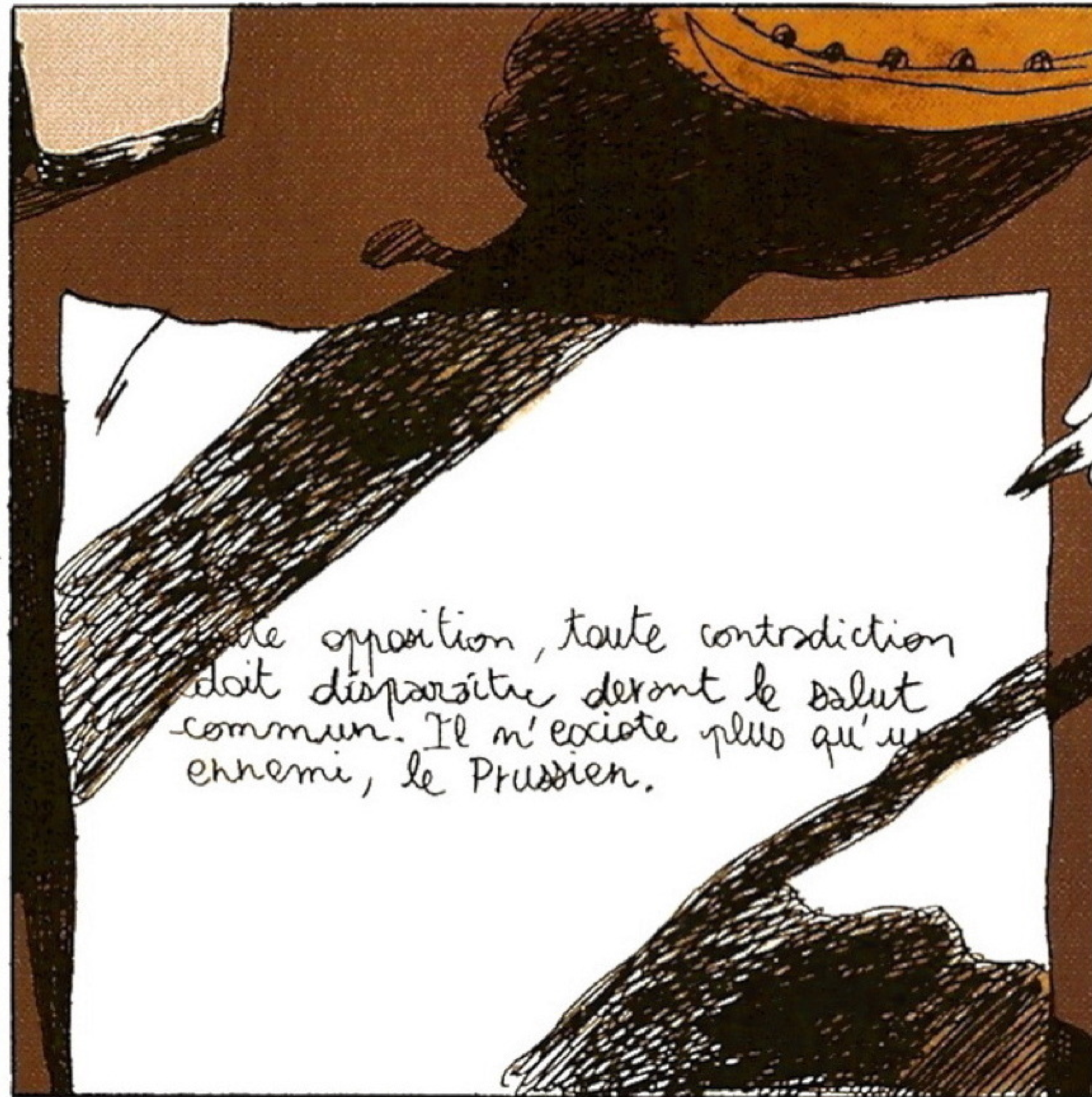

L'affaire fut unanimement condamnée. J'étais de nouveau en fuite...
Et l'armée française mourut à Sedan juste après, face aux Prussiens...
Ah, quel maudit peuple ! Ils n'ont même pas l'intelligence d'un cheval d'escadron !

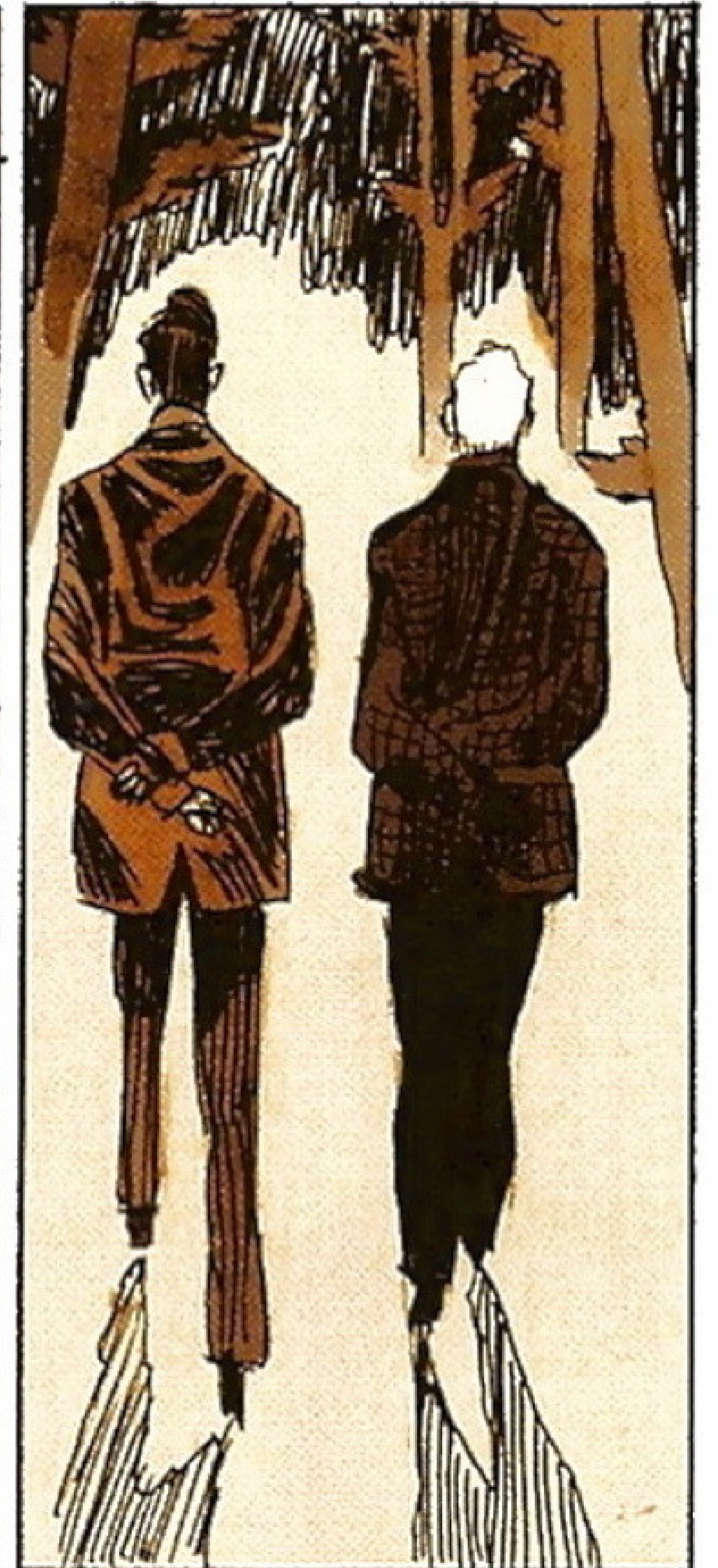

HA HA !
Je vous assure.

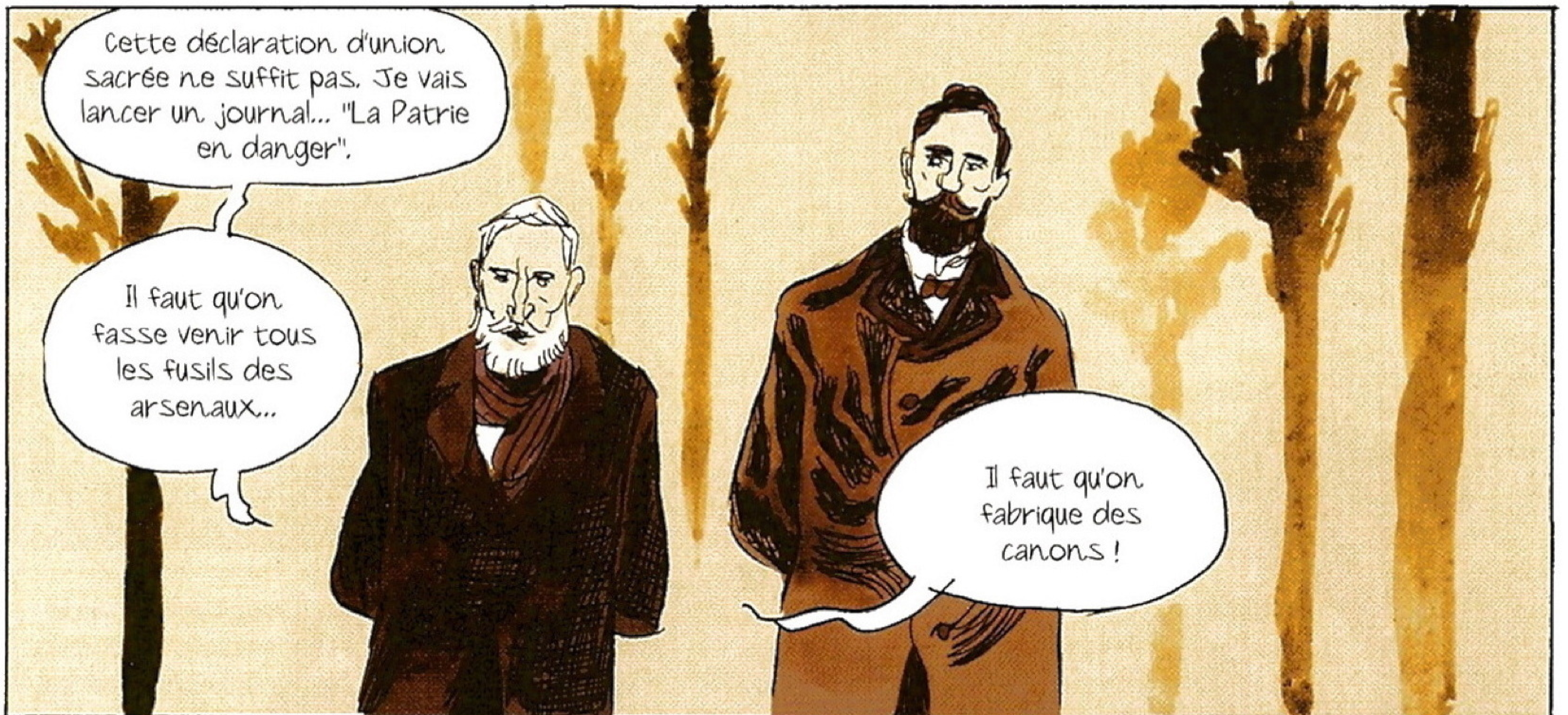

Quoi qu'il en soit, Napoléon III a été fait prisonnier... Et la IIIe République fut proclamée...


C'est exact.
Le gouvernement n'était pas celui que j'aurais rêvé, mais allons bon, la République était de retour !
Mais, surtout, la priorité était la guerre ! L'Empire nous mettait à genoux devant Bismarck et ses Teutons... La République devait reprendre la main !




opposition, toute contradiction
doit disparaître devant le salut
commun. Il n'existe plus qu'u
ennemi, le Prussien.

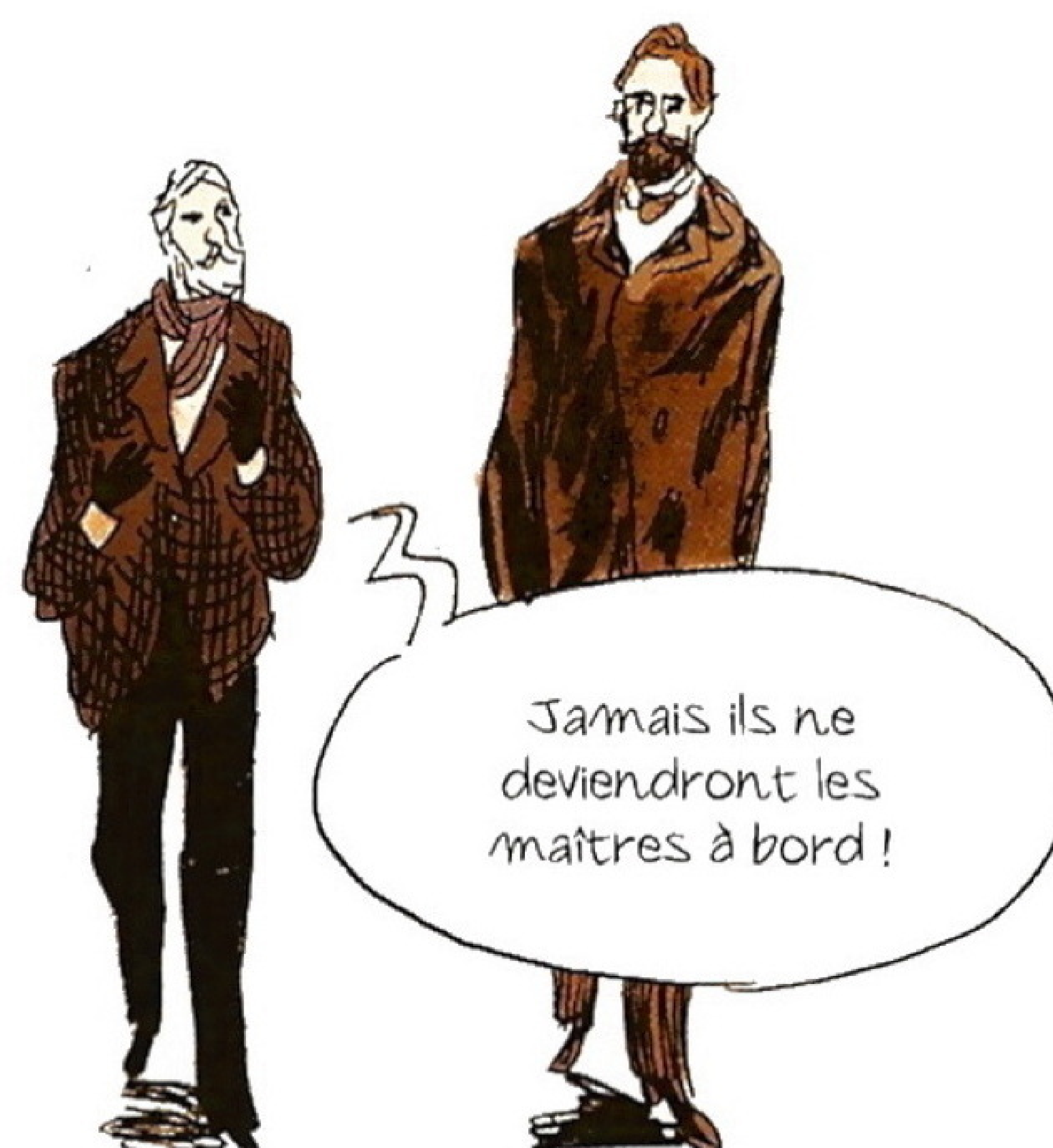


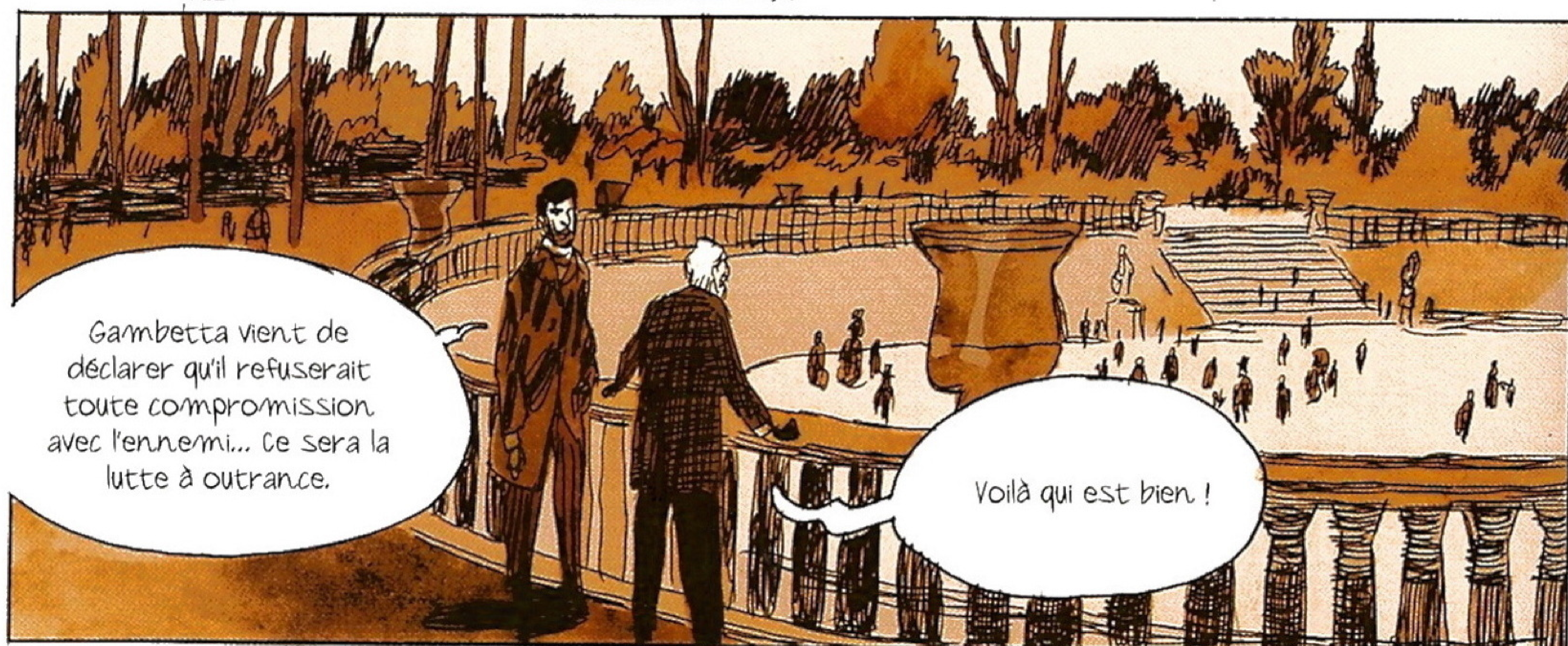

Cette déclaration d'union sacrée ne suffit pas. Je vais lancer un journal... "La Patrie en danger".
Il faut qu'on fasse venir tous les fusils des arsenaux...
Il faut qu'on fabrique des canons !


Qu'on sache que c'est l'agonie qui commence si ce n'est pas la résurrection ! Qu'on libère tous les prisonniers si l'on manque de combattants !


Beaucoup parlent de négocier avec les Allemands... C'est en tout cas le bruit qui court...
Je me fiche du bruit qui court !

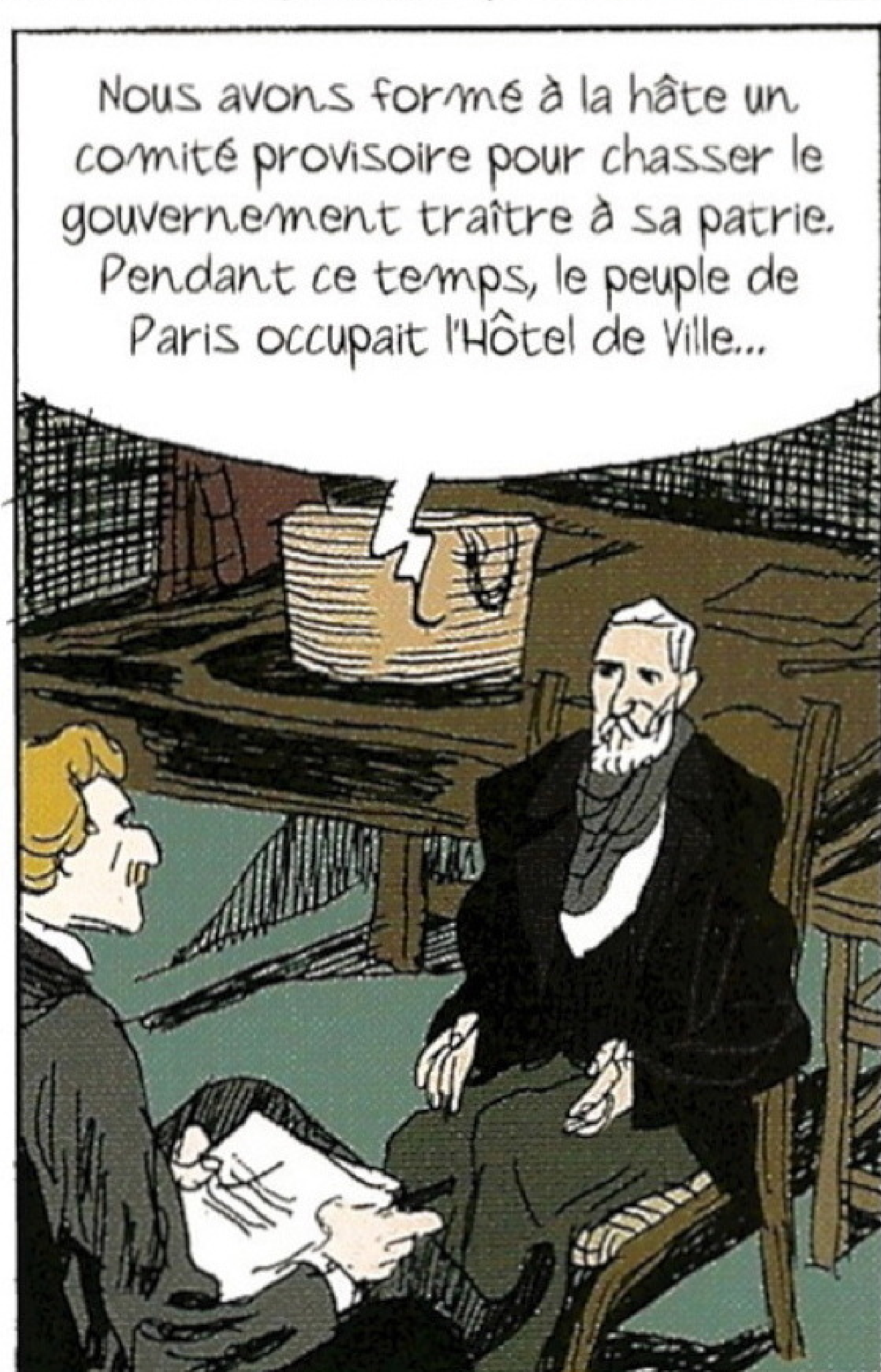

Je les ai vus, enfant, saccager ce pays de leurs sales bottes pourries !

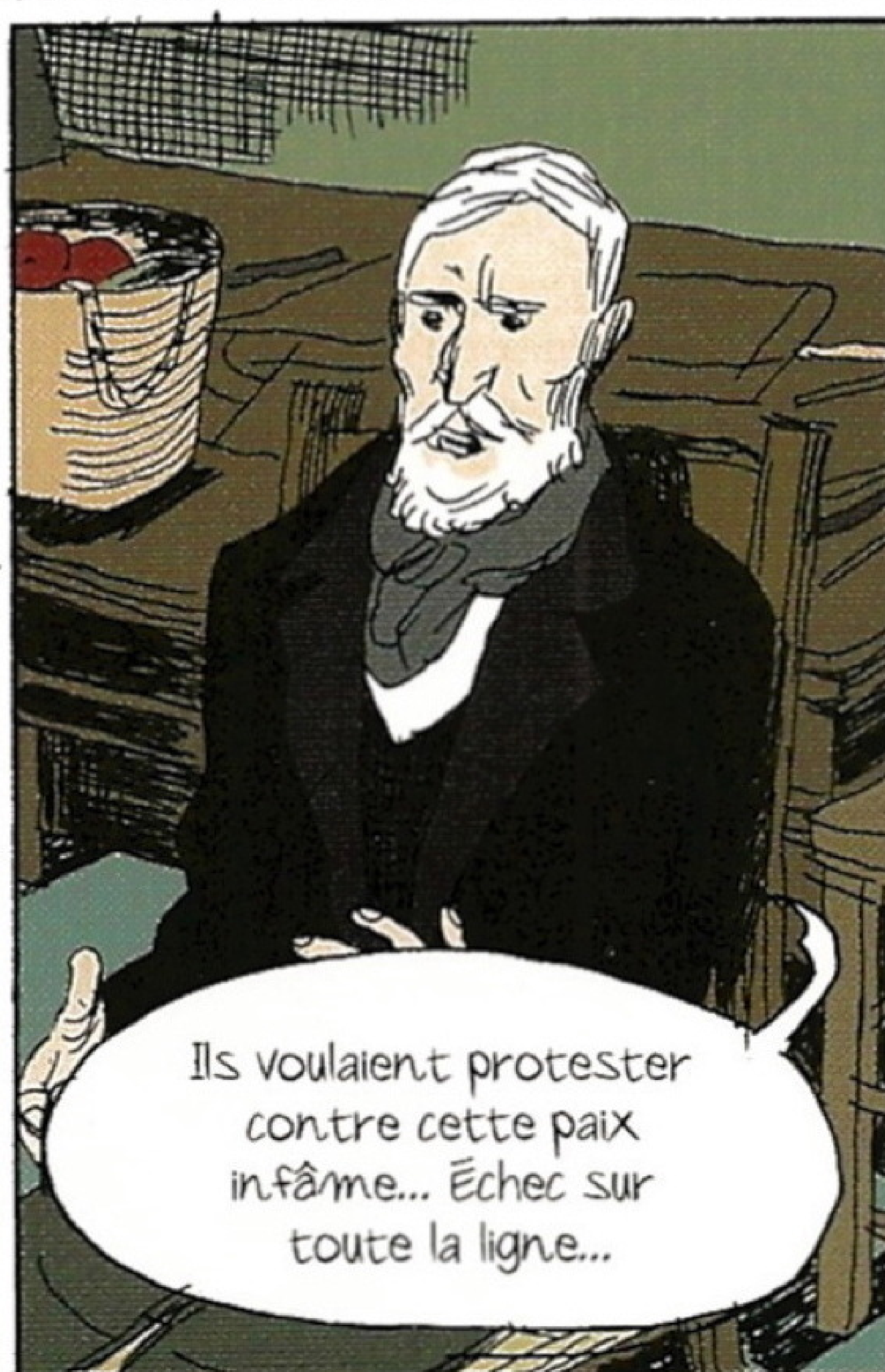

Jamais ils ne deviendront les maîtres à bord !


Gambetta vient de déclarer qu'il refuserait toute compromission avec l'ennemi... Ce sera la lutte à outrance.
Voilà qui est bien !


Et l'inéluctable se produisit : des négociations furent entamées...

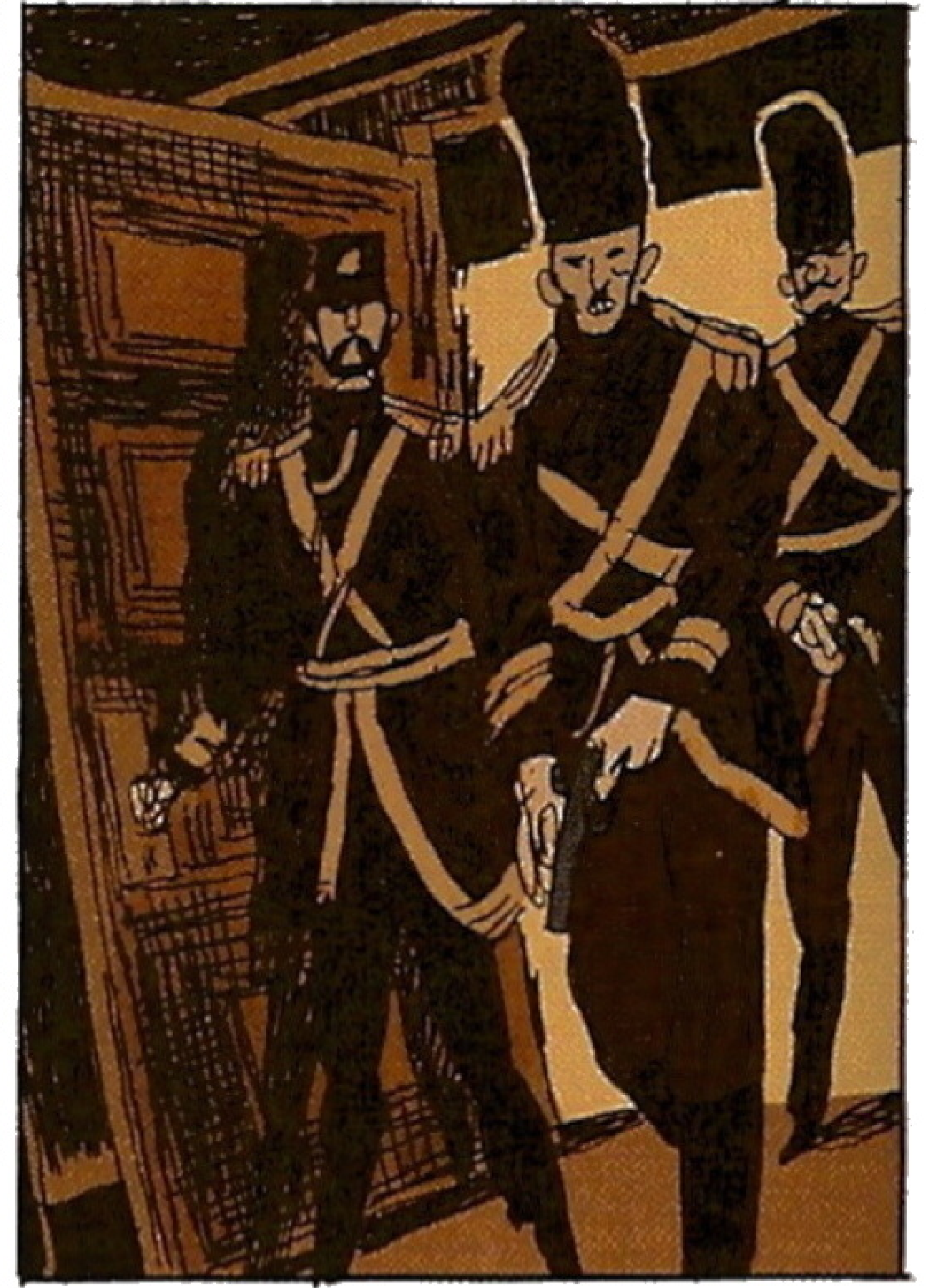
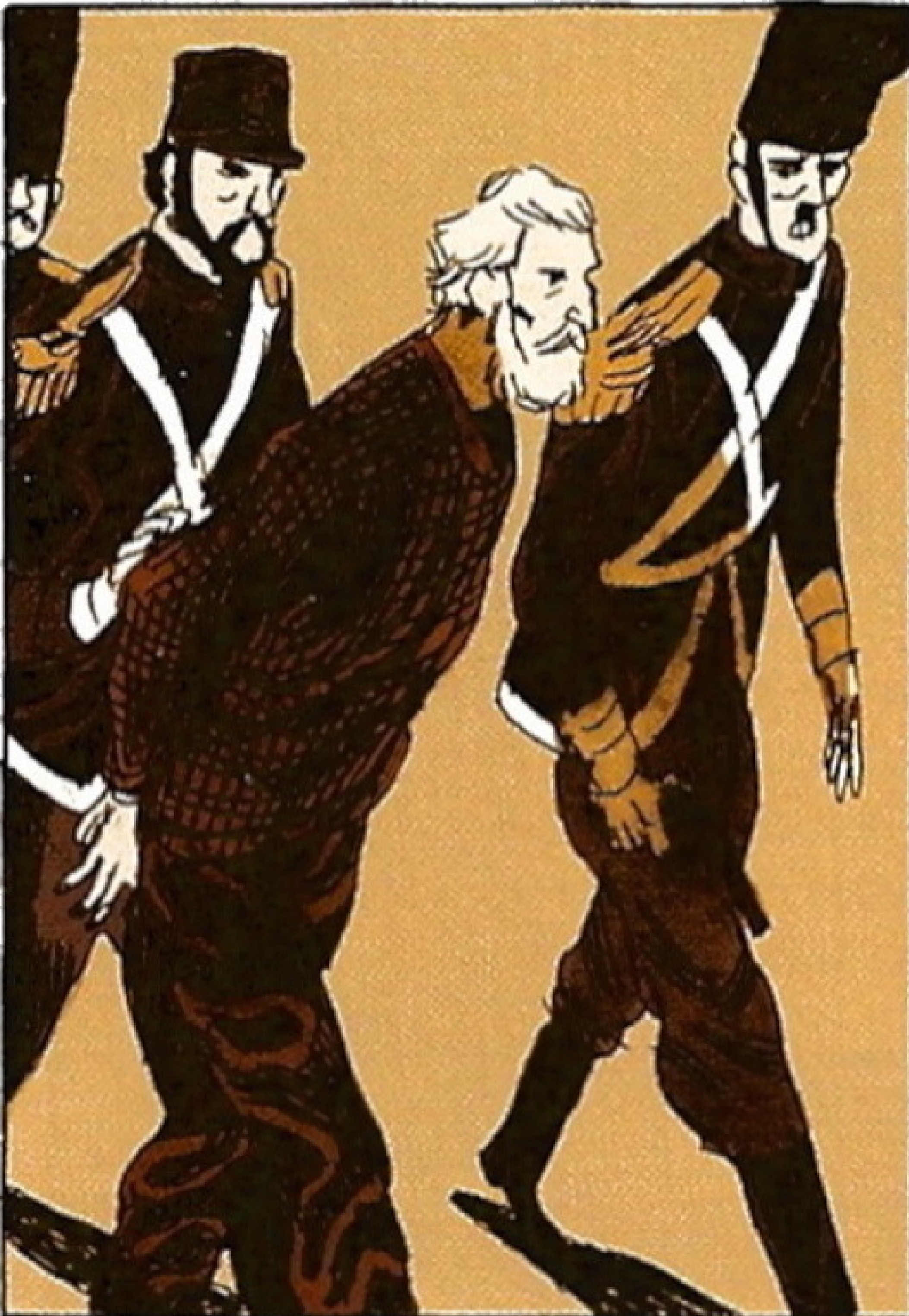

Nous pouvions encore les repousser. Pas un militaire sérieux n'aurait pu le contester ! La racaille germanique devait partir ou mourir...


Nous avons formé à la hâte un comité provisoire pour chasser le gouvernement traître à sa patrie. Pendant ce temps, le peuple de Paris occupait l'Hôtel de Ville...


Ils voulaient protester contre cette paix infâme... Échec sur toute la ligne...


Le gouvernement déposa les armes devant la Prusse puis lança une vague d'arrestations.




Pour quels motifs vous a-t-on écroué ?

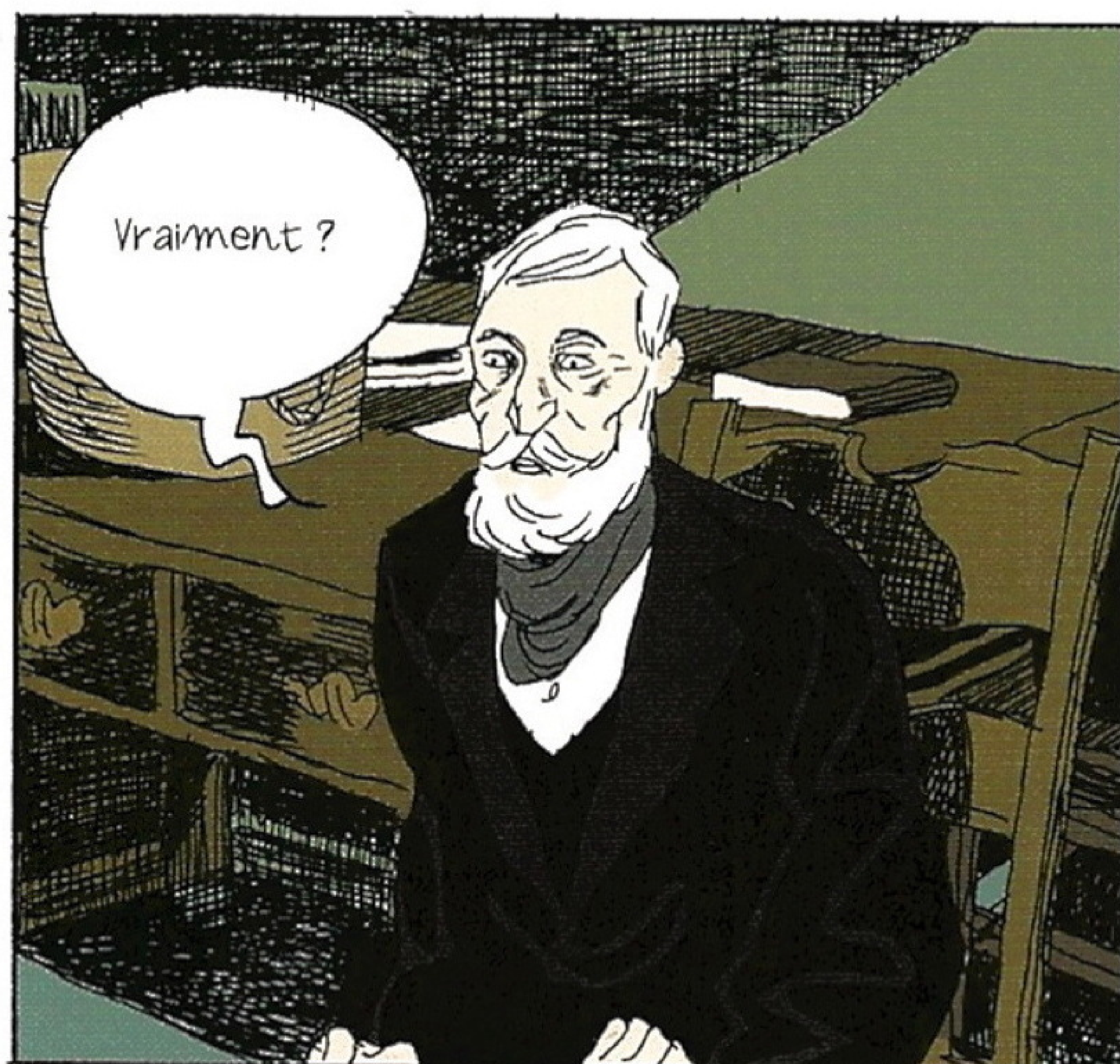
"Fait de révolution et d'insurrection"... Quelque chose comme ça... Et voilà les Teutons qui défilèrent sur les Champs !
... Et la commune qui éclate...

Eh oui... 18 mars 1871 ! Cette date m'est tatouée en travers de la chair... Il y a huit ans... Ha !

Ha ! Si j'avais pu y être... Si j'avais pu voir Paris refuser de rendre ses canons à Thiers... Voir Paris se dresser contre cette paix répugnante ! Voir des Communes se fonder aux quatre coins de la France !

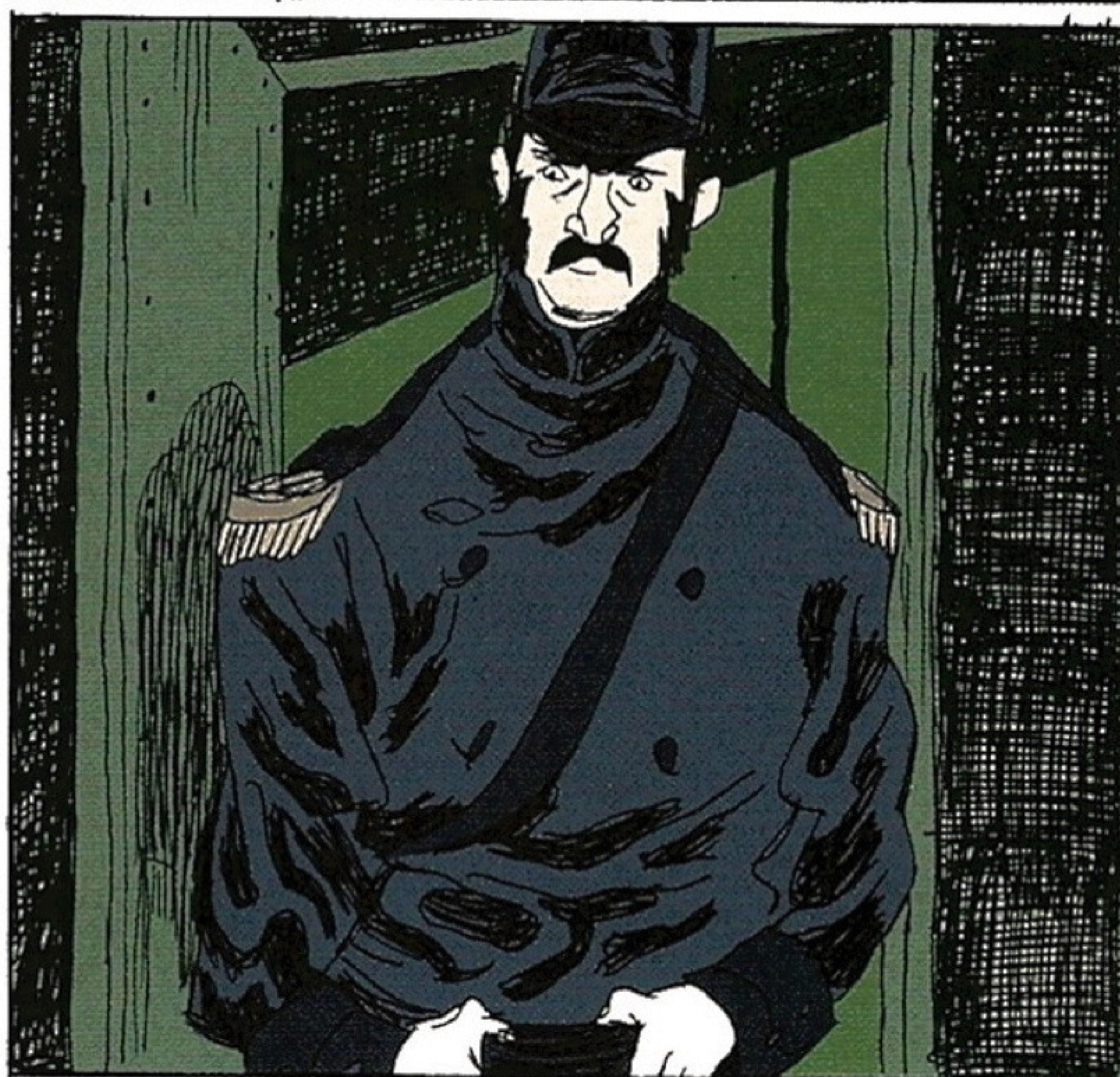


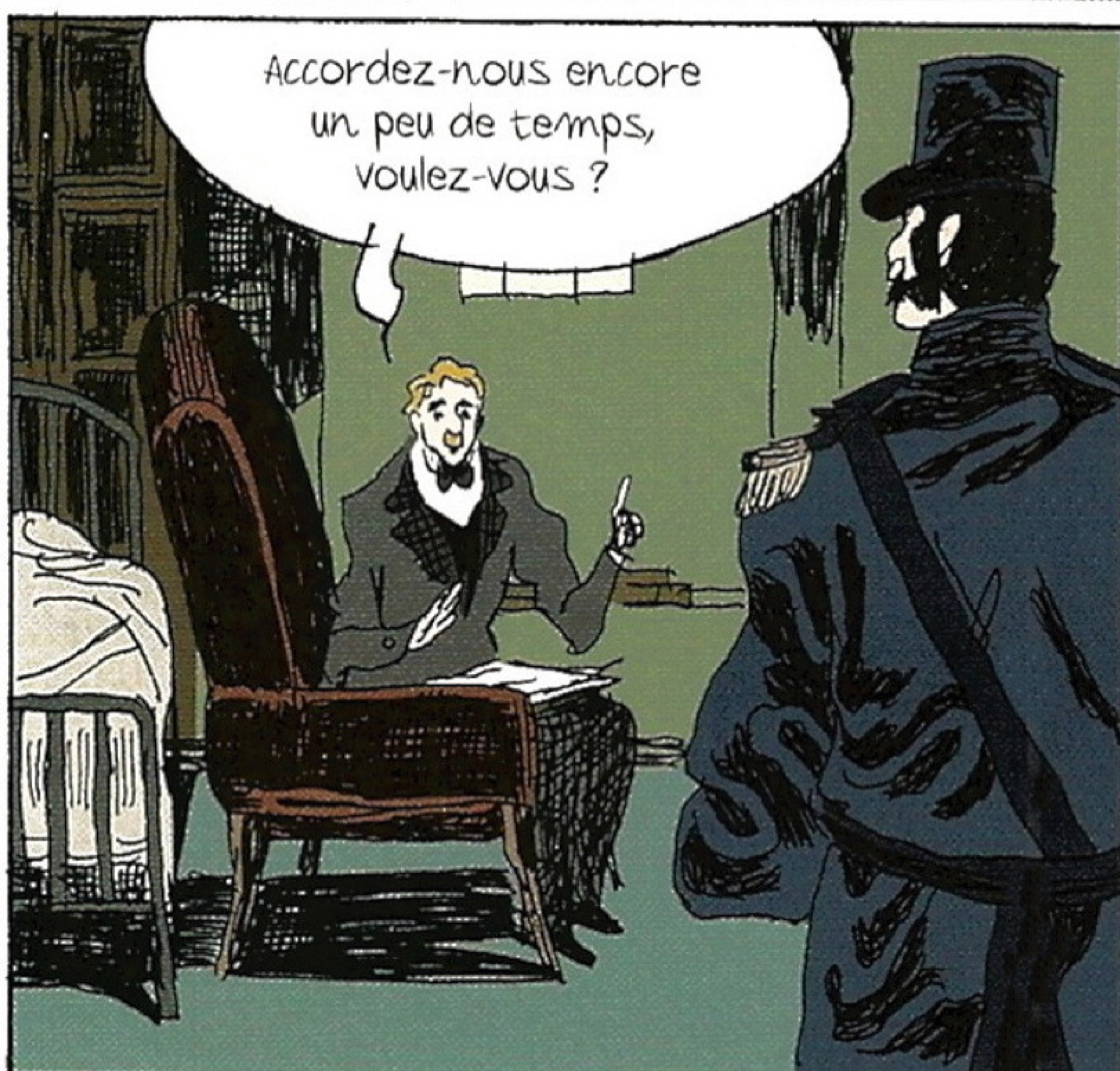
Marseille, Toulouse...
Saint-Étienne aussi.
Imaginez ! En l'espace de quelques semaines seulement... Quelques semaines ! Imaginez !
Séparation de l'Église et de l'État, coopérations ouvrières, interdiction du travail de nuit pour les boulangers ! Ha !
Voir la fin des amendes sur salariés, la proclamation d'égalité entre tous les enfants !
Et l'émancipation des femmes !
Vous savez, monsieur Blanqui, j'ai vu de mes yeux la colonne Vendôme que les communards ont abattue.

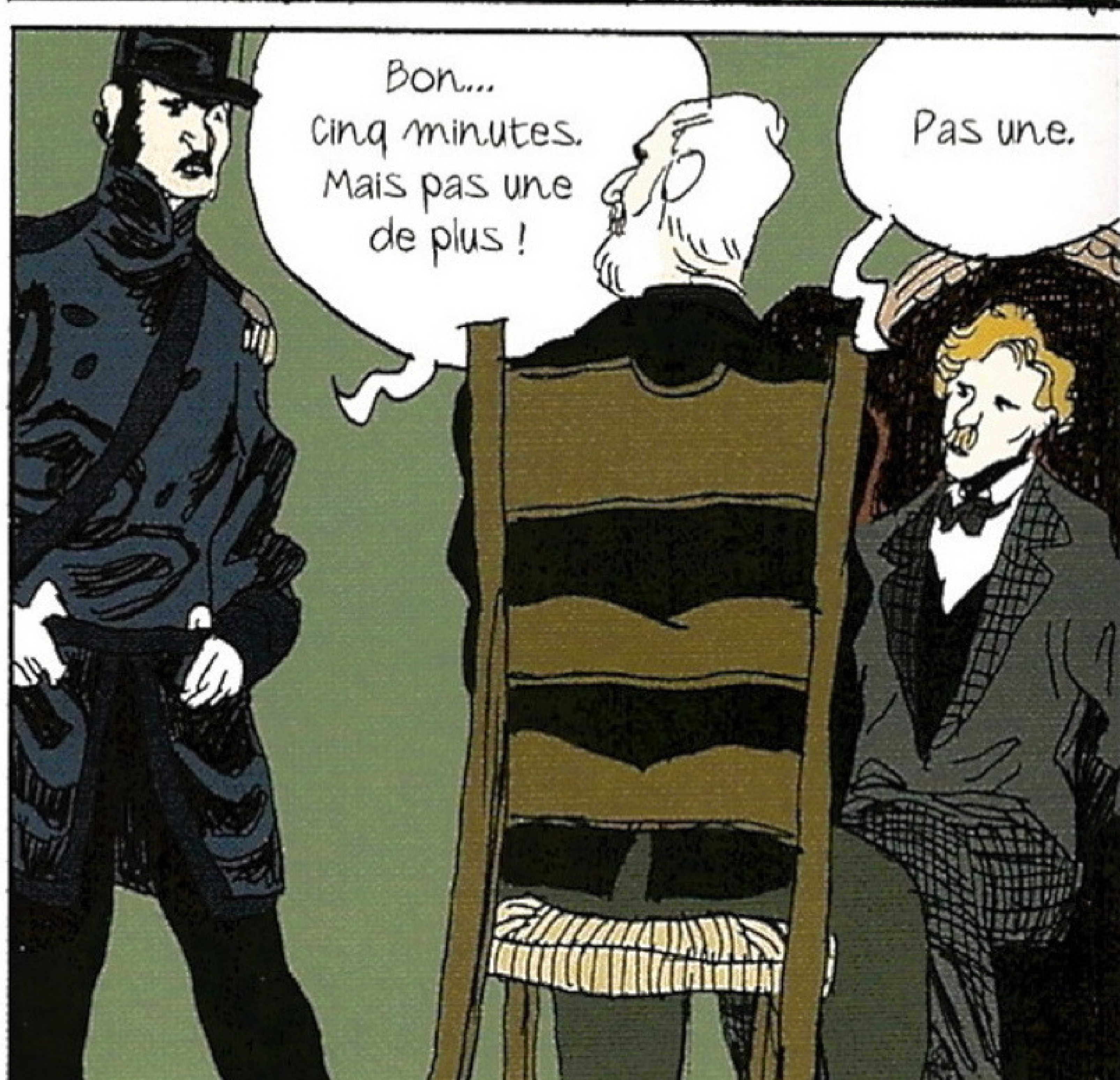

Vraiment ?

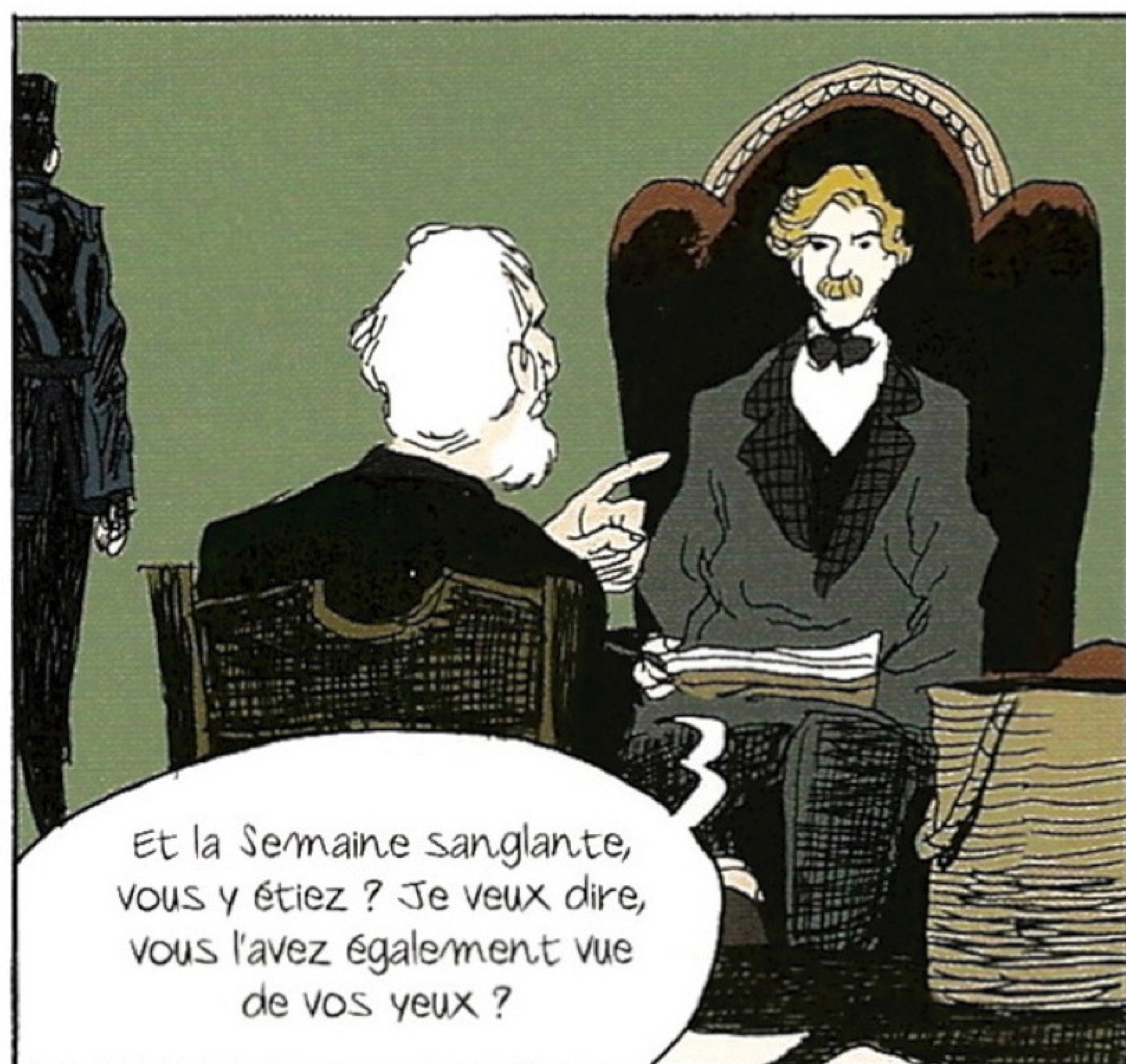

Je vous assure. Et c'est là que la commune a négocié votre sortie contre les otages. Combien étaient-ils déjà ?
74.


Vous ne faites pas les choses à moitié, notez bien... 74 hommes contre vous seul... Et Thiers qui refuse !




Accordez-nous encore un peu de temps, voulez-vous ?


Bon... cinq minutes. Mais pas une de plus !
Pas une.


Et la Semaine sanglante, vous y étiez ? Je veux dire, vous l'avez également vue de vos yeux ?

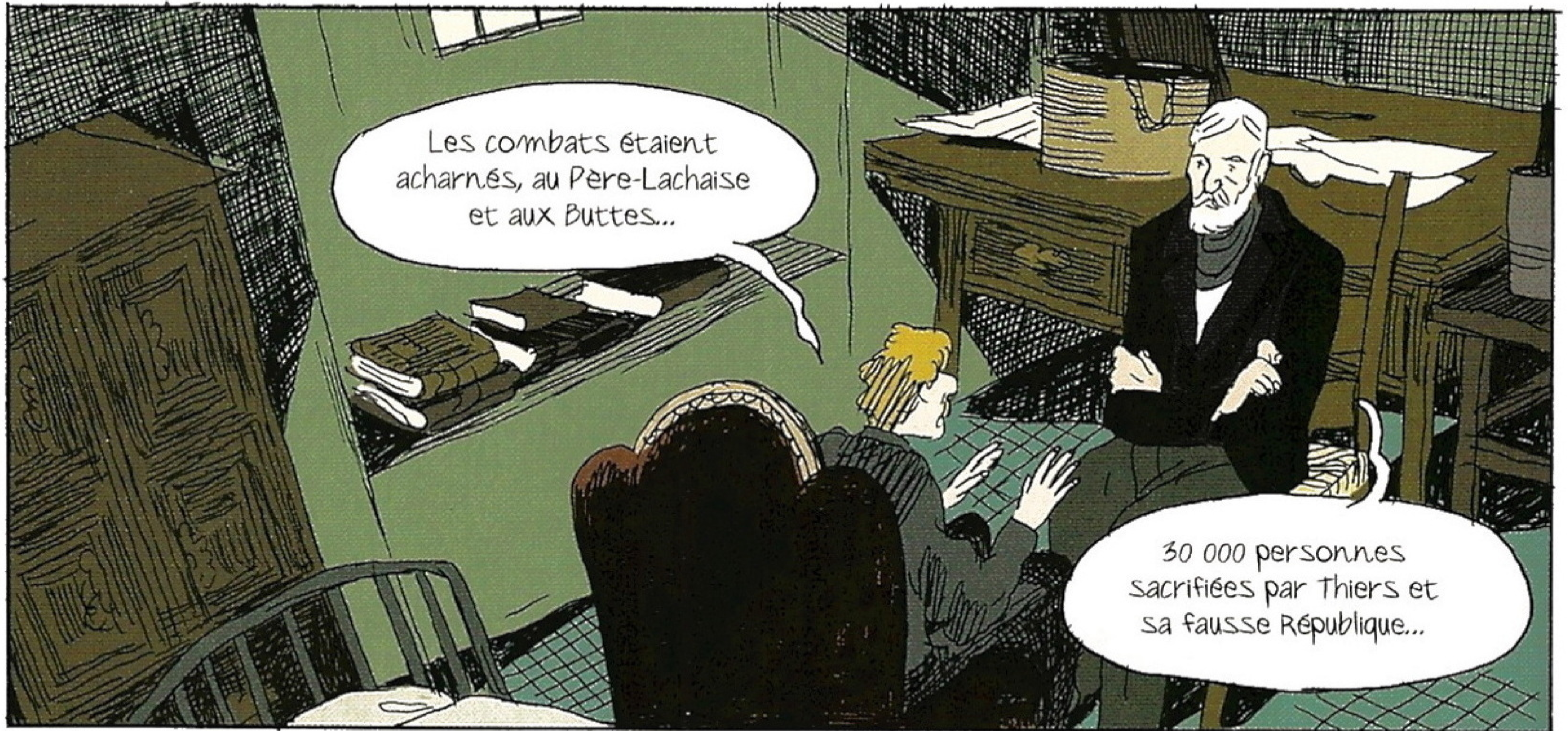
Malheureusement, ai-je envie de dire...

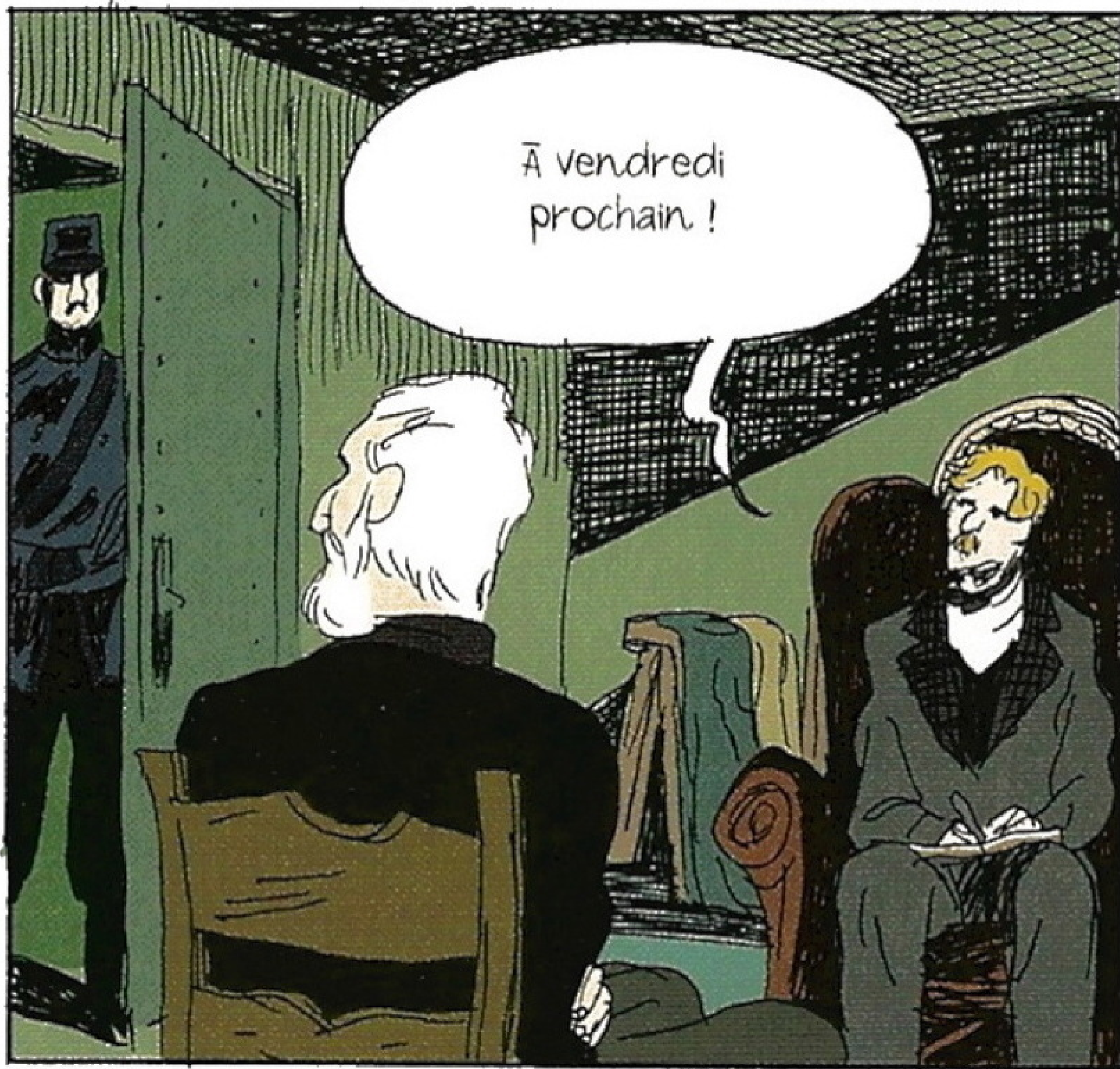
On tuait partout, on tuait sans relâche... Les cadavres des communards s'entassaient par milliers...

Les troupes versaillaises massacraient partout. Partout...

Les Champs, Montmartre, Montparnasse...

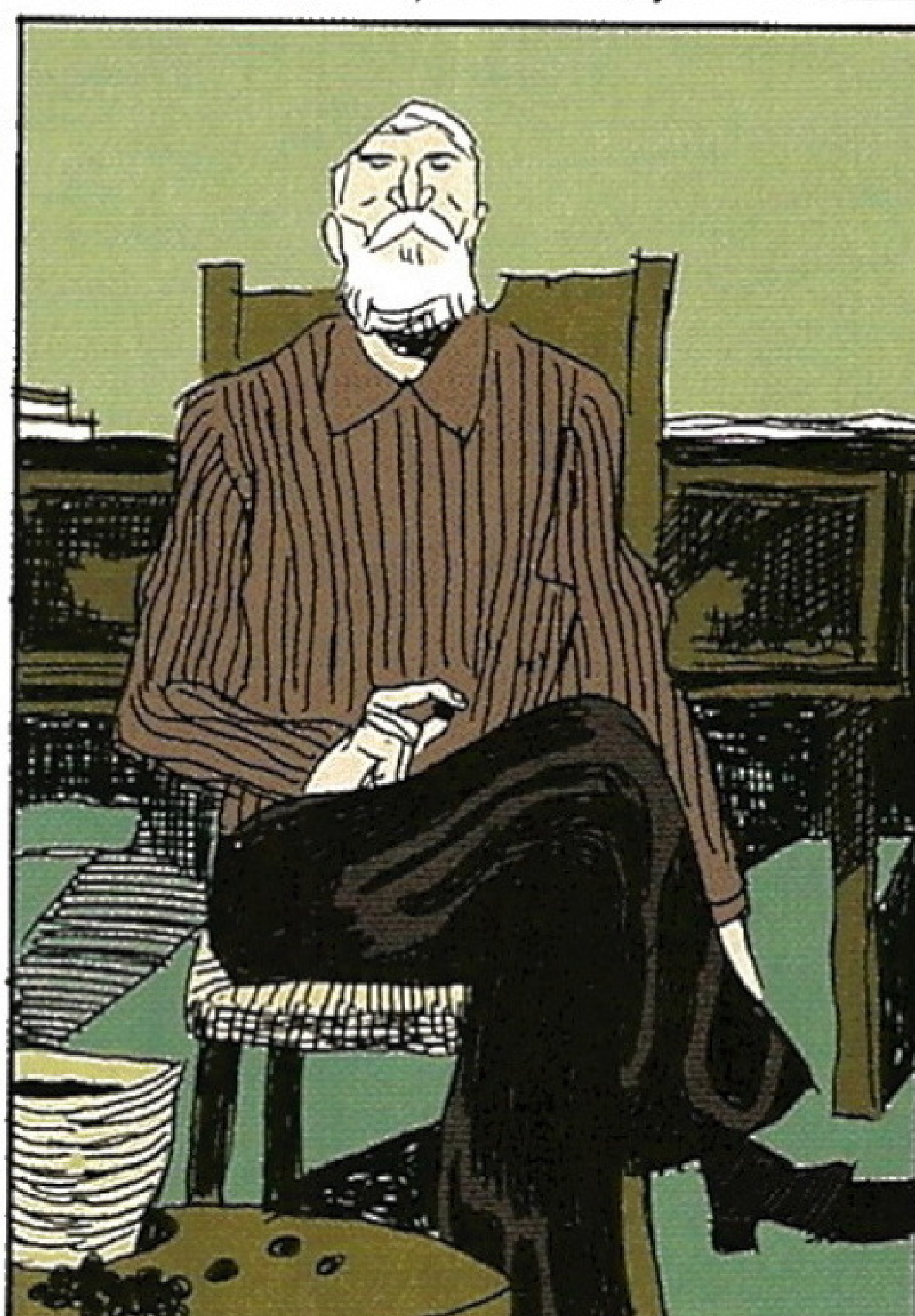
L'Hôtel de Ville était en proie aux flammes...

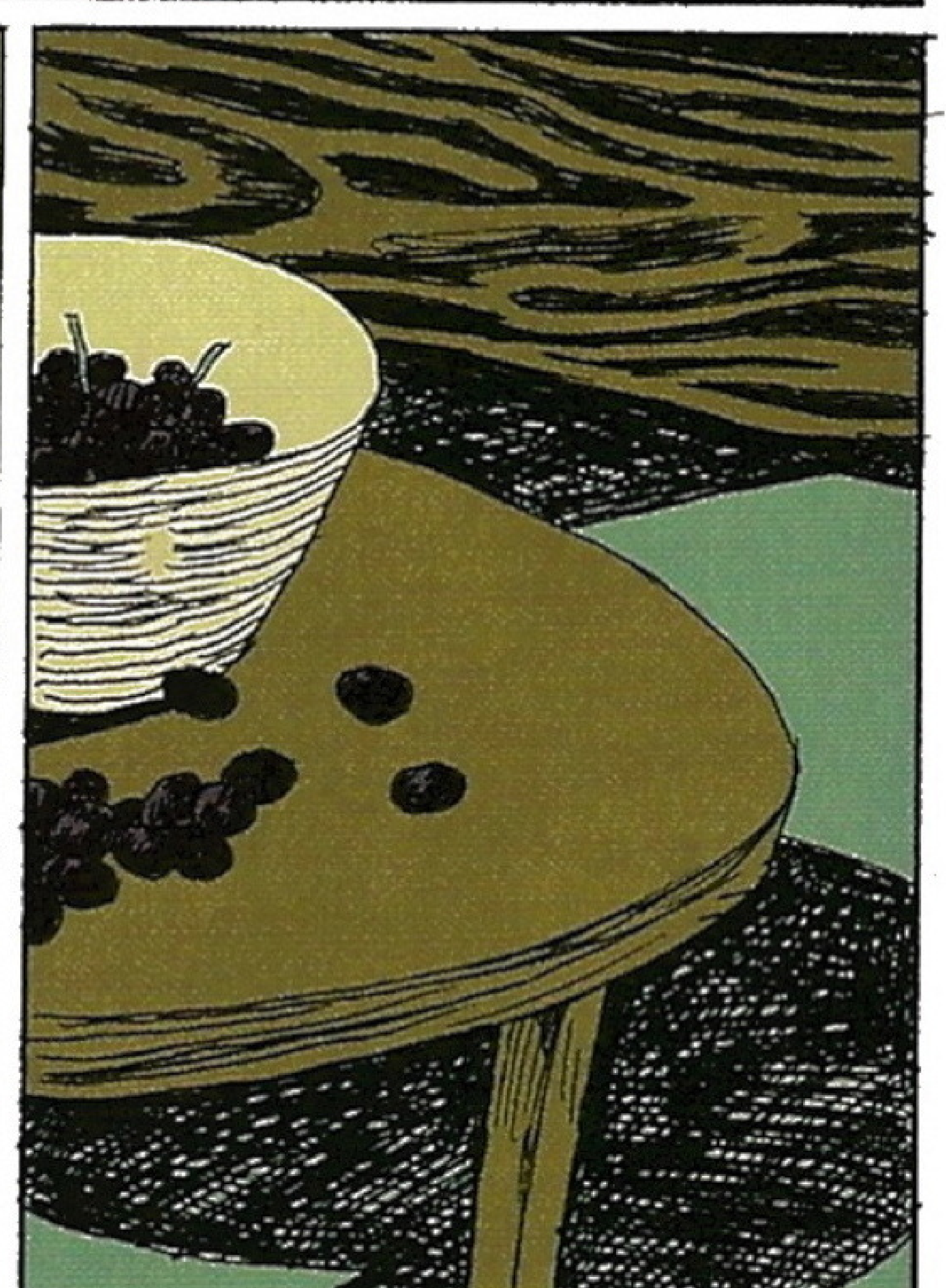

Les combats étaient acharnés, au Père-Lachaise et aux Buttes...
30 000 personnes sacrifiées par Thiers et sa fausse République...

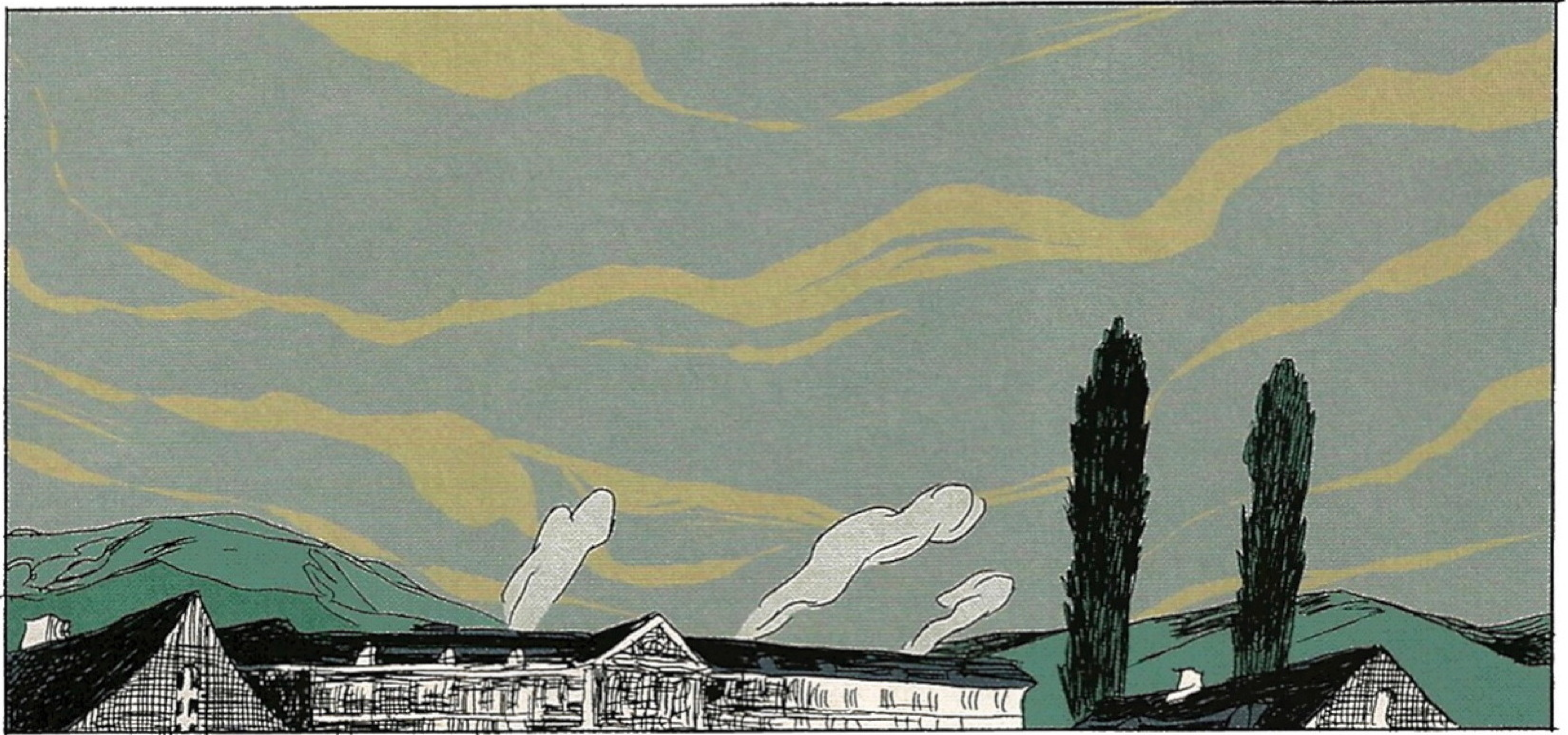

À vendredi prochain !

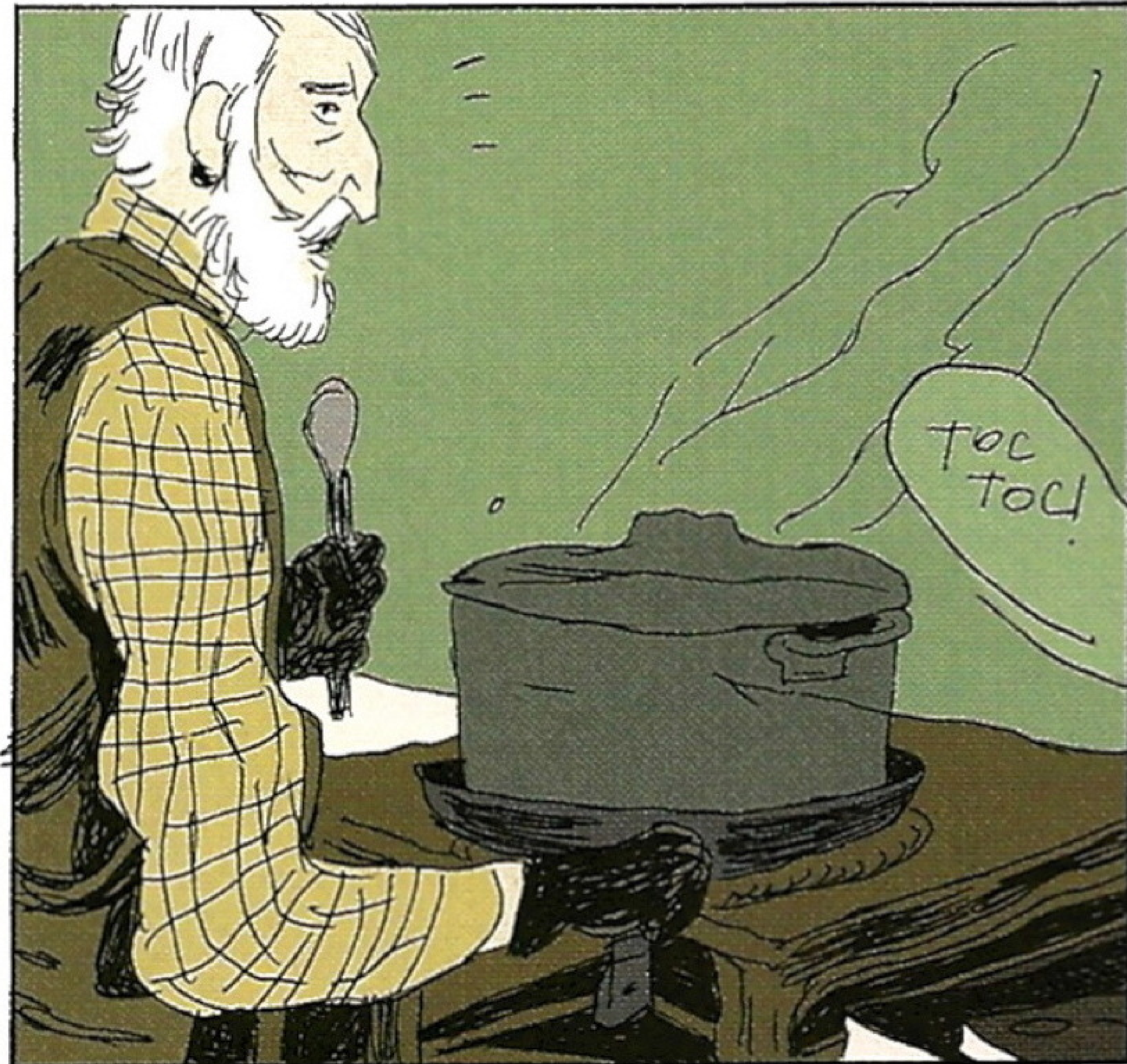

Rentrez bien.

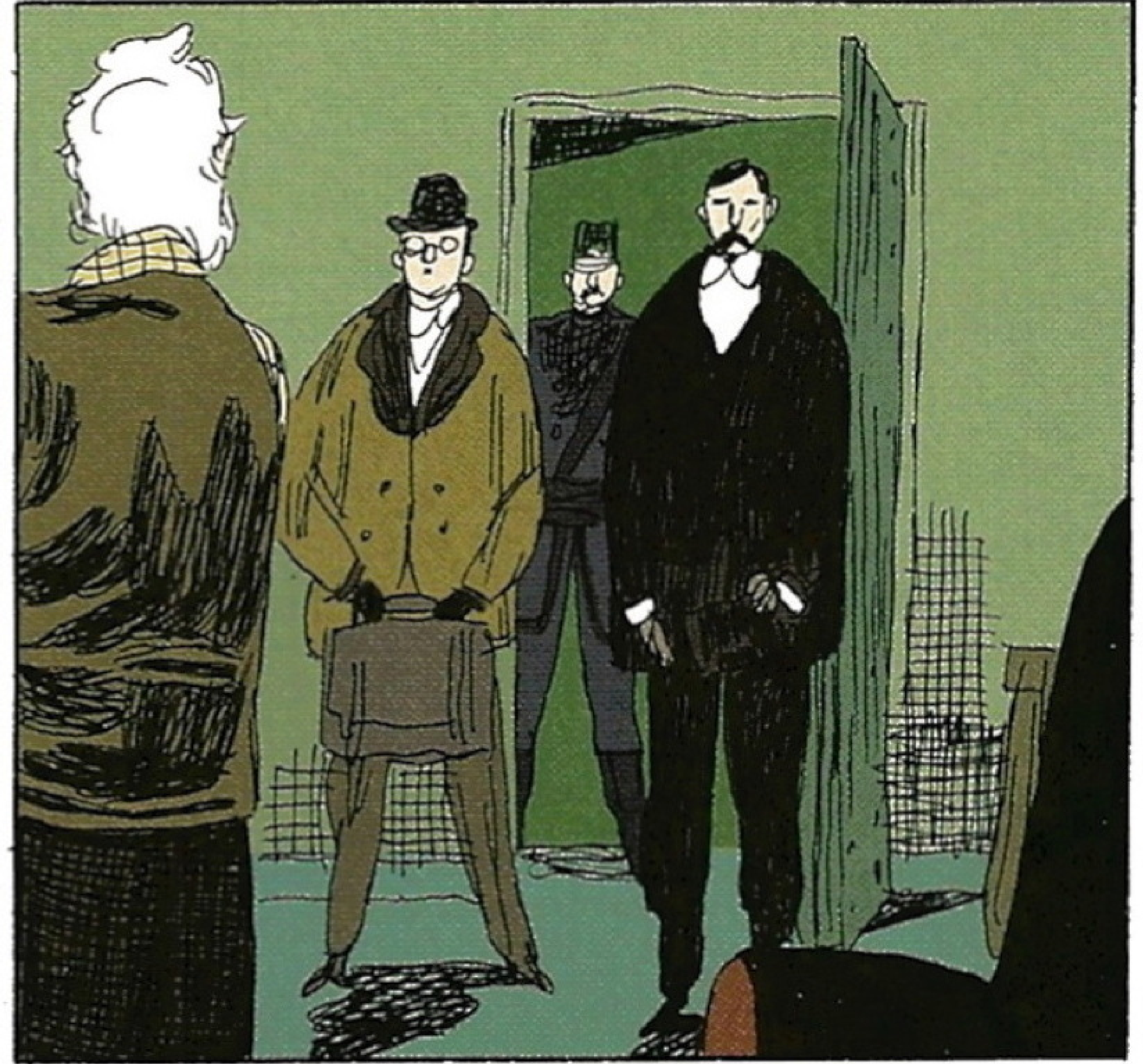




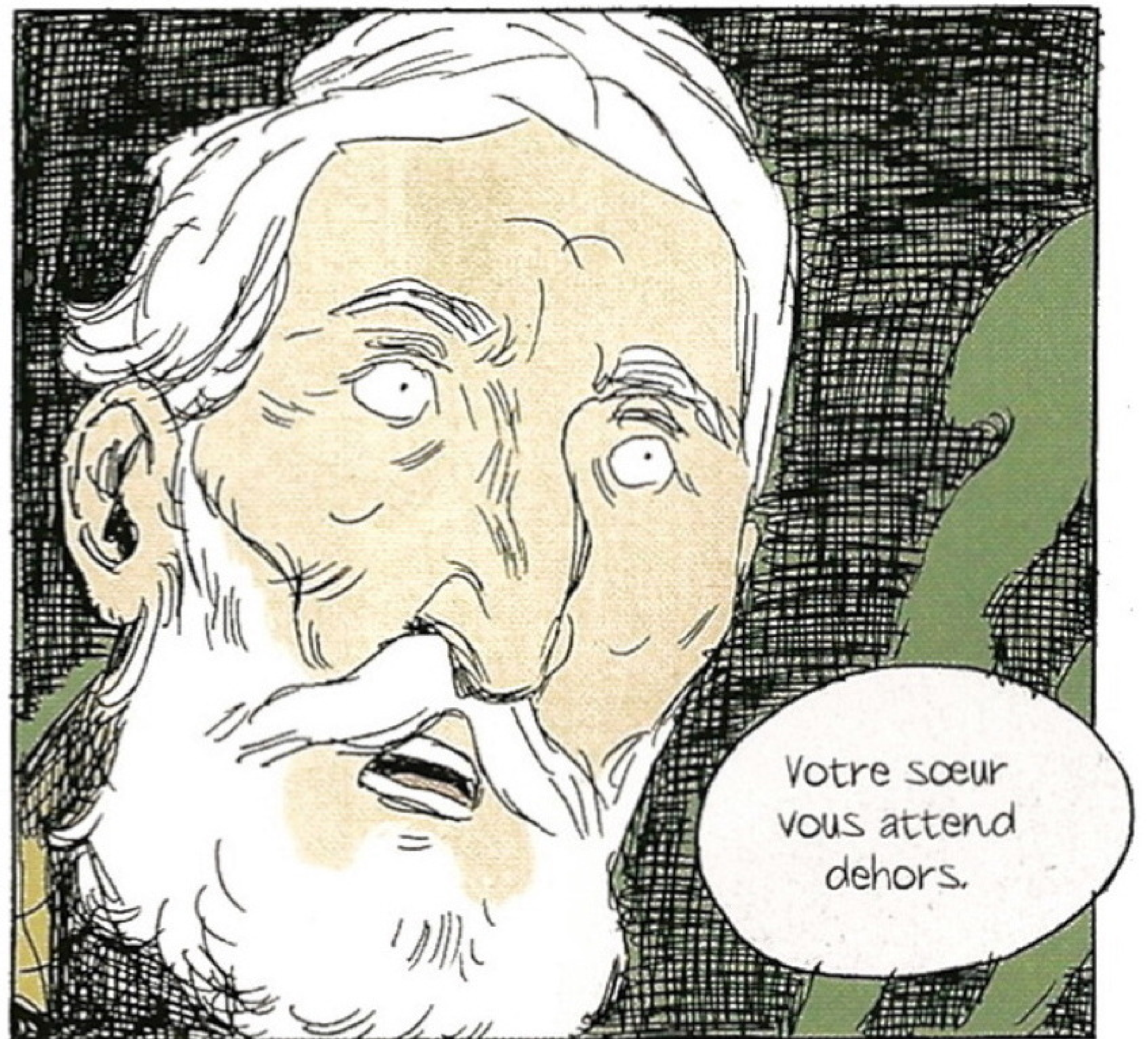




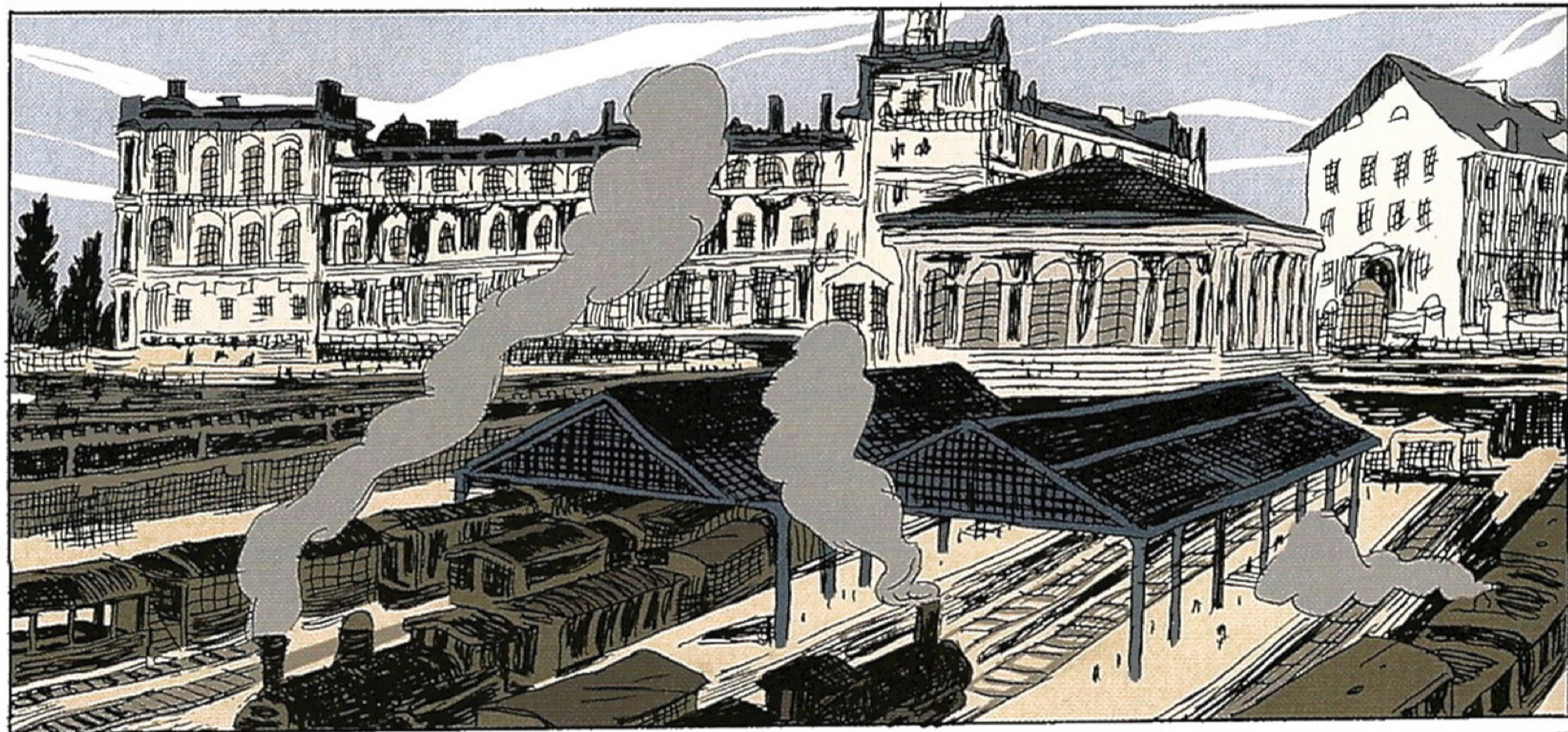

TOC TOC!

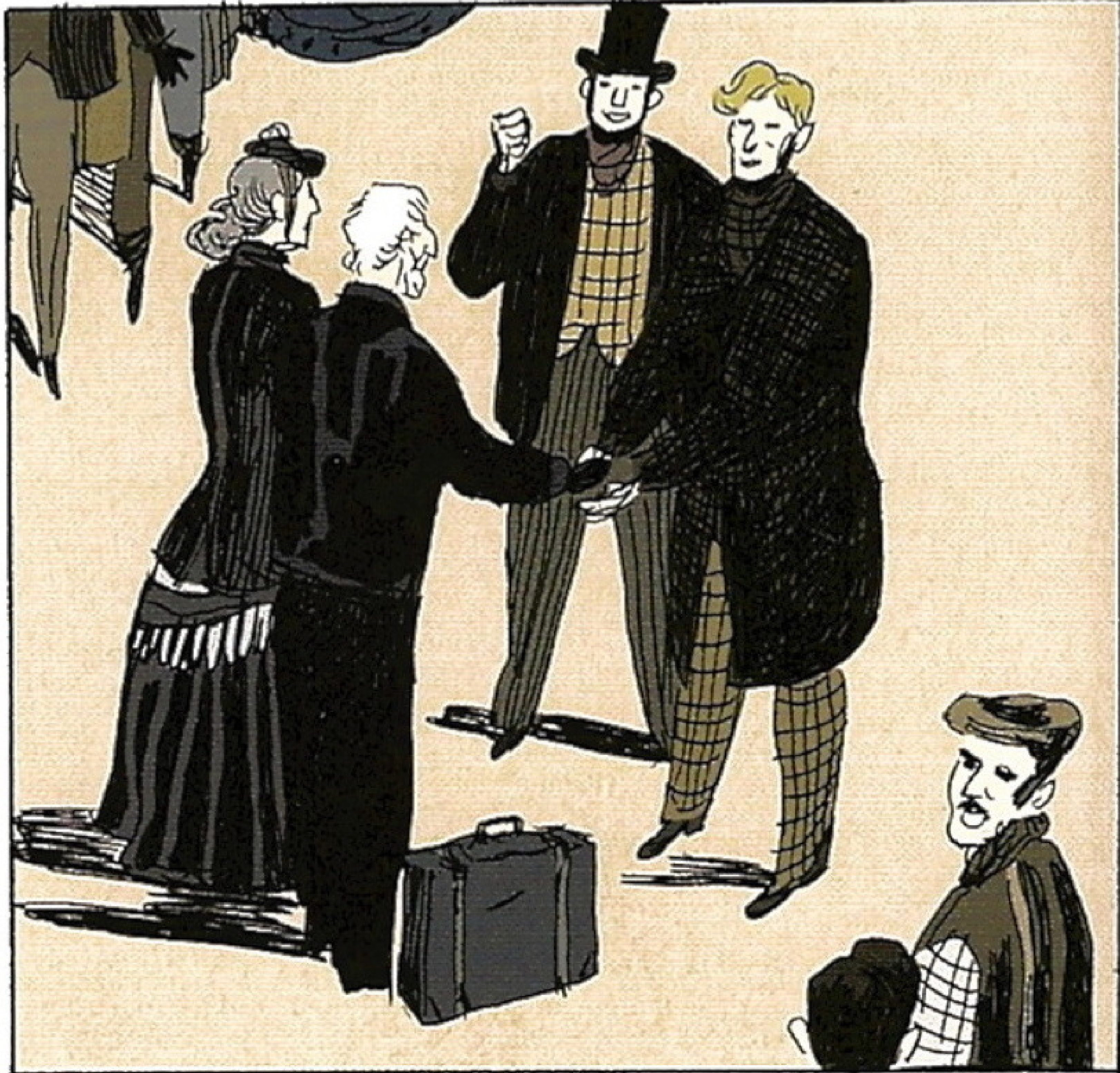


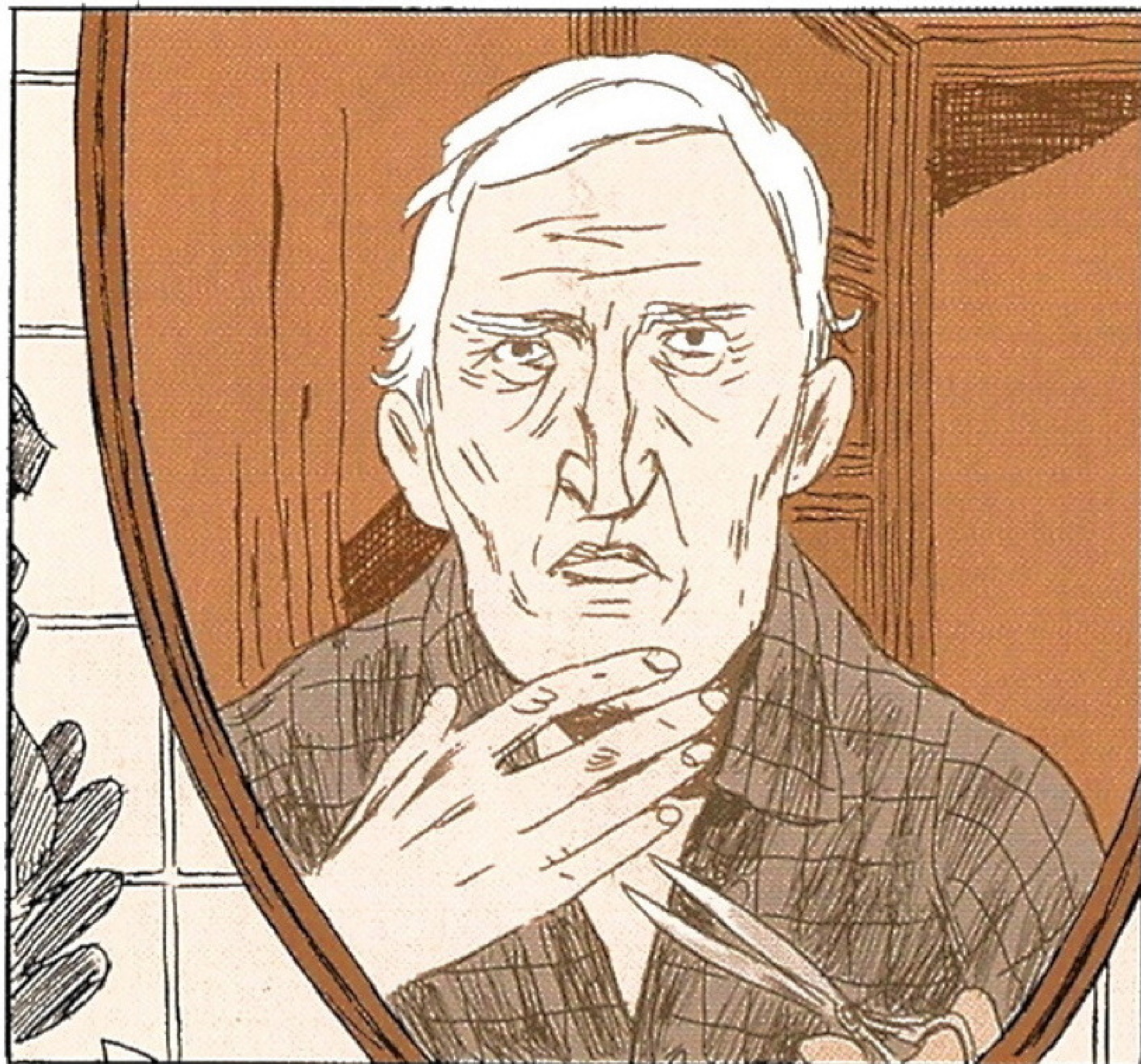

Un décret du président de la République vient de nous être communiqué. Vous êtes gracié sur-le-champ.

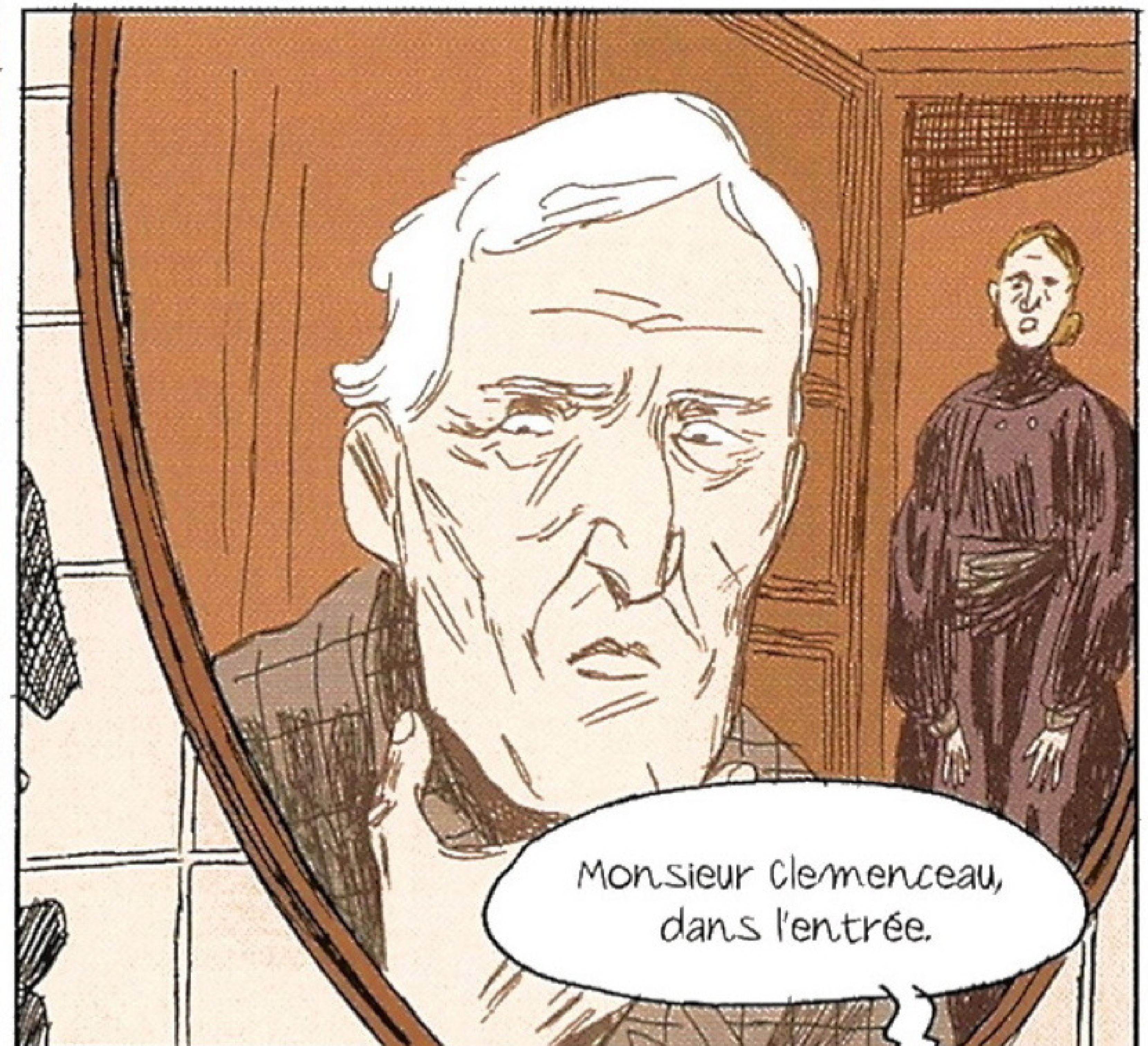

Votre sœur vous attend dehors.




Ton fils n'a pas...
... Laisse. Chacun sa place.






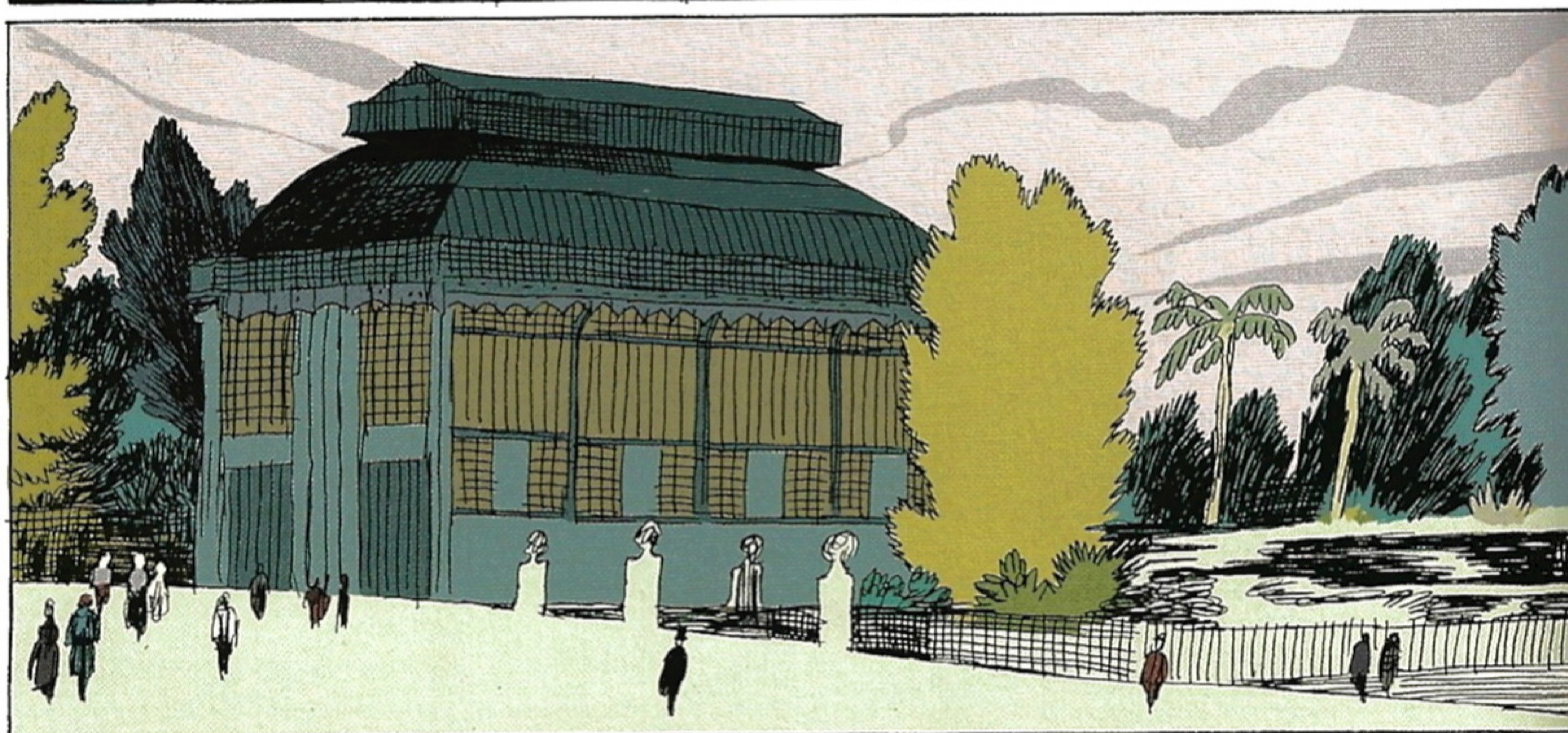

Monsieur Clemenceau,
dans l'entrée.


"L'Enfermé" est de retour ! Dieu soit loué !
Vous voulez me contrarier ?
Ha ha !

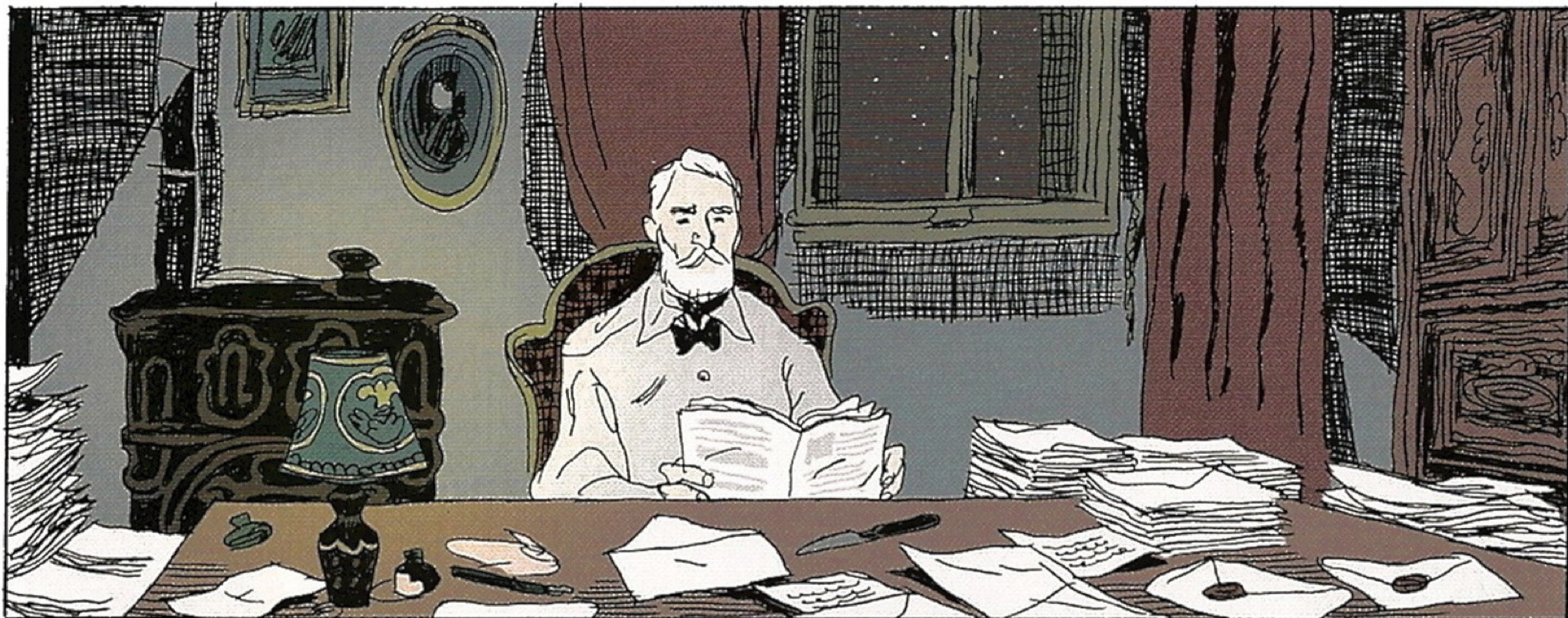

Plus de trente ans derrière les barreaux et quel jeune homme, dites donc !

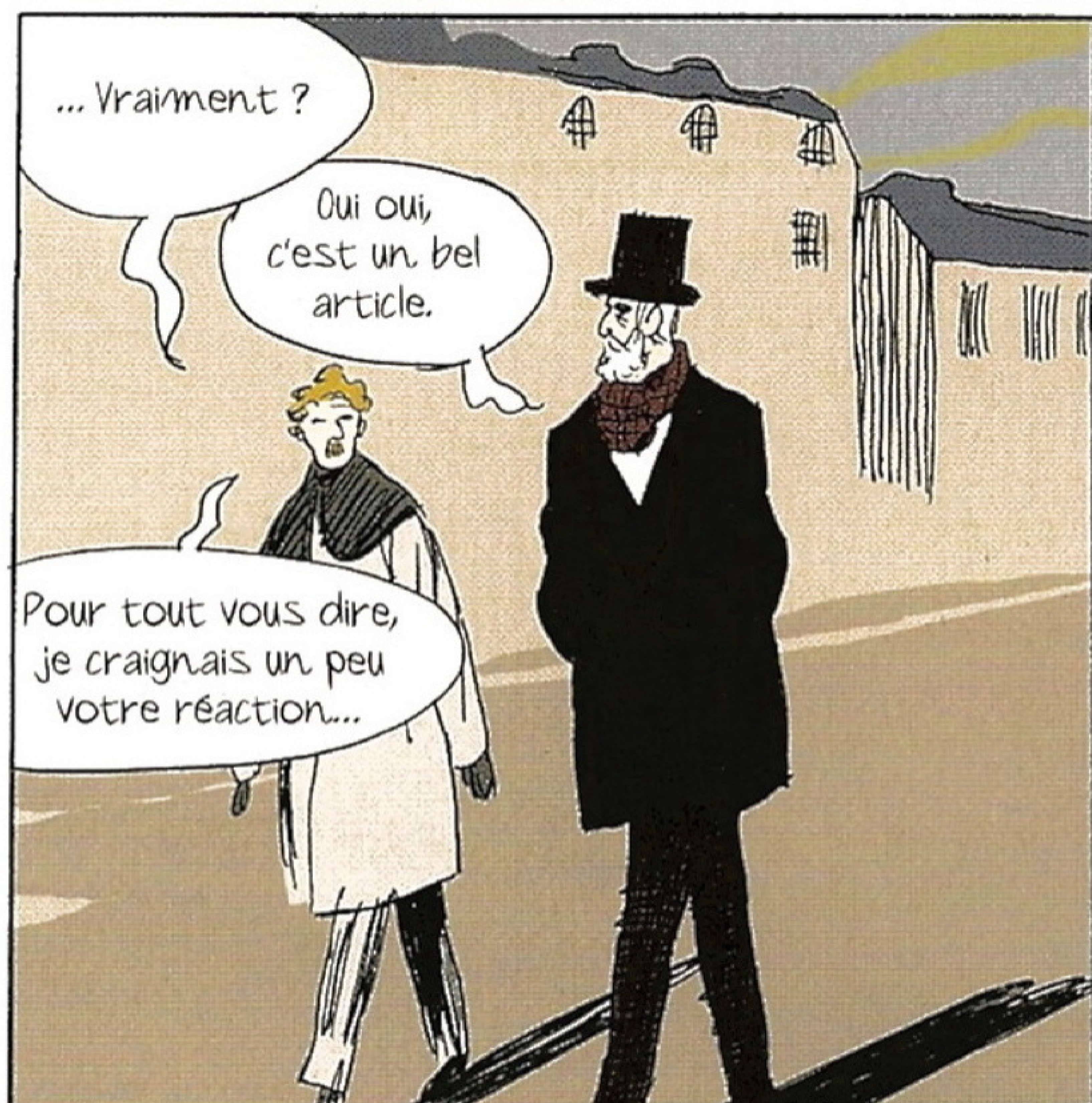

Quel flatteur vous faites !
Venez plutôt vous asseoir dans le salon. Je crois que nous avons matière à discuter...



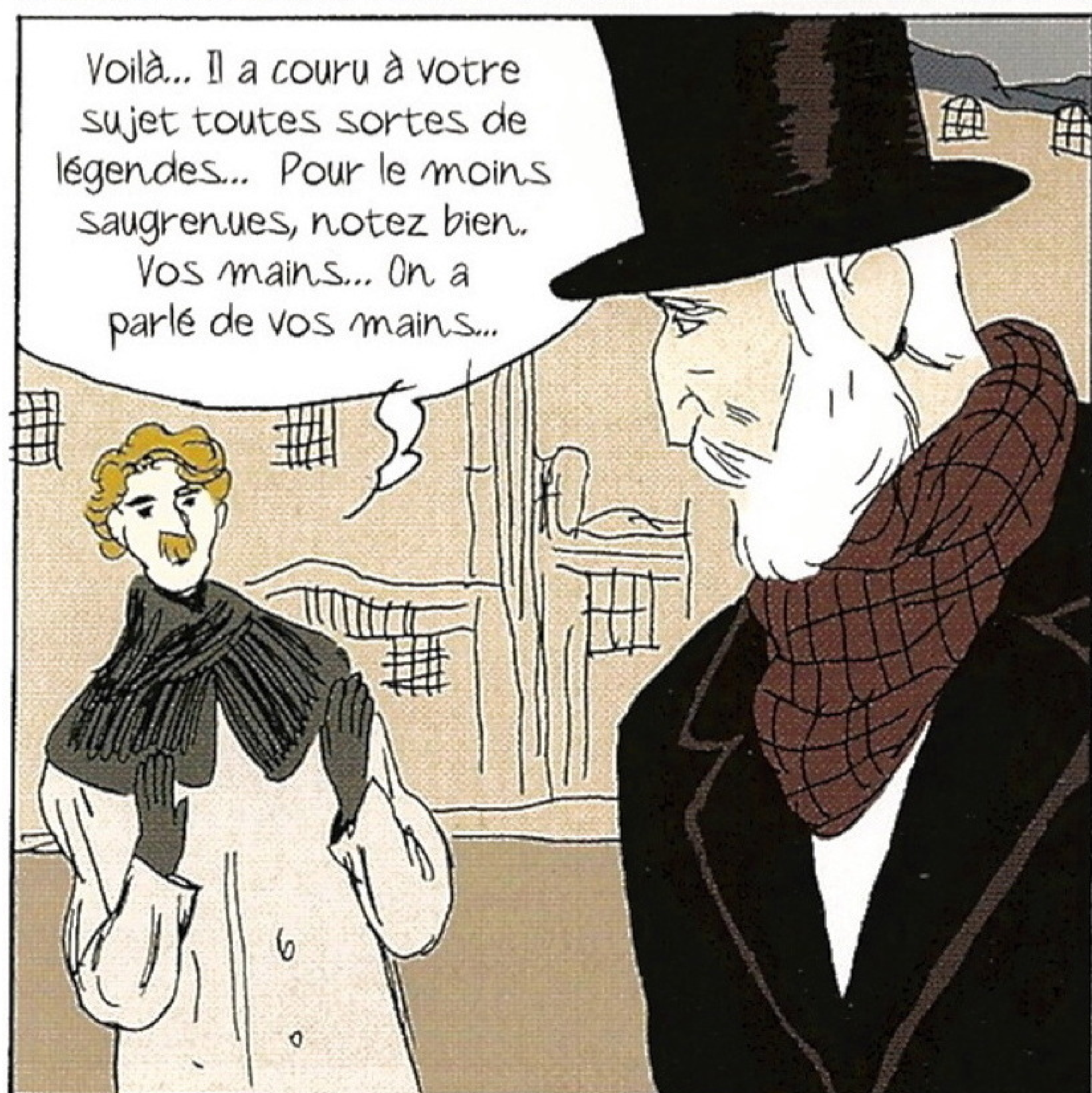




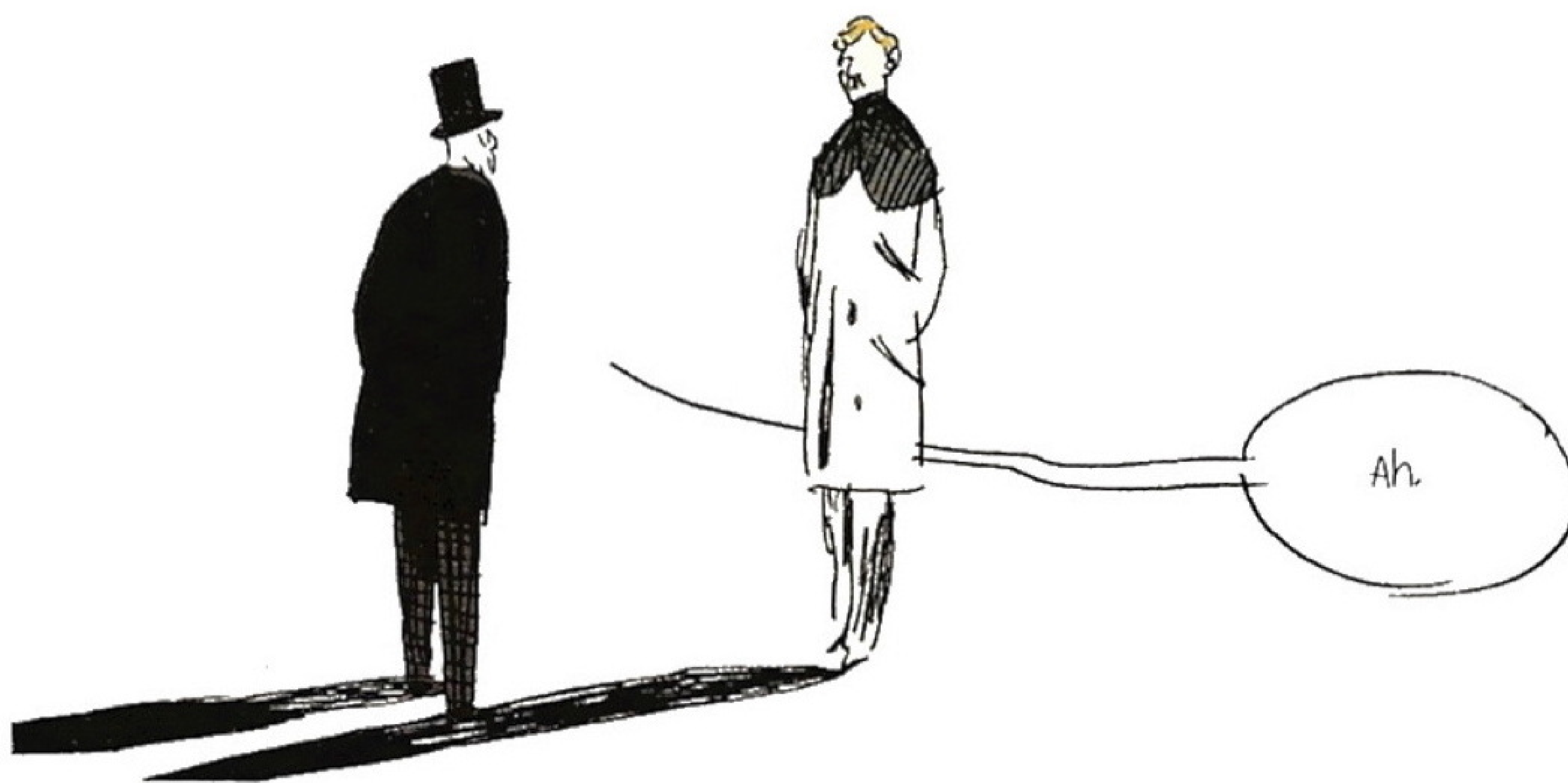


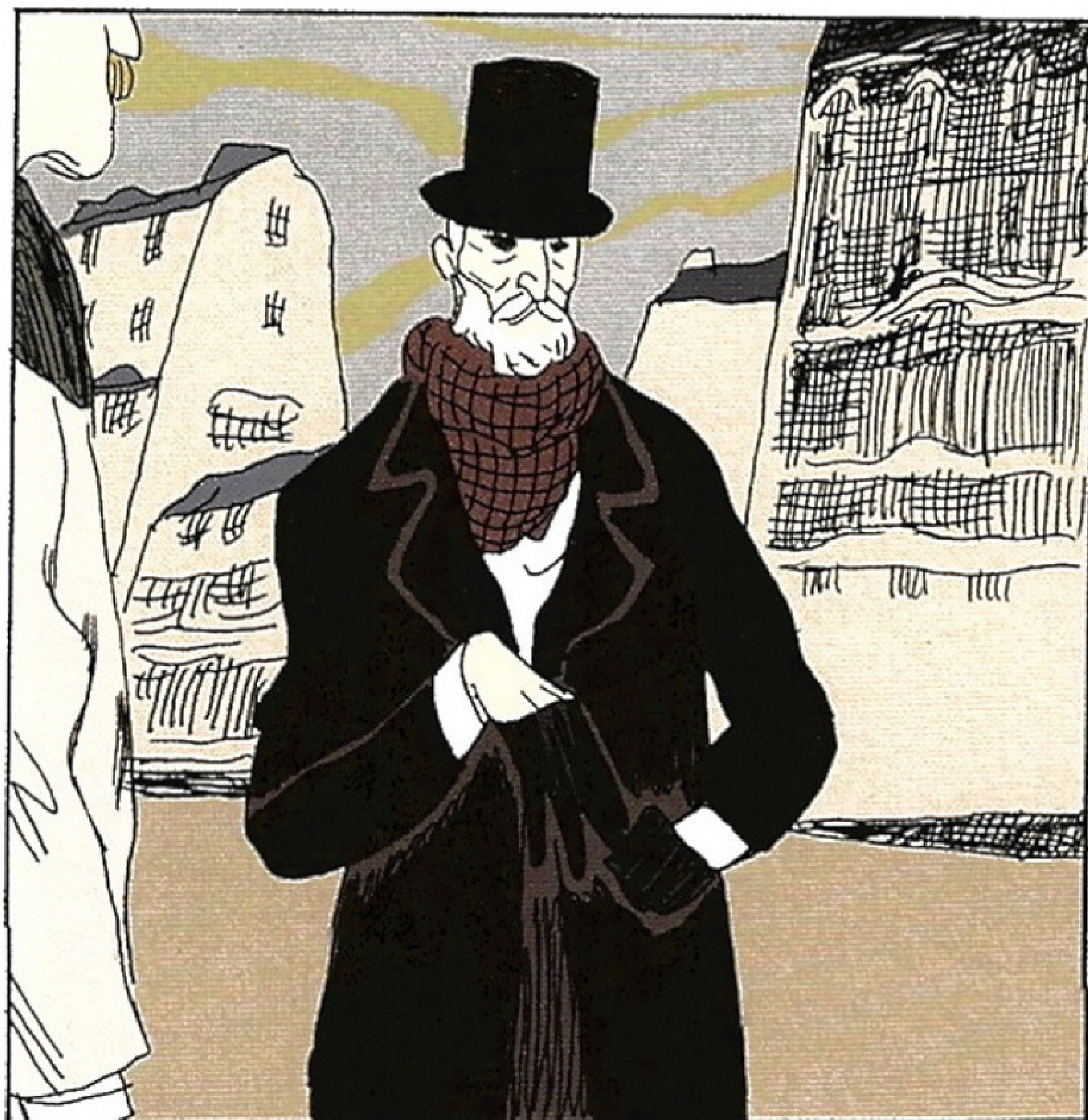

... Vraiment ?
Oui oui, c'est un bel article.
Pour tout vous dire, je craignais un peu votre réaction...

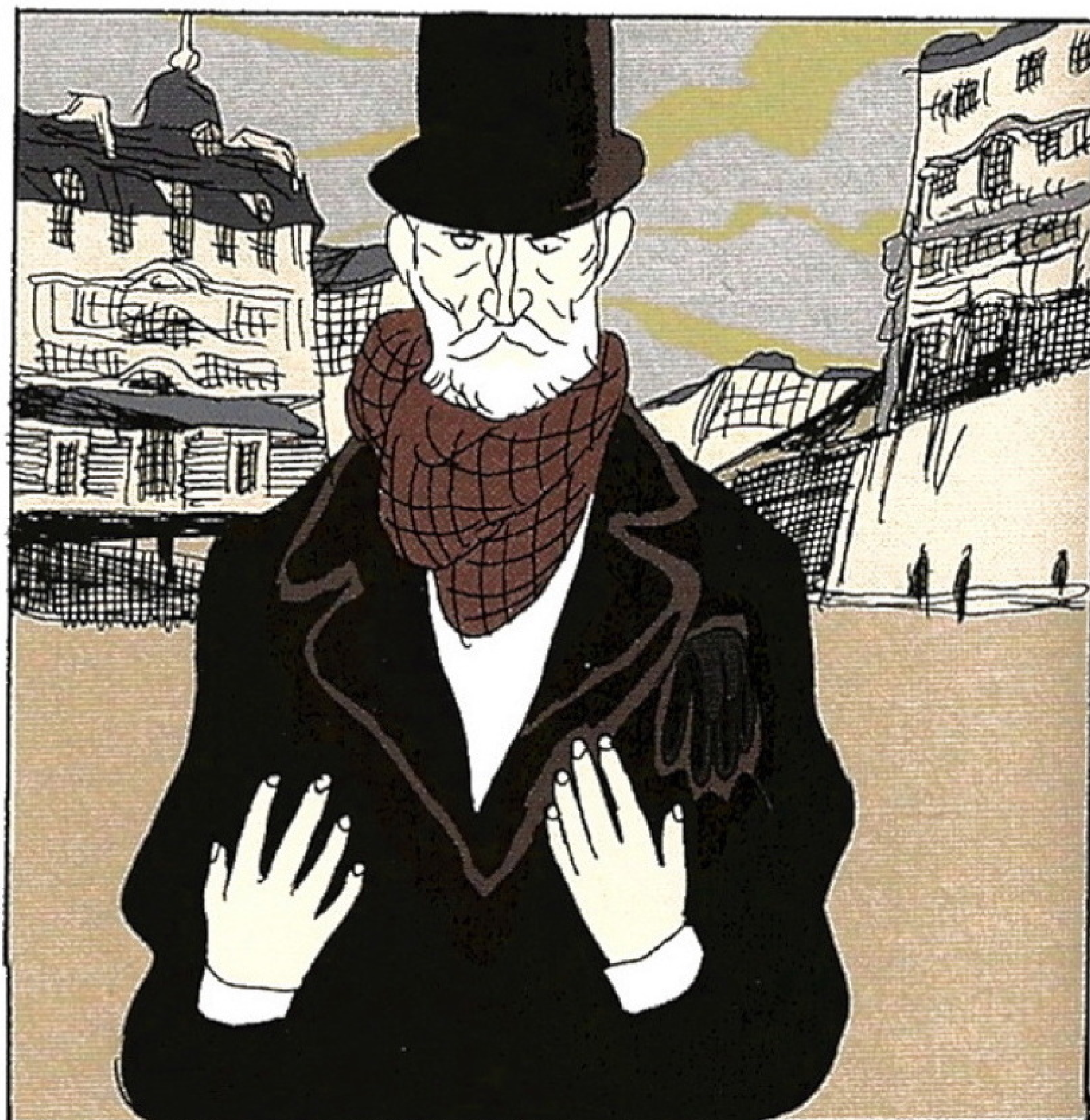

Il ne fallait pas. Vous savez tout de moi à présent ! Je ne suis pas si méchant qu'on le dit...
J'aurais une dernière question. Disons, indiscrète...
Ne vous faites pas prier, cher ami.

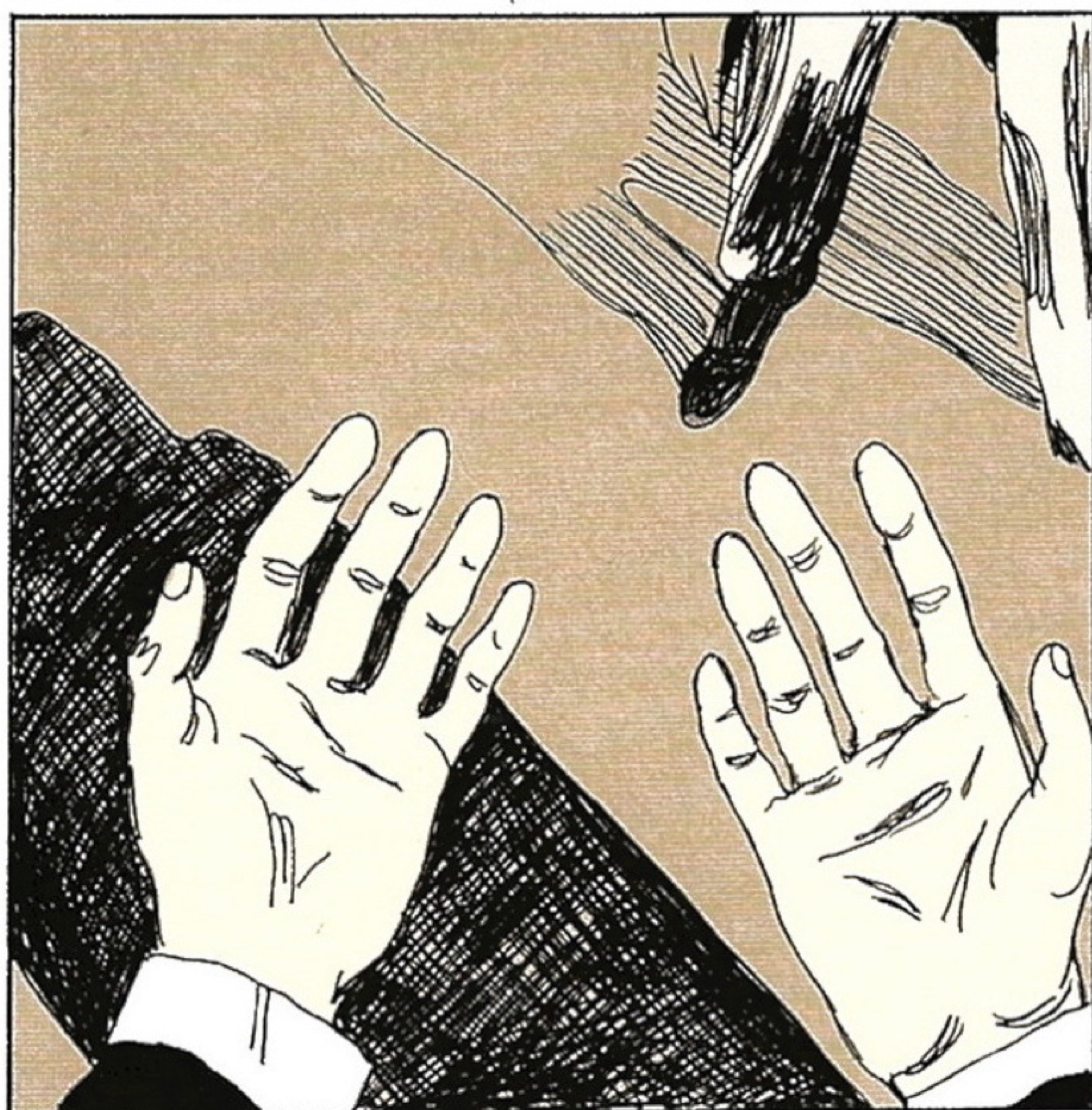

Voilà... Il a couru à votre sujet toutes sortes de légendes... Pour le moins saugrenues, notez bien. Vos mains... On a parlé de vos mains...


Toujours gantées de noir, en public. Toujours... On a mentionné une lèpre, ou quelque chose de ce genre. Je sais qu'il n'en est rien, mais je ne sais pas non plus de quoi il retourne...

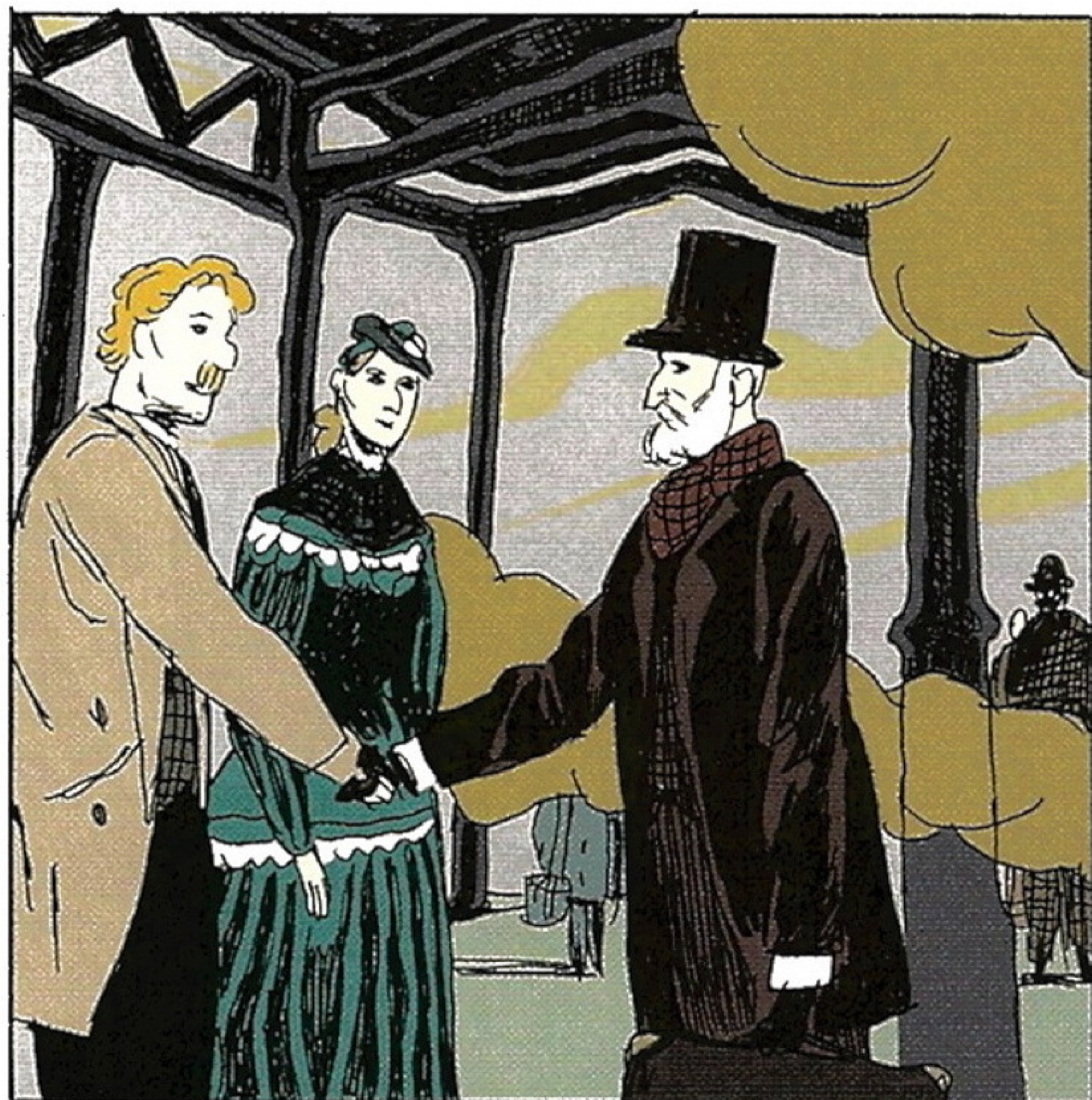
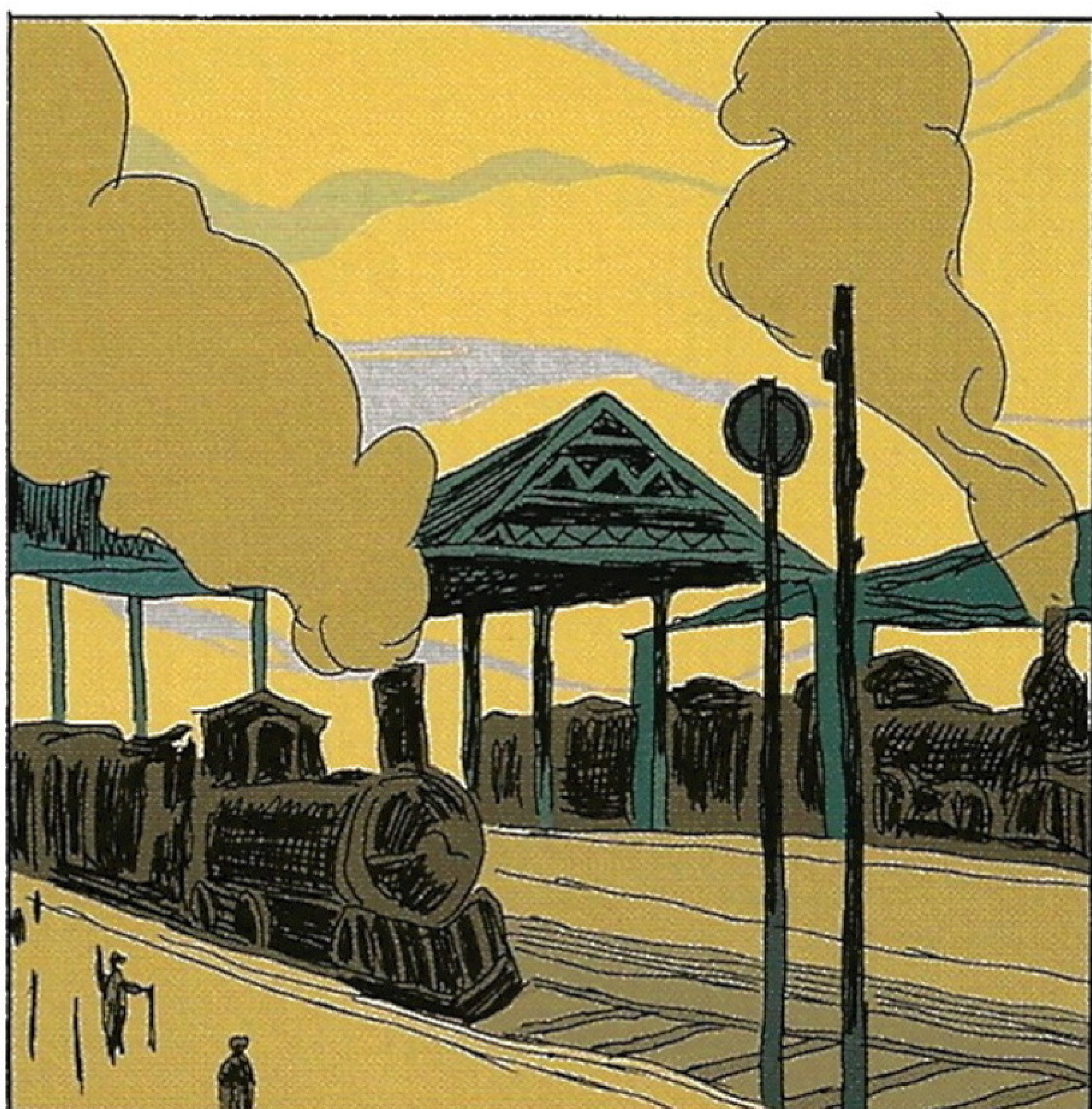

Ah.








Je les porte depuis la mort d'Amélie...



Je vous remercie du bienveillant accueil que vous venez de me faire...

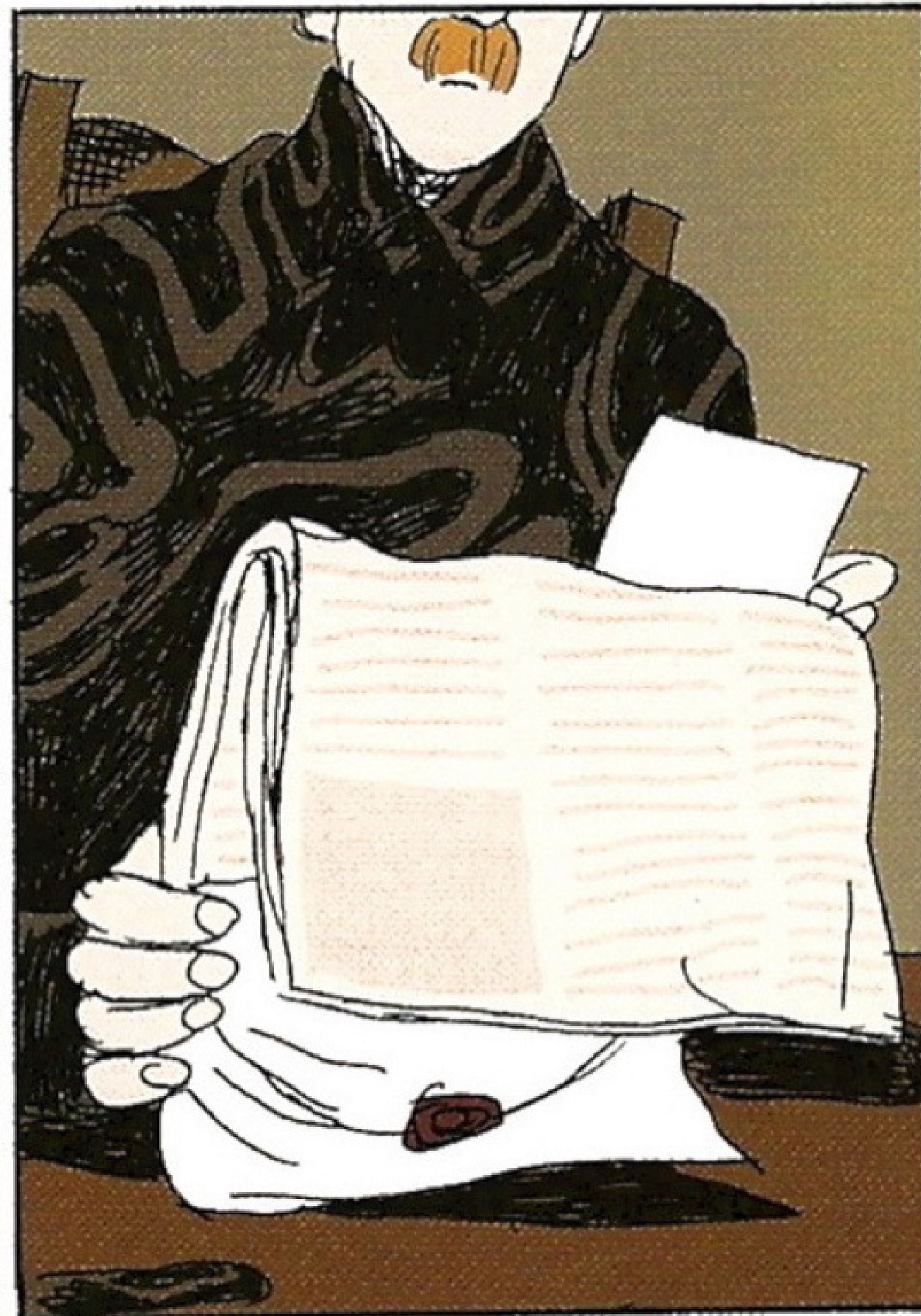

Aujourd'hui, je suis libre ! Il n'est par conséquent plus nécessaire que vous vous préoccupiez de ma personne.
Il n'en est pourtant pas ainsi de tous ceux qui, comme moi, ont subi la détention et l'exil... Plusieurs sont encore à Cayenne et à Nouméa !
C'est de ceux-là que vous devez vous préoccuper ! Le gouvernement hésite à les amnistier...
Et cette indécision, ces tergiversations, il faut que nous arrivions à les vaincre ! Vive la République !
AP CLAP CLAP
CLAP CLAP CLA
CLAP



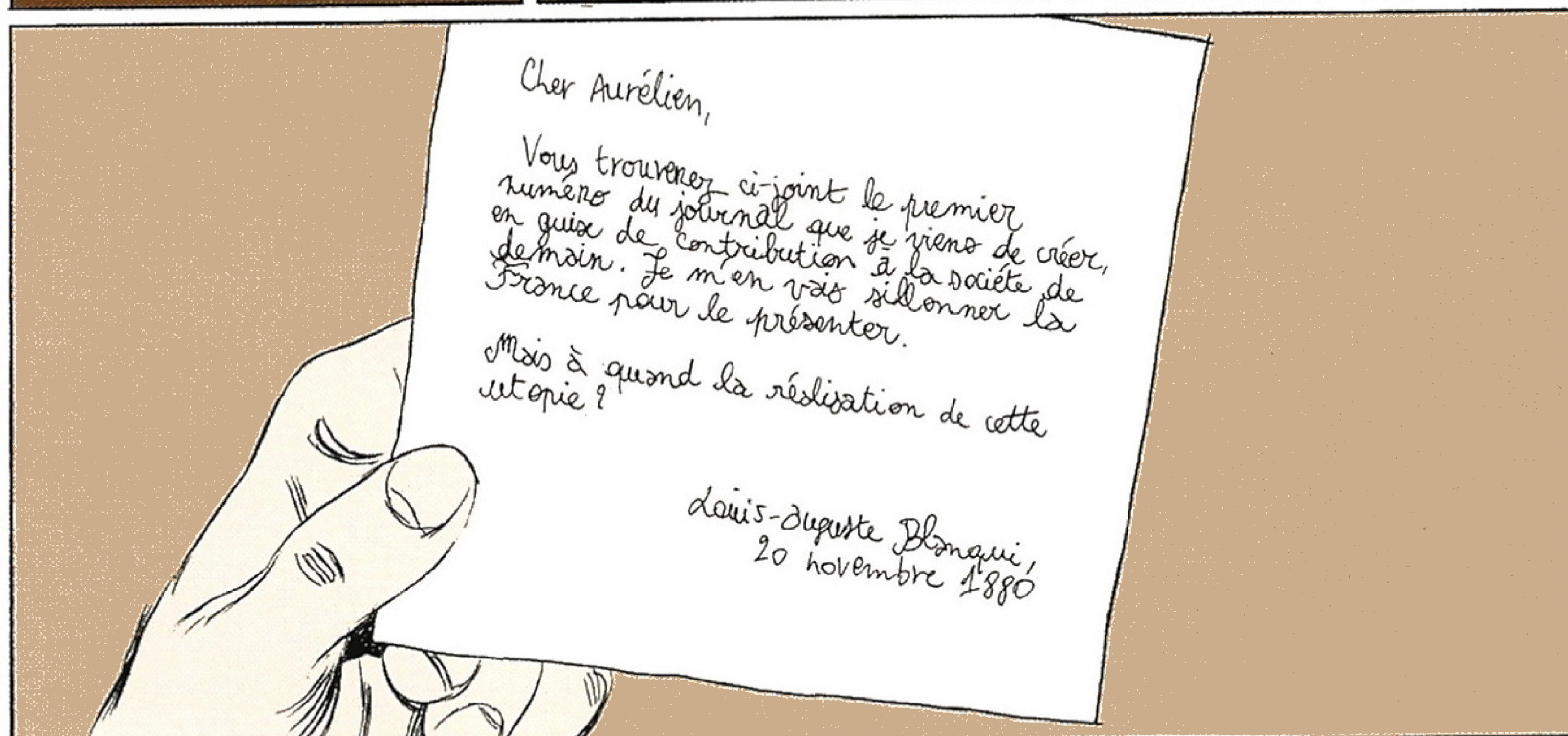










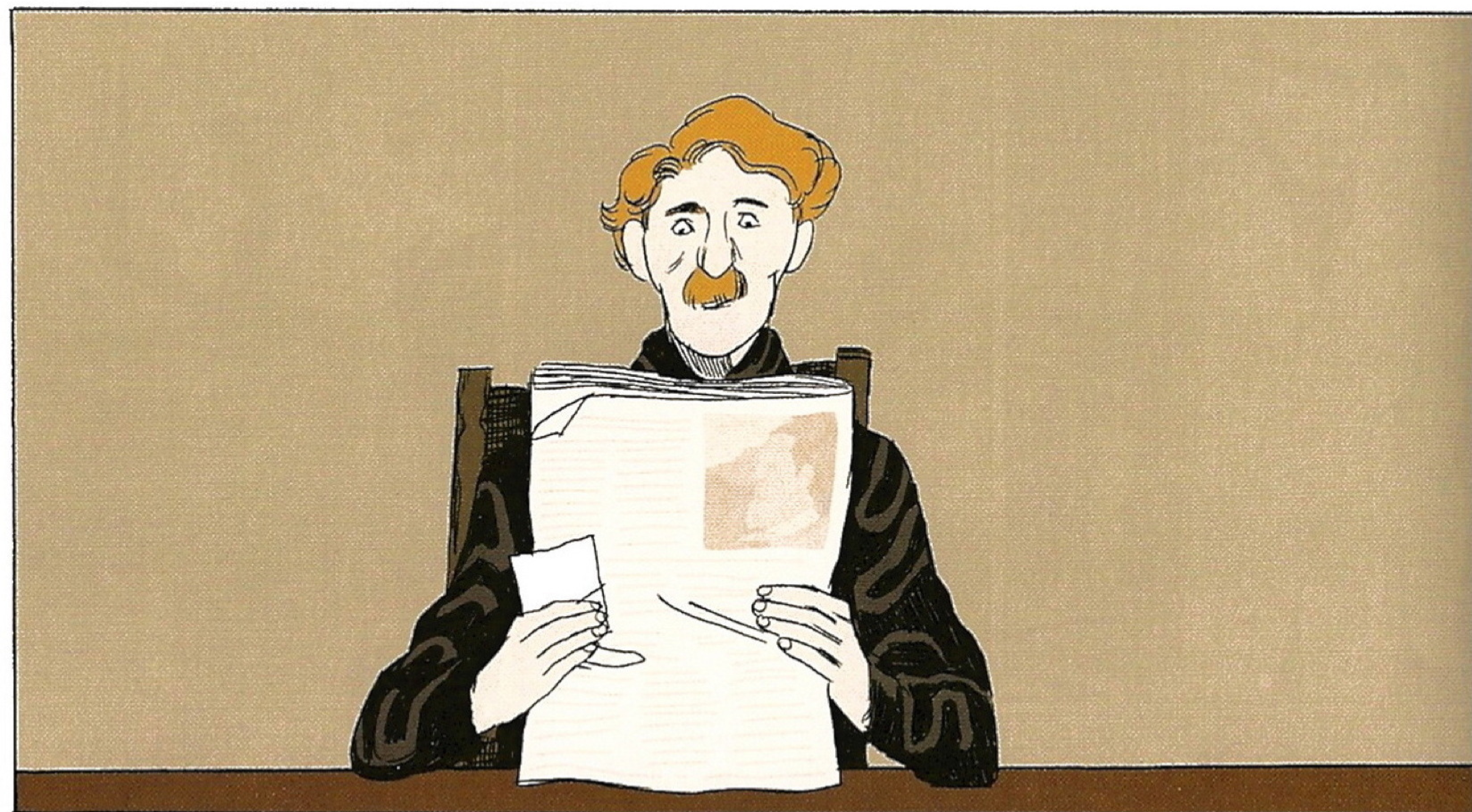


Cher Aurélien,

Vous trouverez ci-joint le premier numéro du journal que je viens de créer, en guise de contribution à la société de demain. Je m'en vais sillonner la France pour le présenter.

Mais à quand la réalisation de cette utopie ?

Louis-Auguste Blanqui,
20 novembre 1880



NI DIEU NI MAITRE

REDACTEUR EN CHEF: AUGUSTE BLANQUI

QUE FAIRE?

DES MÊMES AUTEURS



LOÏC LOCATELLI KOURNWSKY

Éditions Vide Cocagne
CANIS MAJORIS

MAXIMILIEN LE ROY

Éditions Casterman
ESPAÑA LA VIDA
avec Eddy Vaccaro et Anne-Claire Jouvray
FAIRE LE MUR

Éditions La boîte à bulles
GAZA, UN PAVÉ DANS LA MER
collectif
LES CHEMINS DE TRAVERSE
avec Soulman
HOSNI
PALESTINE, DANS QUEL ÉTAT ?
avec Emmanuel Prost

Éditions Le Lombard
NIETZSCHE - SE CRÉER LIBERTÉ
avec Michel Onfray
DANS LA NUIT LA LIBERTÉ NOUS ÉCOUTE
THOREAU - LA VIE SUBLIME
avec A. Dan
GAUGUIN - LOIN DE LA ROUTE
avec Christophe Gaultier

www.casterman.com

ISBN 978-2-203-05157-7

Achevé d'imprimer en décembre 2013 en Italie par Lego.
Dépôt légal : février 2014 ; D. 2014/0053/169





« J'avais dix-sept ans lorsque j'ai appris à haïr cette société... » C'est ainsi qu'Auguste Blanqui, soixante-dix ans passés, débute le récit de son existence auprès du journaliste Aurélien Marcadet, venu l'interroger dans sa prison en 1877. Républicain irréductible, viscéralement attaché à la liberté et adversaire tout aussi radical des bourgeois et des monarchistes, Blanqui fréquente les prisons françaises depuis des années : révolutionnaire intransigeant, il n'aura de cesse de prôner tout au long de sa vie l'insurrection violente, s'attirant par ses appels aux armes une longue suite de procès et d'emprisonnements, au point qu'on le surnomme : L'enfermé.


N001
ISBN 978-2-203-05157-7